ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINTE THÉRÈSE

DE JÉSUS

TOME QUATRIÈME

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright 1925, by Gabriel Beauchesne.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINTE THÉRÈSE

DE JÉSUS

TRADUITES

PAR

LES CARMÉLITES DU PREMIER MONASTÈRE DE PARIS

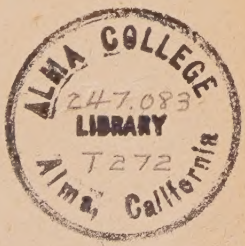
AVEC LA COLLABORATION DE

Mgr MANUEL-MARIE POLIT

ARCHEVÊQUE DE QUITO (ÉQUATEUR)

TOME QUATRIÈME

Pensées sur le Cantique des Cantiques.
Le Chateau intérieur. — Poésies.



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
rue de Rennes, 117

—

MCMXXV

44696

241.083
T272
1922
V.4

Permis d'imprimer :

Paris, le 2 décembre 1924.

† Benjamin Octavius,
Episc. Mosynopolit.

AVANT-PROPOS

Pensées sur le Cantique des Cantiques.

Sainte Thérèse, qui goûtait de grandes consolations dans la lecture du Cantique des Cantiques, composa un écrit peu étendu sur ce sujet. Elle le fit par obéissance et pour aider ses filles à méditer avec fruit quelques-uns des versets qui avaient plus particulièrement fait impression sur son âme.

L'autographe n'existe plus; d'après l'avis d'un de ses confesseurs, la sainte brûla cet écrit, presque aussitôt, semble-t-il, après son achèvement. Des copies en furent néanmoins conservées. La plus importante est celle qui se trouve au monastère d'Alba de Tormès et qui porte une apostille du P. Bañès, du 11 juin 1573, attestant que cet ouvrage est de la « Mère Thérèse ». Cette copie, ainsi que trois autres, qui offrent entre elles plusieurs divergences, et qui se conservaient aux Carmels de Baëza, de Consuegra et de Las Nieves, ont été transcrites avec grand soin au dix-huitième siècle par les Carmes déchaussés. Ces transcriptions se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Madrid.

Le P. Gratien, en 1611, publia la copie d'Alba avec de nombreuses modifications. Ce texte fut adopté par les divers éditeurs et traducteurs.

En 1861, don Vicente de la Fuente donna les Pensées d'après les manuscrits de la Bibliothèque de Madrid. Notre traduction a été faite sur des reproductions photo-

graphiques de ces manuscrits. Nous donnons en texte la copie d'Albe, qui est la plus complète, et en note quelques passages des copies de Consuegra et de Las Nieves.

La copie d'Albe n'est pas divisée en chapitres; nous avons cru devoir, comme tous les éditeurs et traducteurs, adopter la division de l'édition princeps. Cela oblige à répéter des textes du Cantique des Cantiques au commencement du chapitre IV et au commencement du chapitre VII.

Le Château intérieur.

Sainte Thérèse, pour obéir au P. Gratien, écrivit en 1577 le plus admirable de ses ouvrages : le Château intérieur ou Demeures de l'âme, dans lequel elle traite des voies de l'oraison, depuis les moindres jusqu'à celles de l'ordre le plus élevé.

L'âme, « aussi apte à jouir de la divine Majesté que le cristal à refléter la splendeur du soleil », est comparée par la sainte à un château fait d'un seul diamant et divisé en plusieurs Demeures. Au centre « est le palais où le roi fait séjour, et toutes les parties du château reçoivent les rayons du soleil qui réside en ce palais ».

Sept degrés divers d'oraison sont représentés par les Demeures de ce merveilleux château. Dans les premières Demeures, l'âme est encore plus ou moins infidèle à la grâce; dans la cinquième Demeure, elle est déjà parvenue à l'oraison d'union; dans la sixième, elle passe par les crucifiantes épreuves de la purification, puis est favorisée des grâces extraordinaires, extases, ravissements, vols d'esprit; enfin, dans la septième Demeure, l'âme, totalement transformée, reçoit de Dieu la grâce insigne du mariage mystique. « En cette Demeure qui est sienne, Dieu seul et l'âme jouissent l'un de l'autre dans un profond silence. »

La sainte parle des communications divines d'une manière si claire et si simple qu'il semble à tout lecteur

avoir compris quelque chose des grâces versées par le Seigneur, dès ici-bas, dans le cœur des saints.

Les conseils renfermés dans ce traité peuvent être mis en pratique dans le monde comme dans le cloître par tous ceux qui aspirent à l'union divine.

La Maîtresse de la vie spirituelle recommande la plus tendre dévotion envers le Sauveur, à l'encontre de certains mystiques de son temps qui considéraient l'application de l'âme à la sainte Humanité comme un obstacle à la contemplation parfaite.

Les conseils contenus dans le dernier chapitre sont particulièrement précieux. Citons-en quelques-uns :

« Savez-vous, dit la sainte, ce que c'est que d'être vraiment spirituel? C'est se faire l'esclave de Dieu, et, comme tel, porter sa marque qui est celle de la croix; c'est lui abandonner tellement notre liberté, qu'il puisse nous vendre, comme il a été vendu lui-même pour le salut du monde...

« Si vous voulez que le fondement soit inébranlable, que chacune s'efforce d'être la moindre de toutes, l'esclave de toutes...

« Il ne suffit pas que vous preniez pour base la prière et la contemplation. Si vous ne travaillez à acquérir les vertus, si vous ne vous exercez à les pratiquer, vous demeurerez toujours des naines dans la vie spirituelle...

« Que nos désirs et nos oraisons n'aillent pas à jouir, mais à prendre des forces pour servir Dieu! »

L'autographe du Château intérieur est entre les mains des Carmélites de Séville. Une copie, dite « Copie de Tolède », contenant des additions de la main de sainte Thérèse, est conservée à la Bibliothèque nationale de Madrid.

Le Château fut publié par Louis de Léon en 1588, et depuis, fit partie de toutes les éditions et traductions des Œuvres de la sainte.

Notre traduction est faite d'après l'édition photolithographiée de l'autographe, publiée en 1882 par les soins du

cardinal Lluch, archevêque de Séville, carme de l'Observance, et nous y avons joint quelques rares additions du manuscrit de Tolède.

Poésies.

Durant ses brûlants transports, sainte Thérèse écrivait des pièces de vers dans lesquelles, laissant passer toute son âme, elle exhalait ses aspirations ardentes à la possession immuable de Dieu dans l'éternel séjour.

Parfois aussi, elle composait de gracieux couplets pour récréer ses filles.

Bien rares sont les poésies dont on possède encore l'autographe; mais on conserve plusieurs anciens recueils que l'on croit, avec de sérieuses raisons, être des copies exactes des compositions de la sainte. Nous donnons les poésies de ces recueils et quelques morceaux détachés que l'on attribue aussi à sainte Thérèse.

La traduction que nous publions ici est l'œuvre d'un pieux et savant fils de saint Jean-Baptiste de la Salle, le regretté Fr. Idelphus, dont le talent de versificateur est bien connu. Il avait mis tous ses soins à rendre aussi littéralement que possible le texte espagnol, et son travail est grandement apprécié des érudits qui connaissent à fond les deux langues.

LES PENSÉES

SUR LE

CANTIQUE DES CANTIQUES

PENSÉES

SUR LE

CANTIQUE DES CANTIQUES

PROLOGUE

Témoin des miséricordes de Notre-Seigneur envers les âmes qu'il amène en ces monastères de la première règle de Notre-Dame du Mont-Carmel, qu'il a voulu voir fonder, je constate que plusieurs reçoivent de lui des grâces extrêmement abondantes. Seules, les personnes au courant du besoin qu'on a de trouver quelqu'un qui vous explique certaines choses qui se passent entre l'âme et Dieu, pourront se faire une idée de ce que l'on souffre quand on n'a pas la lumière. Pour moi, depuis quelques années déjà, je reçois de grandes consolations spirituelles toutes les fois que j'entends ou que je lis certaines paroles des *Cantiques* de Salomon, au point que sans comprendre clairement le sens du latin traduit en espagnol, mon âme se sent alors plus recueillie et plus touchée qu'elle ne l'est en lisant des livres très pieux, dont j'ai l'intelligence.

Ceci m'est très ordinaire. Et si l'on veut ensuite m'expliquer le sens de ces paroles en espagnol, je ne les comprends pas davantage (1)...

Depuis deux ans environ, le Seigneur me donne selon mon besoin quelque intelligence de plusieurs de ces paroles. Il me semble donc qu'elles consoleront celles de mes sœurs que Notre-Seigneur conduit par le même chemin, et qu'elles me consoleront moi-même. Parfois, les sens que le Seigneur m'y faisait découvrir étaient si abondants, que j'aurais voulu ne pas les oublier; néanmoins, je n'osais rien en mettre par écrit. Maintenant, de l'avis de personnes auxquelles je suis obligée d'obéir, j'écrirai quelque chose de ce que le Seigneur me découvre du sens renfermé dans ces paroles, qui plaisent tant à mon âme. J'aurai en vue le chemin de l'oraison, par lequel, je le répète, le Seigneur conduit les religieuses de ces monastères, qui sont mes sœurs.

Si cet écrit mérite que vous le voyiez, vous recevrez ce pauvre petit don de la part de celle qui vous souhaite autant qu'à elle-même tous ceux de l'Esprit-Saint. C'est au nom de ce divin Esprit que je commence. Si je dis quelque chose de bon, cela ne viendra pas de moi. Daigne la divine Majesté m'aider à y parvenir (2)!...

1. Il manque ici cinq lignes et demie dans la copie d'Albe, à cause d'une déchirure dans la feuille.

2. Le Prologue reste incomplet, par suite de la déchirure déjà signalée.

CHAPITRE PREMIER

Sommaire. — *Respect avec lequel il faut lire les paroles de Dieu dans l'Écriture. — Les femmes ne doivent point s'épuiser l'esprit à vouloir les comprendre. — But de la sainte en écrivant ces pages.*

J'ai été très frappée de voir que l'âme, par la manière dont elle s'exprime ici, semble parler à une personne et demander la paix à une autre. Elle dit en effet : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche;* et aussitôt, paraissant s'adresser à celui avec qui elle se trouve, elle ajoute : *Vos mamelles sont meilleures que le vin* (1).

Je ne comprends pas cela, et je trouve un grand plaisir à ne le point comprendre. Effectivement, mes filles, il est très vrai que l'âme doit moins admirer les choses que nos esprits si bas peuvent atteindre, que celles dont il nous est impossible de pénétrer le sens, par la raison que les premières lui inspirent pour son Dieu moins d'admiration et de respect. Voici donc une recommandation importante que je vous fais. Quand vous lisez un livre, que vous entendez un sermon, ou que vous pensez aux mystères de notre sainte foi, ne vous fatiguez point, n'épuisez point votre esprit à subtiliser beaucoup sur ce que vous ne pouvez bonnement comprendre. Il est tant de choses au-dessus de la portée des femmes, et même de celle des hommes!

Lorsque le Seigneur veut en donner l'intelligence,

1. *Osculetur me osculo oris sui, quia meliora sunt ubera tua vino.* (Cant., I, 1.)

il le fait sans effort de notre part. C'est aux femmes que je m'adresse en ce moment, et aussi aux hommes qui n'ont pas mission de soutenir la vérité par leur doctrine; car, pour ceux que le Seigneur a chargés de nous l'expliquer, il est évident qu'ils doivent l'approfondir et qu'ils en tirent un grand avantage. Pour nous, recevons en toute simplicité ce que le Seigneur nous donne; et ce qu'il nous refuse, ne nous fatiguons pas à le chercher. Réjouissons-nous plutôt en songeant que nous avons un Dieu et un Maître si grand, qu'une seule de ses paroles renferme certainement mille mystères, dont nous n'entendons pas le premier mot. S'il s'agissait d'un texte latin, hébreu ou grec, il n'y aurait rien d'étonnant, mais il en est de même pour le texte espagnol. Pour ne parler que des psaumes du glorieux roi David, que de choses qui, traduites en notre langue, restent pour nous aussi obscures qu'en latin! Ainsi, évitez avec soin de vous lasser, de vous épuiser l'esprit à vouloir pénétrer ces choses. Les femmes n'ont pas besoin de plus que ne comporte leur intelligence. Avec cela Dieu leur fera miséricorde. Quand sa Majesté voudra nous donner davantage, nous en aurons l'intelligence sans faire effort pour y parvenir. Quant au reste, humilions-nous, et, encore une fois, réjouissons-nous d'avoir un Maître si grand, que ses paroles, même dites en notre langue, sont incompréhensibles.

Il vous semblera peut-être que certaines choses qui se rencontrent dans ces *Cantiques* auraient pu s'exprimer d'une autre manière. Vu notre grossièreté, je ne serais pas surprise que cela vous vînt à l'esprit. J'ai même entendu dire à certaines personnes qu'elles évitaient de les entendre. O Dieu!

que notre misère est grande! Il nous arrive comme à ces animaux venimeux, qui changent en poison tout ce qu'ils mangent. Tandis que le Seigneur a la la très grande bonté de nous faire connaître ce qui se passe dans une âme qui l'aime, quand il nous encourage à nous entretenir avec lui et à trouver notre plaisir en sa société, voilà que nous prenons peur et que nous donnons à ses paroles un sens qui décèle la faiblesse de notre amour pour lui.

O mon Maître! que nous profitons peu de tous les biens que vous nous avez faits! Votre Majesté cherche toutes sortes de voies, de moyens, d'inventions pour nous faire connaître l'amour qu'Elle nous porte, et nous sommes si mal exercés en son amour, que nous en faisons peu de cas. Novices en cette science, nous laissons nos pensées s'en aller où elles se fixent d'ordinaire, et nous n'approfondissons pas les grands mystères que renferme un langage dont l'Esprit-Saint est l'auteur! Ne devrait-il pas suffire que ce langage soit de lui pour nous enflammer de son amour et nous persuader qu'il ne s'en est pas servi sans une raison profonde?

Je me souviens avoir entendu un sermon tout à fait admirable que donna un religieux, et qui roula presque tout entier sur les délices que l'Epouse trouve en son Dieu. Mais comme il était question d'amour — et comment aurait-on pu traiter d'autre chose puisque c'était un sermon de *Mandatum?* — il y eut de tels rires et la chose fut si mal prise, que j'en étais dans l'étonnement. Oui, la chose est pour moi de toute évidence, cela vient de ce que nous nous exerçons fort mal dans l'amour divin, et alors il nous semble impossible qu'une âme traite de la sorte avec Dieu.

Si ces personnes le prirent en mauvaise part, c'était certainement faute de lumière; sans doute elles se figuraient que le prédicateur disait cela de sa tête. Mais moi, je connais d'autres âmes qui ont retiré de ces paroles de si grands avantages, de si abondantes consolations, tant de sécurité au milieu de leurs craintes, que bien souvent elles bénissaient hautement Notre-Seigneur d'avoir laissé un remède aussi salutaire à celles qui l'aiment d'un ardent amour. Elles le remerciaient de leur faire ainsi comprendre que la Divinité peut réellement s'abaisser à ce point. Leur expérience personnelle n'était pas suffisante pour leur faire bannir la crainte quand le Seigneur les gratifiait de hautes faveurs, mais ces paroles des *Cantiques* leur disaient clairement qu'elles suivaient un chemin sûr. J'en connais une qui a été bien des années assaillie de frayeurs très vives, et que rien ne put rassurer, jusqu'au jour où Dieu permit qu'elle entendît certains passages des *Cantiques*, qui lui firent comprendre que son âme était en bon chemin (1). Oui, je le répète, elle comprit que l'âme éprise d'amour pour son Epoux peut éprouver, dans ses relations avec lui, toutes ces consolations, ces défaillances, ces morts, ces désolations, ces délices et ces joies, une fois qu'elle a renoncé à tous les plaisirs du monde pour l'amour de lui, qu'elle s'est totalement remise et abandonnée entre ses mains, non de parole seulement, comme il arrive à quelques-uns, mais d'une manière véritable et prouvée par des œuvres.

O mes filles! quel excellent payeur que notre Dieu! Vous avez un Maître et un Epoux à qui rien

1. La sainte évidemment parle d'elle-même.

n'échappe, qui sait tout, qui voit tout. Aussi ne manquez pas de faire pour son amour ce qui est en votre pouvoir, quand ce ne seraient que de bien petites choses. Il vous en récompensera, il ne regardera que l'amour avec lequel vous les aurez faites.

Je termine par ceci. Lorsque vous rencontrerez dans la sainte Ecriture, ou dans les mystères de notre foi, des choses que vous ne comprenez pas, ne vous y arrêtez guère, ainsi que je vous le disais tout à l'heure. Et quant aux paroles de tendresse qui expriment ce qui se passe entre Dieu et l'âme, ne vous en effrayez pas. L'amour que Dieu nous a porté, et qu'il nous porte encore, me surprend bien davantage et me met réellement hors de moi, quand je songe à ce que nous sommes. Du moment que cet amour existe, il est clair que la tendresse de paroles par lesquelles Dieu nous le déclare est encore surpassée par les œuvres.

Arrivées ici, arrêtez-vous un instant pour l'amour de moi, je vous prie; réfléchissez à l'amour que Dieu nous a témoigné, et ce qu'il a fait pour nous, et vous reconnaîtrez clairement qu'un amour si puissant, si fort, et qui a fait endurer de pareilles souffrances, ne peut s'exprimer que par des paroles étonnantes.

Je reviens à ce que je disais. Ces paroles renferment, sans nul doute, des choses grandes et de profonds mystères, oui, des choses bien précieuses, car ayant demandé à des théologiens de m'expliquer ce que le Saint-Esprit avait voulu dire et quel était le véritable sens de ces paroles, j'en ai reçu cette réponse : que les docteurs en ont composé de longs traités, et n'ont pu le déclarer. Cela étant, on m'estimera bien orgueilleuse de vouloir vous en donner

quelque explication, mais telle n'est pas ma pensée. Si dépourvue d'humilité que je puisse être, je n'ai pas la prétention d'en donner le sens exact. Voici simplement mon dessein. Puisque je me délecte dans ce que le Seigneur me donne à comprendre quand j'entends citer quelque passage de ce livre, me l'entendre dire vous procurera peut-être la même consolation. Il peut se faire que les paroles dont il s'agit ne s'appliquent pas à ce dont je parle; mais moi, je les prends dans ce sens. Pourvu que l'on ne s'écarte point de ce qu'enseignent l'Eglise et les saints, — d'ailleurs, des théologiens entendus en ces matières examineront sérieusement ces pages avant que vous les lisiez, — Notre-Seigneur permet, je crois, d'en agir ainsi. Il nous permet bien, lorsque nous méditons sur la Passion, de nous représenter beaucoup plus de peines et de tourments que les Evangélistes n'en rapportent! Pourvu, comme je le disais en commençant, que nous ne soyons pas guidées par la curiosité, mais que nous prenions simplement les lumières que sa Majesté nous donne, je suis persuadée qu'il ne trouve pas mauvais que nous cherchions notre joie et nos délices dans ses paroles et dans ses œuvres.

Supposez qu'un roi se soit pris d'affection pour un petit berger qui lui a plu. Ne serait-il pas content et heureux de le voir considérer tout interdit le brocard dont il est vêtu, se demandant ce que ce peut être et comment on a pu le faire? Eh bien! nous ne devons pas davantage, nous autres femmes, rester privées des richesses du Seigneur. En faire des leçons, les enseigner, en nous persuadant bien dire et n'avoir pas besoin du contrôle des théologiens, voilà qui est différent.

Je n'ai donc pas la prétention d'écrire quelque chose de juste, le Seigneur le sait bien : je ferai seulement comme le petit berger dont je parle. C'est une consolation pour moi de vous communiquer, comme à mes filles, mes méditations. Il s'y rencontrera sans doute bien des naïvetés. Je commence cependant avec le secours de mon divin Roi et la permission de mon confesseur. Et puisque Notre-Seigneur a bien voulu que je parle exactement en d'autres avis que je vous ai donnés, — peut-être est-ce lui qui les a donnés par mon moyen, parce que ces écrits s'adressaient à vous, — qu'il daigne cette fois encore me faire la grâce de parler à propos! S'il me la refuse, je regarderai comme bien employé le temps que j'aurai mis à écrire et à occuper mon esprit d'une matière si divine, dont j'étais même indigne d'entendre parler.

Dans le texte que j'ai cité en commençant, l'Epouse s'adresse, ce me semble, à un tiers, qui est celui-là même dont elle parle. Par là, elle donne à entendre qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, l'une divine et l'autre humaine. Je ne m'arrête pas à cette pensée, parce que mon intention est de me borner à ce qui peut nous être utile, à nous qui nous adonnons à l'oraison; et cependant, une âme qui aime ardemment le Seigneur, trouve en tout des motifs d'encouragement et d'admiration. Sa Majesté ne l'ignore pas, si parfois j'ai entendu commenter certaines de ces paroles ou si, à ma demande, on m'en a donné l'explication, ce n'a été que rarement, et je n'en ai pas gardé le moindre souvenir, tant ma mémoire est mauvaise. Ainsi, je ne pourrai dire que ce que le Seigneur m'enseignera, et ce qui aura rapport à mon sujet. Je ne me rappelle pas, d'ailleurs, avoir

rien entendu sur ces premières paroles : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.*

O mon Seigneur et mon Dieu! quelle parole, pour être adressée par un vermisseau à son Créateur! Soyez béni, Seigneur, qui nous instruisez de tant de manières! Mais qui osera, ô mon Roi, prononcer une telle parole si vous ne l'y autorisez? De fait, la chose est si surprenante, qu'on s'étonnera sans doute que j'engage à le faire. On dira que je suis trop naïve, que ce n'est pas le sens de cette parole, qu'elle a bien d'autres significations, et que, très évidemment, nous ne devons pas l'adresser à Dieu; qu'en conséquence il ne convient nullement que les gens simples fassent pareille lecture. Je l'avoue, cette parole peut s'entendre de bien des manières; mais l'âme embrasée d'un amour qui la met hors d'elle-même, ne s'occupe point de cela. Ce qu'elle veut, c'est la prononcer, puisque le Seigneur ne le lui défend pas. O Dieu! pourquoi nous étonner? La réalité n'est-elle pas plus admirable encore? Ne nous approchons-nous pas du très saint Sacrement? Je me suis même demandé si l'Epouse ne sollicitait pas ici de Jésus-Christ cette faveur qu'il nous a faite plus tard. Je me suis demandé aussi si elle ne demandait pas cette union si étroite que Dieu contracta avec nous en se faisant homme, cette amitié qu'il lia alors avec le genre humain. Il est visible, en effet, que le baiser est un signe de paix et d'intime amitié entre deux personnes. Daigne le Seigneur nous aider à comprendre combien il y a de sortes de paix!

Il est une chose que je veux dire avant d'aller plus loin, et qui, à mon avis, est importante. Elle serait, il est vrai, mieux à sa place ailleurs, mais je

crains de l'oublier. Je suis convaincue qu'il y a bien des personnes qui s'approchent du très saint Sacrement — Dieu veuille que je me trompe! — la conscience chargée de péchés mortels graves. Si ces gens-là entendaient une âme morte d'amour pour son Dieu, se servir de telles expressions, ils s'en étonneraient et verraient là une témérité. Ce dont je suis bien certaine, c'est qu'ils ne s'en serviront pas. Ces paroles, et d'autres semblables qui se trouvent dans les *Cantiques*, ne sont dites que par l'amour. Et comme ils en sont dépourvus, ils auront beau lire les *Cantiques* chaque jour, ils ne pourront se servir de semblables paroles et n'oseront même les prononcer. Il est vrai qu'à les entendre seulement, on se sent pénétré de frayeur, tant elles ont de majesté. Celle que vous avez, Seigneur, au très saint Sacrement est immense; mais comme chez les gens dont nous parlons la foi est morte et non pas vivante, comme ils vous aperçoivent si humble sous les espèces du pain et voient que vous ne leur parlez pas — et de fait ils en sont indignes, — ils perdent le respect qu'ils vous doivent (a).

(a) *Quand je considère, mon Dieu et mon Seigneur, la hauteur de votre divine Majesté et la grandeur de votre souveraine Bonté qui vous porte à vous communiquer si familièrement à de viles créatures, je me demande comment l'admiration ne les transporte pas hors d'elles-mêmes et ne leur fait pas rechercher de toutes leurs forces votre grâce et votre amitié, voyant que, non content de favoriser l'âme en vous faisant son aliment et sa nourriture, vous prenez plaisir à être traité par elle comme un tendre et cher Époux, et à l'entendre vous demander un baiser de votre douce et divine bouche. Afin de lui communiquer vos dons et vos*

Ainsi, ces paroles prises à la lettre seraient véritablement de nature à effrayer si on les prononçait de sang-froid. Mais à celui que votre amour a mis hors de lui, vous permettez, Seigneur, de vous adresser ces paroles et d'autres encore. C'est de la hardiesse, je l'avoue. Mais, ô mon Maître, si le baiser signifie paix et amitié, pourquoi les âmes ne vous demanderaient-elles pas de les leur accorder? Quelle meilleure prière pouvons-nous vous adresser que celle que je vous fais en ce moment, mon Seigneur, en vous demandant de m'accorder cette paix *par un baiser de votre bouche?* C'est là, mes filles, une demande très élevée, vous allez le voir.

---

faveurs, afin de l'attirer à votre amour, vous lui parlez, vous l'enseignez avec tant de soin, et les paroles intérieures que vous adressez d'ordinaire aux âmes pour leur montrer leurs fautes, leurs misères, et les porter à renoncer aux choses de la terre sont telles, qu'à les entendre seulement on se sent pénétré de frayeur... (La copie de Baeza commence par cette élévation à Dieu.)

CHAPITRE II

Sommaire. — *Paix trompeuses offertes à l'âme par le monde, la chair et le démon. — Sainteté de l'état religieux, qui conduit à la paix véritable sollicitée par l'Epouse des Cantiques.*

Dieu vous garde, mes filles, de plusieurs sortes de paix qui se rencontrent chez les mondains ! Qu'il ne permette pas que nous les goûtions jamais, car elles engendrent une guerre sans fin. Il en est une que goûte l'esclave du monde, lorsque enfoncé dans des péchés graves, il mène une vie si paisible et jouit d'un si grand repos au milieu de ses vices, qu'il n'éprouve aucun remords de conscience. Cette paix, vous l'avez lu sans doute, est un signe que le démon et lui sont amis ; aussi le démon se garde bien de lui faire la guerre en cette vie. Et, en effet, il est des gens si méchants, que, pour éviter cette guerre et nullement par amour pour Dieu, ils se rangeraient quelque peu de son parti. Mais ceux qui se comportent ainsi ne persévèrent jamais dans son service. Dès que le démon s'aperçoit de ce qui se passe en eux, il leur donne de nouveau les satisfactions qui leur plaisent, et il les ramène ainsi à son amitié, jusqu'à ce qu'enfin il les tienne en un lieu où il leur fait bien comprendre à quel point était fausse la paix qu'il leur laissait. A ces gens-là, il n'y a rien à dire. Qu'ils s'arrangent ! J'espère de la bonté du Seigneur qu'un si grand mal ne se rencontrera point parmi vous.

Le démon pourrait nous donner une autre paix : celle qui se goûte au milieu de fautes légères. Et cependant, mes filles, nous devons craindre tant que dure notre vie, nous ne devons jamais être tranquilles sur notre compte. Lorsqu'une religieuse commence à se relâcher sur des points qui, en eux-mêmes, paraissent peu graves, et que, cet état se prolongeant, elle n'a pas de remords de conscience, c'est une mauvaise paix, d'où le démon pourrait conduire à une autre, vraiment détestable. Il s'agit, par exemple, d'un manquement aux constitutions qui, en soi, n'est pas péché, d'une certaine négligence dans l'accomplissement des ordres du supérieur. Cette négligence est sans malice, je le veux bien, mais enfin, le supérieur nous tenant la place de Dieu, nous devons nous mettre en peine d'exécuter ses volontés, et c'est pour cela que nous sommes venues dans le monastère. Je pourrais en dire autant d'une foule de petites choses qui se présentent : elles ne paraissent pas des péchés, et pourtant ce sont des fautes. Ces fautes se produiront nécessairement, je ne le conteste pas, car notre misère est grande. Je dis seulement ceci : quand on les commet, il faut le regretter et comprendre qu'on a failli. Autrement, je le répète, le démon pourrait s'en réjouir, et peu à peu rendre l'âme insensible à ces petits manquements. Je vous le dis, mes filles, quand il aura obtenu ce résultat, il n'aura pas fait peu de chose, et je crains bien qu'il n'aille plus loin.

Ainsi, veillez sur vous-mêmes de très près, je vous le demande pour l'amour de Dieu. Il faut qu'il y ait guerre en cette vie : au milieu de tant d'ennemis, il n'est pas possible que nous restions les bras

croisés. Nous devons donc toujours être en éveil et bien voir comment nous nous comportons, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Je vous le déclare, vous aurez beau recevoir dans l'oraison des faveurs de Dieu et les dons que je signalerai plus loin, vous rencontrerez au sortir de là mille petites pierres d'achoppement, mille petites occasions de chutes ; il vous arrivera de manquer par inadvertance à ceci, de vous mal acquitter de cela, ou bien ce seront des troubles intérieurs et des tentations. Je ne veux pas dire que les combats doivent durer toujours, ou même être très fréquents. Mais quand ils se produisent, c'est une très grande grâce de Dieu, et c'est ainsi que l'âme avance. Nous ne pouvons pas être des anges ici-bas, ce n'est pas notre nature.

Je ne me trouble donc nullement quand je vois une âme engagée dans de violentes tentations. S'il y a en elle l'amour et la crainte de Notre-Seigneur, elle en sortira avec de grands avantages, je le sais. Au contraire, lorsque je vois une âme toujours tranquille, sans nul combat — et j'en ai rencontré quelques-unes de cette sorte, — j'appréhende toujours pour elle. Même quand je ne la vois pas offenser Dieu, je ne parviens pas à me rassurer. Aussi je l'éprouve et je la tente moi-même, si je le puis, puisque le démon ne le fait pas. Mon but en cela est de l'amener à voir ce qu'elle est. Cependant cet état de tranquillité se rencontre quelquefois — je n'en ai vu, il est vrai, que peu d'exemples — chez les âmes que Dieu élève à une haute contemplation, car ses voies sont diverses. Ces âmes se trouvent dans un contentement intérieur habituel. Je suis persuadée pourtant qu'elles ne se rendent

pas parfaitement compte de leur état. En allant au fond des choses, je m'aperçois qu'elles ont leurs petites guerres, quoique rarement. Pour moi, je ne porte pas envie à ces âmes. Et, en effet, après un examen sérieux, je vois que celles qui ont à livrer les combats dont je parle, avancent beaucoup plus dans la perfection, bien que peut-être elles soient moins élevées dans l'oraison. Je ne parle pas de celles qui, ayant soutenu cette guerre de longues années, sont déjà très avancées et très mortifiées : comme elles sont mortes au monde, Notre-Seigneur leur donne habituellement la paix, ce qui ne les empêche pas de s'apercevoir des fautes qu'elles commettent et d'en éprouver un vif regret.

Vous le voyez, mes filles, le Seigneur conduit les âmes par bien des chemins. Cependant, je le répète, lorsque vous ne sentirez aucune peine d'une faute que vous aurez commise, tremblez. Quant au péché, même véniel, il est clair que vous devez en avoir un regret qui vous pénètre jusqu'au fond de l'âme et, grâce à Dieu, je crois — je constate même — que c'est bien là ce que vous éprouvez maintenant. Remarquez ce que je vais dire et souvenez-vous en pour l'amour de moi. Lorsqu'une personne est vivante, pour peu qu'on la pique avec une épingle ou une petite épine, si ténues que vous les supposiez, elle le sent, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! lorsque l'âme n'est pas morte, qu'elle a, au contraire, l'amour de Dieu très vif en elle, n'est-ce pas une grande grâce que le Seigneur lui fait de la rendre sensible au moindre petit manquement qui lui échappe contre ses engagements et ses obligations ? Oh ! quand Notre-Seigneur donne à une âme cette attention, on peut dire qu'il se prépare alors à lui-

même en elle un lit de roses et d'autres fleurs, et qu'immanquablement il viendra tôt ou tard la caresser. O Dieu! que faisons-nous, nous autres religieux, dans nos monastères ? Pourquoi avons-nous quitté le monde ? Quelle meilleure occupation pouvons-nous avoir que de préparer dans nos âmes des demeures à notre Epoux, et de prendre si bien notre temps, que nous puissions lui demander *un baiser de sa bouche ?* Bienheureuse l'âme qui lui adressera cette demande, qui, à l'arrivée du Seigneur, ne trouvera pas sa lampe éteinte et ne s'en retournera pas, lasse de frapper! O mes filles, que notre bonheur est grand! Personne ne peut nous empêcher d'adresser cette demande à notre Epoux, puisque nous l'avons pris pour tel le jour de notre profession! Nous seules pouvons y mettre obstacle.

Que les âmes scrupuleuses me comprennent bien. Je n'entends point parler ici d'une faute commise en passant, ni même de plusieurs, car on ne peut ni les connaître, ni les déplorer toutes. Je m'adresse aux personnes qui commettent des fautes très fréquentes et n'en tiennent pas compte, les regardant comme des bagatelles, qui n'en éprouvent pas de remords et ne cherchent pas à s'en corriger. Je le répète, c'est là une paix dangereuse, et vous devez vous en défier.

Que sera-ce donc des âmes qui vivent en paix dans la complète inobservance de leur règle ? Dieu veuille qu'il ne s'en rencontre pas une seule parmi nous ! Sans doute, le démon fait tout pour les laisser dans cette paix, et Dieu le permet à cause de nos péchés. Mais il n'y a pas de motif de traiter ce sujet, ces quelques mots d'avertissement suffiront. Pas-

sons à l'amitié et à la paix que le Seigneur commence à témoigner à l'âme dans l'oraison. J'en dirai ce que sa Majesté m'en fera comprendre.

En y réfléchissant, il me semble qu'il vaut mieux commencer par dire quelque chose de la paix donnée par le monde et par notre propre sensualité. Beaucoup de livres, il est vrai, traitent ce sujet bien mieux que je ne saurais le faire; mais comme vous êtes pauvres, il peut arriver que vous n'ayez pas de quoi acheter ces livres, ou que personne ne vous les donne en aumône, tandis que ceci restera dans le couvent, et vous y trouverez tout réuni.

Vous pourriez, mes filles, vous laisser séduire par plusieurs sortes de paix que donne le monde. Je vais en signaler quelques-unes, d'où il vous sera facile de conjecturer les autres. Certaines personnes ont tout ce qu'il leur faut pour vivre, et l'or abonde dans leur coffre. En évitant les péchés graves, elles se persuadent avoir satisfait à tout. Elles mettent leur joie dans leur fortune et se contentent de faire une aumône de temps en temps, sans songer que leurs biens ne leur appartiennent pas, mais que le Seigneur les leur a confiés comme à ses intendants, pour les départir aux nécessiteux. Elles oublient qu'elles auront à rendre un compte exact du temps que cet or est demeuré dans leur coffre, sans servir à soulager les pauvres qui, pendant ce temps, pâtissaient peut-être.

Ceci, mes filles, ne vous concerne qu'en ce point : suppliez le Seigneur d'éclairer ces personnes, afin qu'elles sortent d'une telle illusion et qu'elles évitent le malheur qui frappa le riche avare, puis bénissez sa Majesté de vous avoir rendues pauvres, et voyez là un bienfait singulier de sa part.

O mes filles ! Quel repos de se trouver délivré de pareils fardeaux, même à ne considérer que cette vie ! Quant à la sécurité qui en résulte pour le dernier jour, elle dépasse ce que vous pouvez imaginer. Les riches sont les esclaves, et vous êtes les maîtresses. Une comparaison va vous le montrer. Lequel jouit d'un plus grand repos, d'un gentilhomme qui voit servir sur sa table tout ce qui doit le nourrir, à qui l'on présente tout ce qui doit le couvrir, ou de son intendant, qui est obligé de lui rendre compte du moindre *maravedi ?* Le premier dépense sans compter, parce que les biens lui appartiennent. Au pauvre intendant revient toute la peine, et plus la fortune est considérable, plus le labeur est grand. Quand vient le moment de présenter ses comptes, que de fois il doit veiller ! Et si les comptes embrassent plusieurs années, surtout s'il s'est un peu négligé, le déficit est parfois considérable. Je ne sais comment il peut avoir l'esprit en repos.

N'allez pas plus loin, mes filles, sans bénir hautement Notre-Seigneur et vous rendre toutes de plus en plus fidèles à ne rien posséder en particulier. C'est sans sollicitude que nous prenons la nourriture que le Seigneur nous envoie, et nous n'en avons pas davantage pour distribuer notre superflu. De même qu'il veille à ce que rien ne nous manque, de même il a soin que le superflu soit si peu de chose, que nous ne sommes pas en peine d'en faire la distribution.

L'important, mes filles, c'est de nous contenter de peu. Nous ne devons pas avoir les prétentions de ceux qui ont un compte si exact à rendre. Tout riche en est là. Néanmoins, ce n'est pas lui qui en

a la peine en ce monde : cela regarde ses intendants. Mais en l'autre, que ce compte sera sévère ! S'il le comprenait, il ne prendrait pas ses repas avec tant de plaisir, et ne dépenserait pas son argent en futilités et en folies. Pour vous, mes filles, veillez toujours à vous contenter de ce qu'il y a de plus pauvre, tant pour le vêtement que pour la nourriture. Autrement, vous seriez bien déçues, car Dieu ne pourvoirait pas à vos besoins, et vous perdriez la joie du cœur. Efforcez-vous toujours de servir si fidèlement sa Majesté, que vous ne mangiez pas le bien des pauvres sans l'avoir gagné. Il est certain que vous n'avez pas mérité la paix et le repos que le Seigneur vous accorde en vous dispensant d'avoir à rendre compte des richesses. Je sais bien que vous en êtes convaincues, mais vous devez de temps en temps en rendre de spéciales actions de grâces à sa Majesté.

Quant à la paix que donne le monde sous le rapport des honneurs, je n'ai rien à vous en dire : les pauvres ne sont jamais fort honorés. Un point cependant peut vous nuire beaucoup, si vous ne vous tenez sur vos gardes : c'est celui des louanges. Une fois que l'on a commencé, on ne s'arrête plus ; mais d'ordinaire c'est ensuite pour vous rabaisser davantage. On vous dit que vous êtes des saintes, et l'on se sert d'expressions si exagérées, qu'on les dirait suggérées par le démon. Parfois, je pense, le démon y est réellement pour quelque chose, car si l'on parlait ainsi en votre absence, passe encore ! Mais en votre présence ! Quel bien peut-il en résulter ? Si vous n'êtes très circonspectes sur ce point, il ne vous en reviendra que du dommage.

Je vous demande, pour l'amour de Dieu, de ne

jamais vous comporter pacifiquement à l'égard des paroles de ce genre, car peu à peu elles pourraient vous nuire beaucoup. Les prenant pour vraies, vous en viendriez à croire que tout est fait et que votre tâche est achevée. Ne laissez jamais passer semblables paroles sans vous faire à vous-même intérieurement la guerre; c'est facile lorsqu'on en a pris l'habitude. Souvenez-vous de quelle manière le monde a traité Jésus-Christ Notre-Seigneur, après l'avoir tant exalté le jour des Rameaux. Songez à l'estime qu'on accordait à saint Jean-Baptiste, au point de le tenir pour le Messie, et voyez ensuite comment et pour quel motif il eut la tête tranchée. Le monde n'exalte jamais que pour rabaisser, lorsque ceux qu'il élève sont des enfants de Dieu. J'ai de ceci une longue expérience. Autrefois, je m'affligeais en voyant l'aveuglement de ceux qui me donnaient des louanges ; maintenant, j'en ris comme je le ferais des discours d'un fou. Souvenez-vous de vos péchés, et supposé que sur quelque point l'on dise vrai, songez que c'est un bien qui ne vous appartient pas, et que vous êtes obligées à beaucoup plus. Excitez la crainte dans votre âme, afin de l'empêcher de recevoir avec tranquillité ce baiser de fausse paix que donne le monde. Croyez que cette paix est celle de Judas. Plusieurs, il est vrai, n'ont pas en vous parlant cette intention perfide ; mais le démon est là qui vous observe, et si vous ne vous défendez pas, il fera quelque butin. Croyez-moi, il vous faut alors prendre en main l'épée de la réflexion ; et quand bien même il vous semblerait que la louange est pour vous sans inconvénient, défiez-vous. Rappelez à votre mémoire combien de personnes sont maintenant dans l'abîme,

qui avaient atteint la cime de la montagne. Il n'y a point de sécurité en cette vie. Donc, pour l'amour de Dieu, mes sœurs, arrachez-vous à ces louanges en vous livrant combat à vous-mêmes. De là pour vous un profit d'humilité, tandis que le démon qui vous épie demeurera confus, aussi bien que le monde.

De la paix dans laquelle nous entretient notre propre chair et du dommage qui peut en résulter, il y aurait bien à dire. Je me contenterai de vous indiquer, comme je vous le disais, quelques points seulement, d'où vous déduirez les autres. Notre chair, vous le savez, est grande amie des délicatesses, et nous devrions comprendre combien il est dangereux de nous pacifier à cet égard. J'y réfléchis souvent, et je ne puis m'expliquer comment on rencontre tant de paix et de tranquillité chez des personnes qui se traitent si bien. Le corps sacré de Celui qui est notre lumière et notre modèle méritait-il, par hasard, d'être moins bien traité que les nôtres ? Qu'avait-il fait pour endurer tant de souffrances ? Et ces saints que nous savons être aujourd'hui dans le ciel, lisons-nous qu'ils ont mené une vie commode ? D'où vient que nous goûtons, nous, tant de tranquillité dans cette voie ? Qui nous a dit qu'elle soit sûre ? Comment voit-on des gens passer paisiblement leurs jours à bien manger, à bien dormir, à se procurer des passe-temps et tous les agréments en leur pouvoir ? J'en suis tout interdite. On dirait, à les voir, qu'il n'y a pas d'autre vie, ou que leur façon de faire est celle qui présente le moins de danger. Oh ! mes filles, si vous saviez les grands maux qui en découlent ! Le corps prend de l'embonpoint, mais l'âme s'affaiblit, et s'il nous

était donné de la voir, vous diriez qu'elle va expirer. Vous trouverez en bien des livres la peinture des grands dangers que pareil état fait courir Si encore ces personnes comprenaient qu'elles font mal, il y aurait quelque espoir d'amélioration, mais je crois bien que la pensée ne leur en vient même pas. Au reste, c'est un mal si commun, que j'en suis moins surprise. Mais je vous le déclare, leur chair a beau être en paix, il faut, si elles veulent se sauver, qu'elles se fassent la guerre de toutes parts. Il vaudrait bien mieux pour elles ouvrir les yeux et pratiquer peu à peu cette pénitence, qui leur sera un jour imposée tout d'un coup.

Si je vous ai dit ces choses, mes filles, c'est pour vous porter à bénir Dieu de tout votre cœur d'habiter un séjour où, quand bien même notre chair voudrait en ce point se tenir en paix, elle n'y arriverait pas. Et cependant, elle pourra encore vous nuire secrètement, sous prétexte d'infirmité. Soyez donc sérieusement sur vos gardes. Un jour, la discipline vous sera nuisible, et, huit jours après, il n'en sera peut-être plus de même. Une autre fois, ne pas user de linge vous fera mal, et au bout de quelque temps vous le pourrez de fois à autre. Une autre fois, ce sera le poisson qui vous nuira; puis, l'estomac s'y fait et l'on n'en souffre plus. Il vous semblera peut-être, vu votre infirmité, que toutes ces précautions vous sont nécessaires, et même indispensables; mais, croyez-en mon expérience, on ne se rend pas compte des inconvénients qu'apporte l'usage de ces dispenses hors d'une pressante nécessité. Ce que je veux inculquer ici, c'est l'avantage qu'on trouve à ne pas se reposer dans les dispenses, mais à essayer de temps en temps ses forces. Je

sais à quel point notre nature est trompeuse, et combien il nous est avantageux de la bien connaître. Que le Seigneur, dans sa bonté, nous accorde lumière sur tous les points! C'est une grande chose d'agir sagement, de ne pas s'en rapporter à soi-même, mais à ses supérieurs.

Je reviens à mon sujet. Puisque l'Epouse précise la paix qu'elle demande, en disant : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche,* il est clair que le Seigneur a d'autres moyens encore de donner la paix et de témoigner de l'amitié. Je veux vous en signaler quelques-uns, afin que vous voyiez combien est élevée la demande dont il s'agit, et la différence qui existe entre ces divers genres de paix. O grand Dieu! souverain Seigneur! que votre sagesse est profonde! L'Epouse aurait pu dire : *Qu'il me baise.* Elle eût ainsi formulé sa demande en moins de paroles. Pourquoi ajoute-t-elle : *d'un baiser de sa bouche?* A coup sûr, il n'y a pas ici une seule lettre de superflue. La raison de cette instance, je l'ignore; et pourtant, je vous dirai quelque chose à ce sujet. Peu importe, je le répète, que l'application ne soit pas exacte, il suffit que nous en tirions profit.

Notre Roi, nous le voyons tous les jours, donne la paix aux âmes et lie amitié avec elles de bien des manières différentes, tant dans l'oraison qu'en dehors de l'oraison; mais c'est nous qui sommes avares de notre amitié envers lui. Remarquez-le bien, mes filles, pour pouvoir faire la demande de l'Epouse, le grand point, c'est que le Seigneur nous approche de sa personne. S'il ne le fait pas, ne perdons cependant pas courage. Quelle que soit l'amitié que vous contractiez avec Dieu, il ne tient qu'à vous d'être très riches. Mais quelle pitié et quelle désola-

tion, que, par notre faute, nous n'obtenions point cette très excellente amitié de Dieu, et que nous nous contentions de l'avoir en un bas degré! O Seigneur! Pouvons-nous perdre de vue la récompense finale et oublier que, lorsqu'une âme atteint cette haute amitié, vous lui accordez dès ici-bas la récompense? Combien restent au pied de la montagne, qui pourraient s'élever au sommet! Dans quelques petits avis que j'ai composés pour vous, je vous ai souvent répété ceci, mais je veux vous le redire et vous le recommander encore, ayez toujours des pensées généreuses, par là vous obtiendrez du Seigneur la grâce que vos œuvres le soient également (1). C'est très important, soyez-en persuadées.

Il y a des personnes qui ont obtenu l'amitié du Seigneur parce qu'elles ont bien confessé leurs péchés et qu'elles en ont eu du repentir, mais il ne se passe pas deux jours qu'elles n'y retournent. A coup sûr, ce n'est point ici l'amitié demandée par l'Epouse. O mes filles, tâchez de ne pas aller toujours accuser au confesseur une même faute! A la vérité, il ne nous est pas possible d'éviter toute faute; mais, au moins, que les fautes changent, en sorte qu'elles ne prennent point racine. Elles seraient alors bien plus difficiles à extirper, et pourraient même donner naissance à beaucoup d'autres. Quand nous plantons une herbe ou un arbrisseau, et que nous les arrosons chaque jour, ils croissent si bien, que pour s'en défaire, il faut ensuite la pelle et le hoyau. C'est, à mon avis, ce qui arrive quand nous commettons chaque jour une même faute — si petite soit-elle — et que nous ne nous en corrigeons pas.

1. Voir *Chemin de la Perfection*, chap. IV, XX, XXI, XXIII.

Au contraire, mettez une plante en terre une fois, ou même dix, et arrachez-la aussitôt : vous y aurez une grande facilité. Il faut demander au Seigneur dans l'oraison la grâce dont je parle, car de nous-mêmes nous pouvons bien peu de chose, nous sommes plus capables d'ajouter à nos fautes que d'y retrancher. Songez qu'à ce redoutable jugement qui a lieu à l'heure de la mort, la question ne nous semblera pas de peu d'importance, à nous surtout que le souverain Juge a prises en cette vie pour épouses. Oh! quelle haute dignité! Elle est bien faite pour nous stimuler à mettre tout en œuvre afin de contenter ce divin Seigneur, notre Roi.

Mais pour en revenir aux personnes dont il s'agit, elles paient bien mal l'amitié qu'il leur accorde, puisqu'elles redeviennent si tôt ses mortelles ennemies. Ah! que la miséricorde de Dieu est grande! Trouverons-nous jamais un ami aussi patient? Que de pareilles choses aient lieu entre deux amis, ils n'en perdront jamais le souvenir, et leur amitié ne pourra plus être aussi intime qu'auparavant. Combien de fois cependant nous rompons ainsi avec Notre-Seigneur! Et combien d'années persévère-t-il à nous attendre! Soyez béni, mon Seigneur et mon Dieu, de nous supporter avec tant de bonté! On dirait que vous oubliez votre grandeur, pour ne point châtier comme elle le mérite une aussi noire trahison! L'état de ces âmes me paraît bien dangereux, car la miséricorde de Dieu étant ce qu'elle est, nous voyons néanmoins bien des personnes, après avoir ainsi vécu, mourir sans confession. Que sa Majesté, je le lui demande au nom d'Elle-même, nous préserve, mes filles, d'un état si périlleux!

Il y a une autre amitié au-dessus de celle-là, c'est

celle des personnes qui évitent d'offenser Dieu mortellement. En être arrivé là, c'est avoir déjà beaucoup fait, vu ce qu'est le monde. Ces personnes, tout en cherchant à éviter les péchés mortels, y tombent pourtant de temps à autre, je pense. La raison en est qu'elles ne tiennent aucun compte des péchés véniels et les commettent en grand nombre tous les jours. De cette façon, elles vivent dans le voisinage des péchés mortels. J'en ai entendu beaucoup qui disaient : « Vous faites attention à cela? Mais il y a l'eau bénite et les autres remèdes que tient en réserve l'Eglise notre mère! » Quelle pitié! Pour l'amour de Dieu, mes filles, ne vous laissez jamais aller à commettre un péché véniel, si petit qu'il soit, dans la pensée qu'il existe un moyen de l'effacer. Serait-il raisonnable qu'un bien nous devînt l'occasion d'un mal? Mais une fois la faute commise, se souvenir que ce remède existe et l'employer sans retard, voilà qui est fort bien.

C'est une bien grande chose d'avoir toujours la conscience si pure, que rien ne nous empêche de demander à Notre-Seigneur la parfaite amitié sollicitée par l'Epouse. A coup sûr, cette parfaite amitié n'est pas celle dont nous venons de parler. Chez plusieurs, l'amitié est bien suspecte, elle cherche sa propre satisfaction et mène à une grande tiédeur. Dans cet état, on ne sait pas bien si les actes que l'on pose sont péchés véniels ou mortels. Dieu vous garde de cette amitié! On se dit qu'on ne commet pas de ces grandes fautes où l'on en voit tomber d'autres, et déjà juger ceux-ci très mauvais ne dénote pas un haut degré d'humilité. Il peut très bien arriver que ces derniers vaillent beaucoup mieux que les premiers. Ils pleurent leurs péchés avec un

grand repentir, et peut-être avec un plus ferme propos, ce qui les conduira à ne plus commettre aucune offense contre Dieu. Quant aux premiers, se jugeant exempts de pareilles fautes, ils prennent largement leurs satisfactions, et, la plupart du temps, ils s'acquitteront mal de leurs prières vocales, parce qu'ils n'y regardent pas de si près.

Il est un autre genre d'amitié et de paix que Notre-Seigneur donne à certaines personnes qui sont très décidées à ne l'offenser en rien. Elles n'évitent pas entièrement les occasions dangereuses, mais elles ont un temps pour faire oraison, Dieu leur accorde des sentiments de dévotion, des larmes. Celles-là voudraient, sans renoncer aux satisfactions d'ici-bas, mener une existence vertueuse et bien réglée, ce qui leur paraît même un moyen de vivre en ce monde avec plus de repos. Mais notre vie est exposée à bien des changements, et ce sera beaucoup si elles persévèrent dans la vertu; ne renonçant pas aux satisfactions et aux jouissances du monde, elles ne tarderont pas à se relâcher dans les voies du Seigneur, que de si puissants ennemis nous disputent. Ce n'est pas encore là, mes filles, l'amitié que désire l'Epouse, ni celle que vous devez désirer vous-mêmes. Evitez constamment toute occasion dangereuse, pour petite qu'elle soit, si vous souhaitez que votre âme grandisse et si vous voulez vivre en assurance.

Je ne sais pourquoi je vous dis ceci. C'est, sans doute, pour vous montrer combien il est dangereux pour nous de ne pas nous éloigner généreusement de toutes les choses du monde. Nous nous affranchirions ainsi de bien des fautes et de bien des peines.

Les voies par lesquelles Notre-Seigneur contracte amitié avec les âmes sont en si grand nombre, que que ce serait à n'en plus finir, ce me semble, que d'énumérer celles qui sont venues à ma connaissance, toute femme que je suis. Que n'auraient donc pas à en dire les confesseurs et ceux qui traitent plus particulièrement avec les âmes? Il y en a quelques-unes qui me déconcertent, je l'avoue, car en apparence, rien ne leur manque pour être amies de Dieu. Je vais vous parler de l'une d'elles avec qui j'ai eu, il n'y a pas longtemps, des rapports très intimes.

Elle aimait à communier fort souvent, et jamais ne disait de mal de personne; elle éprouvait de tendres sentiments dans l'oraison et vivait dans une solitude continuelle, car elle avait son chez-soi. Très douce de caractère, rien de ce qu'on lui disait ne provoquait de sa part un mouvement de colère ou une parole répréhensible, et certes, c'était là une grande perfection. Jamais elle ne s'était mariée, et n'était plus en âge de le faire. Elle avait passé par de grandes contradictions en conservant la paix. Tout cela me semblait dénoter une âme très avancée et de grande oraison; aussi dans les commencements je l'estimais beaucoup. Et, par le fait, ne voyant pas en elle d'offense de Dieu, j'étais persuadée qu'elle s'en préservait.

Après l'avoir quelque temps fréquentée, je commençai à m'apercevoir que tout en elle n'était si pacifique qu'aussi longtemps qu'il n'était point question d'intérêt. Sur ce point, sa conscience, jusque-là si délicate, devenait extrêmement large. Je me rendis compte aussi que tout en écoutant avec patience ce qu'on lui disait, elle était fort sensible au point d'honneur, et, autant qu'il dépendait d'elle,

n'aurait voulu baisser si peu que ce fût dans l'estime d'autrui, tant ce misérable sentiment était profondément ancré dans son âme! Outre cela, elle avait une telle avidité d'apprendre des nouvelles, que je m'étonnais qu'elle pût demeurer seule, ne fût-ce qu'une heure; enfin, elle était très amie de ses aises. Tout cela, elle le colorait de beaux prétextes et n'y voyait pas d'offense; sur certains points même, elle apportait des raisons si persuasives, qu'il semblait que c'eût été péché à moi d'en juger différemment. Sur d'autres, le péché chez elle n'était que trop notoire, mais peut-être manquait-elle de lumière. Je ne savais que penser, et cependant tout le monde la regardait comme une sainte. Je finis par me convaincre que des torts personnels pouvaient bien avoir été pour quelque chose dans les persécutions dont elle se disait la victime, en sorte que je cessai de porter envie à sa manière de vivre et à sa sainteté.

Cette âme, ainsi que deux autres qui menaient une existence du même genre et dont le souvenir me revient en ce moment, m'ont inspiré, quand j'ai traité intimement avec elles — si saintes qu'elles fussent d'ailleurs à leurs propres yeux, — plus de crainte que toutes les âmes pécheresses que j'ai connues. Depuis lors, je me suis sentie plus portée encore à supplier le Seigneur de nous donner lumière. Bénissez-le de tout votre cœur, mes filles, de vous avoir conduites dans un monastère, car le démon, malgré tous ses efforts, ne peut y tromper aussi facilement que lorsqu'on vit chez soi. Il est en effet des âmes auxquelles il ne manque rien, ce semble, pour voler jusqu'au ciel, tant elles pratiquent de tout point la perfection : du moins, elles le

croient ainsi. Mais il n'y a personne qui les connaisse bien. Dans les monastères, au contraire, je n'ai jamais vu se faire illusion sur personne, parce que là, on ne fait pas ce que l'on veut, mais ce qui vous est commandé. Dans le monde, malgré tout le désir que l'on a d'avoir la lumière afin de contenter Dieu, on n'y arrive pas, parce qu'après tout, ce que l'on fait, on le fait de son propre choix. On y est bien contredit de temps en temps, c'est vrai, mais enfin on s'exerce bien moins à la mortification que dans l'état religieux. Je ne parle pas de certaines personnes qui, depuis de longues années, sont éclairées de Dieu : celles-là cherchent un guide qui les connaisse et à qui elles puissent se soumettre, car la profonde humilité, même chez les plus doctes, se défie d'elle-même.

Il en est d'autres qui ont renoncé à tout pour le Seigneur. Elles n'ont ni maison, ni fortune; elles ne tiennent pas au bien-être, elles sont même pénitentes; elles ne se soucient pas des biens de ce monde, parce que Dieu leur a fait comprendre à quel point ils sont misérables; mais elles sont très sensibles à l'honneur. Elles souhaitent ne rien faire qui ne soit bien reçu et de Dieu et des hommes, et alors quelle prudence! quelle discrétion! Mais ces deux désirs ne s'accordent point, et le mal est que, sans presque remarquer leur imperfection, elles donnent toujours au parti du monde le dessus sur celui de Dieu. D'ordinaire, ces âmes se désolent de la moindre parole qu'on dit à leur désavantage. Elles n'embrassent pas la croix, elles la traînent; aussi la croix les blesse, les lasse et les tue. Au contraire, la croix, lorsqu'elle est chérie, devient douce à porter : ceci est hors de doute.

Vous le voyez, ce n'est pas encore l'amitié que demande l'Epouse. Mes filles, puisque vous avez fait les premiers sacrifices, prenez bien garde à vous et ne manquez pas de faire les suivants. Il ne s'agit en définitive que de vous décharger d'un fardeau. Vous avez renoncé à ce qu'il y a de plus considérable, c'est-à-dire au monde, à ses joies, à ses satisfactions, à ses richesses, avantages qui, tout trompeurs qu'ils sont, ne laissent pas que de plaire. Que craignez-vous donc? Voyez un peu quelle erreur! Pour vous délivrer du chagrin que peut vous occasionner un simple propos, vous vous chargez de mille embarras, de mille obligations. Oui, elles sont si nombreuses, les obligations qu'on assume quand on veut contenter les mondains, que je ne pourrais les énumérer sans m'étendre outre mesure, et d'ailleurs j'en serais incapable.

Enfin — et c'est par là que je termine — il y a d'autres âmes chez lesquelles un examen attentif vous fera découvrir bien des marques d'un commencement de progrès spirituel; et cependant, ces âmes restent en chemin. Celles-là se soucient peu des discours des hommes et de l'honneur, mais elles ne sont exercées ni à la mortification ni à l'abnégation de leur volonté propre. Elles vivent dans des craintes continuelles. A les entendre, elles sont prêtes à souffrir et font bon marché de tout. Mais, se trouvent-elles en présence de graves intérêts concernant l'honneur de Dieu, l'attachement au leur propre se réveille sans qu'elles s'en aperçoivent. Il leur semble qu'elles ne craignent point le monde, mais Dieu seul, et néanmoins elles redoutent si fort les événements, elles appréhendent à tel point qu'une bonne œuvre ne devienne la source d'un mal

considérable, qu'on les dirait instruites par le démon lui-même à prophétiser mille ans d'avance les maux à venir.

Ces âmes ne sont pas de celles qui suivront l'exemple de saint Pierre se jetant à la mer, ni celui de tant d'autres saints. Elles veulent bien gagner des âmes à Dieu, mais à condition de ne pas sortir de leur tranquillité et de ne s'exposer pour elles à aucun péril. C'est que la foi est rarement le mobile de leurs déterminations. J'ai remarqué une chose, que voici : bien peu de personnes dans le monde — je ne parle pas ici des religieux — se reposent sur Dieu du soin de leur subsistance. Je n'en connais que deux qui le fassent. Dans la vie religieuse, on sait bien qu'on ne manquera pas du nécessaire. A vrai dire, ceux qui embrassent cette vie pour le seul amour de Dieu ne songent pas, je crois, à cette considération. Et pourtant, combien il doit s'en trouver, mes filles, qui n'auraient pas renoncé à ce qu'ils possédaient, s'ils n'avaient été en sécurité sur ce point! Mais comme en d'autres avis que je vous ai donnés (1), j'ai longuement parlé de ces âmes pusillanimes et montré le tort que leur fait ce défaut, que j'ai fait voir aussi combien il est avantageux que les désirs soient grands, quand les œuvres ne peuvent l'être, je n'en dirai pas davantage ici. Et cependant, je serais prête à en parler sans fin.

Les âmes que Dieu a conduites à un état si relevé, doivent en tirer parti pour sa gloire et ne pas se confiner en d'étroites limites. Si des religieux — spécialement des femmes — se trouvent dans l'impossibilité de travailler au salut du prochain, il faut

1. Au *Chemin de la Perfection*, chap. II, IV, XXXIV et XXXVIII.

qu'une volonté généreuse et d'ardents désirs du salut des âmes rendent leur oraison puissante. Et peut-être le Seigneur permettra-t-il que pendant leur vie, ou après leur mort, ils soient utiles aux autres, ainsi qu'il arrive actuellement pour le saint frère Diego (1). C'était un frère convers, qui n'avait d'autre emploi que de servir les autres, et voici que de longues années après sa mort, le Seigneur fait revivre sa mémoire pour nous servir d'exemple. Bénissons-en sa Majesté !

Donc, mes filles, si Dieu vous a mises dans ces dispositions, vous êtes bien près d'obtenir l'amitié, la paix sollicitée par l'Epouse. Demandez-la avec des larmes continuelles et de grands désirs. Faites, de votre côté, ce que vous pourrez, afin que le Seigneur vous la donne ; car, sachez-le bien, ces dispositions ne constituent pas encore la paix et l'amitié que demande l'Epouse ; mais le Seigneur n'en fait pas moins une grande faveur à celui auquel il les accorde. Cette amitié elle-même ne s'obtient que lorsqu'on s'est beaucoup exercé à l'oraison, à la pénitence, à l'humilité et à bien d'autres vertus. Bénédiction continuelle au Seigneur de qui nous viennent tous les dons ! Amen.

1. Saint Diego ou Didace, de l'Ordre de Saint-François, qui mourut en 1463.

CHAPITRE III

Sommaire. — *Paix véritable que Dieu accorde à l'âme. — Force qui lui est en même temps communiquée. — Charité héroïque dont les amis de Dieu nous ont donné l'exemple. — Intimité de l'union que Dieu contracte ici-bas avec les âmes.*

O Sainte Epouse! Venons à l'objet de votre demande, c'est-à-dire à cette sainte paix, qui donne à l'âme la hardiesse de déclarer la guerre à tous les partisans du monde, en restant elle-même pacifique et pleine de sécurité. Oh! l'heureuse fortune que l'obtention de pareille grâce! Elle consiste dans une union si étroite à la divine volonté, qu'il n'y a plus de division entre Dieu et l'âme, et que leurs deux volontés n'en font plus qu'une seule, non de paroles seulement ou de désirs, mais par effet. L'âme voit-elle qu'une chose plaît davantage à son Epoux, entraînée aussitôt par son amour pour lui et par son désir de lui plaire, elle n'écoute ni les objections ni les craintes que lui suggèrent l'entendement, mais elle laisse agir la foi, sans avoir aucun égard ni à son profit, ni à son repos, bien convaincue qu'en cet oubli de soi se trouve tout son avantage.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que cette conduite n'est pas sage, puisqu'il est si louable de faire les choses avec discrétion. Mais voici le point à considérer. Si vous reconnaissez — autant du moins qu'on en peut juger, car en être certain, cela ne se peut — que le Seigneur a entendu la demande

que vous lui avez faite *de vous baiser d'un baiser de sa bouche;* si vous le reconnaissez, dis-je, par les effets, vous ne devez plus vous arrêter à quoi que ce soit, mais vous oublier vous-même pour contenter cet Époux plein de douceur. Chez ceux qui ont été favorisés de cette grâce, l'action divine se reconnaît à bien des marques. L'une de ces marques est d'en être arrivé à mépriser toutes les choses de la terre, à les estimer ce qu'elles valent et pas davantage, à ne rechercher aucun des biens de ce monde, parce qu'on est convaincu de leur vanité; à ne trouver sa joie qu'avec ceux qui aiment le divin Maître; à prendre la vie en dégoût; à ne donner aux richesses que l'estime qu'elles méritent, avec d'autres dispositions semblables, qu'enseigne lui-même aux âmes Celui qui les a menées jusque-là (a).

(a) *Voici un point que vous devez examiner en vous-mêmes — autant du moins que la chose est possible, — et cela, par les effets produits dans l'âme. Il est clair que nous ne pouvons en avoir connaissance d'une manière certaine, puisqu'il s'agit d'un état supérieur à l'état de grâce et provenant d'un secours très spécial de Dieu. Je dis que ce sera par les effets que nous pourrons jusqu'à un certain point nous rendre compte si sa Majesté nous a gratifiés de ce don, car c'est à proportion de la grandeur des vertus, que Dieu accorde une si haute faveur à l'âme. Celle-ci, tout en reconnaissant par une lumière intérieure que le Seigneur lui a donné cette paix sollicitée par l'Épouse, à la vue de sa misère se prend parfois à en douter. Quand vous constaterez, mes sœurs, que vous avez obtenu semblable faveur, ne vous arrêtez à rien et oubliez-vous vous-même, afin de contenter un si doux Époux. Vous me demanderez peut-être de m'expliquer davantage et de vous dire de quelles vertus j'entends parler et vous aurez raison, car il*

Une fois en cet état, l'âme n'a rien à craindre, si ce n'est de se rendre indigne que Dieu daigne se servir d'elle en lui envoyant des épreuves et des occasions, même fort pénibles, de se dépenser pour lui. Ici, je le répète, l'amour et la foi sont à l'œuvre, et l'âme refuse de tenir compte des raisonnements de l'entendement. Et, en effet, cette union qui existe entre l'Époux et l'Épouse l'a instruite de certaines vérités auxquelles l'entendement n'atteint pas; c'est pourquoi elle le tient sous ses pieds.

Pour vous le faire comprendre, prenons une comparaison. Voilà un captif qui se trouve au pays des Maures. Il a un père qui est pauvre, ou un ami intime. Si celui-ci ne le rachète point, nul remède à sa situation. Pour ce rachat, ce que possède cet ami ne suffit pas, il faut qu'il aille servir à la place du captif. La grande affection qu'il lui porte demande qu'il préfère la liberté de son ami à la sienne. Mais voici qu'aussitôt la discrétion se présente, avec quantité d'objections. Elle déclare qu'il se doit avant tout à lui-même; qu'il sera peut-être moins ferme que le captif, et qu'on lui fera renoncer la foi; qu'il n'est pas à propos de s'exposer à ce péril, avec bien d'autres choses de ce genre.

O puissant amour de Dieu! Qu'il est bien vrai que celui qui aime ne trouve rien d'impossible! O heureuse âme qui a obtenu de son Dieu une telle paix! Elle domine toutes les souffrances et tous les périls du monde. Elle n'en redoute aucun, dès qu'il s'agit de servir un si excellent Époux, un tel Maître, et elle

---

y a vertu et vertu. Je vais donc vous en énumérer quelques-unes : le mépris, le dédain de toutes les choses de la terre...
(Copies de Las Nieves et de Consuegra.)

a bien raison. Quant à ce parent, à cet ami, c'est d'après la raison humaine qu'il se conduit.

Vous avez lu, mes filles, ce trait de la vie d'un saint (1). Ce n'est ni pour un fils, ni pour un ami qu'il se dévoua. Mais sans doute il avait eu l'immense bonheur de recevoir de Dieu la paix dont nous parlons, et, voulant contenter Notre-Seigneur, imiter aussi quelque peu ce qu'il a fait pour nous, il alla au pays des Maures se donner en échange du fils d'une veuve, qui avait recouru à lui dans sa douleur. Vous savez le bien qui en résulta, et avec quels avantages le saint rentra dans sa patrie (a).

(a) *Du reste, je serais portée à croire que les objections que je viens d'indiquer ne furent pas les seules que son esprit lui fournit, car il était évêque, il allait abandonner son troupeau, et bien des inconvénients pouvaient lui sembler à redouter.*

Une pensée s'offre en ce moment à moi, et elle a son application pour les personnes naturellement pusillanimes et peu courageuses. Ces personnes pour la plupart sont des femmes; et même lorsqu'elles sont réellement élevées à l'état dont je parle, leur faible nature s'effraie. Il faut alors bien prendre garde, parce que cette faiblesse naturelle pourrait nous faire perdre une magnifique couronne. Quand vous sentirez, mes filles, ces atteintes de la pusillanimité, recourez à la foi et à l'humilité; et, fortifiées par la conviction que rien n'est impossible à Dieu, abordez votre entreprise. Il a bien pu fortifier tant de jeunes saintes, qu'il a rendues capables d'endurer tous les tourments qu'elles s'étaient déterminées à souffrir pour lui! Ce qu'il demande, c'est une détermination qui le rende maître de notre libre arbitre, car de nos efforts il n'a nul besoin. Notre-Seigneur

1. Saint Paulin, évêque de Nole.

De notre temps, j'ai connu quelqu'un — et vous-mêmes l'avez vu lorsqu'il vint me rendre visite — qui avait reçu du Seigneur un si grand mouvement de charité, qu'il versa bien des larmes parce qu'on lui refusait d'aller se donner en échange d'un captif. C'était un religieux de la réforme de Frère Pierre d'Alcantara (1). Il vint me raconter la chose et, après de longues instances, il obtint l'autorisation de son général. Il n'était plus qu'à quatre lieues d'Alger, où il se rendait pour exécuter son dessein, quand le Seigneur l'appela à lui. A coup sûr, sa récompense fut grande. Mais combien de prudents lui

---

se plaît au contraire à faire resplendir ses merveilles dans les plus faibles de ses créatures, parce qu'il peut alors plus librement déployer son pouvoir et satisfaire son désir de nous accorder ses bienfaits.

Les vertus que Dieu vous a données vous seront ici très utiles pour agir résolument, laisser de côté les objections de votre raison, et mépriser votre faiblesse. Celle-ci ne ferait que grandir, si vous vous arrêtiez à réfléchir si vous réussirez ou non, si vos péchés ne vous rendent pas indignes de recevoir la force accordée à d'autres. Ce n'est pas le moment de songer à vos péchés; laissez-les de côté. Cette humilité n'est pas alors de saison, elle est tout à fait intempestive. Quand on vous présentera quelque distinction fort honorable, quand le démon vous portera à une vie commode, ou à d'autres choses du même genre, oh! alors, craignez de ne pouvoir, à cause de vos péchés, vous y comporter avec rectitude. Mais quand il sera question de souffrir quelque chose pour votre Maître ou pour le prochain, que vos péchés ne vous effraient nullement! Vous pourrez accomplir telle de ces œuvres avec une charité si

1. Le Frère Jean de Cordobilla.

disaient, je pense, que c'était folie! Et nous qui n'avons pas autant d'amour pour Dieu, nous en jugeons de même. Mais quelle plus grande folie que de terminer avec tant de sagesse le songe de cette vie! Ah! plaise à Dieu que nous méritions d'entrer un jour dans le ciel, et d'être du nombre de ceux qui auront été si loin dans son amour!

Pour accomplir des actes de ce genre, il faut, je le vois bien, un puissant secours de sa part. C'est pour cela que je vous engage, mes filles, à demander sans cesse avec l'Epouse cette paix délicieuse, qui, dominant toutes les petites frayeurs inspirées par le monde, le bat en brèche en toute tranquillité et repos. N'est-il pas évident que lorsque Dieu fait à une âme la grâce de l'unir à lui par une amitié si intime, il doit la laisser singulièrement riche de ses biens! Evidemment, des actes de ce genre ne sauraient venir de nous. Ce qui est en notre pouvoir, c'est de désirer et de demander cette grâce, et encore nous faut-il pour cela le secours divin. Quant au reste, de quoi sommes-nous capables, pauvres vermisseaux, que le péché a rendus si craintifs et si misérables, que nous nous formons un idéal des vertus à la mesure de notre bassesse naturelle? Que

---

haute, que tous vos péchés vous seront pardonnés. Voilà justement ce que redoute le démon, et c'est pour cela qu'il vous remet alors vos fautes en mémoire. Soyez certaines que le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui l'aiment, dès lors que c'est uniquement pour lui qu'il s'exposent. Mais qu'ils examinent bien s'ils n'ont point pour mobile leur intérêt personnel. En parlant comme je le fais, je m'adresse à ceux qui visent uniquement à contenter le Seigneur le plus parfaitement possible. (Copies de Las Nieves et de Consuegra.)

faire donc, mes filles? Demander avec l'Epouse que le Seigneur *nous baise d'un baiser de sa bouche.*

Si une petite paysanne devenait l'épouse du roi et qu'elle en eût des enfants, ceux-ci ne seraient-ils pas de sang royal? Eh bien! lorsque Notre-Seigneur fait à une âme l'immense grâce de s'unir si étroitement à elle, quels désirs, quels effets, quelles œuvres héroïques ne naîtront pas de cette alliance, pourvu que l'âme n'y mette elle-même obstacle (a)?

(a) *Si donc, je vous le répète, le Seigneur veut bien vous présenter l'occasion de produire des actes comme ceux dont nous parlions tout à l'heure, ne vous souciez pas d'avoir été pécheresses. Il faut qu'ici la foi ait le pas sur notre misère. Ne vous effrayez pas non plus si, au moment de prendre votre détermination et même après l'avoir prise, vous éprouvez de la frayeur et vous sentez votre faiblesse. Ne vous en mettez nullement en peine; servez-vous en seulement pour vous tenir davantage sur vos gardes. Laissez la chair faire son office, et rappelez-vous la parole de notre bon Jésus pendant l'oraison du Jardin : « La chair est faible. » Souvenez-vous aussi de l'étonnante et douloureuse sueur dont il fut baigné. Si, au témoignage de sa Majesté elle-même, sa chair divine et sans péché était faible, comment voudrions-nous que la nôtre fût assez forte pour ne sentir ni la persécution, ni les souffrances qui la menacent? Quand elle s'y trouvera engagée, alors elle sera comme assujettie à l'esprit, car une fois la volonté unie à la volonté de Dieu, la chair cesse de gémir.*

Voici une pensée qui me vient. Notre bon Jésus laisse voir la faiblesse de son humanité avant ses souffrances, mais quand il y est plongé, il ne montre plus qu'une invincible force. Non seulement il ne se plaint point, mais l'air même de son visage ne révèle pas la moindre faiblesse au sein de la souffrance. Lorsqu'il se dirige vers le Jardin, il pro-

Quant à moi, je suis persuadée que si nous nous approchions une seule fois du très saint Sacrement avec une foi vive et un grand amour, c'en serait assez pour nous enrichir : que dire d'un grand nombre de fois ! Mais il semble que nous ne nous approchions de Notre-Seigneur que par cérémonie. C'est pour cela que nous en retirons si peu de fruit. O misérable monde, qui mets un bandeau sur les yeux de ceux qui vivent au milieu de toi, pour les

---

nonce ces paroles : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort* », *et lorsqu'il est attaché à la croix où il endure effectivement la mort, il ne laisse pas échapper une plainte. S'il interrompit sa prière dans le Jardin pour aller réveiller les apôtres, n'était-il pas plus légitime encore qu'il se plaignit à sa mère, qui se tenait au pied de la croix, non pas endormie, certes, mais torturée dans son âme et endurant une cruelle mort? Ne trouvons-nous pas toujours plus de consolation à nous plaindre à ceux que nous savons sensibles à nos souffrances et dont nous nous sentons plus aimés?*

Ainsi, ne gémissons pas de nos frayeurs, et que la vue de notre faiblesse ne nous décourage aucunement. Mais fortifions-nous par l'humilité. Voyons clairement notre impuissance personnelle, le rien que nous sommes quand Dieu ne nous prête pas secours. Confions-nous en sa miséricorde, défions-nous entièrement de nos forces, soyons convaincus que notre faiblesse vient uniquement de ce que nous nous appuyons sur elles. Ce n'est pas sans de profondes raisons que Notre-Seigneur a fait paraître de la faiblesse. Il est clair qu'il n'était pas sous l'empire de la crainte, lui qui est la Force même; mais il a voulu nous consoler, nous montrer combien nous avons besoin de passer des désirs aux effets, nous faire voir enfin combien, lorsqu'une âme commence à se mortifier, tout lui est matière à sacrifice.

empêcher de voir les trésors qui les mettraient à même d'amasser d'éternelles richesses !

Seigneur du ciel et de la terre ! Est-il donc possible que même en cette vie mortelle on puisse jouir de vous dans une si grande intimité ? Et cependant, que l'Esprit-Saint nous le révèle clairement dans ces paroles du *Cantique !* Nous ne voulons pas les comprendre, et néanmoins elles nous marquent si bien les caresses que vous faites aux âmes ! Quelle tendresse ! quelle suavité ! Une seule de ces paroles devrait suffire à nous liquéfier en vous. Soyez béni, Seigneur ! Ce n'est jamais de vous que viendront nos pertes. Par combien de voies et de moyens, de combien de manières différentes vous nous témoignez votre amour ! Vous le faites par vos souffrances, par votre mort si cruelle ; vous le faites en endurant des tourments, en supportant chaque jour les injures, en les pardonnant. Et non content de cela, vous le faites en adressant dans ces *Cantiques* à l'âme qui vous aime, et en lui apprenant à vous adresser elle-même, des paroles qui font de si vives blessures, qu'en vérité je ne sais comment on arrive à les supporter. Il faut pour cela que vous interveniez vous-même et que vous les rendiez tolérables à celle qui

---

Entreprend-elle de retrancher les délicatesses de la vie ? quelle difficulté ! de renoncer à l'honneur ? quel tourment ! de supporter une parole fâcheuse ? que cela lui semble intolérable ! Enfin, ce ne sont autour d'elle que mortelles tristesses. Mais dès qu'elle se sera entièrement décidée à mourir au monde, toutes ses peines cesseront. La transformation sera complète, et vous pouvez être sûre qu'elle ne se plaindra plus. C'est qu'elle a trouvé la paix demandée par l'Epouse. (Copies de Las Nieves et de Consuegra.)

les sent, qui les sent, dis-je, non comme elles méritent de l'être, mais autant que sa faiblesse en est capable. Non, mon Souverain, je ne vous demande qu'une chose en cette vie, c'est *que vous me baisiez d'un baiser de votre bouche.* Faites-le de telle sorte que si je voulais rompre cette amitié et cette union, ma volonté, ô le Maître de ma vie, soit contrainte de ne point s'éloigner de la vôtre, et que rien ne puisse m'empêcher, ô mon Dieu et ma Gloire, de vous dire avec vérité : *Vos mamelles sont meilleures et plus savoureuses que le vin!*

CHAPITRE IV

Sommaire. — *Oraison de quiétude. — Suavités qu'on y goûte. — Oraison d'union. — Les jouissances terrestres n'ont aucune proportion avec les délices divines. — L'âme élevée à cette oraison peut dire avec vérité que son Bien-Aimé est à elle et qu'elle est à Lui. — Elle se détermine à réaliser pour Lui de grandes choses.*

Vos mamelles sont meilleures que le vin (1).

O mes filles, quels profonds secrets renferment ces paroles! Que Notre-Seigneur nous les fasse goûter, car il est bien difficile de les rendre par le discours! Lorsque dans sa miséricorde, il veut exaucer cette demande de l'Epouse, l'amitié qu'il commence à témoigner à l'âme est inconcevable, et celles d'entre vous qui en ont l'expérience seront seules capables de la comprendre. Comme je l'ai déjà dit, j'en ai beaucoup écrit en deux livres que vous verrez après ma mort, si le Seigneur le permet (2). Je l'ai fait avec détail et avec étendue, par ce que je sais que vous en aurez besoin. Je me contenterai donc ici d'effleurer le sujet. J'ignore si je retrouverai les termes par lesquels Notre-Seigneur a daigné l'expliquer.

On sent dans l'intérieur de son âme une telle sua-

1. La division par chapitres, qui n'existait pas dans l'original, nous oblige à répéter ici le texte du *Cantique des Cantiques* que sainte Thérèse a cité précédemment et qui termine actuellement le chapitre III. Nous devrons faire de même au chapitre VII.

2 Au livre de la *Vie*, chap. XIV, XV, XVIII, XIX, et au *Chemin de la Perfection*, chap. XXXI.

vité, qu'il est facile de reconnaître que notre Dieu en est devenu l'habitant. Ce n'est pas un de ces simples sentiments de dévotion, qui font verser en abondance des larmes pleines de douceur sur la passion de Notre-Seigneur ou sur nos péchés. Dans l'oraison dont je parle, et que j'appelle oraison de quiétude à cause du repos qu'elle procure à toutes les puissances, on se croit en possession de tout ce qu'on peut désirer. Parfois, néanmoins, quand l'âme est moins abîmée dans cette suavité, les choses se passent d'une autre manière. On dirait alors que cette suavité fortifie tout l'homme intérieur et extérieur, comme si on lui injectait dans les moelles une onction très douce, assez semblable à un parfum extraordinairement suave. C'est encore comme si l'on entrait soudain dans une pièce tout embaumée, non d'un parfum seulement, mais d'un grand nombre de parfums. On ne sait pas quelle est cette odeur ni d'où elle vient, mais on en est entièrement pénétré.

Il en est de même, semble-t-il, de ce très suave amour de notre Dieu. Il entre dans l'âme avec une extrême douceur, il la remplit de plaisir et de joie, sans qu'elle puisse comprendre comment ni par où ce bien s'est introduit en elle. Elle voudrait ne pas le perdre; elle ne voudrait ni remuer, ni parler, ni même regarder, de crainte de le voir lui échapper. Comme j'ai indiqué ailleurs de quelle manière l'âme doit se comporter alors pour en tirer profit, et que ceci n'est que pour éclaircir quelque peu le sujet que je traite, je me bornerai à dire que le Seigneur montre ici à l'âme qu'il veut contracter avec elle une union très étroite et qui exclue jusqu'à la moindre séparation. L'âme reçoit alors communication de grandes vérités. Cette lumière, qui l'éblouit au point

de ne pas la laisser comprendre ce qui se passe en elle, lui révèle le néant du monde. Sans voir le Maître plein de bonté qui l'instruit, elle comprend qu'il est avec elle, et elle se trouve si bien enseignée, elle sent en elle des effets si puissants et tant de force pour pratiquer les vertus, qu'elle ne se reconnaît plus et voudrait ne faire autre chose que bénir le Seigneur. Tant que dure cette joie, l'âme y est tellement plongée et absorbée, qu'on la dirait hors d'elle-même et en proie à une sorte de divine ivresse. Elle ne sait ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle dit, ni ce qu'elle demande ; en un mot, elle ne sait plus où elle en est. Pourtant, elle n'est pas tellement hors d'elle-même, qu'elle ne comprenne quelque chose de ce qui se passe.

Mais lorsque ce très riche Epoux veut l'enrichir et la caresser davantage encore, il l'attire tellement en Lui-même, que, semblable à une personne que l'excès du plaisir et de la joie fait défaillir, elle se sent alors comme portée entre ces bras divins, collée à ce sacré côté et à ces divines mamelles. Elle ne sait plus que jouir, sustentée qu'elle est par ce lait divin, dont son Epoux la nourrit et la fortifie, pour la mettre en état de recevoir de plus grandes faveurs et l'en rendre chaque jour plus digne. Quand l'âme se réveille de ce sommeil et de ce céleste enivrement, elle est toute surprise et comme interdite. C'est alors que, dans un saint délire, elle peut s'écrier, ce me semble : *Vos mamellæ sont meilleures que le vin.* Quand elle était dans la première ivresse, elle croyait ne pouvoir monter plus haut ; mais se voyant ensuite dans un degré plus sublime et plongée tout entière dans cette inénarrable grandeur de Dieu, où elle se sent merveilleusement nour-

rie, elle se sert d'une agréable comparaison et dit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin.* De même qu'un petit enfant ne sait ni comment il croît, ni comment il tette, et que souvent, sans qu'il tette ni ne fasse aucun mouvement pour cela, on lui fait couler le lait dans la bouche, ainsi en est-il de l'âme. Elle ne sait où elle en est; elle n'agit pas; elle ignore comment et par où lui est venu un bien si précieux, et ne peut même l'imaginer. Elle sait seulement que c'est le plus grand qui se puisse goûter en cette vie et qu'il surpasse tous les plaisirs, toutes les satisfactions de ce monde. L'âme se sent grandie et fortifiée, sans savoir quand elle a mérité cette grâce. Elle se voit instruite de hautes vérités, sans voir le Maître qui l'instruit. Elle se trouve affermie dans les vertus, amoureusement caressée par Celui qui s'entend si bien à le faire. Elle ne sait à quoi comparer ces divines douceurs, si ce n'est à la tendresse d'une mère qui, passionnée d'amour pour son enfant, lui prodigue ses soins et ses caresses (a).

(a) *Cette comparaison est d'une exactitude frappante. L'âme, en effet, est alors élevée au-dessus d'elle-même et se passe entièrement du concours de l'entendement, à peu près comme le petit enfant qui reçoit le lait maternel et s'y délecte, mais n'a pas encore l'intelligence éveillée pour comprendre comment il lui arrive. Dans l'état précédent, qui est un état de sommeil et d'ivresse, l'âme n'est pas aussi complètement dépourvue d'activité. Elle comprend et agit quelque peu, puisqu'elle se rend compte qu'elle est près de Dieu. Aussi s'écrie-t-elle à très juste titre : « Vos mamelles sont meilleures que le vin. Qu'elle est grande, ô mon Époux, la faveur que vous m'accordez! Qu'il est savoureux, votre*

O mes filles ! que Notre-Seigneur vous donne de comprendre — ou pour mieux dire, de goûter, car on ne peut le comprendre autrement — le bonheur de l'âme lorsqu'elle en est là ! Que les gens du monde s'arrangent comme ils le voudront avec leurs domaines, avec leurs richesses, avec leurs plaisirs, avec leurs honneurs, avec leurs festins ! Quand bien même ils pourraient jouir de tout cela sans les chagrins qui en sont inséparables — ce qui est impossible, — leur bonheur n'atteindra pas en mille ans celui que goûte en un moment l'âme que le Seigneur a conduite à cette hauteur. Saint Paul déclare que *toutes les souffrances de ce monde n'ont aucune proportion avec la gloire que nous attendons* (1). Et moi, je dis qu'elles n'ont aucune proportion avec une heure de cette jouissance, de ce plaisir, de ces délices, que Dieu donne à l'âme, et qu'elles ne peuvent la mériter. Non, à mon sens, il n'y a

---

festin ! Qu'il est exquis, le vin que vous me servez ! Une seule goutte de cette liqueur me fait oublier tout le créé, sortir des créatures et de moi-même, rejeter les satisfactions et les plaisirs réclamés jusqu'ici par ma sensualité. Ce don est grand, et j'en étais indigne. » Mais depuis que sa Majesté lui a fait un don plus élevé et l'a unie plus étroitement à lui, elle dit avec raison : « Vos mamelles sont meilleures que le vin. La faveur précédente était grande, ô mon Dieu, mais celle-ci la surpasse de beaucoup, parce que mon opération y est moindre. C'est pour cela qu'elle est de tout point plus excellente encore. » Dans cet état, la joie et les délices de l'âme sont immenses. (Copies de Las Nieves et de Consuegra.)

1. *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* (Rom., VIII, 18.)

aucune comparaison à faire entre les choses de ce monde qui ne sont que bassesse, et ces caresses si caressantes de Notre-Seigneur, cette union si étroite, cet amour si ineffablement témoigné et goûté. Il est plaisant, en vérité, de comparer les chagrins du monde à un pareil bonheur! S'ils ne sont supportés pour Dieu, ces chagrins, ils n'ont aucune valeur, et s'ils le sont, sa Majesté les mesure à nos forces. C'est notre pusillanimité, notre misère, qui nous les fait tant redouter.

O chrétiens! O mes filles! Pour l'amour de Notre-Seigneur, éveillons-nous de notre sommeil! Songeons que Dieu n'attend pas l'autre vie pour récompenser l'amour que nous lui portons. La récompense, c'est dès ici-bas qu'elle commence. O mon tendre Jésus! Comment faire comprendre à quel point il nous est avantageux de nous jeter dans les bras de notre Maître, et de faire ce pacte avec sa Majesté : « Je regarderai mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé me regardera. Il veillera à mes intérêts, et je veillerai aux siens. » Ne nous aimons pas au point de nous arracher les yeux, comme l'on dit. Je vous le demande encore une fois, ô mon Dieu, et je vous en supplie au nom du sang de votre Fils, accordez-moi cette grâce : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche!* Sans vous, que suis-je, Seigneur? Si je ne me tiens auprès de vous, à quoi puis-je être bonne? Si je m'éloigne tant soit peu de votre Majesté, où vais-je m'égarer? O mon tendre Maître, ma Miséricorde, mon Trésor! Et quel plus grand bien désirai-je en cette vie que d'être si attachée à vous, qu'il n'y ait aucune division entre vous et moi? En votre compagnie, que peut-il y avoir de difficile? Que n'est-on pas capable d'entreprendre pour vous,

quand on vous a si près de soi? Et de quoi peut-on me savoir gré, Seigneur? Je ne mérite que de graves reproches pour vous servir si mal. Aussi est-ce avec une ferme détermination que je vous fais la demande de saint Augustin : *Donnez-moi ce que vous me commandez et commandez-moi ce que vous voudrez* (1). Avec votre secours et votre protection, jamais je ne reculerai (a).

(a) *Je le vois, ô mon Époux, et je ne puis le nier : Vous êtes à moi. C'est pour moi que vous êtes venu en ce monde, pour moi que vous avez souffert de cruels tourments, pour moi que vous avez enduré d'innombrables coups de fouets, pour moi que vous demeurez au très saint Sacrement, et maintenant vous me comblez d'excessives faveurs. Mais, ô sainte Épouse, comment achèverai-je vos paroles? Que puis-je faire pour mon Époux? En vérité, mes sœurs, je ne sais comment poursuivre. En quoi serai-je à vous, ô mon Dieu? Que peut faire pour vous celle qui a eu la triste habileté de perdre les grâces que vous lui aviez faites? Qu'espérer de ses services? Et à supposer qu'aidée de votre grâce je fasse quelque chose, qu'est-ce, je vous le demande, que l'œuvre d'un chétif vermisseau? Quel besoin peut en avoir un Dieu tout-puissant?*

O Amour! je voudrais sans cesse redire ton nom, puisque seul tu peux avoir la hardiesse de t'écrier avec l'Épouse : Je suis à mon Bien-Aimé. C'est l'amour qui nous autorise à penser que ce véritable Amant, mon Époux, mon Trésor, a besoin de nous. Puisqu'il nous le permet, mes filles, redisons ensemble : Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à mon Bien-Aimé. Vous à moi, Seigneur!... Mais, si vous venez à moi, comment douter que je ne puisse faire pour vous de grandes choses? Dès ce moment, Seigneur, je veux

1. *Da quod jubes et jube quod vis.* (*Conf.*, lib. X, cap. XXIX.)

m'oublier moi-même, ne songer qu'aux moyens de vous servir et n'avoir plus d'autre volonté que la vôtre. Hélas! que mon pouvoir est faible! Mais vous, mon Dieu, n'êtes-vous pas tout-puissant? Du moins, ce qui est en mon pouvoir, je veux dire, prendre la ferme résolution de me mettre à l'œuvre, je le fais dès cet instant. (Copies de Las Nieves et de Consuegra.)

CHAPITRE V

SOMMAIRE. — *Encore l'oraison d'union. — L'âme à l'ombre de la divinité. — L'Esprit-Saint médiateur entre l'âme et Dieu. — Magnificences de la miséricorde divine. — L'âme, nourrie des fruits que lui présente son Bien-Aimé, comprend qu'elle doit travailler et souffrir pour lui.*

Interrogeons maintenant l'Epouse, et sachons de cette âme bienheureuse, collée à cette bouche divine et sustentée de ces célestes mamelles, ce que nous aurons à faire s'il arrive que le Seigneur nous élève à une si haute faveur, comment nous devrons nous comporter et ce que nous aurons à dire. Voici la réponse qu'elle nous fait : *Je me suis assise à l'ombre de Celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à mon palais* (1). *Le Roi m'a introduite dans le cellier du vin, et il a ordonné en moi la charité* (2).

Elle dit : *Je me suis assise à l'ombre de Celui que j'avais désiré.* O Dieu! qu'elle est avant dans le soleil, cette âme, et qu'elle en est embrasée! Elle dit d'abord *qu'elle s'est assise à l'ombre de Celui qu'elle avait désiré.* Puis, se contentant de le comparer au pommier, elle dit que *son fruit est doux à son palais.* O âmes d'oraison! Goûtez toutes ces paroles. Sous combien d'aspects ne pouvons-nous pas

1. *Sub umbra illius quem desideraveram sedi et fructus ejus dulcis gutturi meo.* (Cant., II, 3.)

2. *Introduxit me in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem.* (Ibid., II, 4.)

considérer notre Dieu! Combien d'aliments divers nous trouvons en lui! C'est une manne qui prend tous les goûts que nous désirons. Oh! quelle ombre que cette ombre céleste! Et comment exprimer ce que le Seigneur en fait connaître à l'âme! Je me rappelle ces paroles de l'ange à la très sainte Vierge Notre-Dame : *La Vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre* (1). Ah! qu'une âme doit se sentir protégée, quand le Seigneur la place sous cette ombre merveilleuse! Elle peut avec raison s'asseoir et se regarder comme en sûreté.

Remarquez ici que le plus souvent — et presque toujours — Dieu n'accorde des délices si élevées et ne fait de si grandes faveurs qu'à des personnes qui ont beaucoup travaillé pour lui, beaucoup désiré son amour. J'excepte cependant certaines âmes auxquelles Notre-Seigneur trouve bon de faire entendre un appel spécial : saint Paul, par exemple, qu'il porta soudain au sommet de la contemplation, auquel il apparut, et qu'il instruisit de façon à l'élever tout d'un coup à une grande hauteur. Mais ordinairement ces âmes ont beaucoup travaillé à se rendre de tout point agréables à sa Majesté ; elles se sont fatiguées de longues années dans la méditation et la recherche de leur Epoux; enfin, elles ont en souverain dégoût les choses de ce monde. Ces âmes-là sont fixées dans la vérité ; elles ne cherchent pas ailleurs leur consolation, leur paix et leur repos, parce qu'elles ont compris que là seulement elles pourront les trouver véritablement. Elles se placent sous la protection du Seigneur, et n'en désirent pas d'autre. Et qu'elles ont raison de mettre

1. *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* (Luc., I, 35.)

ainsi leur confiance en sa Majesté ! car elles voient l'accomplissement de leurs désirs. Qu'elle est heureuse l'âme qui a mérité d'être placée sous cette ombre ! Heureuse, dis-je, quant aux avantages qui paraissent au dehors, mais pour les biens qu'elle est seule à percevoir, c'est bien autre chose encore, j'ai eu l'occasion de m'en convaincre.

Souvent, tandis que l'âme est plongée dans ces délices, elle se sent tout environnée et toute protégée par une ombre et par une sorte de nuée de la Divinité, d'où lui arrivent certaines influences et une rosée délicieuse, qui lui enlèvent — on le comprend aisément — la lassitude que lui avaient causée les choses de ce monde. Elle goûte alors un tel repos, que la nécessité de respirer lui devient elle-même à charge. Les puissances sont si paisibles et si tranquilles, que la volonté voudrait ne pas admettre une seule pensée, même bonne ; et de fait, elle n'en admet aucune par voie de recherche ou d'effort. Elle n'a besoin ni de remuer la main, ni de se lever — j'entends par là faire usage de la réflexion, — parce que Notre-Seigneur lui donne tout cueilli, tout préparé, tout incorporé, le fruit du pommier auquel l'Epouse le compare. Voilà pourquoi elle dit que *son fruit est doux à son palais.* Ici, en effet, il n'y a qu'à savourer, sans aucun travail des puissances.

Quant à cette ombre de la Divinité, c'est à juste titre qu'elle est appelée ombre, parce qu'ici-bas nous ne pouvons voir la Divinité clairement, mais seulement au travers d'une nuée. Un moment vient pourtant où le soleil devenu resplendissant envoie à l'âme, par le moyen de l'amour, une certaine notion qui lui révèle que Sa Majesté est proche, et

cette proximité est telle, qu'il faut renoncer à l'exprimer. Les personnes qui auront de ceci une connaissance expérimentale comprendront, je le sais, qu'on peut très justement donner ce sens aux paroles dont se sert l'Epouse en ce passage.

Pour moi, je suis persuadée que l'Esprit-Saint est ici médiateur entre l'âme et Dieu. C'est lui qui la meut par de si ardents désirs et l'enflamme à ce Feu souverain qui se trouve si près d'elle. Oh ! Seigneur, de quelles miséricordes vous usez ici envers l'âme ! Soyez à jamais loué et béni de nous aimer d'un tel amour ! O mon Dieu, mon tendre Créateur ! Est-il possible qu'il se trouve quelqu'un pour ne vous aimer pas ? Malheur à moi, qui suis restée si longtemps sans le faire ! Pourquoi donc m'étais-je rendue indigne de vous connaître ? Voyez, mes sœurs, comment ce pommier divin abaisse ses branches, afin que de temps en temps l'âme en cueille les fruits en considérant les merveilles de la grâce et la multitude des miséricordes dont Dieu a usé envers elle, afin qu'elle voie et goûte le fruit que Jésus-Christ Notre-Seigneur a fait porter à sa Passion lorsqu'il arrosa de son sang précieux, avec un si merveilleux amour, l'arbre dont nous parlons. L'âme disait tout à l'heure qu'elle savourait l'aliment des divines mamelles. L'Epoux la nourrissait ainsi parce qu'elle était nouvelle dans la réception de ces faveurs ; mais à présent qu'elle a grandi, il la rend peu à peu capable de recevoir davantage. Il la nourrit de fruits, il veut qu'elle comprenne ce qu'elle est obligée de faire et de souffrir pour lui. Mais ce n'est pas tout. Chose admirable et bien digne de nos réflexions ! Dès que Dieu voit une âme tout à lui, à lui sans intérêt propre, uniquement

parce qu'il est son Dieu et qu'elle l'aime, il se communique continuellement à elle par des voies et des modes très divers, ainsi qu'il appartient à Celui qui est la Sagesse même.

On aurait pu croire qu'après le premier gage de paix, l'Epoux n'avait plus rien à donner ; et cependant, la faveur que je viens d'indiquer est bien plus élevée encore. Je n'en ai parlé que très imparfaitement, n'ayant fait qu'effleurer le sujet. Mais dans le livre que j'ai déjà mentionné (1), vous trouverez, mes filles, tout cela très clairement exposé, si le Seigneur permet qu'il voie le jour.

Dites-moi, pourrions-nous désirer quelque chose encore après ce qui vient d'être dit ? Ah ! que nos désirs ont peu de proportion avec vos merveilles, ô mon Dieu ! Et que nous demeurerions indigents si vous mesuriez vos dons à nos demandes ! Mais voyons ce qu'ajoute l'Epouse.

1. Le livre de la *Vie*.

CHAPITRE VI

Sommaire. — *Les dons de Dieu surpassent nos désirs. — Sainte ivresse où plonge l'union divine. — Ce que c'est que l'amour. — L'âme mérite-t-elle pendant la suspension des puissances? — Ignorance où elle reste relativement à la faveur de l'union. — Quelques âmes se voient élevées à cette oraison et enrichies de biens immenses en fort peu de temps. — Effets produits par l'oraison d'union.*

Le Roi m'a introduite dans le cellier du vin; il a réglé en moi la charité. L'Epouse jouissant du repos sous une ombre si ardemment et si justement désirée, que lui reste-t-il à souhaiter, sinon de ne jamais perdre un si grand bien ? Il lui semble, à elle, qu'il ne lui reste plus rien à désirer. Mais à notre divin Roi, il reste encore beaucoup à donner, et il voudrait ne jamais faire autre chose, s'il trouvait sur qui répandre ses dons.

Je vous l'ai dit souvent, mes filles, et je voudrais que vous n'en perdiez jamais le souvenir, le Seigneur ne se contente pas de mesurer ses dons à nos faibles désirs. Je l'ai vu en plus d'une circonstance. Quelqu'un demande à Dieu des occasions de mériter et de souffrir pour lui. Ses vues ne s'étendent pas au delà de ce qu'il regarde comme le terme de ses forces. Mais comme Notre-Seigneur a le pouvoir de les faire croître, et qu'il veut le récompenser du peu qu'il s'est résolu d'embrasser pour son amour, il lui envoie tant d'épreuves, de persécutions et de maladies, que le pauvre homme ne sait plus que

devenir. Cela m'est arrivé à moi-même quand j'étais encore fort jeune, et je disais quelquefois : O Seigneur, je ne vous en demandais pas tant! Mais sa Majesté me donnait en un très haut degré la force et la patience, au point que je m'étonne maintenant d'avoir pu tant endurer, et je ne voudrais pas échanger ces peines contre tous les trésors du monde.

L'Epouse dit : *Le Roi m'a fait entrer*. Et qu'elle le fait ressortir, ce nom de Roi tout-puissant, qui ne voit personne au-dessus de soi et dont le règne n'aura jamais de fin! Quand l'âme en est là, à coup sûr elle est bien près de concevoir quelque chose de la grandeur de ce Roi ; car connaître tout ce qu'il est, cela ne se peut en cette vie mortelle.

Elle dit donc qu'*il l'a introduite dans le cellier du vin et a réglé en elle la charité*. Pour moi, j'entends par ceci que la faveur dont elle parle est immense. On peut, en effet, lorsqu'on sert d'un vin, en donner plus ou moins ; puis, d'un bon vin passer à un autre meilleur ; enfin, gorger et enivrer plus ou moins une personne. Ainsi en est-il des grâces de Dieu. A l'un, il donne en petite quantité le vin de la dévotion, à un autre il en donne davantage ; à un autre encore, il augmente la mesure, au point de commencer à l'arracher à lui-même, à sa sensualité et à toutes les choses de la terre. A d'autres, il donne une grande ferveur dans son service ; à d'autres, des transports ; à d'autres, une si grande charité pour le prochain, que, tout hors d'eux-mêmes, ils ne sentent plus les grandes souffrances qu'ils ont à endurer. Or, les paroles de l'Epouse indiquent une mesure très abondante. *Elle a été introduite dans le cellier*, afin de pouvoir s'y enri-

chir sans limites. Il est clair que le Roi entend lui tout livrer, afin qu'elle boive autant qu'elle voudra et s'enivre pleinement, en buvant de tous les vins divers que renferme le divin cellier. Ah! qu'elle jouisse de toutes ces joies, qu'elle admire toutes ces merveilles! Qu'elle ne craigne point de perdre la vie en buvant au delà de ce que peut porter la faiblesse naturelle! Qu'elle meure dans ce paradis de délices! Bienheureuse mort, qui donne si hautement la vie! Oui, en toute vérité, c'est là ce qui arrive, car les merveilles que l'âme découvre, sans savoir comment elle les découvre, sont d'une telle grandeur, qu'elle en demeure hors d'elle-même, et elle le fait connaître en disant : *Il a réglé en moi la charité.*

O paroles, que l'âme caressée par Notre-Seigneur ne devrait jamais mettre en oubli! O grâce souveraine, à laquelle on ne pourrait jamais parvenir, si le Seigneur n'en rendait capable! Il est vrai que, plongée dans le sommeil, l'âme est alors frappée d'impuissance, même pour aimer. Mais bienheureux sommeil, heureuse ivresse, qui oblige l'Epoux à suppléer ce que l'âme ne peut faire! Il s'établit alors en elle un ordre si merveilleux, que, tandis que toutes les puissances sont mortes ou endormies, l'amour reste agissant. Il ignore comment il opère ; mais, le Seigneur l'ordonnant ainsi, il opère d'une manière si merveilleuse, qu'il devient une même chose avec le Maître même de l'amour, je veux dire avec Dieu. Et tout cela se passe dans une ineffable pureté, parce que rien ne vient faire obstacle à l'amour, ni les sens, ni les puissances, ni l'entendement, ni la mémoire. Quant à la volonté, elle n'a pas conscience d'elle-même.

Je viens de me demander s'il y a quelque différence entre la volonté et l'amour, et il me semble qu'il y en a une : j'ignore si je me trompe. L'amour me paraît comme une flèche lancée par la volonté. Si la flèche part avec toute la force dont celle-ci dispose, libre de toutes les choses de la terre et ne cherchant que Dieu, elle porte sans aucun doute une blessure au sein de la divine Majesté elle-même. Après s'être ainsi enfoncée en Dieu qui est Amour, elle en revient avec d'immenses avantages, que je décrirai plus loin. Je me suis informée auprès de plusieurs personnes que Notre-Seigneur a favorisées dans l'oraison de cette grâce signalée, de ce saint transport, accompagné de suspension des puissances, et pendant lequel — il est facile d'en juger par leur extérieur — elles ne sont plus à elles-mêmes. Eh bien ! j'ai reconnu qu'interrogées sur ce qu'elles éprouvent alors, elles sont incapables de le dire. Elles n'ont rien su ni pu comprendre de cette opération de l'amour.

Ce qu'il est facile de constater par les effets — notamment par les vertus, la foi vive et le mépris du monde dont elle se trouve ensuite enrichie, — ce sont les inconcevables avantages qu'une âme retire d'une telle faveur. Mais de quelle manière on a reçu ces biens et quel est le trésor dont on a joui, voilà ce que l'on ignore absolument. Au début seulement, on se rend compte que la suavité est extrême. Il est donc évident que c'est bien là ce que veut exprimer l'Epouse. La sagesse de Dieu supplée ici à l'impuissance de l'âme, et lui-même ordonne tout pour qu'elle s'enrichisse en ce temps de grâces immenses.

L'âme étant hors d'elle-même et si profondément

absorbée qu'elle se trouve hors d'état de produire aucun acte des puissances, comment peut-elle mériter ? Et d'autre part, est-il possible que Dieu lui accorde une si grande faveur pour qu'elle perde le temps et qu'elle n'y gagne rien ? Cela n'est pas croyable. O divins secrets ! Nous n'avons ici qu'à soumettre nos esprits et à nous dire qu'ils sont incapables de pénétrer les merveilles du Seigneur. Il est bon de nous rappeler aussi comment se conduisit la Vierge Notre-Dame, elle si remplie de sagesse. Lorsqu'elle eut demandé à l'ange : *Comment cela se fera-t-il* (1) ? et qu'elle en eut reçu cette réponse : *L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la Vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre* (2), elle ne se mit plus en peine de raisonner. Dans sa foi et sa sagesse si hautes, elle comprit aussitôt que ces deux puissances intervenant, il n'y avait plus lieu d'interroger ni de douter.

Ce n'est pas ainsi que font certains théologiens, que Dieu ne conduit point par ce genre d'oraison et qui n'ont pas la moindre expérience des effets surnaturels : ils veulent mettre partout tant de méthode et si bien ajuster toutes choses à la mesure de leur esprit, qu'on dirait, en vérité, qu'ils vont avec leur science embrasser toutes les merveilles de Dieu. Ah ! s'ils apprenaient un peu de l'humilité de la très sainte Vierge !

O ma Souveraine ! quelle parfaite explication vous nous fournissez de ce qui se passe entre Dieu et l'Epouse, conformément aux paroles des *Cantiques !* Du reste, vous pouvez voir, mes filles, com-

1. *Quomodo fiet istud?* (Luc., I, 34.)
2. *Spiritus Sanctus superveniet in te, et Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* (Ibid., 35.)

bien dans l'office de Notre-Dame que nous récitons chaque semaine, il se rencontre d'antiennes et de leçons tirées de ce livre. Chacun peut en faire l'application aux âmes, selon la lumière que Dieu lui communique, et reconnaître très clairement s'il a reçu lui-même quelques faveurs correspondant à cette parole de l'Epouse : *Il a réglé en moi la charité.*

Au sortir de cet état, les âmes ignorent où elles ont été, comment, dans une jouissance si élevée, elles ont contenté le Seigneur, et ce qu'elles ont fait, car elles ne lui ont même pas rendu grâces d'une telle faveur. O âme chérie de Dieu ! ne t'afflige pas. Dès lors que sa Majesté t'élève jusqu'à cette hauteur et t'adresse des paroles de tendresse comme il en dit souvent à l'Epouse dans les *Cantiques* — celle-ci par exemple : *Tu es toute belle, mon amie* (1), et d'autres encore, par lesquelles il lui témoigne combien elle lui est agréable, — il est à croire qu'il ne permettra pas que tu lui déplaises en un tel moment, mais qu'il suppléera à ce que tu ne peux faire, afin de prendre davantage encore son plaisir en toi.

L'Epoux voit cette âme entièrement perdue à elle-même et toute hors d'elle par son désir de l'aimer. Il voit que c'est la violence même de son amour qui lui a ôté l'usage de son entendement, afin qu'elle pût l'aimer davantage : dès lors, comment pourrait-il se retenir ? Sa Majesté n'a pas coutume de se refuser à qui se donne tout à elle, et même Elle ne le pourrait pas.

Ici, me semble-t-il, Dieu étend l'émail sur l'or qu'il a déjà préparé par ses dons et qu'il a touché de

1. *Tota pulchra es, amica mea.* (Cant., IV, 7.)

mille manières — l'âme peut en rendre témoignage — afin de reconnaître la qualité de l'amour qu'elle lui porte. L'âme, qui est cet or dont je parle, reste durant ce temps aussi immobile et sans action que l'or matériel. Alors la divine Sagesse, satisfaite de sa constance — car il en est peu qui l'aiment d'un amour aussi fort, — enchâsse dans cet or un grand nombre de pierres précieuses et d'émaux richement travaillés.

Mais l'âme, que fait-elle pendant ce temps? C'est ce que l'on ne peut connaître. On n'en sait rien au delà de ce que dit l'Epouse : *Il a réglé en moi la charité.* Si elle aime, elle ne sait comment elle aime et elle ignore ce qu'elle aime. Sans doute, l'immense amour que lui porte le Roi qui l'a élevée si haut, doit s'être uni à lui-même l'amour de cette âme d'une façon que l'entendement n'est pas digne de pénétrer. Ces deux amours n'en font plus qu'un, et l'amour de l'âme étant si véritablement collé et uni à celui de Dieu, comment l'entendement pourrait-il y atteindre? De fait, l'entendement le perd de vue pendant cet espace de temps, qui n'est jamais de longue durée, mais au contraire fort court. Et Dieu fait en sorte que l'âme sache fort bien alors, comme après, contenter sa Majesté. Mais, je le répète, cela se fait sans que l'entendement en ait connaissance. Toutefois, il s'en aperçoit bien ensuite, lorsqu'il voit l'âme si magnifiquement émaillée et ornée des perles et des pierres précieuses des vertus. Et dans son étonnement, il peut dire : *Quelle est celle-ci qui est devenue brillante comme le soleil* (1) ?

1. *Quæ est ista quæ progreditur... electa ut sol?* (Cant., VI, 9.)

O Roi véritable ! Que l'Epouse a eu raison de vous donner ce nom ! En un moment, vous pouvez accorder des richesses et les placer dans une âme, pour l'en faire jouir à jamais. Et comme l'amour est désormais admirablement réglé en elle !

Je puis parler de ceci avec connaissance de cause, car j'ai vu plusieurs âmes ainsi favorisées. Il en est une dont le souvenir se présente à moi en ce moment. En trois jours Dieu l'a enrichie de si grands biens, que si l'expérience de plusieurs années déjà, jointe à des progrès toujours croissants, ne me rendaient la chose croyable, je la regarderais comme impossible. Une autre l'a été dans l'espace de trois mois. Toutes les deux étaient encore fort jeunes. J'en ai vu d'autres ne recevoir cette grâce qu'au bout d'un long temps. Ce que j'ai dit de ces deux âmes, je pourrais le dire de quelques autres encore. Comme j'ai écrit plus haut que peu d'âmes reçoivent ces faveurs de Notre-Seigneur sans avoir passé par de longues années de souffrances, je tiens à faire remarquer qu'il y en a quelques-unes à qui le contraire arrive. On ne peut poser de limites à un Maître si grand et si désireux d'accorder des bienfaits.

Voici ce qui se produit presque toujours quand le Seigneur favorise une âme de ses grâces, mais il faut pour cela que ce soient de vraies grâces de Dieu, et non des illusions, des mélancolies ou des tentatives de la nature, ce que le temps fait bien connaître ; du reste, le temps révèle aussi les vraies grâces, car les vertus se trouvent si fortes et l'amour si enflammé qu'ils ne sauraient passer inaperçus, et, sans le vouloir, ces personnes se rendent utiles au prochain.

Selon cette parole : *Le Roi a réglé en moi la charité*, cette divine charité se trouve si réglée en cette âme, que l'amour dont elle était animée pour le monde lui est enlevé ; celui qu'elle se portait à elle-même se change en haine ; ses proches, elle ne les aime plus que pour Dieu. Quant à l'amour qu'elle porte au prochain et à ses ennemis, à moins d'en avoir fait l'épreuve, il est impossible de s'en former une idée. Celui dont elle brûle pour Dieu est ardent, sans mesure, et parfois il excède tellement sa faiblesse naturelle, que, se voyant défaillir et près de perdre la vie, elle s'écrie : *Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des pommes, parce que je languis d'amour* (1).

1. *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo.* (Cant., II, 5.)

CHAPITRE VII

Sommaire. — *L'Épouse demande la faveur de souffrir et de travailler pour Dieu et le prochain. — Fruits admirables que font dans l'Église les âmes favorisées de l'union divine et dégagées de tout intérêt propre. — La Samaritaine, exemple des âmes qu'embrase l'amour du prochain. — Ceux qui commencent à goûter les joies divines ne comprennent pas la voie sublime que suivent ces âmes livrées à la charité fraternelle. — Quand Dieu les aura suffisamment nourris du lait céleste, il les appliquera à des choses plus hautes. — La sainte rappelle le but qu'elle s'est proposé en commençant cet écrit et déclare qu'il y aurait témérité de sa part à s'étendre davantage.*

Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des pommes, parce que je languis d'amour.

Oh ! quel divin langage pour le sujet que je traite ! Comment, sainte Epouse ? La suavité vous fait mourir — de fait, j'ai entendu dire que cette suavité est parfois si excessive qu'elle consume l'âme et semble lui ôter la vie, — et vous demandez des fleurs ? Quelles peuvent être ces fleurs ? Ce n'est point là le remède à votre mal, à moins que vous ne les demandiez pour achever de mourir ; et à dire vrai, quand l'âme en est là, c'est tout ce qu'elle souhaite. Mais non, tel n'est pas le sens des paroles de l'Epouse, car elle dit : *Soutenez-moi avec des fleurs*. Or, demander à être soutenue, ce n'est pas, me semble-t-il, demander la mort, mais désirer la vie afin de travailler quelque peu pour Celui auquel on se voit si redevable.

Ne pensez pas, mes filles, qu'il y ait de l'exagé-

ration à dire que l'âme se meurt. Encore une fois, la chose se passe réellement ainsi. L'amour agit parfois avec une telle intensité, qu'il enlève toutes les forces naturelles. Je connais une personne qui, se trouvant un jour dans une oraison semblable, entendit chanter une belle voix. Eh bien ! elle assure et elle est convaincue que, si le chant n'eût cessé, son âme allait se séparer de son corps, par l'excès de bonheur et de suavité que Notre-Seigneur lui faisait goûter (1). Sa Majesté eut soin que la personne qui chantait s'arrêtât, car celle qui se trouvait en cette suspension pouvait bien mourir, mais elle était incapable de dire un mot pour faire cesser le chant. Et, réellement, tout son être extérieur se trouvait totalement frappé d'impuissance et d'immobilité. Le danger qu'elle courait lui était manifeste. Mais, semblable à une personne qui, dans un profond sommeil, rêve d'un danger auquel elle voudrait se soustraire, elle était, malgré ses efforts, hors d'état de proférer une parole (a).

(a) *J'ai appris d'une manière positive, d'une personne que je sais incapable de mentir, qu'elle s'est trouvée plusieurs fois à deux doigts de la mort par son extrême désir de voir Dieu et l'excessive suavité qu'éprouvait son âme, lorsqu'elle se sentait caressée par lui et liquéfiée en son amour. Tandis qu'elle était plongée dans cette suavité, son âme aurait voulu n'en point sortir, et mourir ne lui eût pas été pénible, mais fort doux, car elle vit du désir de la mort. Les délices qu'on goûte en cet état d'oraison et en ce degré d'amour sont incompatibles avec la peine, quelle qu'elle soit.* (Copie de Baeza et de Consuegra.)

1. La sainte évidemment parle d'elle-même (Voir Relation XII, tome I des *Œuvres.*)

Ici, l'âme ne désire pas se soustraire à la mort. Mourir lui serait non pénible, mais très agréable : c'est précisément ce qu'elle souhaite. Oh! l'heureuse mort que celle qui nous viendrait de la main d'un tel amour! Quelquefois cependant, par un rayon de sa lumière, Sa Majesté montre à l'âme qu'il est convenable qu'elle vive. Et elle, de son côté, voyant que si ce bonheur durait longtemps, elle n'aurait pas la force de le soutenir, demande à Dieu un autre bonheur, qui la tire de celui-là qui est excessif. Elle dit donc : *Soutenez-moi avec des fleurs.*

Or, ces fleurs ont un parfum bien différent de celui des fleurs que nous respirons ici-bas. Ma pensée est qu'en cet endroit l'âme demande à faire de grandes choses pour le service de Notre-Seigneur et du prochain ; à ce prix, elle renonce avec joie à ces délices et à ces suavités. Ce qu'elle demande, il est vrai, tient plus de la vie active que de la vie contemplative, et si elle l'obtient, elle semble devoir y perdre. Et pourtant, dans ce nouvel état, Marthe et Marie vont presque toujours ensemble, parce que, durant l'action et au milieu de ce qui paraît extérieur, l'intérieur opère. D'ailleurs, les œuvres actives, lorsqu'elles naissent d'une si excellente racine, sont des fleurs admirables et d'un délicieux parfum. C'est qu'elles procèdent de l'arbre du divin amour, qu'elles sont accomplies pour Dieu seul et sans aucun motif d'intérêt personnel. Le parfum de ces fleurs s'étend au loin, pour l'utilité d'un grand nombre. De plus, c'est un parfum durable : il se fait sentir longtemps et produit de grands effets.

Je veux m'expliquer davantage, afin que vous me compreniez parfaitement. Un prédicateur donne un

sermon. Il se propose le bien des âmes, mais il n'est pas si absolument dégagé de tout avantage humain, qu'il n'ait quelque désir de plaire, de s'attirer de l'honneur ou du crédit ; peut-être même est-il en droit, à cause de son talent de prédicateur, d'aspirer à quelque canonicat. J'en dis autant de bien d'autres œuvres qu'on accomplit pour l'utilité générale du prochain. On a bonne intention, mais, en même temps, le plus grand soin de n'y rien perdre pour soi et de ne pas déplaire. On redoute les persécutions, on tient à être bien avec les rois, les grands et le peuple. En un mot, on garde cette discrétion que le monde approuve si hautement, mais qui cependant abrite bien des imperfections, à cause de ce nom même de discrétion qu'on lui donne. Et Dieu veuille qu'elle le mérite !

Sans doute, ceux qui agissent ainsi servent sa Majesté et font beaucoup de bien ; mais, selon moi, ce ne sont pas là les œuvres et les fleurs que demande l'Epouse. Pour les produire, il faut n'avoir en vue que le seul honneur et la seule gloire de Dieu en toutes choses. Et, véritablement, les âmes que le Seigneur a conduites jusqu'ici — c'est du moins ce que j'ai observé en plusieurs — ne se souviennent pas plus d'elles-mêmes que si elles n'existaient point. Elles n'examinent pas si elles ont à perdre ou à gagner : elles ne songent qu'à servir et à contenter le Seigneur. Connaissant tout l'amour qu'il porte à ceux qui le servent, elles se privent avec joie de leurs satisfactions et de leurs avantages personnels, afin de le contenter lui-même en s'employant au service de leurs frères et en leur disant, du mieux qu'il leur est possible, les vérités utiles à leurs âmes. Je le répète, elles ne songent

nullement si elles y perdront pour elles-mêmes. L'avancement du prochain, voilà ce qu'elles ont devant les yeux, et rien de plus. Dans leur désir de plaire davantage à Dieu, elles s'oublient elles-mêmes pour ne songer qu'à servir les autres, et elles sont prêtes à mourir à la peine, comme l'ont fait tant de martyrs. Leurs paroles ne respirent que cet amour de Dieu si élevé. Enivrées de ce vin céleste, elles ne songent pas qu'elles pourront déplaire aux hommes, et si la pensée leur en vient, elle ne les touche nullement. De telles âmes font un bien immense.

Que de fois j'ai pensé à cette sainte Samaritaine de l'Evangile (1), dont le souvenir me revient en ce moment à la mémoire. Ah ! qu'elle devait être blessée du dard qui se trempe à pareil suc ! Et comme elle avait bien reçu dans son cœur les paroles de Notre-Seigneur, puisqu'elle le quitte lui-même pour le profit et l'avantage de ses concitoyens ! Comme sa conduite fait clairement comprendre ce que je dis ! En retour d'une si grande charité, elle mérita d'être crue et de voir ensuite le grand bien que Notre-Seigneur fit à cette ville. L'une des joies les plus vives qu'on puisse goûter ici-bas doit être, ce me semble, de voir qu'on a été utile aux âmes. C'est alors, à mon sens, qu'on mange le fruit délicieux de ces fleurs. Heureux ceux que le Seigneur gratifie de pareilles grâces ! Ils sont étroitement obligés à le servir.

Voyez-la, cette sainte femme, en proie à une divine ivresse, parcourant les rues avec de grands cris ! Pour moi, ce que j'admire, c'est que l'on ait donné créance à une femme, et d'une humble con-

1. Cfr. Joan., IV.

dition encore, puisqu'elle allait puiser de l'eau. Mais comme son humilité était grande ! Lorsque Notre-Seigneur lui découvrit ses fautes, au lieu de s'en offenser, comme on le fait aujourd'hui dans le monde où les vérités sont si difficilement reçues, elle lui dit qu'il était certainement prophète. En fin de compte, son témoignage fut accepté, et, à sa seule parole, une foule de gens sortirent de la ville, se portant vers le Seigneur.

Je le répète, ceux-là font un grand fruit qui, après quelques années d'entretien avec sa Majesté et se voyant favorisés de ses consolations, de ses délices, acceptent de le servir en choses pénibles, et cela aux dépens de leurs délices et de leur jouissance. Je le répète, ces fleurs des bonnes œuvres, poussées et produites par l'arbre d'un très fervent amour, ont un parfum beaucoup plus durable que les autres ; une seule de ces âmes fait plus de bien par ses paroles et par ses œuvres, qu'un grand nombre d'autres chez qui paroles et œuvres se trouvent souillées par la poussière de la sensualité et de l'intérêt personnel.

Ce sont là les fleurs qui donnent des fruits, ces fruits dont l'Epouse parle aussitôt, disant : *Fortifiez-moi avec des pommes*. Donnez-moi des épreuves, Seigneur, donnez-moi des persécutions. C'est sincèrement qu'elle les désire et c'est avec avantage qu'elle en sort. Comme elle n'a plus en vue sa satisfaction personnelle, mais celle de Dieu, tout son plaisir est de reproduire en quelque chose la vie très douloureuse que Jésus-Christ a menée sur la terre.

Par le pommier dont il est ici question, j'entends l'arbre de la croix, car l'Epouse dit en un autre

endroit des *Cantiques : Je vous ai réveillée sous un pommier* (1). Or, pour une âme qui jouit habituellement des délices de la contemplation, c'est un grand soulagement que d'être environnée de croix et de persécutions. Elle trouve un bien vif plaisir à souffrir, outre que la souffrance ne l'épuise point et ne détruit pas ses forces comme le fait, je le crois, la suspension des puissances dans la contemplation, lorsqu'elle est très fréquente. Du reste, l'âme a raison de faire cette demande, car il ne convient pas de jouir toujours, sans jamais travailler ni souffrir. Voici ce que j'ai observé attentivement en quelques personnes, car, hélas ! à cause de nos péchés, ces âmes sont en petit nombre. Plus elles sont avancées dans cette oraison et comblées des consolations de Notre-Seigneur, plus elles sont occupées des besoins du prochain, surtout de ceux des âmes. Pour en arracher une seule au péché mortel, elles seraient prêtes, ce semble, à donner bien des fois leur vie. C'est ce que j'ai déjà dit plus haut.

Mais qui persuadera ceci aux personnes qui commencent à recevoir de Notre-Seigneur des joies spirituelles ? Peut-être leur semble-t-il, au contraire, que celles dont nous parlons sont peu avancées dans la vie intérieure, et que rester dans un coin à jouir de ces délices, c'est là ce qu'il y a de plus désirable. A mon avis, c'est par une permission de Dieu que ces personnes ne se rendent pas compte du degré d'élévation où sont parvenues les premières : car, dans la ferveur des débuts, elles voudraient d'un bond s'élever à cette hauteur, et ce n'est pas ce qui

1. *Sub arbore mala suscitavi te.* (Cant., VIII, 5.)

leur convient. Elles sont encore dans l'état d'enfance, elles ont besoin de continuer à se nourrir un certain temps du lait dont je parlais en commençant. Qu'elles se tiennent auprès des divines mamelles, et quand elles auront pris des forces, le Seigneur aura soin de les appliquer à quelque chose de plus élevé. Jusque-là, elles ne feraient point aux autres le bien qu'elles s'imaginent et elles se nuiraient à elles-mêmes. Comme dans le livre dont j'ai parlé, vous trouverez indiqué très en détail en quel temps une âme peut sortir de la retraite pour se rendre utile au prochain, et combien il est dangereux d'en sortir trop tôt (1), je ne veux pas le redire ici, ni m'étendre davantage sur cette matière.

Mon intention, en commençant cet écrit, a été de vous apprendre à trouver des consolations spirituelles dans les paroles des *Cantiques* que vous pouvez entendre, et à méditer, malgré l'obscurité qu'elles présentent, les grands mystères qui s'y trouvent renfermés. Ce serait témérité à moi d'en dire plus long. Et Dieu veuille que je ne sois pas tombée déjà dans ce défaut, bien que je n'aie fait qu'obéir à qui m'a ordonné d'écrire ! Daigne sa Majesté tirer sa gloire de tout ! S'il y a quelque chose de bon dans ce que j'ai dit, vous croirez facilement que cela ne vient pas de moi. Les sœurs avec qui je me trouve savent combien hâtivement je l'ai écrit, par suite de mes nombreuses occupations. Suppliez sa Majesté, mes filles, de me donner de ces grâces une connaissance expérimentale. Que celle d'entre vous qui croira en avoir elle-même

1. La sainte a traité ce sujet au livre de sa *Vie*, chap. XIII.

reçu quelque chose en loue Notre-Seigneur et lui demande pour moi la même faveur, afin que le profit ne soit pas pour elle seule. Daigne ce divin Maître nous tenir de sa main et nous enseigner toujours à faire sa volonté ! Amen.

LE CHATEAU INTÉRIEUR

OU

LE LIVRE DES DEMEURES

TITRE

TRACÉ DE LA MAIN DE SAINTE THÉRESE

AU MANUSCRIT ORIGINAL

Ce traité, intitulé : Le Chateau intérieur, a été écrit par Thérèse de Jésus, religieuse de Notre-Dame du Mont-Carmel, pour ses sœurs et ses filles, les religieuses carmélites déchaussées.

LE CHATEAU INTÉRIEUR

PROLOGUE

L'obéissance m'a imposé peu d'ordres qui m'aient paru aussi difficiles à exécuter que celui d'écrire en ce moment sur l'oraison. D'abord, le Seigneur ne me donne, ce semble, ni inspiration ni désir pour un tel travail ; ensuite, depuis trois mois, ma tête est si faible et il s'y fait un tel bruit, que j'ai déjà bien de la peine à écrire pour les affaires indispensables. Pourtant, sachant que la force de l'obéissance rend d'ordinaire aisé ce qui paraît impossible, je me mets de grand cœur à l'œuvre, malgré toute la peine qu'en éprouve ma nature, car le Seigneur ne m'a pas donné assez de vertu pour avoir à lutter avec des maladies continuelles, des occupations de toutes sortes, sans ressentir de bien vives répugnances. Que Celui qui a fait en ma faveur des choses plus difficiles, daigne se charger encore de celle-ci ! C'est en sa miséricorde que je mets ma confiance.

A vrai dire, je ne pourrai guère ajouter, je crois, à ce que j'ai dit en plusieurs autres traités que l'obéissance m'a fait écrire ; je crains même de répéter presque les mêmes choses. Voyez les oiseaux aux-

quels on apprend à parler : ils ne savent que ce qu'on leur enseigne ou ce qu'ils entendent, et ils le répètent sans fin. Eh bien! je suis de même, au pied de la lettre. Si donc le Seigneur veut que je dise quelque chose de nouveau, il me le fournira, ou bien il me remettra en mémoire ce que j'ai dit ailleurs. Ce serait déjà pour moi une vraie satisfaction, car j'ai la mémoire si mauvaise, que je m'estimerais heureuse de retrouver certaines choses qui, assurait-on, étaient bien dites, et qui peut-être seront perdues. Mais quand le Seigneur ne m'accorderait pas même cette faveur, et quand ce que je dirai serait sans utilité aucune, j'aurai toujours le profit de m'être fatiguée et d'avoir augmenté mon mal de tête pour l'amour de l'obéissance.

Je commence donc à exécuter ce qu'elle me prescrit, aujourd'hui, fête de la très sainte Trinité de l'année 1577, en ce monastère de Saint-Joseph du Carmel de Tolède, où je me trouve actuellement. Je me soumets, pour tout ce que je dirai, au jugement de ceux qui me commandent d'écrire et qui sont des hommes d'une éminente doctrine. Si j'avance quelque chose qui ne soit pas conforme à l'enseignement de la sainte Eglise catholique romaine, ce sera par ignorance, et non par malice : ceci est certain. Je puis assurer de même que je suis entièrement soumise à cette sainte Eglise, que je l'ai toujours été, et qu'avec la grâce de Dieu, je le serai toujours. Le Seigneur soit à jamais béni et glorifié! Amen.

L'un de ceux qui m'ont ordonné d'écrire m'a dit que les religieuses de ces monastères de Notre-Dame du Mont-Carmel ont besoin qu'on leur explique certains points douteux concernant l'oraison : à son avis, des femmes comprendront mieux le langage

d'une autre femme, et, vu l'affection qu'elles me portent, mes paroles leur feront plus d'impression que d'autres. Enfin, il est persuadé que si je dis quelque chose de juste, elles en retireront une certaine utilité. C'est donc à elles que je m'adresserai dans cet écrit ; et d'ailleurs, il serait déraisonnable de penser qu'il puisse être utile à d'autres. Si l'une de mes sœurs en prend occasion de donner quelques louanges de plus à Notre-Seigneur, je me regarderai comme très redevable à ce divin Maître, et Sa Majesté sait bien que je n'ai pas d'autre ambition. Si je réussis à dire quelque chose de bon, elles comprendront parfaitement que cela ne vient pas de moi, et, par le fait, il n'y a aucune raison de me l'attribuer. En juger autrement, ce serait avoir aussi peu d'esprit que j'ai moi-même peu d'aptitude pour traiter pareil sujet, à moins que le Seigneur, dans sa miséricorde, ne m'en fasse le don.

PREMIÈRES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

DE L'EXCELLENCE ET DE LA BEAUTÉ DE NOTRE AME. COMPARAISON DESTINÉE A LES FAIRE ENTENDRE. COMBIEN CETTE CONNAISSANCE ET CELLE DES FAVEURS QUE DIEU NOUS ACCORDE NOUS SONT AVANTAGEUSES. L'ORAISON EST LA PORTE DE CE CHATEAU.

Sommaire. — *Idée fondamentale de l'ouvrage : l'âme considérée comme un château splendide, habité par Dieu lui-même. — Noblesse de l'âme créée à l'image de Dieu. — Malheur de ceux qui négligent le soin de leur âme. — Pourquoi il est bon de faire connaître les faveurs que Dieu accorde en cette vie. — Entrée de l'âme dans les premières pièces du château.*

J'étais aujourd'hui à supplier Notre-Seigneur de parler à ma place, parce que je ne savais que dire ni comment m'y prendre pour exécuter l'ordre qui m'a été donné, quand voici ce qui s'est présenté à mon esprit. J'en ferai le fondement de ce que je vais dire.

Nous pouvons considérer notre âme comme un château, fait d'un seul diamant ou d'un cristal parfaitement limpide, et dans lequel il y a beaucoup d'appartements, comme dans le ciel il y a bien des demeures (1). Et en effet, mes sœurs, si nous y réfléchissons bien, l'âme du juste n'est autre chose qu'un paradis, où le Seigneur, comme il nous l'assure lui-

1. *In domo Patris mei mansiones multæ sunt.* (Joan., XIV, 2.)

même, prend ses délices (1). Mais que penser, je vous le demande, de l'appartement où un Roi si puissant, si sage, si pur, si riche de tous biens, prend plaisir à résider? Pour moi, je ne vois rien à quoi l'on puisse comparer l'excellente beauté d'une âme et son immense capacité. Non, en vérité, quelque pénétration qu'aient nos esprits, ils sont aussi impuissants à s'en faire une idée juste qu'à se représenter Dieu, car c'est à son image et à sa ressemblance, il l'affirme lui-même, que nous avons été créés (2).

Si ceci est véritable, comme l'on n'en peut douter, ne nous fatiguons point à vouloir saisir la beauté de ce château. Sans doute, il est créé et, par là même, il y a entre lui et Dieu toute la distance qui sépare le Créateur de la créature, mais il suffit que l'âme, comme Sa Majesté nous l'assure, soit faite à son image, pour que nous concevions quelque chose de son excellence et de sa beauté. Aussi quelle pitié et quelle honte que, par notre faute, nous ne nous connaissions pas nous-mêmes et que nous ignorions ce que nous sommes! Si l'on demandait à quelqu'un qui il est, et qu'il ne pût répondre; qu'il ne sût pas davantage quel est son père, quelle est sa mère, et quel est son pays, que dirions-nous, mes filles, d'une pareille ignorance? Eh bien! s'il y a là une stupidité étrange, la nôtre est sans comparaison plus grande encore, quand, peu soucieux d'apprendre la dignité de notre être, nous ne nous arrêtons qu'à nos misérables corps. Nous savons confusément que nous avons une âme, parce que nous l'avons entendu dire

1. *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (Prov., VIII, 31.)

2. *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Gen., I, 26.)

et que la foi l'enseigne ; mais les richesses que peut renfermer cette âme, mais l'Hôte qui y fait séjour, mais le prix inestimable qu'elle vaut, c'est à quoi nous réfléchissons rarement. De là notre négligence à conserver sa beauté. Toute notre attention se porte sur la grossière enchâssure de ce diamant, ou sur l'enceinte de ce château, c'est-à-dire sur ces corps périssables.

Ce château, remarquons-le encore, renferme de nombreuses demeures : les unes en haut, les autres en bas, d'autres sur les côtés. Enfin, au centre, au milieu de toutes les autres, se trouve la principale, où se passent entre Dieu et l'âme les choses les plus secrètes. Il faut que vous reteniez bien cette comparaison : peut-être Dieu permettra-t-il qu'elle me serve à vous faire connaître quelque chose des grâces si diverses qu'il daigne accorder aux âmes. Je me bornerai à ce dont j'aurai l'intelligence : ces faveurs, en effet, sont en si grand nombre, qu'il n'y a personne qui puisse les comprendre toutes, moins encore une chétive créature comme moi. Si le Seigneur vous les accorde, ce sera pour vous une grande consolation de savoir qu'il peut le faire. Quant à ceux qui ne les ont pas reçues, ils en prendront occasion de louer son infinie bonté. De même que la considération des beautés du ciel et des joies des bienheureux, loin de nous nuire, provoque notre allégresse et nous excite à mériter le bonheur dont jouissent les élus, ainsi notre âme tirera profit de savoir qu'un Dieu si grand peut, dans cet exil, se communiquer à des vermisseaux aussi répugnants que nous. Elle en aimera davantage une si excessive Bonté, une Miséricorde qui n'a point de limites.

Quant à moi, je tiens pour certain que celui qui

s'offensera d'apprendre que Dieu peut, dès l'exil, favoriser ainsi une âme, sera bien dépourvu et d'humilité et d'amour pour le prochain. Car autrement, comment ne pas être heureux que Dieu accorde ces faveurs à notre frère, quand d'ailleurs cela ne l'empêche point de nous les accorder à nous-mêmes? Comment ne pas se réjouir qu'il fasse paraître les merveilles de sa grâce envers qui bon lui semble? Parfois il n'a d'autre dessein que de les manifester, ces merveilles. Lui-même l'affirma quand, à propos de l'aveugle auquel il rendit la vue, ses apôtres lui demandèrent si cette infirmité devait être attribuée aux péchés de cet homme ou à ceux de ses parents (1). Ainsi, lorsqu'il accorde ces grâces à certaines âmes, ce n'est pas toujours qu'elles soient plus saintes que celles à qui il les refuse; mais c'est afin de faire éclater sa puissance, comme nous le voyons en saint Paul et en la Madeleine; c'est aussi afin d'être loué dans ses créatures.

On dira peut-être que ce sont là des choses qui paraissent impossibles et qu'il est bon de ne pas scandaliser les faibles. A cela, je réponds que c'est un moindre mal de voir ceux-ci les révoquer en doute, que de priver ceux que Dieu en gratifie du profit qu'ils doivent en retirer. Ces derniers y trouveront le sujet d'une vive consolation et en aimeront davantage Celui qui, en possession de la puissance et de la majesté souveraines, signale ainsi sa miséricorde. D'ailleurs, j'en suis très assurée, pareil danger n'existe point pour les personnes auxquelles je m'adresse. Elles savent, elles croient fermement, que Dieu donne à ses créatures des marques d'amour

1. Cfr. Joan., IX.

beaucoup plus étonnantes encore. Quant à moi, je sais très bien que quiconque n'en est pas convaincu, n'en fera jamais l'expérience, car Dieu aime extrêmement que l'on ne pose point de limites à ses œuvres. Donc, mes sœurs, que cela ne vous arrive jamais. Je m'adresse à celles que le Seigneur ne conduirait point par cette voie.

Revenons maintenant à notre magnifique et délicieux château, et voyons comment nous pourrons y entrer. Mais, dira-t-on, c'est déraisonner que de parler ainsi, car si ce château, c'est l'âme elle-même, il est clair qu'elle n'a pas à y entrer; ce serait aussi peu sensé que de dire à quelqu'un d'entrer dans une pièce où il serait déjà. Mais il faut que vous le compreniez, il y a bien de la différence entre y être et y être. Beaucoup d'âmes restent dans l'enceinte extérieure, où se tiennent les gardes. Elles ne se mettent pas en peine de pénétrer à l'intérieur et de savoir ce que contient une si riche demeure, ni quel est celui qui l'habite, ni même quels appartements elle renferme. Vous devez avoir vu dans certains livres sur l'oraison, que l'on conseille à l'âme de rentrer en elle-même. Eh bien! c'est précisément cela.

Un grand théologien me disait dernièrement que les âmes qui ne font pas oraison ressemblent à un corps paralysé ou perclus, qui a des pieds et des mains, mais qui ne peut les mouvoir. Et, en effet, il se rencontre des âmes si malades et si habituées à vivre au milieu des choses extérieures, qu'il n'y a pas moyen de les en tirer : elles semblent impuissantes à rentrer en elles-mêmes. Par une longue habitude de vivre avec les reptiles et les bêtes qui sont aux alentours du château, elles leur sont devenues presque semblables. Elles, si nobles de leur

nature et capables de converser avec Dieu même, se trouvent comme frappées d'impuissance. Si ces âmes ne s'efforcent de comprendre leur état misérable et d'y apporter remède, il arrivera que pour n'avoir pas voulu porter leurs regards vers leur intérieur, elles seront changées en statues de sel, comme il advint à la femme de Lot pour avoir regardé en arrière (1).

Autant que je puis le comprendre, la porte par où l'on entre dans ce château, c'est l'oraison et la considération. Ici, je ne distingue pas l'oraison mentale de l'oraison vocale, car, pour qu'il y ait oraison, il faut qu'il y ait considération. En effet, une oraison où l'on ne considère pas à qui l'on s'adresse, ce que l'on demande, ce que l'on est et la dignité de celui à qui l'on parle, ne peut, à mon avis, s'appeler oraison, bien qu'on y remue beaucoup les lèvres. Quelquefois cependant, l'oraison sera réelle sans que l'on s'applique à ces réflexions; cela viendra de ce que l'on s'y sera appliqué d'autres fois. Mais si quelqu'un avait la coutume de parler au Dieu de Majesté comme il parlerait à son esclave, sans prendre garde s'il dit bien ou mal, et se contentant d'articuler ce qui lui vient à la bouche ou ce qu'il a fini par retenir par cœur, je n'appelle pas cela une oraison. Et plaise à Dieu qu'aucun chrétien ne prie de la sorte ! Quant à vous, mes sœurs, j'espère de la bonté de Notre-Seigneur que cela ne vous arrivera point, habituées comme vous l'êtes à vous occuper des choses intérieures, ce qui est d'un grand secours pour ne pas tomber dans une pareille stupidité.

Ainsi, ne nous adressons pas à ces âmes percluses.

1. Cfr. Gen., xix, 26.

Si le Seigneur ne vient lui-même leur commander de se lever, comme à ce paralytique qui avait passé trente ans sur le bord de la piscine (1), elles sont bien à plaindre et courent un grand danger. Parlons à ces autres âmes qui, d'une façon ou d'une autre, entrent dans le château. Quoique bien engagées encore dans le monde, elles ont de bons désirs; quelquefois — de loin en loin, il est vrai — elles se recommandent à Notre-Seigneur et réfléchissent sur elles-mêmes, un peu à la hâte cependant. Une fois ou deux dans le mois, elles récitent des prières, mais ordinairement l'esprit rempli de mille affaires, qui absorbent leurs pensées. C'est qu'elles y ont encore bien de l'attache, et là où est notre trésor, là est aussi notre cœur (2). Pourtant elles font effort pour s'en dégager de fois à autres, et certes, c'est une grande chose, pour trouver la porte, que de se connaître et de voir qu'on n'est pas en bon chemin. Enfin, elles entrent dans les premières pièces, les plus basses; mais il s'y introduit avec elles une foule d'animaux malfaisants, qui les empêchent de voir la beauté du château et d'y demeurer tranquilles. Néanmoins, c'est déjà beaucoup d'être entré.

Ceci, mes sœurs, vous paraîtra peut-être hors de propos, puisque, par la bonté du Seigneur, vous n'êtes pas du nombre de ces personnes. Mais il faut que vous preniez patience, car je ne saurais autrement vous donner à entendre, comme je les comprends, certaines choses intérieures concernant l'oraison. Et encore, Dieu veuille que je réussisse à me bien exprimer! Ce que je voudrais vous expliquer

1. Joan., v, 5. — Le père Gratien a remplacé *trente* par *trente-huit*, rectification dont on ne peut le blâmer.

2. *Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.* (Math., vi, 21.)

est très difficile à saisir quand l'expérience fait défaut. Mais si vous avez cette expérience, vous verrez que je ne puis me dispenser de toucher en passant certains points qui, je l'espère de la miséricorde du Seigneur, ne nous concerneront jamais.

CHAPITRE II

DIFFORMITÉ D'UNE AME EN ÉTAT DE PÉCHÉ MORTEL ET COMMENT DIEU LA FIT VOIR A QUELQU'UN. DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÈME. CE QUI EN EST DIT EST FORT UTILE ET CERTAINS POINTS MÉRITENT ATTENTION. COMMENT IL FAUT SE REPRÉSENTER LES DEMEURES DE CE CHATEAU.

SOMMAIRE. — *Ruine lamentable dans laquelle le péché mortel précipite cette créature si belle. — Appel aux âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. — Avantages qu'a procurés à la sainte la vision d'une âme en état de péché. — Combien il est utile de connaître ce que Dieu opère surnaturellement en nous. — Disposition du château intérieur. — De la connaissance de soi et de la considération des grandeurs de Dieu. — Comment l'âme doit résister aux suggestions du démon. — Importance de l'amour mutuel.*

Avant d'aller plus loin, je veux vous faire considérer le spectacle qu'offre ce château si resplendissant et si beau, cette perle orientale, cet arbre de vie planté au milieu même des eaux vives de la Vie, qui est Dieu (1), cette âme, en un mot, lorsqu'elle tombe dans un péché mortel. Il n'est pas de ténèbres plus épaisses, rien qui approche de cette obscurité et de cette noirceur. N'en cherchez pas d'autre cause que celle-ci : ce même Soleil, qui lui donnait tant de splendeur et de beauté, bien qu'il soit au centre de cette âme, y est comme s'il n'y était pas, en ce sens qu'elle ne participe plus à sa lu-

1. *Et erit tamquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum.* (Ps. I, 3.)

mière, elle est pourtant aussi apte à jouir de la divine Majesté que le cristal à réfléchir la splendeur du soleil. En cet état de péché mortel, rien ne lui profite et toutes ses bonnes œuvres sont stériles quant à l'acquisition de la gloire. Et, en effet, ce qui ne procède plus du principe qui fait que notre vertu est vertu — je veux dire de Dieu, — ce qui s'accomplit dans l'actuelle séparation de lui, ne peut être agréable à ses yeux. Aussi bien, l'intention de celui qui commet le péché mortel n'est-elle point de contenter Dieu, mais de faire plaisir au démon. Or, celui-ci étant les ténèbres mêmes, la pauvre âme devient avec lui une seule et même obscurité.

Je connais une personne à laquelle Notre-Seigneur voulut bien montrer l'état où se trouvait une âme qui a péché mortellement (1). Elle assure que si l'on comprenait ce que c'est, nul ne se résoudrait à pécher, fallût-il, pour en fuir les occasions, s'exposer aux plus grandes peines qui se puissent imaginer. De là, pour elle, un immense désir de voir tout le monde comprendre cette vérité. Puisse ceci vous exciter, mes filles, à prier Dieu avec ardeur pour ceux qui se trouvent en pareil état et qui ne sont plus qu'obscurité, eux et leurs œuvres !

D'une source parfaitement claire, il ne sort que des ruisseaux également limpides: ainsi en est-il d'une âme en état de grâce. Ses œuvres sont souverainement agréables aux yeux de Dieu et des hommes, parce qu'elles procèdent de cette source de vie où l'âme se trouve placée, semblable à un arbre planté au milieu des eaux et qui n'aurait sans elles ni fraîcheur ni fécondité, parce qu'il y puise sa nour-

1. En ce passage, comme en plusieurs autres, la sainte parle d'elle-même. (Voir Relation XX, t. I des *Œuvres*.)

riture, sa verdeur et l'excellence de ses fruits. Quand une âme, au contraire, s'est éloignée par sa faute de cette source de vie et qu'elle s'est fixée en une autre aux ondes extrêmement noires et fétides, tout ce qui s'en échappe n'est plus qu'abomination et souillure.

Il faut remarquer ici que la source, ou, si vous le voulez, le resplendissant Soleil qui est au centre de l'âme, ne perd point son éclat, sa beauté. Il continue à y faire séjour et rien ne peut lui ravir cette beauté. Supposez que sur un cristal exposé au soleil, on vienne à placer une étoffe extrêmement sombre : le soleil dardera encore sur cette étoffe, mais évidemment ses rayons n'agiront plus sur le cristal.

O âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ ! Ouvrez les yeux sur votre état et prenez pitié de vous-mêmes ! Comment, sachant ces vérités, ne faites-vous pas effort pour enlever la poix du péché qui couvre votre cristal ? Songez-y, si la mort survient, jamais vous ne jouirez de la lumière de ce resplendissant Soleil. O Jésus ! quel spectacle que celui d'une âme séparée d'une telle lumière ! Qu'il est triste, l'état où se trouvent les appartements du château ! Quel trouble s'empare des sens, qui en sont les habitants ! Quant aux puissances, qui remplissent les fonctions d'alcades, d'intendants et de maîtres d'hôtel, comme elles sont aveugles, comme elles remplissent mal leur office ! Pour tout dire, le sol où l'arbre se trouve planté est le démon lui-même. Dès lors, quel fruit cet arbre peut-il produire ? Un homme spirituel me disait un jour que quelque chose que fît une personne en état de péché mortel, il ne s'en étonnait point ; ce qui l'étonnait, c'était qu'elle n'en fît pas davantage. Que Dieu, dans

sa miséricorde, nous garde d'un si grand mal ! Du reste, rien en cette vie ne mérite ce nom, si ce n'est le péché, qui entraîne après lui des maux que l'éternité ne verra point finir. Voilà, mes filles, ce que nous devons craindre, voilà ce dont nous devons, dans nos oraisons, demander à Dieu de nous préserver. Et, en effet, s'il ne garde la cité, c'est en vain que nous travaillerons (1), car nous ne sommes que vanité.

La personne dont j'ai parlé disait qu'elle avait retiré deux avantages de cette grâce que Dieu lui accorda. D'abord, elle en conçut une crainte extrême de l'offenser : sans cesse elle le suppliait de la préserver d'une chute dont les suites sont si épouvantables. En second lieu, ce fut pour elle un miroir d'humilité, où elle découvrait comment le bien que nous faisons a son principe, non en nous, mais en cette source où est planté l'arbre de nos âmes, en ce Soleil divin qui féconde nos œuvres. Cette vérité, ajoute-t-elle, lui apparut si claire, que depuis, lorsqu'elle faisait ou voyait faire à d'autres quelque bonne action, elle remontait à Celui qui en est le principe, comprenant parfaitement que nous ne pouvons rien sans son secours. Puis, sans retard, elle se portait à bénir Dieu, et d'ordinaire, quelque bonne œuvre qu'elle accomplît, elle perdait tout souvenir d'elle-même.

Certes, ce ne serait pas un temps perdu, mes sœurs, que celui que nous aurions passé, vous à lire ceci et moi à l'écrire, si nous en retirions ces deux avantages. Les docteurs, les gens entendus en ces matières, savent fort bien tout cela, mais nous

1. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* (Ps. CXXVI, 1.)

autres femmes, avec notre peu de pénétration, nous avons besoin d'être aidées de toutes manières. C'est peut-être pour cela que le Seigneur permet que des comparaisons de ce genre viennent à notre connaissance. Qu'il daigne, dans sa bonté, nous faire la grâce d'en tirer profit!

Ces choses intérieures sont si difficiles à saisir, qu'une personne aussi ignorante que moi dira forcément bien des paroles superflues, extravagantes même, avant d'en dire une qui soit juste. Il faut de la patience pour me lire : mais il m'en faut bien, à moi, pour écrire ce que je ne sais pas! Oui, vraiment, il m'arrive quelquefois de prendre la plume à la façon d'une personne idiote, qui ne sait que dire ni par où commencer. Ce que je sais très bien, c'est qu'il vous est d'une très grande utilité que j'explique ici de mon mieux certains points de la vie spirituelle. Sans cesse nous entendons parler de l'excellence de l'oraison — nos constitutions d'ailleurs nous prescrivent d'y vaquer pendant de longues heures, — mais on se borne à nous dire ce que nous pouvons par nous-mêmes. Quant à ce que le Seigneur opère dans une âme — j'entends surnaturellement, — c'est ce qu'on explique fort peu. Lorsqu'on nous le dira, qu'on nous l'expliquera d'une manière approfondie, nous goûterons une très vive consolation à contempler cet édifice intérieur et céleste, si peu connu des mortels, bien que beaucoup le voient en passant. Notre-Seigneur, au moyen d'autres écrits que j'ai composés, a déjà donné quelque lumière à ce sujet. Mais je me rends très bien compte que, sur certains points, j'ai maintenant plus de lumières que je n'en avais alors, spécialement sur les plus difficiles. L'inconvé-

nient, je le redis encore, c'est que, pour les aborder, il me faudra parler d'une foule de choses très connues. Avec un esprit aussi inculte que le mien, il ne peut en être autrement.

Mais revenons à notre château et à ses nombreuses Demeures. Il ne faut pas vous figurer ces demeures les unes à la suite des autres, comme une enfilade d'appartements. Portez vos regards au centre : c'est la pièce, le palais où le Roi fait séjour. Il en est à peu près comme du *palmito :* avant d'arriver à son fruit, on rencontre une multitude d'écorces dont il est entouré. De même ici, autour de la pièce centrale, on en trouve une multitude d'autres; il y en a également au-dessus : car en se représentant les choses de l'âme, il faut de l'ampleur, de l'étendue, de la magnificence. Aussi bien, nulle exagération à craindre, puisque la capacité de l'âme dépasse de beaucoup ce que nous pouvons imaginer. Enfin, toutes les parties de ce château reçoivent les rayons du Soleil qui réside en ce palais.

Voici une remarque importante : Ne contraignez pas, n'enchaînez pas une âme d'oraison, quel que soit d'ailleurs son degré d'avancement. Laissez-la circuler librement dans ces différentes Demeures : en haut, en bas, sur les côtés; et puisque Dieu lui-même l'a faite si noble, qu'elle ne se violente point pour demeurer longtemps dans une même pièce, fût-ce en celle de la connaissance de soi. N'allez pas cependant vous méprendre sur mes paroles. Cette connaissance de soi est tellement nécessaire, même aux âmes admises par Dieu dans sa propre demeure, que jamais, si élevée qu'elles soient, elles ne doivent s'en départir. Au reste, quand bien même elles

le voudraient, elles ne le pourraient pas, car l'humilité est semblable à l'abeille, qui travaille sans relâche à l'intérieur de la ruche à miel, sans quoi, tout serait perdu. Mais considérez l'abeille : elle ne laisse pas de sortir et de prendre son vol pour aller butiner sur les fleurs. Que l'âme appliquée à la connaissance de soi fasse de même. Si elle veut m'en croire, elle prendra de temps en temps l'essor pour considérer la grandeur et la majesté de son Dieu. Là, bien mieux qu'en elle-même, elle découvrira sa propre bassesse et sera moins importunée des reptiles qui ont entrée dans les premières pièces du château, celles où l'on s'exerce à la connaissance de soi. Je le répète, Dieu lui fait une grande grâce en l'appliquant à cette connaissance, mais enfin, le plus vaut bien le moins, comme l'on dit. Croyez-moi, nous ferons de bien meilleure vertu en nous attachant à la vertu de Dieu, qu'en nous collant à notre limon.

Je ne sais si je me suis suffisamment expliquée. En effet, cette connaissance de soi est si importante, que sur ce point je redouterais la moindre négligence, fussiez-vous déjà élevées jusqu'aux cieux ; car tant que nous sommes sur cette terre, rien ne nous est plus utile que l'humilité. Ainsi, je le répète, il est très bon, il est excellent de s'efforcer d'entrer dans la Demeure où l'on s'exerce à cette connaissance, avant de vouloir prendre son vol vers les autres, car c'est le chemin qui y conduit. Et si nous avons le moyen de marcher sur un terrain sûr et uni, pourquoi vouloir prendre des ailes pour voler ? Tâchons plutôt d'y avancer toujours davantage. Mais, à mon avis, nous n'arriverons jamais à nous bien connaître si nous ne nous efforçons de con-

naître Dieu. C'est en contemplant ses grandeurs que nous découvrirons notre bassesse, en envisageant sa pureté que nous verrons nos souillures, en considérant son humilité que nous reconnaîtrons combien nous sommes éloignés d'être humbles.

Il y a en ceci deux avantages. D'abord, il est clair qu'une chose blanche paraît beaucoup plus blanche à côté d'une noire, et une noire à côté d'une blanche. Ensuite, notre intelligence et notre volonté s'ennoblissent et deviennent plus capables de toute espèce de bien, par là même que nous les portons alternativement sur Dieu et sur nous-mêmes. Si, au contraire, nous ne sortons jamais de la fange de nos misères, il en résulte bien des inconvénients. En parlant tout à l'heure des âmes en état de péché mortel, nous disions combien est noir et infect tout ce qui s'échappe d'elles. Il n'en est pas de même ici, Dieu nous en préserve ! et ce n'est qu'une simple comparaison. Mais enfin, si nous demeurons toujours enfoncés dans notre misérable sol, jamais le courant de nos œuvres ne sera exempt de la fange des craintes, de la pusillanimité, de la lâcheté, des pensées telles que celles-ci : Fait-on, oui ou non, attention à moi ? En marchant par ce chemin, ne m'arrivera-t-il pas malheur ? Oserai-je bien entreprendre cette bonne œuvre ? N'y a-t-il pas là de l'orgueil ? Convient-il qu'une misérable comme moi s'occupe d'une chose aussi relevée que l'oraison ? Si l'on me voit marcher par un chemin qui n'est pas celui de tout le monde, ne me jugera-t-on pas meilleure que les autres ? Les extrêmes ne valent rien, même en fait de vertu ; pécheresse comme je suis, je ne ferai que tomber de plus haut. Peut-être ne persévérerai-je pas et

ferai-je tort à la piété. Une personne telle que moi ne doit pas se singulariser.

Oh ! mes filles, à combien d'âmes le démon doit-il avoir causé d'immenses préjudices par des pensées de ce genre ! Et tout ceci, avec bien d'autres choses encore que je pourrais dire, elles le prennent pour de l'humilité. Cela vient d'un manque de lumières. La connaissance de nous-mêmes dévie, et si nous ne sortons jamais de notre propre fonds, je ne m'en étonne nullement : ce mal est à craindre, et de plus grands encore. C'est pourquoi je dis, mes filles, que nous devons fixer les yeux sur Jésus-Christ, notre Trésor, et sur ses saints : c'est là que nous apprendrons l'humilité véritable. Par cette voie, je le répète, notre intelligence s'ennoblira, et la connaissance de nous-mêmes cessera de nous rendre craintifs et rampants.

Cette Demeure, bien que la moins élevée, est déjà d'une grande richesse, et si précieuse, que si l'on sait se défaire des bêtes venimeuses qui s'y rencontrent, on ne manquera point de passer outre. Mais terribles sont les ruses et les artifices dont le démon se sert pour empêcher les âmes de se connaître et de se rendre compte des voies où elles marchent ! L'expérience que j'ai de ces premières Demeures me permettra d'en parler en toute connaissance de cause.

Donc, je le répète, ne vous représentez pas ici quelques appartements seulement, mais une infinité, car les âmes entrent dans cette Demeure de bien des façons différentes, et toutes avec bonne intention. Mais le démon, qui en a toujours une fort mauvaise, tient certainement en chacune de nombreuses légions de ses semblables, pour leur barrer

le passage et les empêcher d'aller des unes aux autres, et comme les pauvres âmes ne s'en rendent pas compte, il leur joue mille mauvais tours. Il lui est bien moins facile d'en agir ainsi envers celles qui sont plus proches de l'appartement du Roi. Dans les premières Demeures, les âmes sont encore livrées au monde, plongées dans ses plaisirs, emportées par le tourbillon de ses honneurs et de ses prétentions, en sorte que les sens et les puissances, qui sont comme leurs vassaux, se trouvent destitués des forces que Dieu leur avait primitivement données. Aussi ces âmes sont-elles facilement vaincues; et cependant, elles désirent éviter le péché, elles font des œuvres louables.

Les personnes qui se verront en cet état, doivent recourir souvent et du mieux qu'il leur est possible à Sa Majesté, prendre sa bienheureuse Mère et ses saints pour intercesseurs, et leur demander de combattre pour elles, puisque les gens de leur maison sont si faibles dans la défense. Aussi bien, en quelque état que nous soyons, la force doit-elle nous venir de Dieu. Daigne Sa Majesté nous la donner dans sa miséricorde! Amen.

Oh! que cette vie est misérable! Mais comme j'ai montré ailleurs fort au long (1) combien il nous est nuisible de ne pas bien comprendre ce qui regarde l'humilité et la connaissance de nous-mêmes, je ne vous en dis pas davantage ici, mes filles, quoiqu'il n'y ait rien de si important pour nous. Et Dieu veuille que j'aie dit à ce sujet quelque chose qui vous soit utile!

Vous devez remarquer que ces premières De-

1. *Vie*, chap. XIII.

meures ne reçoivent presque rien de la lumière qui sort du palais où habite le Roi. Sans doute, elles ne sont pas ténébreuses et noires comme lorsque l'âme est en état de péché ; cependant, la lumière en est en quelque sorte obscurcie, du moins pour celui qui se trouve dans la pièce. Je m'explique mal. La faute n'est pas à l'appartement : elle est à ces couleuvres, à ces vipères, à toutes ces bêtes venimeuses, qui s'y sont introduites avec l'âme et ne lui permettent pas de jouir de la lumière. Figurez-vous quelqu'un qui, ayant les yeux pleins de poussière et pouvant à peine les ouvrir, entrerait dans une salle où le soleil donne en plein : la salle est fort claire, mais il ne jouit point de sa clarté à cause de l'obstacle qu'il porte avec lui, ou, si vous le voulez, à cause de ces bêtes malfaisantes, qui l'obligent à fermer les yeux à tout le reste. Voilà, ce me semble, l'image d'une âme qui, sans être en mauvais état, se trouve, comme je le disais, tellement occupée des choses du monde, tellement absorbée par la fortune, les honneurs, les affaires, que malgré son désir sincère de se regarder elle-même et de jouir de sa propre beauté, elle n'y arrive point, impuissante qu'elle est à se débarrasser de tant d'entraves.

Et cependant, pour entrer dans les secondes Demeures, il est fort à désirer qu'on se dégage des soins, des affaires qui ne sont point indispensables, chacun suivant son état. C'est même d'une telle importance pour arriver à la Demeure principale, que si l'âme ne se met pas en devoir de le faire, je regarde comme impossible qu'elle y parvienne jamais; elle courra même de grands dangers dans la première, bien que déjà introduite dans l'inté-

rieur du château. C'est qu'au milieu de bêtes si venimeuses, il est bien difficile qu'une fois ou l'autre elle n'en soit mordue.

Que serait-ce donc, mes filles, si après nous être affranchies de tant de pièges et avoir pénétré bien plus avant, jusque dans les demeures secrètes du château, nous venions, par notre faute, à nous jeter de nouveau dans ce tumulte ? En effet, à cause de nos péchés, il se trouve sans doute bien des personnes qui, après avoir reçu de Dieu des faveurs, les laissent perdre misérablement. Ici, nous sommes libres quant à l'extérieur. Dieu veuille que nous le soyons aussi quant à l'intérieur! Sinon, qu'il daigne lui-même nous délivrer!

Gardez-vous, mes filles, de soins qui ne vous regardent pas. Considérez qu'il y peu de Demeures dans ce château où l'on n'ait à livrer bataille aux démons. Il est vrai que dans quelques-unes, les gardes — c'est-à-dire, comme je l'ai indiqué, je crois, les puissances de l'âme — sont de taille à combattre, mais nous avons besoin d'une extrême vigilance pour découvrir les artifices de l'ennemi et empêcher qu'il ne nous trompe en se transfigurant en ange de lumière. Il est une multitude de choses par lesquelles il peut nous nuire, et cela en s'insinuant peu à peu, de façon que nous ne nous apercevons du mal que lorsqu'il est fait.

Je vous ai dit ailleurs (1) que son action est comme une lime sourde qu'il est nécessaire de démasquer dès le principe. Pour mieux vous le faire comprendre, je vais vous donner quelques exemples. Il donnera à une sœur de si violents

1. *Au Chemin de la perfection*, chap. xxxviii et xxxix.

désirs de la pénitence qu'elle n'aura de repos, ce semble, que lorsqu'elle sera occupée à se tourmenter. Ce commencement est bon, mais si la prieure a défendu de faire des pénitences sans permission, et que le démon fasse accroire à cette religieuse qu'en une chose si excellente, elle peut bien passer outre; si, de fait, elle se maltraite en secret, au point de ruiner sa santé et de se mettre hors d'état d'observer sa règle, vous voyez à quoi cette belle ferveur vient aboutir. Il inspirera à une autre un zèle très ardent pour la perfection. Chose excellente ! Mais il arrivera peut-être que la moindre petite faute de ses sœurs lui paraîtra un manquement grave ; elle se mettra à observer si elles en commettent, afin d'en avertir la prieure. Il pourra même se faire que ce grand zèle pour la règle l'empêchera de voir ses propres fautes, et les autres religieuses, qui ne pénètrent pas son intention et voient le soin qu'elle prend de ce qui les concerne, pourront le trouver mauvais.

Ce que le démon prétend en ceci n'est pas peu de chose : son but est de refroidir la charité et l'amour mutuel, ce qui serait un grand mal. Comprenons-le, mes filles, la véritable perfection, c'est l'amour de Dieu et du prochain, et plus nous garderons parfaitement ces deux commandements, plus nous serons parfaites. Notre règle et nos constitutions ne sont que des moyens de les mieux observer. Ainsi, laissons de côté ces zèles indiscrets qui peuvent nous devenir extrêmement nuisibles, et que chacune veille sur elle-même. Ayant amplement parlé ailleurs sur ce sujet (1), je n'en dirai pas davan-

1. Voir le livre de la Vie, chap. xiii, et l'Ecrit sur la *Visite des monastères*.

tage ici. Cet amour mutuel est si important que je voudrais vous voir ne l'oublier jamais ; au contraire, le soin de remarquer dans les autres des vétilles — qui parfois ne seront pas même des imperfections et que peut-être notre ignorance seule nous fera prendre en mauvaise part, — pourrait nous faire perdre la paix de l'âme, et même la faire perdre aux autres. Voyez un peu combien cette perfection coûterait cher !

Le démon pourrait faire naître cette tentation à l'égard de la prieure, et alors elle offrirait plus de danger. Ce point demande un grand discernement, car si les choses que l'on remarque en elle vont contre la règle et les constitutions, il ne faut pas toujours les interpréter en bonne part; dans ce cas, on doit l'avertir, et si elle ne se corrige pas, en donner avis au supérieur. Faire cela, c'est charité. Il faut en user de même envers les sœurs, lorsqu'il s'agit d'un manquement grave. Laisser tout passer par crainte de céder à la tentation, voilà ce qui serait la véritable tentation.

Ce à quoi il faut bien prendre garde, c'est à ne pas s'entretenir de ces choses les unes avec les autres. On évitera ainsi les embûches du démon, qui pourrait y trouver largement son compte en introduisant l'habitude de la médisance. On ne doit en parler, je le répète, qu'aux personnes qui peuvent y apporter remède. Ici, grâce à Dieu, cet inconvénient est moins à redouter qu'ailleurs, à cause du silence continuel que nous observons, mais il est toujours bon de se tenir sur ses gardes.

SECONDES DEMEURES

CHAPITRE UNIQUE

DE LA NÉCESSITÉ DE LA PERSÉVÉRANCE POUR PARVENIR AUX DERNIÈRES DEMEURES, ET DES COMBATS QUE LE DÉMON LIVRE AUX AMES. COMBIEN IL IMPORTE, POUR ARRIVER AU TERME, DE NE POINT FAIRE FAUSSE ROUTE AU DÉBUT. MOYEN DONT L'EXPÉRIENCE A PROUVÉ LA GRANDE EFFICACITÉ.

Sommaire. — *Souffrances qu'endurent les âmes dans ces secondes Demeures. — Appel que Dieu leur fait entendre pour les amener à entrer dans le château. — Courage avec lequel elles doivent résister aux attaques du démon. — Avantages que l'on trouve à embrasser la croix. — Utilité pour ces âmes de lier amitié avec celles qui marchent dans les voies spirituelles. — Combien l'oraison leur est nécessaire.*

Voyons maintenant quelles sont les âmes qui entrent dans les secondes Demeures, et ce qu'elles y font. Je voudrais vous dire ceci en peu de mots, parce que j'en ai longuement parlé ailleurs (1) et que, ne me souvenant plus de ce que j'en ai dit, il me sera impossible de ne pas me répéter beaucoup. Si, du moins, je parvenais à présenter les mêmes choses sous des formes différentes, je suis sûre que vous n'en éprouveriez nulle fatigue; c'est ainsi que

1. Au livre de sa *Vie*, chap. XI-XIII, et au *Chemin de la Perfection*, chap. XX-XXIX.

la variété nous empêche de nous lasser jamais des livres si nombreux qui traitent de ces matières.

Il s'agit ici des personnes qui déjà font oraison et comprennent combien il leur importe de ne pas s'arrêter dans les premières Demeures, mais qui cependant, faute de courage, y retournent souvent, parce qu'elles ne s'éloignent point des occasions. Il y a là un sérieux péril ; néanmoins, c'est déjà une grande grâce de Dieu qu'à certains moments elles fuient les couleuvres et les autres reptiles venimeux, et qu'elles se rendent compte que cette fuite leur est avantageuse. Ces personnes, sous un certain rapport, souffrent beaucoup plus que celles dont j'ai parlé tout d'abord, mais elles sont moins exposées, parce qu'elles connaissent les dangers, et il y a grande espérance qu'elles pénétreront plus avant. Je dis qu'elles souffrent plus que les premières, parce que celles-ci sont comme des muets privés en même temps de l'ouïe et qui, par là-même, endurent plus facilement la privation de la parole. Bien que la souffrance de ceux qui entendent sans pouvoir parler soit beaucoup plus grande, la situation des premiers n'en est pas pour cela plus désirable, car enfin, c'est un grand avantage d'entendre ce que l'on nous dit.

Les personnes dont je parle entendent les appels que le Seigneur leur adresse. Comme elles approchent davantage de l'appartement qu'il habite, elles se ressentent d'avoir un si bon voisin. Sa miséricorde et sa générosité sont si grandes ! Nous sommes encore au milieu de nos passe-temps et de nos affaires, parmi les plaisirs et les séductions du monde, nous tombons dans le péché et nous nous en relevons — car au milieu de tant de bêtes si venimeuses, si dangereuses et si remuantes, ce serait

merveille de ne pas trébucher ou tomber, — et cependant, notre bon Maître attache, malgré tout, un tel prix à notre amour et aux efforts que nous faisons pour jouir de sa compagnie, que de temps en temps il daigne nous appeler et nous invite à nous approcher de lui. Sa voix est si douce, que la pauvre âme se désole de ne pas faire sur-le-champ ce qui lui est commandé. Ainsi, je le répète, elle souffre plus que si elle n'entendait pas.

Ce n'est pas à dire que cette voix, ces appels, soient de même nature que ceux dont je parlerai plus loin. Ici, ce sont des paroles qu'on entend prononcer par des personnes vertueuses, ce sont des sermons, c'est une bonne lecture, et bien d'autres choses dont Dieu se sert, vous le savez, quand il veut attirer une âme, comme des maladies, des épreuves, ou encore une vérité dont il l'instruit pendant les moments donnés à l'oraison. Si peu fervente que soit cette oraison, Dieu en fait toujours grand cas.

Pour vous, mes sœurs, gardez-vous de faire peu d'estime de cette première grâce, et ne vous désolez pas non plus si vous ne répondez pas sur-le-champ à Notre-Seigneur, car il sait attendre bien des jours et même bien des années, surtout quand il voit de la persévérance et de bons désirs. La persévérance est ici ce qu'il y a de plus nécessaire ; avec elle, on ne manque jamais de gagner beaucoup. Mais ils sont terribles, les combats que sous mille formes différentes les démons livrent à l'âme, et celle-ci en souffre beaucoup plus que dans la Demeure précédente. Là elle était muette et sourde, ou du moins elle entendait fort peu, et elle résistait moins encore, semblable à une personne qui a presque perdu l'espoir de vaincre. Ici son esprit est plus vif, et ses

puissances plus vigoureuses. D'un autre côté, les coups et les décharges de l'ennemi sont d'une telle violence, qu'elle ne peut faire autrement que de les entendre. Les démons lui représentent alors les biens de ce monde, qui sont ces couleuvres dont j'ai parlé ; ils lui dépeignent ses plaisirs en quelque sorte comme éternels ; ils lui rappellent l'estime dont elle est l'objet, l'affection de ses amis et de ses parents, sa santé qu'elle va compromettre par les pratiques de pénitence, car, en pénétrant dans cette Demeure, l'âme sent toujours le désir d'en embrasser quelques-unes ; enfin, ils lui objectent mille autres difficultés.

O Jésus ! quel tapage ne font pas ici les démons, et quelle n'est pas l'affliction de la pauvre âme ! Elle ne sait si elle doit passer outre ou retourner à la première Demeure, car, d'autre part, la raison lui montre que c'est folie d'attribuer la moindre valeur à tous ces avantages mis en regard de ceux qu'elle ambitionne. La foi lui enseigne de quel côté se trouve son véritable intérêt. La mémoire lui représente où vont aboutir tous ces faux biens : elle lui remet sous les yeux la mort de plusieurs personnes de sa connaissance, qui en avaient joui en abondance ; elle lui rappelle comment pour quelques-unes cette mort a été subite, et dans quel prompt et universel oubli elles sont tombées. Elle lui rappelle en particulier que plusieurs de ceux qu'elle a connus au comble de la prospérité, ont été ensuite foulés aux pieds des passants, qu'elle-même a souvent traversé le lieu de leur sépulture. Elle l'oblige à arrêter ses regards sur leurs corps fourmillant d'innombrables vers. Je passe sous silence bien d'autres tableaux que la mémoire peut ici lui présenter.

En même temps sa volonté s'incline à aimer Celui en qui elle découvre tant d'amabilités, et dont elle a reçu de si nombreux témoignages d'amour qu'elle voudrait payer de retour en quelque chose. Surtout, elle est touchée de cette pensée que ce véritable Amant ne la quitte jamais, que toujours il l'accompagne, lui donnant l'être et la vie. Survient l'entendement pour lui montrer qu'eût-elle de longues années à vivre, elle ne saurait acquérir un meilleur ami, que le monde est plein de tromperies, que ces plaisirs dont le démon lui fait la peinture sont semés de chagrins, de soucis, de contradictions. Il lui dit que hors de ce château elle ne pourra trouver ni paix, ni sécurité, qu'il est temps de ne plus fréquenter les maisons étrangères, puisque la sienne est à même de lui fournir une infinité de biens, si elle consent à l'habiter. Et qui donc rencontre ainsi dans sa propre demeure tout ce dont il a besoin, et par-dessus tout, un Hôte si excellent, qui le mettra en possession de tous les trésors imaginables, pourvu qu'il renonce à imiter les égarements de l'enfant prodigue et à se repaître comme lui de la nourriture des pourceaux (1)?

Voilà, certes, des raisons bien capables de nous faire triompher des démons. Et cependant, ô mon Seigneur et mon Dieu! quand il s'agit des vanités du monde, quel ravage ne causent pas la coutume et le spectacle de cette multitude qui s'empresse à leur recherche! La foi est tellement morte en nous, que nous donnons plus de créance à ce qui frappe nos yeux, qu'aux vérités qu'elle nous enseigne; et pourtant, le malheur de ceux qui poursuivent ces biens

1. Cfr. Luc., xv, 16.

visibles n'est que trop apparent. Tout le mal provient des bêtes venimeuses avec lesquelles nous sommes en contact. Voyez une personne mordue par une vipère : le venin se répand dans ses veines et elle enfle par tout le corps. C'est ce qui nous arrive à nous-mêmes, et cela, parce que nous ne sommes point sur nos gardes. Il est clair qu'en tel état, il faut bien des remèdes pour guérir, et c'est une grande grâce de Dieu si l'on n'en meurt pas.

Oui, en vérité, l'âme endure ici de grandes souffrances. Si le démon, surtout, reconnaît à ses dispositions, à ses qualités, qu'elle est capable d'aller loin, il assemblera l'enfer entier pour la faire sortir du château. Ah! mon Maître! Que votre assistance est ici nécessaire! Sans elle, tout est impossible. Au nom de votre miséricorde, ne permettez pas que cette âme se laisse tromper et qu'elle renonce à son entreprise! Donnez-lui lumière pour reconnaître que de sa persévérance dépend tout son bien, et pour savoir s'éloigner des compagnies mauvaises.

A quiconque en est là, il sera extrêmement avantageux de fréquenter ceux qui s'adonnent à la vie spirituelle, et de se lier, non seulement avec les personnes qui habitent les mêmes Demeures, mais encore avec celles qui ont déjà pénétré dans les appartements plus intérieurs. Il trouvera dans leur société un grand secours, et, à force de les fréquenter, il en viendra peut-être à partager leur séjour. Mais, qu'il soit continuellement sur ses gardes pour ne pas se laisser vaincre. Si le démon le voit fermement résolu à perdre la vie, le repos et tout ce qu'il lui présente de séduisant, plutôt que de retourner à la première salle du château, il lâchera prise beaucoup plus vite.

Qu'il se montre homme de cœur et ne soit point du nombre de ces soldats qui se couchaient à plat ventre pour boire, alors qu'ils marchaient au combat, je ne me souviens plus sous quel chef (1). Mais qu'il se persuade résolument qu'il va livrer bataille à tous les démons et que, pour vaincre, il n'est pas de meilleures armes que celles de la croix. Voici une remarque que j'ai déjà faite ailleurs (2), mais elle est si importante que je la répète ici. Il faut entrer dans la carrière sans penser aux consolations : ce serait une manière trop basse d'entreprendre la construction d'un édifice si magnifique et si élevé. Ceux qui construisent sur le sable verront crouler leur bâtiment; ils n'en finiront point avec les dégoûts et les tentations. Et, en effet, ce ne sont pas ici les Demeures où la manne tombe du ciel. Ces Demeures sont plus avant; là tout se trouve au goût de l'âme, parce qu'elle ne veut plus que ce que Dieu veut.

C'est chose plaisante en vérité! Nous sommes encore aux prises avec mille entraves, mille imperfections, nos vertus ne sont pas capables de marcher seules, elles ne font que de naître — et Dieu veuille qu'elles aient commencé à paraître! — et avec cela, nous n'avons pas honte de vouloir des douceurs dans l'oraison, de nous plaindre des sécheresses! Que cela ne vous arrive jamais, mes sœurs. Embrassez la croix que votre Époux a portée, et comprenez bien que c'est à cela que vous devez tendre. Que celle d'entre vous qui pourra souffrir davantage pour son amour, souffre davantage, et elle sera la mieux partagée. Quant au reste, que ce soit pour vous l'accessoire. Si le Seigneur vous en fait

1. Gédéon (Jud., VII, 5).
2. *Vie*, chap. XI.

don, vous lui en rendrez de grandes actions de grâces.

Vous direz peut-être que pour ce qui est des épreuves extérieures, vous êtes toutes prêtes à les endurer, pourvu que Dieu vous console intérieurement. Sa Majesté sait mieux que nous ce qui nous convient, nous n'avons pas à lui donner conseil sur les dons à nous faire. Nous pourrions l'entendre nous dire à bon droit que nous ne savons ce que nous demandons (1). L'unique ambition de celui qui commence à faire oraison — n'oubliez pas ceci, c'est très important — doit être de travailler avec courage à rendre sa volonté conforme à celle de Dieu, de prendre toutes les résolutions, tous les moyens nécessaires pour y arriver. Du reste, soyez-en très certaines — et je le dirai plus loin, — en cela consiste tout entière la perfection la plus haute qu'on puisse atteindre dans le chemin spirituel. Plus cette conformité est parfaite, plus on reçoit du Seigneur, et plus on est avancé dans ce chemin. Ne vous imaginez pas qu'il y ait là des mystères, des choses inconnues et inouïes; non, tout notre bien est dans cette conformité.

Mais si nous faisons fausse route dès les premiers pas, en voulant que le Seigneur fasse notre volonté et qu'il nous conduise comme bon nous semble, quelle solidité peut avoir notre édifice? Faisons ce qui est en notre pouvoir et tâchons de nous défendre des bêtes venimeuses. Souvent le Seigneur veut que les mauvaises pensées nous poursuivent et nous tourmentent, sans que nous puissions nous en défaire, ou bien ce sont des sécheresses. Quelquefois même,

1. *Nescitis quid petatis.* (Math., xx, 22.)

il permet que nous soyons mordus, pour nous apprendre à mieux nous défendre et pour éprouver si nous avons un vif regret de l'avoir offensé. Si donc il vous arrive de tomber, ne perdez pas courage, mais avancez toujours. Dieu saura tirer le bien de votre chute même. Vous savez que le vendeur de thériaque, pour s'assurer si sa composition est bonne, avale d'abord du poison.

Quand le combat qu'il nous faut soutenir pour rentrer dans le recueillement ne servirait qu'à nous convaincre de notre misère et du tort considérable que nous cause la dissipation, ce serait déjà quelque chose. Et peut-il y avoir un plus grand mal que de ne plus nous retrouver nous-mêmes dans notre propre demeure? Comment espérer goûter du repos au dehors lorsqu'on n'en trouve point chez soi, quand ces amis si intimes, ces parents si proches, avec lesquels, bon gré mal gré, nous avons continuellement à vivre, je veux dire les puissances de notre âme, semblent elles-mêmes nous faire la guerre, comme pour se venger de celle que nos vices leur ont faite? La paix, la paix, mes sœurs! C'est la parole du Seigneur, et que de fois il l'a répétée à ses apôtres! Croyez m'en, si nous n'avons pas cette paix en notre demeure, si nous ne nous efforçons pas de l'y établir, nous ne la trouverons point chez les étrangers.

Qu'elle finisse, cette guerre! Au nom du sang que notre Sauveur a versé pour nous, je le demande à ceux qui n'ont pas encore commencé à rentrer en eux-mêmes! Quant à ceux qui ont commencé, je leur demande que la perspective du combat ne leur fasse point lâcher pied. Qu'ils considèrent que les rechutes sont pires que les chutes. Ils connaissent leur triste

état : qu'ils se confient en la miséricorde de Dieu et nullement en eux-mêmes. Alors ils verront comment Sa Majesté les conduira de Demeures en Demeures, et finira par les introduire dans une région où ces bêtes cruelles ne pourront plus ni les atteindre, ni les fatiguer, où eux-mêmes les tiendront en respect et se riront de leurs efforts, où, enfin, ils jouiront de beaucoup plus de biens qu'ils n'auraient pu en désirer, et cela dès cette vie.

Ainsi que je le disais en commençant, j'ai déjà indiqué ailleurs (1) comment vous devez vous comporter au milieu des troubles que le démon suscite en cette Demeure et comment, lorsqu'on tâche de se recueillir, il faut procéder, non à tour de bras, mais avec suavité, afin de pouvoir persévérer dans le recueillement. Je ne le répéterai donc pas ici. Je dirai seulement qu'à mon sens, il est très utile à une âme de communiquer avec des personnes expérimentées. En effet, vous pourriez vous figurer qu'en vous livrant à des occupations nécessaires, vous faites une grande brèche au recueillement. Mais, pourvu que nous n'abandonnions pas la partie, le Seigneur fera tourner toutes choses à notre avantage, même si nous ne trouvons personne pour nous instruire. Quand on s'est laissé distraire, il n'y a pas d'autre remède que de recommencer à se recueillir. Sinon, l'âme ira s'affaiblissant toujours, et encore Dieu veuille qu'elle s'en aperçoive !

Mais, pourra penser l'une d'entre vous, si c'est un si grand mal de retourner en arrière, il vaudrait peut-être mieux ne pas commencer, et se tenir hors du château. Je vous l'ai déjà dit au début, et c'est

1. *Vie*, chap. XI et XIX.

du reste la parole même du Seigneur : *Celui qui s'expose au péril y périra* (1) ; j'ai dit également que la porte par où l'on entre dans ce château, c'est l'oraison. Ainsi donc, nous figurer que nous entrerons dans le ciel sans entrer en nous-mêmes pour nous connaître, pour découvrir notre misère et les bienfaits de Dieu, ainsi que pour implorer sans cesse sa miséricorde, c'est une folie. Le même Seigneur nous dit aussi : *Personne ne montera à mon Père que par moi* (2). Je ne sais si ce sont bien là ses paroles, mais je crois que oui. Et encore : *Qui me voit, voit mon Père* (3). Mais si nous n'attachons jamais les yeux sur lui, si nous ne réfléchissons ni à nos obligations à son endroit, ni à la mort qu'il a endurée pour nous, je ne sais comment nous pourrons le connaître et produire des œuvres pour son service. Or, quelle valeur a la foi sans les œuvres ? Et celles-ci, à leur tour, quelle valeur peuvent-elles avoir si elles ne sont jointes aux mérites inestimables de Jésus-Christ, notre Trésor ? Enfin, qui nous excitera à aimer ce divin Seigneur ? Ah ! daigne Sa Majesté nous faire comprendre combien nous lui avons coûté cher, et nous pénétrer de ces vérités : que *le serviteur n'est pas au-dessus du maître* (4), que nous devons travailler pour arriver à la gloire, et qu'il nous est indispensable de prier, pour n'être pas à tout instant aux prises avec la tentation (5) !

1. *Qui amat periculum, in illo peribit.* (Eccl., III, 17.)
2. *Nemo venit ad Patrem nisi per me.* (Joan., XIV, 6.)
3. *Qui videt me, videt et Patrem* (Joan., XIV, 9.)
4. *Nec servus super dominum suum.* (Math., X, 24.)
5. *Orate ut non intretis in tentationem.* (Math., XXVI, 41.)

TROISIÈMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

A QUELQUE DEGRÉ D'ÉLÉVATION QUE L'ON SOIT PARVENU, IL NE FAUT JAMAIS SE CROIRE EN SURETÉ DURANT CET EXIL ET L'ON DOIT TOUJOURS MARCHER AVEC CRAINTE. QUELQUES-UNS DE CES POINTS POURRONT ÊTRE UTILES.

Sommaire. — *Misère de notre exil en ce bas monde — Effroi que cause à la sainte l'incertitude où l'on y vit. — Humble retour sur ses infidélités passées. — Erreur des âmes qui se plaignent des sécheresses. — Nécessité de l'humilité. — Nous ne devons aspirer qu'à servir Dieu parfaitement, afin de payer de retour les immenses bienfaits que nous en avons reçus. — Les consolations sont quelquefois le partage des âmes les plus faibles.*

A ceux que la miséricorde de Dieu a fait sortir victorieux de ces combats et que leur persévérance a introduits dans les troisièmes Demeures, quelles paroles adresserons-nous, sinon celles-ci : *Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur* (1) ! Ce n'est pas une petite grâce de Sa Majesté que je comprenne en ce moment le sens de ce verset en espagnol, tant j'ai l'esprit peu ouvert à cet égard. Oui, c'est avec raison que nous appellerons bienheureux celui qui en est là, car, s'il ne retourne pas en arrière, il est, autant

1. *Beatus vir qui timet Dominum.* (Ps. CXI, 1.)

que nous en pouvons juger, dans une voie sûre pour le salut. Comprenez par là, mes sœurs, combien il importe de remporter la victoire dans les combats précédents. En retour, j'en suis persuadée, le Seigneur ne manque jamais de mettre en sûreté de conscience, ce qui n'est pas un mince avantage. J'ai dit : en sûreté, et j'ai mal dit, car il n'y en a pas en cette vie. Comprenez-le bien, toutes les fois que je parlerai de sûreté, cela s'entend : si l'on ne retourne pas en arrière. Ah! quelle misère que celle de cette vie! Il en est de nous comme de ceux qui ont les ennemis à leur porte, qui ne peuvent ni dormir ni manger sans leurs armes, et sont dans une appréhension continuelle qu'on ne fasse brèche à leur forteresse.

O mon Seigneur! mon Trésor! Comment voulez-vous qu'on aime une si misérable vie? Pour ne pas désirer, pour ne pas demander d'en sortir, il ne faut rien moins que l'espérance de la perdre pour vous, ou du moins de l'employer tout de bon à votre service, et par-dessus tout, il faut l'assurance que c'est bien votre volonté qui nous y retient. S'il en est ainsi, ô mon Dieu, eh bien! soit, mourons avec vous, comme disait saint Thomas (1). Car vraiment, c'est mourir mille fois que de vivre sans vous et avec cette effrayante pensée que l'on peut vous perdre pour toujours.

Voilà pourquoi, mes filles, la béatitude que nous devons demander, c'est d'être en sécurité avec les bienheureux. Et, en effet, sous l'empire d'un pareil effroi, quel plaisir peut goûter celui dont tout le plaisir est de plaire à son Dieu? Songez-y bien, des saints,

1. *Eamus et nos ut moriamur cum eo.* (Joan., xi, 16.)

qui étaient dans cette disposition et de plus parfaites encore, sont tombés dans des péchés graves. Et nous n'avons pas l'assurance que Dieu nous tendra la main pour en sortir et pour faire pénitence comme eux. Je parle du secours particulier. En vérité, mes filles, en écrivant ceci mon effroi est tel, que je ne sais comment je puis tracer ces lignes. Je me demande même comment je puis vivre quand cette pensée se présente à mon souvenir, et elle m'est très ordinaire. Ah! mes filles, demandez à Sa Majesté qu'elle vive toujours en mon âme. Autrement, quelle sécurité puis-je avoir, après une existence aussi mal employée que la mienne?

Que l'aveu de cette vérité ne vous afflige point, comme elle vous a affligées d'autres fois, je m'en suis bien aperçue. Cela vient de ce que vous voudriez me voir une grande sainte, et vous avez raison. Je le voudrais aussi, mais que faire, si j'ai perdu ce bonheur, et cela uniquement par ma faute? Je ne saurais me plaindre de Dieu : Il y a, certes, assez mis du sien pour que vos désirs fussent réalisés. Non! je ne puis faire cet aveu sans verser des larmes! Et quelle confusion pour moi de voir que j'écris pour des personnes qui seraient en état de m'instruire! Qu'il m'a été pénible, cet ordre de l'obéissance! Mais c'est pour plaire à Dieu que je m'en acquitte : qu'il daigne permettre que vous en retiriez quelque profit! Priez-le aussi de pardonner à cette misérable et téméraire créature. Mon Dieu sait bien que je ne puis espérer qu'en sa miséricorde, et puisque je suis impuissante à changer ma vie passée, il ne me reste d'autre ressource que de recourir à cette divine miséricorde, de mettre ma confiance dans les mérites de son Fils et de la Vierge sa mère, dont je porte si

indignement l'habit. Vous, mes filles, qui le portez aussi, bénissez Dieu d'être les vraies filles de cette Souveraine. Avec une Mère si parfaite, vous n'avez plus à rougir de ma misère. Imitez ses vertus, voyez aussi quelle est la grandeur de cette Souveraine et quel avantage on retire de l'avoir pour Patronne, puisque mes péchés et mes démérites n'ont pu ternir le moins du monde le lustre d'un si saint Ordre.

Mais voici un conseil que je vous donne. Malgré la sainteté de l'Ordre et la perfection d'une telle Mère, ne vous croyez pas en sûreté. David était un grand saint, et vous savez ce que fut Salomon. Ne vous fiez ni à votre clôture ni à l'austérité de votre vie ; ne vous appuyez ni sur votre occupation constante des choses de Dieu, ni sur vos continuels exercices d'oraison, ni sur votre séparation des choses de la terre, ni sur l'horreur qu'il vous semble en avoir. Tout cela est bon ; mais, comme je l'ai dit, cela ne suffit pas pour nous ôter tout sujet de crainte. Ainsi, répétez ce verset et rappelez-le souvent à votre souvenir : *Beatus vir qui timet Dominum.*

Je ne sais plus ce que je disais, tant je me suis éloignée de mon sujet. Aussi bien, quand je reporte les yeux sur moi-même, je me sens les ailes coupées et je deviens incapable de rien dire de bon : n'y pensons donc plus pour le moment.

Je reviens à ce que j'avais commencé à dire des âmes qui sont entrées dans les troisièmes Demeures. Le Seigneur ne leur a pas accordé une petite faveur en leur faisant franchir les premières difficultés, il leur en a fait une très grande, au contraire. Par la divine bonté, ces âmes sont, je crois, nombreuses dans le monde. Elles ont un grand désir de ne pas offenser la divine Majesté ; elles évitent même les

péchés véniels; elles aiment la pénitence: elles ont leurs heures de recueillement; elles emploient utilement le temps; elles s'exercent dans les œuvres de charité envers le prochain. Tout est bien réglé en elles : leurs paroles, leurs habits, le gouvernement de leur maison, si elles en ont une à conduire. Certes, c'est là un état digne d'envie, et rien, ce semble, ne peut empêcher ces âmes de pénétrer jusqu'à la dernière Demeure. Effectivement, si elles le veulent, le Seigneur ne leur en refusera pas l'entrée, car leur disposition est excellente et bien propre à leur attirer toute sa faveur.

O Jésus! s'en trouvera-t-il une seule parmi vous pour dire qu'elle ne veut pas d'un si grand bien, surtout si elle a déjà surmonté ce qu'il y a de plus pénible? Nulle ne le dira, certainement. Toutes nous assurons le vouloir. Mais il faut quelque chose de plus pour que Dieu soit maître absolu d'une âme, et le dire ne suffit pas. Le jeune homme à qui Notre-Seigneur demanda s'il voulait être parfait, en est la preuve (1). Depuis que je parle de ces troisièmes Demeures, ce jeune homme m'est sans cesse présent à l'esprit, parce que nous faisons comme lui, au pied de la lettre. Le plus souvent, c'est de là que viennent les grandes sécheresses qu'on éprouve dans l'oraison. Il est vrai qu'elles peuvent avoir d'autres causes. Je ne parle pas de certaines peines intérieures, vraiment intolérables, qu'endurent beaucoup d'âmes vertueuses sans qu'il y ait aucunement de leur faute, et dont le Seigneur, au reste, les fait toujours sortir avec avantage. Il y a aussi les souffrances causées par la mélancolie et par d'autres

1. Cfr. Math., xix, 16-22.

infirmités. Enfin il faut, en tout, mettre à part les jugements de Dieu. Mais, à mon avis, la cause la plus ordinaire des sécheresses est celle que je viens de dire. Comme ces âmes se sentent dans la disposition de ne commettre pour rien au monde un péché mortel — beaucoup même ne voudraient pas commettre avec advertance un péché véniel, — comme elles voient de plus qu'elles font un bon usage de leur temps et de leurs biens, elles souffrent impatiemment qu'on leur ferme la porte de l'appartement de notre Roi, dont elles se regardent à juste titre comme les vassales. Et elles ne réfléchissent pas que sur le grand nombre des vassaux d'un roi de la terre, tous n'ont pas entrée dans sa chambre.

Entrez, entrez dans votre intérieur, mes filles, dépassez vos petits actes de vertu. Comme chrétiennes, vous êtes tenues à tout cela, et à bien davantage. Contentez-vous d'être les vassales de Dieu, et ne portez pas vos prétentions si haut, que vous risquiez de tout perdre. Considérez les saints qui sont entrés dans la chambre de ce Roi, et vous verrez quelle distance nous sépare d'eux. Ne demandez pas ce que vous n'avez pas mérité. Après avoir offensé Dieu comme nous l'avons fait, il ne devrait même pas nous venir à l'esprit que nous pourrons jamais, quels que soient nos services, mériter pareille faveur.

O humilité ! humilité ! Je ne sais pourquoi je suis quelque peu tentée de croire que si ces personnes s'affligent tant des sécheresses, c'est qu'elles manquent un peu de cette vertu. Encore une fois, je laisse de côté ces grandes peines intérieures que j'ai mentionnées, et qui sont bien autre chose qu'un simple manque de dévotion. Éprouvons-nous nous-

mêmes, mes sœurs, ou laissons Dieu nous éprouver : il sait bien le faire, quoique souvent nous nous refusions à le comprendre.

Revenons maintenant à ces âmes si bien réglées. Examinons ce qu'elles font pour Dieu, et nous ne tarderons pas à découvrir que nous n'avons aucun motif de nous plaindre de lui. Si, au moment où il nous dit ce que nous avons à faire pour être parfaits, nous lui tournons le dos et nous en allons tout tristes, comme le jeune homme de l'Evangile, que voulez-vous qu'il fasse, lui qui doit mesurer la récompense sur l'amour que nous lui portons ? Cet amour, mes filles, ne doit pas être un vain fruit de l'imagination, mais se prouver par les œuvres. Ne vous figurez pas cependant que Dieu ait besoin de nos œuvres ; ce qu'il lui faut, c'est la détermination de notre volonté.

Il nous semblera peut-être que pour nous la chose est faite : nous portons l'habit religieux, nous l'avons pris de plein gré, nous avons abandonné pour Dieu les choses de ce monde et tout ce que nous possédions, et quand il ne s'agirait que des filets de saint Pierre, celui-là, aux yeux de Dieu, donne beaucoup qui donne ce qu'il a. Cette disposition est excellente, sans doute, mais pourvu qu'on y persévère et qu'on ne retourne point, ne fût-ce que par le désir, au milieu des animaux malfaisants des premières salles. C'est même indubitable : si l'on persévère dans ce dépouillement et cet abandon de tout, on obtiendra ce qu'on désire. A une condition cependant, entendez-le bien, c'est qu'on se regardera comme un serviteur inutile (1), suivant

1. *Servi inutiles sumus; quod debuimus facere, fecimus.* (Luc., XVII, 10.)

la parole de saint Paul — ou de Jésus-Christ — et qu'on sera bien convaincu que non seulement nous n'avons aucun droit à recevoir de notre Maître des faveurs de ce genre, mais que nous lui sommes plus redevables que d'autres par cela même que nous en avons plus reçu. Quoi que nous fassions pour un Dieu si généreux, qui est mort pour nous, qui nous a créés et qui nous conserve l'être, ne devons-nous pas nous estimer heureux de nous acquitter d'une partie des obligations que nous lui avons pour nous avoir servis comme il l'a fait ? C'est à regret que j'emploie cette expression, et pourtant ce n'est que la vérité, car notre divin Maître, dans tout le cours de sa vie, n'a fait autre chose que de nous servir. Et allons-nous, en plus, lui demander des faveurs et des joies spirituelles ?

Pesez avec attention, mes filles, certains points que je ne fais qu'indiquer ici confusément, faute de savoir bien m'expliquer. Le Seigneur vous en donnera l'intelligence. Les sécheresses alors produiront en vous l'humilité, et non l'inquiétude, comme le voudrait le démon. Croyez-le, quand une âme est véritablement humble, Dieu ne lui accordât-il jamais de consolations, il lui donnera une paix et une conformité à sa volonté qui la rendront plus heureuse que d'autres avec leurs consolations. Souvent, comme vous l'avez lu, Sa Majesté donne ces consolations aux plus faibles, et je pense que ceux-ci ne voudraient pas les changer contre les énergies des âmes qui marchent par la voie des sécheresses. C'est que nous aimons mieux le plaisir que la croix. O Seigneur, toi qui connais toute vérité, éprouve-nous toi-même, afin que nous arrivions à nous connaître !

CHAPITRE II

DES SÉCHERESSES DANS L'ORAISON ET DES IMPERFECTIONS OU L'ON PEUT TOMBER. COMBIEN NOUS AVONS BESOIN DE NOUS ÉPROUVER NOUS-MÊMES ET COMMENT LE SEIGNEUR ÉPROUVE CEUX QUI HABITENT CES DEMEURES.

SOMMAIRE. — *Illusions que les âmes peuvent se faire sur leurs dispositions intérieures. — Exemples de ces illusions. — La sainte engage ses filles à s'éprouver elles-mêmes. — Combien l'humilité l'emporte sur l'austérité corporelle. — Pourquoi il est bon de faire connaître les faveurs que Dieu accorde aux âmes. — La perfection ne consiste pas dans les goûts spirituels, mais dans l'amour et les œuvres. — Conseils aux âmes qui habitent les troisièmes Demeures.*

J'ai connu plusieurs personnes — je crois même pouvoir dire un grand nombre — qui étaient parvenues à l'état dont je viens de parler. Autant qu'on en pouvait juger, elles avaient vécu de longues années dans cette rectitude et cette composition, tant intérieures qu'extérieures. Et après cela, lorsqu'elles auraient dû, ce semble, dominer le monde de bien haut, ou du moins en être entièrement désabusées, Sa Majesté ne les a pas plutôt éprouvées en choses assez légères, qu'elles sont tombées dans une inquiétude et une angoisse de cœur extraordinaires. J'en étais interdite et même effrayée. Donner des avis à ces personnes, inutile d'y songer : faisant depuis si longtemps profession de vertu, elles se croient à même d'enseigner les autres et se persuadent avoir toutes les raisons

du monde d'être sensibles à leurs épreuves. Pour moi, je ne connais pas d'autre moyen de les consoler que de se montrer très affligé de leur peine, et on l'est, en effet, de les voir sujettes à pareille misère. Quant à contredire leur manière de voir, il faut bien s'en garder, car elles ajustent si bien les choses dans leur esprit qu'elles croient s'affliger pour l'amour de Dieu. En un mot, elles ne se rendent pas compte qu'il y a de l'imperfection dans leur fait : autre illusion bien regrettable chez des personnes si avancées ! Qu'elles ressentent ces épreuves, rien d'étonnant : à mon avis pourtant, une peine qui porte sur de pareils sujets devrait être de courte durée. Mais enfin, Dieu veut que ses élus touchent du doigt leur misère, et dans ce but, il lui arrive souvent de suspendre un peu l'action de sa grâce. C'en est assez pour qu'ils se voient clairement tels qu'ils sont. Que ce soit de la part de Dieu un moyen de les mettre à l'épreuve, la chose est bien claire, puisque sur l'heure ils découvrent en quoi ils ont manqué, et parfois se voir, en dépit de leurs efforts, sensibles aux accidents de cette vie, et à des accidents assez légers, les afflige plus que l'objet même de leur chagrin. Selon moi, Dieu use à leur égard d'une grande miséricorde, et leur imperfection, toute réelle qu'elle est, leur devient très profitable au point de vue de l'humilité.

Chez les personnes dont je parle, il en va tout autrement. Dans leur pensée, je le répète, elles canonisent leurs épreuves, et elles voudraient les voir canonisées par les autres. Je vais en donner quelques exemples, qui nous aideront à nous connaître et à nous éprouver nous-mêmes, avant que le Seigneur nous éprouve, car c'est un grand point

que d'être prévenu et de se bien connaître soi-même.

Une personne riche, sans enfants, sans autres héritiers à qui elle puisse tenir à laisser sa fortune, subit une perte d'argent : néanmoins, avec ce qui lui reste, elle est sûre de ne manquer du nécessaire, ni pour elle ni pour sa maison, tant s'en faut. Si elle est aussi troublée, aussi inquiète, que s'il ne lui restait pas seulement un pain pour se nourrir, comment Notre-Seigneur pourra-t-il lui demander de tout quitter pour lui ? Elle vous dira que si elle s'afflige, c'est à cause des pauvres. Pour moi, je suis persuadée qu'en pareil cas, ce que Dieu me demande, ce n'est pas que j'aie semblable charité, mais que je me soumette à ce qu'il fait, et, tout en prenant les mesures en mon pouvoir, que je conserve mon âme dans la paix. Si cette personne n'y arrive point, parce que le Seigneur ne l'a pas encore élevée à ce degré de vertu, c'est bien, patience ! Mais qu'elle reconnaisse du moins qu'elle n'a pas encore acquis la liberté d'esprit. Elle se disposera ainsi à la recevoir du Seigneur, à qui elle la demandera.

Une personne a largement de quoi vivre et même au delà. On lui présente un moyen d'augmenter son bien. Si c'est un présent qu'on lui fait, passe encore. Mais si elle travaille dans ce but, et si, ayant réussi, elle cherche à acquérir toujours davantage, eût-elle la meilleure intention du monde — et elle l'a sans doute, puisque, encore une fois, nous parlons de personnes d'oraison et de vertu, — vous pouvez être sûres qu'elle n'arrivera pas aux Demeures voisines de celles du Roi.

Il se produit quelque chose d'analogue lorsque ces personnes rencontrent une occasion d'être mépri-

sées, ou simplement d'endurer quelque peu dans leur honneur. Souvent, il est vrai, Dieu, qui aime à honorer la vertu en public, leur fera la grâce de le supporter patiemment, afin que leur réputation n'ait point à en souffrir, ou bien encore pour les récompenser ainsi de leurs services. Notre divin Maître est si bon ! Néanmoins, il leur reste une inquiétude dont elles ne peuvent se défaire, et qui ne les abandonnera pas de sitôt. Hélas ! Ne sont-ce pas là ces personnes qui depuis si longtemps méditent sur ce que Notre-Seigneur a souffert, sur les avantages que l'on trouve à souffrir, et qui même désirent les souffrances ? Que dis-je ! elles voudraient que tout le monde menât une vie aussi réglée que la leur, et Dieu veuille qu'elles ne se persuadent pas que si elles s'affligent, c'est de voir les autres offenser Dieu, que même elles ne regardent point leur chagrin comme méritoire !

Ceci, mes sœurs, vous paraîtra peut-être hors de propos et ne s'adressant pas à vous, puisque nous ne nous trouvons pas dans des situations de ce genre : nous n'avons pas de biens, nous n'en désirons point, nous ne travaillons pas à en acquérir, et personne ne vient nous dire des injures. Ces comparaisons, je le reconnais, ne sont guère de mise chez nous ; elles trouvent cependant leur application dans bien des circonstances qui peuvent se présenter, et qu'il ne convient pas de spécifier ici. Ces petites épreuves, quoique différentes de celles que j'ai rapportées, vous aideront à juger si vous êtes entièrement dépouillées des biens dont vous avez fait l'abandon. Par là vous pourrez très bien vous éprouver vous-mêmes, et voir si vous êtes maîtresses de vos passions. Croyez-moi, la grande

affaire n'est pas de porter un habit religieux, mais de travailler à pratiquer les vertus, à soumettre en toutes choses sa volonté à celle de Dieu, afin que notre vie se déroule dans les conditions choisies par lui, à ne point vouloir que notre volonté se fasse, mais la sienne. Si nous n'en sommes pas encore là, je le répète : humilions-nous ! L'humilité est l'onguent qui referme toutes nos blessures. Si cette vertu est réellement en nous, le chirurgien, qui est Dieu, pourra tarder un peu à venir, mais à la fin il viendra et nous guérira.

Ces personnes sont aussi mesurées dans leurs pénitences que dans toute leur conduite. Elles tiennent beaucoup à la vie, mais pour l'employer au service de Notre-Seigneur, ce qui n'a rien de répréhensible; aussi sont-elles très discrètes dans l'usage des mortifications afin de ne point compromettre leur santé. N'ayez pas peur qu'elles se tuent. Leur raison se possède parfaitement, et l'amour, chez elles, n'est pas assez fort pour la mettre en délire. Mais je voudrais, moi, que la raison même nous portât à ne pas nous contenter d'avancer dans le service de Dieu de ce pas toujours égal, si égal que jamais il ne nous conduit au terme. Comme nous croyons avancer, et que, de plus, nous nous fatiguons — car, vous pouvez m'en croire, cette façon de cheminer est terriblement lassante, — ce sera déjà beaucoup si nous ne nous égarons pas. Mais, dites-moi, mes filles, si, pour se rendre d'un pays dans un autre, on pouvait n'employer que huit jours, serait-il raisonnable de rester un an en chemin, exposé aux inconvénients des auberges, des neiges, des pluies et des mauvais chemins? Ne vaudrait-il pas mieux en finir une bonne fois, surtout si, à tous ces incon-

vénients, se joignait le danger de rencontrer des serpents ? Oh ! qu'ici je puis parler à bon escient ! Et encore, Dieu veuille que je n'en sois plus là ! Souvent, il me semble le contraire.

Quand nous marchons d'une manière si raisonnable, tout nous devient occasion de chute, parce que tout nous fait peur, et de là vient qu'on n'ose avancer. Comme si nous pouvions arriver aux Demeures dont il s'agit, et que d'autres fissent le chemin pour nous ! Puisque c'est impossible, ranimons notre courage, mes filles, pour l'amour de Notre-Seigneur. Remettons entre ses mains notre raison et nos craintes, oublions notre faiblesse naturelle, qui trop souvent occupe notre attention. A nos supérieurs de prendre soin de nos corps ! C'est leur affaire. Pour nous, ne songeons qu'à hâter le pas, afin de contempler notre Maître. Nous n'avons que peu ou point de soulagement, et cependant la sollicitude pour notre santé pourrait encore nous tromper. Du reste, cette sollicitude ne vous donnera pas une santé meilleure, je suis à même de vous le certifier.

Je le sais aussi, la grande affaire n'est pas l'austérité corporelle, qui, après tout, est accessoire. Selon moi, marcher rapidement, c'est avoir beaucoup d'humilité. Et si vous l'avez bien compris, c'est là, j'en suis persuadée, ce qui manque aux personnes qui n'avancent pas. Soyons toujours portées à croire que nous n'avons fait que peu de chemin, et que nos sœurs, au contraire, avancent à grands pas : enfin, ne nous contentons point de désirer qu'on nous croie les plus imparfaites de toutes, mais faisons nos efforts pour qu'on en soit convaincu. Avec cela, l'état d'une âme dans cette Demeure est

excellent. Mais autrement, nous resterons toute notre vie au même point, sous l'étreinte de mille peines, de mille misères. Y a-t-il rien de plus pénible et de plus ennuyeux que de n'avoir pas su se laisser soi-même? On marche accablé sous le faix de sa terrestre misère, pendant que les autres montent librement jusqu'aux appartements dont il me reste à parler.

Le Seigneur ne laisse pas de récompenser les âmes des troisièmes Demeures en Dieu juste et même miséricordieux — qui donne toujours bien au delà de nos mérites, — et cela, en leur accordant des consolations bien supérieures à celles que procurent les plaisirs et les divertissements d'ici-bas. Mais je ne crois pas qu'il leur donne beaucoup de goûts spirituels, quelques-uns seulement, en vue de les porter, par ce coup d'œil jeté sur les autres Demeures, à entrer dans les dispositions requises pour s'y voir admis.

Il vous semblera peut-être que consolations et goûts spirituels, c'est tout un, et vous me demanderez pourquoi je les désigne sous des noms divers. A mon sens, il y a entre les uns et les autres une grande différence, mais je puis me tromper. Je dirai ce que j'en pense dans la quatrième Demeure, qui suivra celle-ci. Comme j'aurai à y expliquer ces goûts spirituels — car c'est là que Dieu les accorde — il sera plus à propos d'en parler alors. Bien qu'à première vue il semble inutile de traiter pareil sujet, vous ne serez peut-être pas sans en retirer quelque profit : connaissant distinctement les uns et les autres, vous pourrez vous attacher à ce qu'il y a de meilleur. De plus, les âmes que Dieu élève à ce degré trouveront dans ce que je vais dire un

grand sujet de consolation. Quant à celles qui s'imaginent n'avoir plus rien à désirer, elles y trouveront de quoi se confondre, et si elles ont de l'humilité, un motif de rendre grâce à Dieu. Supposé, au contraire, que cette vertu leur fasse quelque peu défaut, elles en éprouveront intérieurement un certain dépit, bien à tort toutefois, car la perfection ne consiste pas dans les goûts, mais dans l'amour et dans les œuvres accomplies selon la justice et la vérité, et c'est là aussi ce qui détermine la récompense.

Vous me direz : S'il en est ainsi — et c'est bien l'exacte vérité, — à quoi sert de s'occuper de ces grâces intérieures et d'expliquer en quoi elles consistent ? Je l'ignore ; qu'on le demande à ceux qui m'ont ordonné d'écrire. Mon devoir à moi est d'obéir, non de disputer avec les supérieurs, ce qui ne convient nullement.

Je puis cependant vous dire ceci, en toute sincérité. Avant d'avoir reçu des faveurs de ce genre, et alors que ma propre expérience ne m'avait pas encore appris en quoi elles consistent, que je pensais même l'ignorer toujours — et à juste titre, ç'eût été trop de bonheur pour moi de savoir ou de conjecturer que j'agréais à Dieu en quelque chose, — m'arrivait-il de lire des livres traitant de ces faveurs, de ces consolations accordées par le Seigneur aux âmes qui le servent, j'en éprouvais une joie incroyable et je me sentais poussée à en bénir Dieu de tout mon cœur. Si, toute mauvaise que j'étais, j'en agissais de la sorte, les âmes vertueuses et humbles y mettront évidemment bien plus d'ardeur encore. N'y en eût-il qu'une seule qui en prît sujet de donner à Dieu ne fût-ce qu'une louange seulement,

il faudrait, selon moi, traiter cette matière et faire comprendre quelles consolations et quelles délices nous perdons par notre faute. Mais il y a plus, car ces joies, lorsqu'elles viennent de Dieu, sont accompagnées d'une abondance d'amour et de force qui permet d'avancer moins péniblement, comme aussi de croître en bonnes œuvres et en vertus. Ne pensez pas que nos efforts pour nous y disposer soient superflus. Si, cependant, vous en êtes privées sans qu'il y ait de votre faute, Dieu, qui est juste, vous donnera par d'autres voies ce que, dans des vues connues de lui, il vous refuse par celle-ci. Ses secrets sont impénétrables, mais ce qui est hors de doute, c'est que vous recevrez ce qui vous sera le plus avantageux.

Les âmes qui, par la volonté de Dieu, sont arrivées à cette Demeure — faveur qui n'est pas petite, car elles sont bien près de monter plus haut, — ne peuvent, à mon avis, rien faire de plus utile que de s'exercer beaucoup à une prompte obéissance. Même aux personnes étrangères à l'état religieux, il serait très avantageux d'avoir, à l'exemple de plusieurs, un guide dont elles suivent les avis, afin de ne faire en rien leur propre volonté ; car c'est là d'ordinaire la cause de notre perte. Mais elles ne doivent pas en chercher un qui soit, comme on dit, de leur humeur et qui marche avec autant de circonspection. Il faut qu'elles en choisissent un parfaitement désabusé des choses d'ici-bas, car, pour arriver à se bien connaître, rien n'est plus utile que de communiquer avec des personnes qui savent ce que vaut le monde. Lorsqu'on les voit réaliser, et avec tant d'aisance, des choses qu'on croyait impossibles, c'est un immense encouragement. Témoins de leur essor élevé, nous

nous risquons, ce semble, à voler à notre tour. Tels les petits oiseaux, lorsqu'ils apprennent à se servir de leurs ailes. Leur vol n'est pas tout d'abord bien puissant, mais peu à peu ils en viennent à imiter leurs pères et mères. Ceci est extrêmement avantageux, je le sais.

Si résolues que soient ces personnes à ne pas offenser Dieu, elles feront sagement d'en éviter les occasions. Voisines encore des Demeures précédentes, elles pourraient aisément y retourner. Leurs forces ne sont pas fondées sur le roc, comme celles des âmes déjà exercées à la souffrance, qui savent combien les tempêtes du monde sont peu redoutables, ses plaisirs peu dignes d'envie. Une de ces grandes persécutions que le démon sait si bien ourdir pour notre ruine, pourrait les ramener à ces dangereux plaisirs; et tandis que, par un bon zèle, elles chercheraient à retirer les autres du péché, elles n'auraient pas la force de résister elles-mêmes aux attaques dont elles seraient l'objet.

Prenons bien garde à nos propres défauts et ne nous occupons pas de ceux d'autrui. C'est l'ordinaire de ces personnes si bien réglées de prendre ombrage de tout. Et peut-être aurions-nous beaucoup à apprendre, pour l'essentiel, de ceux dont la conduite nous étonne. Sous le rapport du maintien extérieur, de la manière de traiter avec le prochain, nous les surpassons, c'est possible. Mais si tout cela est estimable, ce n'est pas le plus important. En outre, cela ne nous donne pas le droit d'exiger que tout le monde marche par notre chemin, ni de nous mettre à enseigner aux autres celui de la vie spirituelle, alors que peut-être nous ne savons pas ce que c'est. Avec ces grands désirs du

bien des âmes, que, soi-disant, Dieu nous inspire, nous pouvons, mes sœurs, nous tromper beaucoup. Ainsi, le meilleur est de faire ce que prescrit notre règle, c'est-à-dire de vivre toujours en silence et en espoir (1). Le Seigneur prendra soin des âmes qui lui sont chères, et, si nous avons soin de l'en supplier, nous leur serons, sa grâce aidant, extrêmement utiles. Bénédiction sans fin lui soit rendue !

1. *In silentio et in spe erit fortitudo vestra.* (Is., xxx, 15.)

QUATRIÈMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

DIFFÉRENCE QUI EXISTE ENTRE LES CONSOLATIONS, LES TENDRES SENTIMENTS DE DÉVOTION QU'ON ÉPROUVE DANS L'ORAISON, ET LES GOUTS SPIRITUELS. CELLE QUI ÉCRIT FUT TRÈS HEUREUSE D'APPRENDRE QUE L'IMAGINATION ET L'ENTENDEMENT NE SONT PAS UNE MÊME CHOSE. CE CHAPITRE SERA UTILE AUX PERSONNES DISTRAITES DANS L'ORAISON.

SOMMAIRE. — *Combien l'assistance de l'Esprit-Saint est nécessaire lorsqu'il s'agit de parler des faveurs surnaturelles. — Utilité des tentations. — Les sentiments de dévotion peuvent s'obtenir par des efforts. — Conseils aux âmes qui s'exercent à les acquérir. — Ce que c'est que l'amour véritable. — Encouragement aux personnes qui s'effraient de l'égarement de leurs pensées dans la prière.*

Avant d'aborder ces quatrièmes Demeures, j'avais bien besoin de me recommander, comme je viens de le faire, à l'Esprit-Saint et de le supplier de parler dorénavant à ma place, afin que je puisse vous entretenir d'une manière suffisamment claire des Demeures dont il me reste à traiter. C'est de choses surnaturelles qu'il s'agit maintenant. J'aurai donc la plus grande difficulté à les bien expliquer, à moins que Notre-Seigneur ne s'en charge lui-

même, comme il l'a fait déjà pour un autre écrit (1), où j'ai consigné, il y a environ quatorze ans, ce dont j'avais alors reçu l'intelligence. J'ai maintenant, ce me semble, un peu plus de lumières sur ces faveurs accordées à certaines âmes ; mais il y a loin de là à savoir les exposer. Que Notre-Seigneur daigne le faire lui-même, s'il doit en résulter quelque bien : sinon qu'il ne tienne pas compte de ma demande.

Comme ces Demeures sont déjà plus voisines de celles qu'habite le Roi, leur beauté est très grande. Elles présentent aux regards et à l'intelligence des choses si délicates, que l'entendement a beau faire effort pour trouver des termes qui les rendent exactement, il est impossible qu'elles ne restent encore bien obscures pour les personnes qui n'en ont point l'expérience. Celles qui ont cette expérience me comprendront très bien, surtout si l'expérience est grande.

On pensera peut-être que pour atteindre ces Demeures, il faut avoir séjourné longtemps dans les autres. D'ordinaire, il est vrai, il faut avoir passé par la Demeure précédente : mais, comme vous l'avez sans doute entendu dire bien des fois, ce n'est pas une règle absolue. Dieu accorde ses dons quand il veut, comme il veut, et à qui il veut. Ses biens sont à lui : il ne fait tort à personne.

Les bêtes venimeuses entrent rarement dans ces Demeures, et lorsqu'elles y pénètrent, au lieu de nuire, elles apportent plutôt de l'avantage. A mon avis, il est bien préférable, en ce degré d'oraison, qu'elles y entrent et fassent la guerre à l'âme, parce que, si elle n'était point tentée, le démon pourrait

1. Le livre de la *Vie*.

mêler ses illusions aux goûts qui viennent de Dieu et lui causer ainsi bien plus de dommage que n'en apporteraient les tentations elles-mêmes : du moins, il diminuerait sa récompense, en éloignant d'elle les occasions de mérites et en la laissant dans un transport habituel. Quand ce transport ne varie point, je ne le regarde pas comme sûr, car je ne crois pas possible que l'esprit du Seigneur demeure en nous en même état durant notre exil.

Comme je l'ai annoncé, je vais dire maintenant la différence qu'il y a entre les consolations qu'on trouve dans l'oraison et les goûts spirituels. On peut, ce semble, donner le nom de consolations aux sentiments de bonheur que nous nous procurons au moyen de la méditation et des prières adressées à Notre-Seigneur. Ces consolations procèdent de notre nature, bien que pourtant Dieu y ait une part de concours, et c'est dans ce sens qu'il faut toujours prendre mes paroles, car nous ne pouvons absolument rien sans Dieu. Elles naissent donc de l'acte louable que nous accomplissons, elles sont en quelque sorte le fruit de notre travail, et, par le fait, c'est très justement que nous nous réjouissons de l'avoir si bien employé. Mais, si nous y réfléchissons bien, nous verrons que beaucoup des choses d'ici-bas font naître en nous une consolation analogue : par exemple, une fortune qui échoit inopinément, l'arrivée soudaine d'une personne qu'on aime beaucoup, l'heureuse issue d'intérêts graves, d'affaires importantes, qui nous attirent l'approbation générale, le retour d'un mari, d'un frère, d'un fils, que l'on croyait mort et que l'on voit arriver plein de vie. J'ai vu une grande joie faire verser des larmes, et cela m'est arrivé quelquefois à moi-même. Ces

consolations sont naturelles. Eh bien! à mon avis, celles que nous procurent les choses de Dieu le sont également. Les premières n'ont rien de mauvais, mais les secondes sont plus nobles, car enfin, si elles procèdent de nous, elles se terminent à Dieu. Les goûts, au contraire, commencent en Dieu, et se font ensuite sentir à nous, nous procurant autant de plaisir que les consolations dont j'ai parlé, et même bien davantage.

O Jésus! que je voudrais me bien expliquer en ce moment! Je crois percevoir entre les unes et les autres une différence très réelle, et je n'ai pas le talent de me faire comprendre. Daignez vous en charger, Seigneur! Je me souviens en ce moment d'un verset qui termine le dernier psaume que nous récitons à prime. Il finit ainsi : *Cum dilatasti cor meum* (1). Les personnes qui ont une grande expérience de ces faveurs n'ont pas besoin d'autre chose pour saisir la différence qui distingue les consolations et les goûts; aux autres, il faut quelques explications de plus.

Les consolations ne dilatent pas le cœur : au contraire, elles le resserrent ordinairement quelque peu, sans rien diminuer toutefois du bonheur qu'on éprouve en voyant que Dieu est le sujet de cette émotion. On verse quelques larmes de douleur, qui semblent en quelque sorte excitées par la passion. A la vérité, j'ai peu la connaissance de ces passions de l'âme; elle m'eût aidée à m'expliquer. Ignorante comme je le suis, je ne connais guère non plus ce qui procède des sens et du tempérament. Et cependant cette connaissance m'aurait rendue capable de

1. Lorsque vous avez dilaté mon cœur. (Ps. CXVIII, 32.)

m'exprimer, car, d'autre part, j'ai celle que donne l'expérience. Le savoir et la doctrine sont en tout d'un grand secours.

Voici ce que j'ai éprouvé moi-même touchant ce degré d'oraison, je veux dire ces jouissances et ces consolations spirituelles que procure la méditation. Si je commençais à pleurer sur la Passion, je ne pouvais plus m'arrêter, et je finissais par en avoir la tête brisée ; si je pleurais mes péchés, c'était la même chose. En cela, Notre-Seigneur me faisait une grande grâce. Je ne veux pas examiner maintenant lequel vaut mieux, des consolations ou des goûts ; je cherche seulement à faire comprendre en quoi ils diffèrent. Quelquefois, les larmes que nous versons ainsi et les désirs qui les accompagnent viennent en partie de notre tempérament, en partie de la disposition où nous sommes ; mais enfin, quand cela serait, ils se terminent à Dieu. Il faut les estimer beaucoup, pourvu que l'humilité fasse bien comprendre qu'on n'en est pas meilleur. En effet, il n'est pas certain que tout cela vienne de l'amour, et dans ce cas, ce serait encore un don de Dieu.

Les âmes qui habitent les Demeures précédentes ont généralement ces sentiments de dévotion. Chez elles, c'est le travail de l'esprit qui est presque tout ; elles s'emploient à discourir avec l'entendement, à méditer, et elles ont raison, puisqu'elles n'ont pas reçu davantage. Néanmoins, elles feraient bien de s'occuper quelque temps à produire de leur mieux des actes, à donner des louanges à Dieu, à se réjouir de sa bonté, de ses infinies perfections, à désirer son honneur et sa gloire, car tout cela est très propre à enflammer la volonté. Lorsque le Seigneur les portera à produire ces actes, qu'elles se gardent bien

d'y renoncer pour achever leur méditation ordinaire.

Comme j'ai traité ce sujet ailleurs avec beaucoup d'étendue (1), je n'en parlerai pas davantage ici. Je tiens seulement à bien vous avertir que pour faire de grands progrès dans ce chemin et monter à ces Demeures qui sont l'objet de nos désirs, l'essentiel n'est pas de penser beaucoup, mais d'aimer beaucoup; ainsi donc, attachez-vous de préférence à ce qui enflammera davantage votre amour. Mais peut-être ne savez-vous pas bien ce que c'est qu'aimer, et je ne m'en étonnerais guère. Eh bien! aimer, ce n'est pas avoir beaucoup de goûts spirituels, c'est être fermement résolu de contenter Dieu en tout, c'est faire tous ses efforts pour ne pas l'offenser, c'est le prier sans cesse pour l'accroissement de l'honneur et de la gloire de son Fils, pour l'exaltation de l'Eglise catholique.

Voilà les marques de l'amour. Mais n'allez pas vous figurer que la grande affaire soit de ne jamais penser à autre chose, et que, si l'on se distrait un moment, tout soit perdu. Pour moi, je me suis vue plus d'une fois en bien grande angoisse à cause du tumulte intérieur des pensées, et il n'y a pas beaucoup plus de quatre ans que j'ai reconnu par ma propre expérience que le mouvement de la pensée — ou, pour parler plus clairement, l'imagination — — ce n'est pas la même chose que l'entendement. Je m'en informai auprès d'un théologien, et il me dit que c'était vrai, ce qui me causa une grande joie. L'entendement étant l'une des puissances de l'âme, je ne pouvais m'expliquer qu'il fût parfois si volage; et de fait, l'imagination, que je confondais avec lui,

1. *Vie*, chap. XII.

est toujours prête à prendre son essor. Dieu seul peut la fixer, et il le fait quelquefois de telle sorte, que nous croyons presque nous trouver dégagés des liens du corps. D'un côté donc, sentant les puissances de mon âme tout occupées de Dieu et recueillies en lui, et de l'autre, constatant le désordre étrange de mon imagination, j'en restais tout interdite.

O Seigneur! prenez en considération tout ce que le manque de connaissance nous fait souffrir dans ce chemin spirituel! Le mal vient de ce que, nous imaginant que toute notre science doit être de penser à vous, nous ne savons pas interroger les hommes instruits et ne comprenons même pas qu'il soit besoin de le faire. Faute de lumière, nous passons par de terribles souffrances, et les choses les meilleures nous paraissent de grandes fautes.

De là procèdent les désolations de tant de personnes d'oraison, à tout le moins de celles qui sont peu instruites; de là, leurs plaintes au sujet de leurs peines intérieures; de là, ces mélancolies qui vont parfois jusqu'à ruiner la santé et les porter à tout laisser là. Ces personnes ne considèrent pas qu'il y a au dedans de nous tout un monde intérieur, et que, s'il n'est pas en notre pouvoir d'arrêter le mouvement du ciel qu'emporte une si prodigieuse vitesse, nous ne pouvons pas davantage arrêter le mouvement de notre pensée. Confondant l'imagination avec les puissances de l'âme, nous croyons être perdues et employer fort mal le temps que nous passons en la présence de Dieu. Et peut-être notre âme est-elle alors tout unie à lui dans les Demeures les plus voisines de la sienne, tandis que notre imagination se trouve retenue dans les avenues du

château, où elle souffre cruellement au milieu de mille bêtes sauvages et venimeuses, et où elle mérite par cette souffrance. Ainsi, ne nous troublons pas et n'abandonnons pas notre entreprise, comme le voudrait le démon. La plupart du temps, je le répète, nos inquiétudes et nos peines ne viennent que du manque de lumière.

Tandis que je trace ces lignes, je fais attention à ce qui se passe dans ma tête, je veux dire à ce grand bruit dont j'ai parlé en commençant, et qui m'a presque mise hors d'état d'exécuter l'ordre que j'ai reçu d'écrire. On dirait qu'il y a là plusieurs grandes rivières, des chutes d'eau, des oiseaux en grand nombre, des sifflements. Je n'entends point ce bruit dans les oreilles, mais dans la partie supérieure de la tête. On dit que là réside la partie supérieure de l'âme, et moi-même j'ai longtemps pensé qu'il en était ainsi, parce que je croyais m'apercevoir que le mouvement de l'esprit s'élevait en haut avec une extrême vélocité. Dieu veuille que je me souvienne d'en dire la cause, quand je traiterai des Demeures suivantes, car il ne convient pas de le faire ici. Je ne serais pas étonnée que le Seigneur m'eût envoyé ce mal de tête pour me la faire mieux comprendre. De fait, le fracas qui se produit là ne m'empêche ni de faire oraison ni de poursuivre cet écrit : mon âme est tout entière à son repos, à son amour, à ses désirs, à sa claire connaissance.

Mais si la partie supérieure de l'âme réside dans la partie supérieure de la tête, comment n'est-elle pas troublée par tout ce mouvement? Je l'ignore; ce que je sais très bien, c'est que je dis l'exacte vérité. On en souffre, il est vrai, quand l'oraison n'est pas accompagnée de suspension; mais lorsqu'il y a sus-

pension, tout le temps qu'elle dure on ne sent aucun mal. Ce qui en serait un fort grand, ce serait que ce désagrément me fît tout abandonner.

Il ne faut donc ni se troubler des pensées importunes, ni s'en mettre en peine. Si le démon en est l'auteur, il lâchera prise. Si elles proviennent, comme il n'est souvent que trop vrai, de l'infirmité qui nous est restée, avec bien d'autres inconvénients, du péché d'Adam, prenons patience et supportons cette peine pour l'amour de Dieu. Ne sommes-nous pas assujetties à manger, à dormir, sans pouvoir nous en exempter, ce qui est, certes, fort pénible? Reconnaissons donc notre misère et appelons de nos vœux un séjour où *nul ne pourra plus nous mépriser* (1). Ces paroles de l'Epouse dans les *Cantiques*, que j'ai entendu citer, me reviennent parfois à l'esprit, et vraiment je ne vois pas de meilleure application à en faire. Non, toutes les humiliations, toutes les souffrances qui peuvent nous atteindre en cette vie n'approchent pas, selon moi, de ces combats intérieurs. Tel trouble, telle guerre que vous voudrez, cela est supportable, si, comme je le disais plus haut, on a la paix dans sa propre demeure. Mais aspirer au repos après mille tribulations qu'on rencontre dans le monde, voir que le Seigneur nous offre ce repos, et sentir que l'obstacle est en nous-mêmes, voilà qui est amer et presque intolérable!

Ah! conduisez-nous, Seigneur, en un séjour où ces misères ne pourront plus nous mépriser, car réellement, elles semblent parfois se jouer de notre âme. Il est vrai, Dieu la délivre de ce tourment dès cette vie même, lorsqu'elle est parvenue à la der-

1. *Et jam me nemo despiciat.* (Cant., VIII, 1.)

nière Demeure. Nous le dirons plus loin, s'il veut bien le permettre.

Toutes les âmes, je pense, n'endurent pas les avanies et les assauts de ces misères au degré où je les ai subies de longues années, en punition de ma mauvaise vie; on eût dit vraiment que je voulais me venger de moi-même. Mais j'en ai tant souffert, que je m'imagine que cela pourrait vous arriver aussi. C'est pour cela que je vous en parle à tout propos, espérant réussir une fois du moins à vous faire bien comprendre que c'est chose inévitable, et qu'ainsi vous ne devez ni vous en inquiéter ni vous en affliger. Laissons aller ce traquet de moulin, et occupons-nous de moudre notre farine, en faisant agir notre volonté et notre entendement.

Ce tourment a des degrés divers, suivant l'état de la santé et la diversité des temps. Que la pauvre âme se résigne à souffrir, bien qu'en cela il n'y ait pas de sa faute. Nous faisons par ailleurs tant d'autres fautes, pour lesquelles il est bien juste que nous pratiquions la patience! Le conseil qu'on nous donne de mépriser ces pensées, et les raisons que nous en fournissent les livres, ne suffisent pas toujours à nous rassurer, nous qui sommes peu savantes. C'est pour cela que je ne crois point perdre le temps en vous expliquant ceci plus à fond, et en cherchant à vous consoler sur ce point. Il faut bien le dire pourtant, jusqu'au jour où le Seigneur daigne éclairer une âme, les avis lui servent de peu. Malgré tout, prenons les moyens de nous instruire — cela est nécessaire, Sa Majesté le veut ainsi — et tâchons de nous éclairer, afin de ne pas rendre notre âme responsable de ce qui ne vient que de la faiblesse de l'imagination, de l'infirmité de la nature ou des ruses du démon.

CHAPITRE II

SUITE DU MÊME SUJET. COMPARAISON DESTINÉE A FAIRE COMPRENDRE LA NATURE DES GOUTS SPIRITUELS, ET COMMENT ON LES OBTIENT SANS LES RECHERCHER.

Sommaire. — *Ce qui distingue les goûts spirituels des consolations acquises dans la méditation. — Combien les merveilles de Dieu dépassent la portée de nos esprits. — Impuissance de l'âme à se procurer par elle-même les goûts spirituels. — Pour les obtenir, la disposition la plus nécessaire est l'humilité. — Raisons pour lesquelles l'âme ne doit pas rechercher ces sortes de faveurs.*

Où me suis-je engagée, mon Dieu? J'ai complètement perdu de vue mon sujet. C'est que les affaires et mon peu de santé m'obligent souvent à suspendre mon travail au meilleur moment. Aussi, vu mon peu de mémoire, il y régnera un grand désordre, car je n'ai pas le temps de me relire. Peut-être même tout ce que je dis n'est-il que confusion : c'est, du moins, l'impression que j'en ai.

J'ai montré, je crois, comment les joies spirituelles, se trouvant parfois jointes à nos passions, produisent alors une émotion qui fait éclater en sanglots. J'ai même entendu dire à certaines personnes qu'alors leur poitrine se resserre et qu'elles ont des mouvements extérieurs dont elles ne peuvent se défendre, si violents même que le sang coule par les narines, avec d'autres effets assez pénibles.

N'ayant rien éprouvé de semblable, je ne puis

rien en dire; mais il doit en résulter une impression de bonheur, car, ainsi que je le disais, tout se termine en désirs de plaire à Dieu et de jouir de lui. Ce que j'appelle goûts de Dieu — et que j'ai nommé ailleurs oraison de quiétude — est tout autre chose, comme le savent fort bien celles d'entre vous qui, par la miséricorde de Dieu, en ont fait l'expérience.

Pour bien comprendre ceci, figurons-nous avoir sous les yeux deux fontaines, dont les bassins se remplissent d'eau. Ignorante et dépourvue d'esprit comme je le suis, je ne trouve rien de plus convenable que l'eau pour donner l'idée de certaines choses spirituelles. J'ai, du reste, un attrait particulier pour cet élément : aussi l'ai-je observé avec une attention spéciale. Toutes les créatures d'un Dieu si grand et si sage renferment, sans doute, bien des secrets dont on peut retirer beaucoup d'utilité, et, par le fait, il en est ainsi pour ceux qui en ont l'intelligence. A dire vrai, je suis persuadée que la moindre des créatures de Dieu, une petite fourmi, par exemple, renferme plus de merveilles que nos esprits n'en peuvent comprendre.

Les deux bassins dont je parle se remplissent d'une manière différente : l'un reçoit une eau qui vient de loin, par de longs conduits et par le travail de l'art; l'autre est construit à l'endroit même de la source, en sorte qu'il se remplit sans aucun bruit. Et si la source est abondante, comme c'est ici le cas, le bassin, une fois rempli, laisse échapper un gros ruisseau, sans qu'il soit besoin d'employer aucun art, ni qu'on ait à craindre de voir le conduit se détériorer : d'elle-même, l'eau s'échappe sans cesse du bassin.

Pour faire voir la différence que je prétends expli-

quer, je dirai que l'eau amenée par un conduit représente les consolations acquises par la méditation. Nous les amenons en effet par nos réflexions, au moyen de considérations sur les choses créées, et par un pénible travail de l'entendement. Et comme, après tout, elles sont le fruit de nos efforts, c'est avec bruit qu'elles remplissent le bassin de notre âme de quelque profit spirituel. Dans l'autre fontaine, l'eau procède de la source même, qui est Dieu. Aussi, quand il plaît à Sa Majesté de nous accorder une faveur surnaturelle, cette eau coule de notre fond le plus intime, avec une paix, une tranquillité, une suavité extrêmes. Mais d'où jaillit-elle et de quelle manière, c'est ce que j'ignore.

Ce bonheur, ce plaisir, ne se sent pas au premier abord dans le cœur, comme ceux d'ici-bas; mais ensuite, il remplit tout. Cette eau se répand dans chacune des Demeures, inondant les puissances et se faisant même sentir au corps. C'est ce qui m'a fait dire qu'il commence en Dieu et se termine en nous. Et réellement, l'homme extérieur tout entier savoure ce goût et cette suavité. Ceux qui l'ont éprouvé me comprendront fort bien.

Tandis que je traçais ces lignes, je faisais réflexion que dans ce verset : *Dilatasti cor meum*, le prophète dit que son cœur s'est dilaté. Il me semble pourtant que ce plaisir ne naît pas du cœur, mais d'un endroit encore plus intérieur, de quelque chose de très profond. Je pense que ce doit être le centre de l'âme; et, en effet, je l'ai appris dans la suite, ainsi que je me propose de le dire plus loin. Vraiment, je découvre au dedans de nous des secrets qui me jettent souvent dans l'admiration. Et combien d'autres doit-il y en avoir!

O mon Seigneur et mon Dieu! Que vos merveilles sont grandes! Et nous vivons ici-bas comme de petits bergers sans intelligence, nous figurant saisir quelque chose de ce que vous êtes! Evidemment, ce n'est presque rien, puisqu'il y a en nous-mêmes des secrets si profonds, que nous sommes incapables de les pénétrer. Je dis : presque rien, en comparaison des merveilles sans nombre qui sont en vous; mais, très certainement, celles que nos yeux découvrent, et qui ne sont qu'une faible partie de vos œuvres, sont déjà immenses.

Je reviens à ce verset, qui peut me servir, ce me semble, à faire comprendre la dilatation dont je parle. A peine cette eau céleste a-t-elle commencé à jaillir de sa source, c'est-à-dire du fond intime de nous-mêmes, qu'aussitôt l'on dirait que tout notre intérieur se dilate et s'élargit. Ce sont alors des biens spirituels qui ne se peuvent dire, et l'âme même est incapable de comprendre ce qu'elle reçoit en cet instant. Elle respire comme une excellente odeur. Pour me servir d'une comparaison, c'est comme si dans ce fond intérieur il y avait un brasero où l'on jetterait des parfums exquis. On ne voit pas le feu ni l'endroit où il se trouve; mais la chaleur et la fumée odoriférante pénètrent l'âme tout entière : souvent même, je le répète, le corps y participe. Comprenez-moi bien : en réalité, on ne sent pas de chaleur et on ne respire pas de parfum. Ce que l'on perçoit est bien plus délicat, et si je me sers de ces comparaisons, c'est pour me faire entendre. Ceux qui n'en ont pas fait l'épreuve doivent se bien persuader que cela se passe véritablement ainsi, et que l'on s'en aperçoit fort bien. L'âme le sent même plus clairement que je ne l'exprime ici. Et ce n'est pas

une chose qu'on puisse faussement s'imaginer ressentir. Non, tous nos efforts sont impuissants à nous procurer un tel bien ; l'on voit du premier coup qu'il n'est pas fait de notre métal, mais de l'or très pur de la Sagesse divine. A mon avis, les puissances ici ne sont pas unies à Dieu, mais seulement comme enivrées, et elles se demandent avec étonnement ce que ce peut bien être. Ce que je dirai de ces choses intérieures sera peut-être en désaccord avec ce que j'en ai dit ailleurs ; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner, car pendant les quinze années, ou environ, qui se sont écoulées depuis, il peut se faire que le Seigneur m'ait donné sur ces matières plus de lumière que je n'en avais à cette époque. Maintenant comme alors, je suis capable de me tromper sur tous les points, mais non de mentir, car, par la grâce de Dieu, je souffrirais plutôt mille morts. Je dis les choses telles que je les comprends.

Il me semble bien que la volonté doit en quelque façon se trouver unie à celle de Dieu. Mais c'est aux effets et aux œuvres produites que l'on reconnaît les véritables grâces d'oraison : il n'y a pas de meilleur creuset pour s'éprouver soi-même. Pour celui qui reçoit cette faveur, c'est une grande grâce d'en recevoir l'intelligence, et plus grande encore de ne pas retourner en arrière.

Vous voudriez sur-le-champ, mes filles, vous procurer cette oraison, et à juste titre, car, encore une fois, l'âme ne peut comprendre les grâces qu'elle reçoit alors de Dieu et l'amour avec lequel il l'approche de lui. Rien de plus légitime que de désirer savoir comment l'on peut obtenir pareille faveur. Je vous dirai donc ce que j'en ai appris. Laissons de côté le cas où il plaît au Seigneur de l'accorder,

simplement parce qu'il le juge bon. Il en sait le motif, et nous n'avons rien à y voir.

Faites d'abord ce qui a été recommandé aux habitants des Demeures précédentes, et ensuite : de l'humilité! de l'humilité! C'est par elle que le Seigneur cède à tous nos désirs. Et voulez-vous savoir si vous avez cette vertu? Voyez d'abord si vous vous croyez indignes de ces grâces et de ces goûts divins, et si vous êtes persuadées qu'ils ne vous seront jamais accordés en cette vie. Vous me direz : Mais comment les obtenir, si l'on ne fait rien pour cela? Je réponds que le meilleur moyen est celui que je viens d'indiquer, c'est-à-dire de ne rien faire pour y parvenir. En voici les raisons :

La première, c'est que pour recevoir ces grâces, rien n'est plus nécessaire que d'aimer Dieu sans intérêt. La seconde, qu'il y a un petit manque d'humilité à penser pouvoir obtenir un si grand bien par des services aussi misérables que les nôtres. La troisième, que la véritable disposition pour nous, qui, après tout, avons offensé Notre-Seigneur, n'est pas d'aspirer aux consolations, mais de désirer souffrir et nous rendre semblables à lui. La quatrième, que Sa Majesté ne s'est pas obligée à nous donner ces goûts spirituels, comme Elle s'est obligée à nous donner la béatitude si nous gardons ses commandements. Nous pouvons nous sauver sans cela, et Elle sait mieux que nous ce qui nous convient et quels sont ceux qui l'aiment véritablement. Il y a une chose certaine et sur laquelle je n'ai aucun doute : c'est qu'il se trouve des personnes — et j'en connais — qui marchent par le chemin de l'amour comme on doit y marcher, c'est-à-dire avec le seul désir de servir leur Jésus crucifié, et qui non seulement ne

lui demandent point des goûts spirituels et ne désirent pas en avoir, mais le supplient même de ne pas leur en donner en cette vie. Ceci est la pure vérité.

La cinquième raison, c'est que ce serait nous tourmenter en pure perte. Cette eau n'étant pas amenée par des canaux comme la précédente, si la source se refuse à la donner, nous nous fatiguerons en vain. Je veux dire que nous aurons beau multiplier nos méditations, nous pressurer le cœur et verser des larmes, tout sera inutile. Ce n'est point la voie par laquelle arrive cette eau. Dieu la donne à qui il veut, et il le fait souvent au moment où l'âme y pense le moins. Nous sommes à lui, mes sœurs : qu'il fasse de nous ce qu'il voudra, qu'il nous conduise par où il lui plaira. Si nous nous humilions, si nous nous détachons véritablement — et non point seulement par l'imagination qui si souvent nous trompe, car il faut que le détachement soit absolu, — le Seigneur, j'en suis persuadée, ne nous refusera pas cette grâce, et il nous en accordera même beaucoup d'autres qui surpasseront nos désirs. Bénédiction et louange sans fin lui soient rendues ! Amen.

CHAPITRE III

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT QUE DIEU ACCORDE D'ORDINAIRE AVANT CELLE DONT IL VIENT D'ÊTRE PARLÉ. EFFETS DE CETTE ORAISON ET DE LA PRÉCÉDENTE, QUI EST CELLE DES GOUTS DIVINS.

SOMMAIRE. — *Explication préalable du recueillement surnaturel. — Comment Dieu fait rentrer dans le château les sens et les puissances. — L'âme doit-elle enchaîner sa pensée en se tenant dans l'attente de l'action divine? — Effets produits par l'oraison des goûts divins. — Les âmes qui en sont favorisées doivent éviter avec soin les occasions d'offenser Dieu. — Illusions dans lesquelles on peut tomber.*

Les effets de l'oraison dont je viens de parler sont nombreux ; j'en indiquerai quelques-uns. Mais auparavant, je traiterai d'une oraison qui précède presque toujours celle-ci. Je le ferai en peu de mots, parce que j'en ai parlé ailleurs (1).

C'est un recueillement, qui me paraît surnaturel aussi. Il ne consiste ni à se mettre dans l'obscurité, ni à fermer les yeux : il ne dépend nullement des choses extérieures. Et pourtant, sans le vouloir, on ferme les yeux et on désire la solitude. Alors se construit, ce semble, mais sans le travail de l'art, le palais de l'oraison dont je viens de parler. Ici, les sens et les objets extérieurs semblent perdre de leurs droits, afin que l'âme puisse recouvrer peu à peu les

1. *Vie*, chap. XIV, et *Chemin de la Perfection*, chapitre XXVIII.

siens qu'elle avait perdus. Ceux qui traitent cette matière disent quelquefois que l'âme rentre en elle-même et d'autres fois qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même. J'avoue qu'avec de pareils termes je ne saurais rien expliquer, et j'ai le tort de me figurer qu'en me servant de mes termes à moi, je serai comprise de vous. Peut-être ne le serai-je que de moi-même.

Représentons-nous que les sens et les puissances, qui sont les habitants du château — car c'est la comparaison dont j'ai commencé à me servir, — ont pris la fuite pour aller vivre avec des étrangers, ennemis de ce château, et cela, depuis un certain temps déjà, depuis des années même. Reconnaissant que ce fut pour leur malheur, ils se sont rapprochés, sans toutefois pénétrer dans le château, par suite de la funeste habitude qu'ils ont prise de s'en tenir dehors. Mais enfin, ils ont renoncé à leur trahison, et on les voit tourner autour de ses murs. Le monarque qui habite la royale résidence du château, voyant leur bonne volonté, veut bien, dans sa grande miséricorde, les rappeler à lui. Comme un bon pasteur, il leur fait entendre sa voix, et, par un sifflement si doux qu'ils le saisissent à peine, il les invite à laisser là leurs égarements et à revenir à leur ancienne demeure. Ce sifflement du berger a sur eux tant d'empire, qu'abandonnant les choses extérieures qui les captivaient, ils rentrent dans le château. Il me semble n'avoir jamais si bien expliqué ceci qu'à présent.

Quand Dieu accorde cette grâce, elle aide singulièrement à chercher Dieu en soi-même. Effectivement, on l'y trouve d'une manière beaucoup plus fructueuse et plus profitable que dans les créatures, et saint Augustin assure qu'après l'avoir cherché

partout ailleurs, c'est là qu'il le rencontra (1). Mais ne pensez pas que ce recueillement s'obtienne par le travail de l'entendement, en s'efforçant de penser à Dieu au dedans de soi-même, ni par celui de l'imagination en se le représentant en soi. Ceci est très bon, c'est une manière de méditer vraiment excellente, parce qu'elle s'appuie sur cette vérité indiscutable que Dieu est en nous. Mais il ne s'agit pas de cette façon de faire qui est au pouvoir de chacun, toujours avec le secours de Dieu, bien entendu. Ce dont je parle est différent. Quelquefois, avant même que l'on ait commencé à penser à Dieu, les gens dont nous parlions se trouvent déjà à l'intérieur du château. J'ignore par où ils sont entrés et comment ils ont perçu le sifflement de leur pasteur : ce n'est certainement point par les oreilles, puisqu'ici l'on n'entend rien. On éprouve seulement d'une manière très marquée une suave impression de recueillement. Ceux qui en ont l'expérience me comprendront : pour moi, je ne saurais l'expliquer davantage.

J'ai rencontré quelque part, ce me semble, la comparaison du hérisson ou de la tortue se retirant au dedans d'eux-mêmes. Celui qui s'est servi de cette comparaison l'entendait sans doute fort bien. Mais, remarquons-le, ces animaux se renferment ainsi quand ils le veulent, tandis qu'ici la chose ne dépend pas de notre volonté ; elle n'a lieu que lorsque Dieu veut bien nous faire cette grâce. Mon opinion est qu'il choisit pour la leur accorder des personnes qui ont renoncé aux choses de ce monde, sinon de fait, parce que leur état les en empêche, du moins par le désir. Il les invite alors à vaquer d'une manière spé-

1. Cfr. *Confess.*, lib. X, cap. XXVII.

ciale aux choses intérieures. Aussi, je suis persuadée que si on laisse à Dieu sa liberté d'action, il ne bornera pas là sa libéralité envers des âmes qu'il appelle évidemment à monter plus haut. Celles qui constateront en elles-mêmes de tels effets, doivent beaucoup l'en remercier; certes, il est bien juste qu'elles s'en montrent reconnaissantes, et par cette gratitude elles se disposeront à recevoir des grâces plus grandes encore.

Ceci est un acheminement vers l'état où l'on écoute Dieu, suivant le conseil que donnent quelques auteurs de ne pas discourir, mais d'être attentif à ce que le Seigneur opère dans l'âme. Cependant, si la divine Majesté n'a pas encore fait entrer dans la jouissance, je ne comprends pas bien comment on peut enchaîner le mouvement de la pensée sans qu'il en résulte plus de dommage que de profit. Il y a eu, à ce sujet, de longues discussions entre plusieurs personnes spirituelles. Je confesse mon peu d'humilité, mais jamais elles ne m'ont donné de raisons assez convaincantes pour que j'aie pu me ranger à leur avis. L'une d'elles m'allégua un certain livre du saint Frère Pierre d'Alcantara — je crois pouvoir très justement l'appeler ainsi, — et volontiers j'aurais embrassé son opinion, parce que je sais qu'il était compétent en ces matières. Nous lûmes le livre, et il se trouva que le saint Frère disait comme moi. Il se sert, à la vérité, d'autres termes, mais ce qu'il dit montre clairement que l'amour doit déjà être en activité.

Je puis me tromper, mais voici les motifs sur lesquels je me fonde. Le premier, c'est que, dans cette œuvre spirituelle, celui-là fait plus qui pense et veut moins faire. La conduite que nous avons à tenir est celle des pauvres très nécessiteux qu'on

introduit devant un riche et puissant empereur ; ils élèvent la voix pour demander, puis ils baissent les yeux et demeurent dans une humble attente. Dieu, par ses secrètes voies, semble-t-il nous faire comprendre qu'il nous entend, alors, puisqu'il nous permet de nous tenir auprès de lui, nous ferons bien de nous taire et même, si nous le pouvons, d'arrêter l'activité de l'entendement. Mais si nous n'avons aucune marque que ce divin Roi nous ait entendus ou regardés, gardons-nous de rester là comme des stupides. Et, en effet, c'est ce qui arrive à l'âme lorsqu'elle a fait effort pour enchaîner sa pensée : elle se trouve dans une bien plus grande sécheresse qu'auparavant, et peut-être même la violence qu'elle s'est imposée pour ne penser à rien, ne rendra son imagination que plus inquiète. Non, Dieu veut que nous lui adressions nos demandes et que nous considérions que nous sommes en sa présence. Il sait ce qu'il nous faut. Pour moi, je ne puis me résoudre à user d'industries humaines en des choses où Sa Majesté semble avoir posé une limite, et qu'elle paraît s'être réservées à Elle-même. Il y en a tant d'autres qu'il est en notre pouvoir d'accomplir avec son secours, autant du moins que notre misère en est capable ! Je veux dire : les pénitences, les bonnes œuvres, l'oraison.

Le second motif, c'est que ces opérations intérieures étant toutes suaves et paisibles, ce qui est laborieux apporte plus de dommage que de profit. J'appelle laborieux toute violence qu'on veut se faire, comme serait, par exemple, de retenir sa respiration. L'âme doit s'abandonner entre les mains de Dieu, pour qu'il fasse d'elle tout ce qu'il voudra, se tenir le plus possible dans l'oubli de son intérêt propre et dans la résignation à la volonté du Seigneur.

Le troisième motif, c'est que la préoccupation même de ne penser à rien excitera l'esprit à penser davantage.

Le quatrième, que rien n'est plus précieux et plus agréable à Dieu que de nous voir occupés de son honneur et de sa gloire, dans l'oubli de nous-mêmes, de nos intérêts, de nos consolations, de nos goûts personnels. Mais comment peut-il s'oublier soi-même, celui qui en est au contraire si préoccupé, qu'il n'ose se remuer et qu'il ne permet pas même à son entendement, à ses désirs, d'aspirer à la plus grande gloire de Dieu, de se réjouir de la joie qu'il possède? Quand Sa Majesté veut que l'entendement cesse d'agir, Elle l'occupe d'une autre manière, et cela en lui communiquant une lumière si fort au-dessus de celle qu'il pourrait acquérir par ses efforts, qu'il reste profondément absorbé. Alors, sans savoir comment, il se trouve bien mieux instruit qu'il ne l'eût été avec toutes ses industries pour suspendre son activité. Puisque Dieu nous a donné nos puissances pour que nous agissions par elles, et que leur action reçoit sa récompense, je ne vois aucun motif de les mettre dans une sorte d'enchantement. Laissons-les s'acquitter de leur office, en attendant que Dieu leur en confie un autre plus élevé.

Pour l'âme qu'il a plu au Seigneur de placer en cette Demeure, la conduite la plus convenable, à mon avis, est celle que je viens d'indiquer. Après cela, sans nulle violence, sans bruit, qu'elle tâche d'empêcher l'entendement de discourir, mais qu'elle n'essaie point de le suspendre, non plus que l'imagination, car il est bon de considérer que l'on est en présence de Dieu et de réfléchir à ce qu'il est. Que si l'entendement se trouve absorbé par ce qu'il

éprouve en lui-même, fort bien; mais qu'il ne cherche pas à comprendre ce dont il jouit, parce que c'est à la volonté que le don s'adresse. Ainsi, qu'il la laisse à sa jouissance, sans y mêler ses propres industries, se bornant à lui suggérer quelques paroles d'amour. Du reste, il arrive souvent en cet état que, sans le chercher, on ne pense à rien, mais c'est pour peu de temps.

En abordant cette Demeure, j'ai parlé en premier lieu de l'oraison des goûts divins ou de quiétude, puis, j'ai passé à l'oraison de recueillement. J'aurais dû traiter d'abord de cette dernière oraison, qui est bien inférieure à l'autre et qui nous y conduit, en laquelle enfin on ne doit abandonner ni la méditation ni l'exercice de l'entendement. J'ai dit ailleurs (1) pourquoi, dans l'oraison des goûts divins, où l'eau jaillit de la source même sans être amenée par des conduits, l'entendement s'arrête, ou plutôt se trouve arrêté, parce qu'il comprend qu'il ne sait pas lui-même ce qu'il veut. Il se porte alors tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme étourdi et incapable de se fixer à rien. Quant à la volonté, elle est fixée en son Dieu, et toute cette agitation de l'entendement lui est singulièrement à charge. Mais elle ne doit pas s'en mettre en peine, autrement elle perdrait une grande partie de sa jouissance. Donc, qu'elle le laisse aller, et qu'elle-même se laisse aller entre les bras de l'amour : Sa Majesté lui apprendra ce qu'elle doit faire alors. Tout, ou presque tout, d'ailleurs, consiste à se reconnaître indigne d'un si grand bonheur et à en rendre grâces.

Voulant parler de l'oraison de recueillement, j'ai

1. Au *Chemin de la Perfection*, chap. xxxi.

remis à plus tard de dire les effets de l'oraison des goûts divins et les marques auxquelles on reconnaît que Dieu en favorise une âme. J'y reviens maintenant.

Il se produit d'une manière très manifeste en l'âme une dilatation ou un élargissement. Figurez-vous une source qui n'a pas d'écoulement, et dont le bassin est fait de telle sorte qu'il s'agrandit à mesure que l'eau devient plus abondante. Eh bien ! il en est de même dans cette oraison. Dieu, sans parler de beaucoup d'autres merveilles qu'il opère alors dans l'âme, la dispose et la rend apte à contenir tout ce qu'il veut y mettre. Cette suavité et cet élargissement intérieur se reconnaissent à l'effet suivant : l'âme ne se trouve plus liée comme auparavant dans le service de Dieu, son action est beaucoup plus étendue. La crainte de l'enfer cesse de l'agiter. Tandis que celle d'offenser son Dieu grandit en elle, la crainte servile disparaît, et l'âme sent une grande confiance de le posséder un jour. Au lieu d'appréhender comme auparavant de ruiner sa santé en pratiquant la pénitence, elle croit tout possible avec le secours divin, et ses désirs de l'embrasser n'ont jamais été si grands. Autrefois, elle redoutait les croix, maintenant elle les craint moins, parce que sa foi est plus vive; elle sait que si elle les embrasse pour l'amour de Dieu, Sa Majesté lui donnera grâce pour les supporter patiemment. Parfois même, elle les appelle de ses vœux, tant est vif son désir de faire quelque chose pour lui. Connaissant mieux sa grandeur, elle a une plus basse opinion d'elle-même. Comme elle a expérimenté les délices qui viennent de lui, les plaisirs du monde ne sont plus à ses yeux que fumier; elle s'en éloigne peu à peu, et elle a, pour le faire, plus d'empire sur elle-même. Enfin

elle avance dans toutes les vertus, et ses progrès seront continuels, si toutefois elle ne retourne pas en arrière et n'offense point Dieu; car, autrement, pour élevée qu'elle puisse être, eût-elle même atteint les plus hauts sommets, tout lui échappe. Ne croyez pas non plus qu'il suffise d'avoir reçu une fois ou deux cette faveur pour se trouver riche de toutes les grâces que je viens de dire. Il faut pour cela que l'âme persévère à les recevoir, car tout notre bien dépend de cette persévérance.

Voici un avis important que je donne à quiconque en est là : c'est d'éviter avec grand soin les occasions d'offenser Dieu. L'âme, en effet, est encore toute petite; elle ressemble à l'enfant qui commence à recevoir le lait de sa mère : s'il s'éloigne de son sein, qu'attendre pour lui sinon la mort? Je le crains beaucoup, si les personnes qui ont reçu de Dieu semblable faveur s'éloignent de l'oraison sans une nécessité urgente, et si elles n'y reviennent ensuite promptement, elles iront de mal en pis. Et en pareil cas, tout est à craindre, je le sais. Je connais plusieurs personnes — elles m'inspirent une compassion profonde — auxquelles ce que je dis est arrivé, et cela, pour s'être éloignées de Celui qui voulait se donner à elles comme ami et le leur témoigner par les œuvres. Si j'exhorte si instamment à ne pas s'exposer aux occasions, c'est que le démon s'attache beaucoup plus à nuire à une âme ainsi favorisée qu'à un grand nombre d'autres, étrangères à ces grâces. De telles âmes, en effet, peuvent lui faire beaucoup de tort en attirant d'autres âmes après elles. Qui sait même si elles ne feront pas un grand bien dans l'Eglise de Dieu? Et quand il n'y aurait pas d'autre motif que celui de l'amour spécial que Sa Majesté

leur témoigne, c'en serait assez pour que le démon s'acharnât à les perdre. De là vient que ces âmes ont de grands combats à soutenir, et si elles succombent, elles iront dans le mal bien plus loin que les autres.

Vous êtes, mes sœurs, autant qu'on en peut juger, à l'abri de ces périls. Que Dieu vous garde également de l'orgueil et de la vaine gloire! Le démon peut chercher, par le moyen de ses illusions, à contrefaire les grâces de cette nature. Vous le reconnaîtrez en ce que, bien loin de produire les effets que j'ai indiqués, ce qui vient de lui en produira de diamétralement opposés.

Il est un péril contre lequel je veux vous mettre en garde. Je l'ai déjà signalé ailleurs (1) et j'y ai vu tomber des âmes d'oraison, spécialement des femmes, que notre faiblesse naturelle y expose davantage. Il se rencontre des personnes qui, à la suite de beaucoup d'austérités, d'oraisons et de veilles, ou simplement par débilité de tempérament, ne peuvent goûter une consolation intérieure sans que leur nature en soit subjuguée. Eprouvant un certain plaisir intérieur, en même temps qu'une faiblesse, une défaillance physique — spécialement si elles entrent dans ce qu'on appelle sommeil spirituel, grâce qui dépasse un peu celle dont j'ai parlé, — elles confondent le plaisir avec la défaillance et se laissent entièrement absorber par celle-ci. Plus elles s'abandonnent, plus l'absorption augmente, parce que la nature s'affaiblit de plus en plus. Et elles prennent cela pour un ravissement. Moi, je l'appelle un hébétement, et je dis que ces personnes ne font alors que perdre leur temps et détruire leur santé.

1. Au livre des *Fondations*, chap. VI.

J'en connais une qui restait parfois huit heures en cet état, sans perdre le sentiment et sans en avoir aucun de Dieu. Avec du sommeil, de la nourriture et moins d'austérités, tout disparut, car il s'était trouvé quelqu'un pour comprendre d'où cela venait. Mais jusque-là le confesseur, avec d'autres encore, y était trompé, et cette personne l'était la première, car elle n'avait pas l'intention d'en imposer. Pour moi, je suis persuadée que le démon y était pour quelque chose et prétendait en tirer de l'avantage, à quoi, du reste, il n'avait que trop réussi.

Qu'on sache bien ceci. Quand Dieu est vraiment l'auteur de ce qui se passe dans l'âme, il y a, il est vrai, défaillance intérieure et extérieure, mais l'âme reste forte, et elle goûte une joie très vive de se voir si près de Dieu. En outre, cet effet, loin de se prolonger, ne dure que très peu de temps ; à vrai dire, l'âme rentre ensuite dans la jouissance. Cette oraison, quand il n'y a point par ailleurs faiblesse corporelle, ne va pas jusqu'à abattre le corps, ni à causer de souffrance extérieure.

Lors donc que l'une de vous ressentira les inconvénients que j'ai dit, qu'elle ne manque pas d'en parler à la supérieure et de faire diversion le mieux qu'elle pourra. La supérieure, de son côté, doit lui retrancher les longues heures d'oraison et lui ordonner, au contraire, d'en faire très peu. Elle doit aussi la faire bien manger et bien dormir, afin de rétablir ses forces naturelles, qui peuvent s'être épuisées par le manque de nourriture et de sommeil. Si la religieuse est d'un tempérament si débile que cela ne suffise pas, elle peut m'en croire, Dieu ne la destine qu'à la vie active : il faut de tout dans les monastères. On devra l'occuper dans les offices, et

avoir soin qu'elle ne reste pas longtemps en solitude, parce qu'elle achèverait d'y ruiner sa santé. Ce sera pour elle le sujet d'une bien rude mortification. Au bout de quelque temps, le Seigneur, qui veut éprouver, par la manière dont elle supportera son absence, l'amour qu'elle lui porte, lui rendra peut-être les forces. S'il ne le fait pas, elle acquerra autant de mérites par la prière vocale et l'obéissance que par la voie contemplative, et peut-être davantage.

Il peut se rencontrer aussi des personnes — et j'en ai connu — dont la tête et l'imagination sont si faibles, qu'elles se figurent voir tout ce qu'elles pensent. Cette disposition est bien dangereuse. Comme j'en parlerai peut-être plus loin, je n'en dirai pas davantage ici. Je me suis beaucoup étendue en traitant de cette Demeure, parce que c'est celle où entrent, je crois, le plus grand nombre d'âmes. Comme le naturel y est joint au surnaturel, le démon peut y causer plus de dommage qu'en celles dont j'ai encore à parler et où le Seigneur lui laisse moins de pouvoir. Qu'il soit à jamais béni! Amen.

CINQUIÈMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

COMMENT L'AME S'UNIT A DIEU DANS L'ORAISON. MARQUES AUXQUELLES ON RECONNAIT QU'ON N'EST POINT TROMPÉ.

SOMMAIRE. — *Magnificence des cinquièmes Demeures. — Dispositions qu'exige l'oraison d'union. — Nature de cette oraison. — Quelle est la marque la plus certaine qu'une âme a reçu pareille faveur. — Dans l'oraison d'union, l'âme ne prête à Dieu d'autre concours que celui d'une volonté soumise.*

O mes sœurs! Comment vous dire les richesses, les trésors, les délices que renferment ces cinquièmes Demeures? Je crois vraiment qu'il vaudrait mieux me taire sur ce qui regarde les Demeures dont il me reste à traiter, puisque les discours sont incapables de l'exprimer, l'entendement de le comprendre, les comparaisons d'en donner l'idée, tant les choses de la terre sont viles pour un tel sujet! O mon Maître! Puisque vous accordez à plusieurs de vos servantes de goûter très habituellement ces joies, du haut du ciel envoyez-moi votre lumière, et que je puisse leur en communiquer quelques rayons, afin de les prémunir contre les tromperies du démon lorsqu'il se transfigure en ange de lumière. Tous leurs désirs, vous le savez bien, ne tendent qu'à vous plaire!

J'ai dit : plusieurs de vos servantes. Il en est bien peu cependant qui n'entrent dans cette Demeure. Comme il y a du plus et du moins, je dis que la plupart y entrent. Certaines des particularités qui s'y rencontrent sont, je crois, le partage du petit nombre, mais si les autres ne font qu'arriver jusqu'à la porte, c'est déjà de la part de Dieu une immense miséricorde ; car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus (1).

Ainsi, nous toutes qui portons ce saint habit du Carmel, nous sommes appelées à l'oraison et à la contemplation : c'est là notre première institution, nous sommes de la race de ces saints Pères du Mont-Carmel qui, en si profonde solitude et en si complet mépris du monde, cherchaient le trésor, la perle précieuse dont nous parlons. Et pourtant, je vous le déclare, bien peu d'entre nous se disposent à voir le Seigneur la leur découvrir. Quant à l'extérieur, je le reconnais, nous sommes en bonne voie. Mais pour ce qui est d'acquérir les vertus nécessaires pour arriver où j'ai dit, que de choses nous manquent, et quel besoin nous avons de bannir toute négligence ! Donc, mes sœurs, puisque nous pouvons jusqu'à un certain point jouir du ciel sur la terre, courage ! Supplions le Seigneur qu'il nous accorde sa grâce, afin que nous ne soyons point frustrées par notre faute ; prions-le qu'il nous montre le chemin et donne à notre âme la force de creuser sans relâche, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé ce trésor caché. N'en doutez pas, ce trésor repose en nous-mêmes, et c'est ce que j'espère vous faire comprendre, si le Seigneur daigne m'en rendre capable. J'ai dit : qu'il donne la

1. *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.* (Matth., xx, 16.)

force à notre âme, pour vous apprendre que les forces du corps ne sont pas indispensables, quand Dieu notre Seigneur les refuse. Il ne rend impossible à personne l'acquisition de ses richesses, et dès lors qu'on lui donne ce qu'on a, il s'en contente. Bénédiction à un Dieu si grand!

Mais, comprenez-le bien, mes filles, pour ce dont il s'agit, il entend que vous ne vous réserviez rien : que ce soit peu, que ce soit beaucoup, il veut tout avoir, et à proportion de ce que vous aurez donné, vous recevrez de plus grandes ou de moindres grâces. Il n'est pas de meilleure marque pour reconnaître si notre oraison arrive jusqu'à l'union, ou si elle n'y arrive pas.

N'allez pas vous figurer que cette oraison ressemble, comme la précédente, à un songe. Je dis un songe, parce que dans l'oraison de quiétude l'âme est comme à moitié assoupie; elle ne dort pas complètement, et elle ne se sent pas non plus bien éveillée. Ici, on est endormi — et même profondément endormi — aux choses de la terre et à soi-même; et par le fait, pendant la courte durée de l'union, on est comme privé de sentiment : quand on le voudrait, on se trouve hors d'état de penser. Alors, nul besoin d'industrie pour suspendre l'activité de son esprit; et si l'on aime, on ne sait pas comment on aime, ni ce qu'on aime, ni ce qu'on désire. Enfin, on est absolument mort au monde, pour vivre davantage à Dieu. C'est là une mort délicieuse. Une mort, parce que l'âme y est soustraite à toutes les opérations qu'elle peut produire tandis qu'elle est unie au corps; délicieuse, parce que si l'âme paraît réellement se séparer du corps, c'est pour mieux vivre à Dieu. A vrai dire, je ne sais même s'il reste assez de vie pour respirer.

Je viens d'y réfléchir, et il me semble que non; du moins, si l'on respire, on ne s'en aperçoit pas. L'entendement voudrait s'appliquer tout entier à comprendre quelque peu ce que l'âme éprouve; mais, s'en trouvant incapable, il demeure tout interdit, de sorte que s'il n'est pas entièrement perdu (1), du moins ne peut-il remuer ni pied ni main, comme l'on dit en parlant d'une personne si complètement évanouie qu'on la dirait morte.

O secrets de mon Dieu! Je ne me lasserais point de chercher à en donner l'intelligence, si j'espérais y réussir tant soit peu. Ainsi, j'émettrai volontiers mille sottises dans l'espoir de bien dire une fois seulement, et de procurer par là de nouvelles louanges à Notre-Seigneur.

J'ai dit que cette oraison ne ressemblait pas à un songe. En effet, dans la Demeure précédente, tant que l'expérience n'est pas encore très grande, l'âme est en doute sur ce qui s'est passé en elle. S'est-elle fait illusion? était-elle endormie? était-ce vraiment un don de Dieu? le démon ne s'est-il pas transfiguré en ange de lumière? Mille incertitudes l'agitent, et il est bon qu'il en soit ainsi, parce que, je le répète, la nature elle-même peut ici quelquefois nous tromper. En effet, si les bêtes venimeuses s'introduisent difficilement dans la quatrième Demeure, il n'en est pas de même de certains petits lézards qui se fourrent partout, tant ils sont agiles. S'ils ne font pas de mal, surtout, comme j'ai dit, lorsqu'on a soin de ne pas s'en mettre en peine — car, encore une fois, ce ne sont que de petites pensées provenant de l'imagination et des autres sources indiquées plus haut, —

1. C'est-à-dire ravi.

ils ne laissent pas d'être souvent fort importuns. Mais, si agiles qu'ils soient, ces lézards n'ont point d'accès dans la Demeure qui nous occupe, parce qu'il n'y a ni imagination, ni mémoire, ni entendement, qui puisse faire obstacle au bien dont on y jouit.

J'oserai même affirmer que si c'est une véritable union avec Dieu, le démon ne peut ni pénétrer, ni causer le moindre dommage. Effectivement, Sa Majesté est alors tellement jointe et unie à l'essence même de l'âme, que le démon n'oserait approcher, et très probablement il n'entend même pas ce secret. C'est bien clair, du reste : puisque, ainsi qu'on l'assure, il ne connaît pas nos pensées, bien moins encore connaîtra-t-il un secret si caché, et que Dieu ne confie pas même à notre entendement. Oh! l'heureux état que celui où ce maudit ne peut nous nuire! Si l'âme se trouve enrichie de si grands trésors, c'est qu'en cet instant Dieu opère en elle sans que personne, ni l'âme elle-même, y mette obstacle. Et que ne donnera pas alors Celui qui aime tant donner et qui peut donner tout ce qu'il veut!

Je vous ai causé quelque trouble, je crois, en vous disant : *si c'est une véritable union avec Dieu*, comme s'il y avait d'autres unions. Et comment donc, s'il y en a? Lorsqu'il s'agit des vanités de ce monde, dès qu'on les aime avec passion, le démon lui aussi transporte l'âme. Seulement, ce n'est pas de la même manière que Dieu, ni avec ce plaisir, ce rassasiement de l'âme, cette paix, cette joie spirituelle. Quant au bonheur dont nous parlons, il est au-dessus de toutes les joies de la terre, au-dessus de tous ses plaisirs, au-dessus de toutes ses jouissances. C'est même trop peu dire. Son origine n'ayant

rien de commun avec celle des jouissances terrestres, l'impression qu'il cause diffère extrêmement, ainsi que l'expérience doit vous l'avoir appris. J'ai dit autre part (1) que les unes n'atteignent en quelque sorte que l'écorce du corps et que les autres pénètrent jusqu'à la moelle des os. En cela, j'ai dit juste, et je ne sais en toute vérité comment mieux dire.

Mais il me semble que vous n'êtes pas encore satisfaites et que vous craignez de vous tromper. Et réellement, le discernement de ces choses intérieures est difficile. Pour ceux qui ont de l'expérience, ce que j'en ai dit est suffisant, tant la différence est grande. Cependant, je veux vous indiquer une marque très claire, et qui lèvera tous vos doutes sur le point de savoir si c'est bien Dieu qui agit en vous. Sa Majesté l'a présentée aujourd'hui à mon esprit, et il me semble que c'est la véritable.

Dans toutes les questions difficiles, lors même que je crois les bien entendre et parler exactement, je me sers de cette expression : *il me semble*, parce que je suis toute disposée, si je me trompe, à me ranger à l'avis des hommes éminents en doctrine. Les grands théologiens, même dépourvus de l'expérience personnelle de ces faveurs, ont un je ne sais quoi qui leur est propre : Dieu les destinant à éclairer son Eglise, il suffit qu'on leur propose une vérité pour qu'ils reçoivent une lumière qui les porte à l'admettre. Pourvu qu'ils ne vivent pas répandus au dehors, et soient serviteurs de Dieu, ils ne s'étonnent jamais des merveilles de sa grâce, sachant très bien qu'il peut faire beaucoup plus. Enfin, s'agit-il de choses peu étudiées encore, celles qu'ils trouvent dans les

1. Au *Chemin de la Perfection*, chap. xxxi.

livres leur montrent qu'ils peuvent les admettre. J'ai de ceci une très grande expérience. Je connais aussi ces demi-docteurs, toujours ombrageux. Ils m'ont coûté assez cher ! A tout le moins suis-je persuadée qu'il ferme absolument la porte de son âme à ces faveurs, celui qui n'est pas convaincu que le pouvoir de Dieu s'étend de beaucoup au delà, et qu'il a daigné, qu'il daigne encore quelquefois se communiquer ainsi à ses créatures. Donc, mes sœurs, que cela ne vous arrive jamais. Croyez, au contraire, que le pouvoir de Dieu va bien plus loin encore. Ne vous arrêtez pas non plus à considérer si ceux qui reçoivent ces grâces sont vertueux ou imparfaits : c'est à Sa Majesté de le savoir. Encore une fois, cela ne nous regarde pas. Servons Dieu dans la simplicité de cœur, dans l'humilité, et bénissons-le de ses œuvres merveilleuses.

Je reviens à la marque que j'ai dit être la véritable. Vous voyez cette âme que Dieu a privée d'intelligence pour mieux imprimer en elle la vraie sagesse : elle ne voit, n'entend, ni ne comprend, tout le temps que dure cette faveur, temps toujours bref et qui lui paraît beaucoup plus court encore qu'il ne l'est en réalité. Dieu s'établit alors de telle sorte au plus intime de cette âme, qu'en revenant à elle, il lui est impossible de douter qu'elle n'ait été en Dieu et que Dieu n'ait été en elle. Cette vérité s'imprime si bien dans son esprit, que des années se fussent-elles écoulées sans que Dieu lui ait renouvelé cette grâce, elle ne peut l'oublier ni douter qu'elle n'ait été en Dieu. Et cela, abstraction faite des effets produits, sur lesquels je reviendrai plus loin. Cette certitude est le point capital.

Vous me direz : Comment a-t-elle vu et entendu

qu'elle a été en Dieu, puisqu'en cet état elle ne voit ni n'entend? Je ne dis pas qu'elle l'a vu alors, mais qu'elle le voit clairement ensuite, et cela, non au moyen d'une vision, mais par une conviction qui lui reste et que Dieu seul peut donner. Je connais une personne (1) qui ignorait que Dieu fût en tous les êtres par présence, par puissance et par essence. Après une faveur de ce genre qu'elle reçut de lui, elle en demeura si convaincue, qu'ayant demandé à l'un de ces demi-docteurs dont j'ai parlé, de quelle manière Dieu était en nous, lui, qui n'en savait pas plus qu'elle avant cette révélation, eut beau l'assurer que Dieu n'était en nous que par la grâce, elle ne put aucunement le croire, tant elle était sûre du contraire. Ensuite, elle en interrogea d'autres qui lui dirent ce qu'il en était, ce qui la consola beaucoup.

N'allez pas non plus vous imaginer faussement que cette certitude porte sur un objet corporel, comme le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ invisiblement présent au très saint Sacrement. Ici, rien de semblable : il n'est question que de la divinité. Mais comment ce que nous n'avons pas vu peut-il nous donner pareille certitude? Je l'ignore, c'est l'œuvre de Dieu. Tout ce que je sais, c'est que je dis vrai. Et, supposé que la certitude fasse défaut, j'ai de la peine à croire qu'il y ait union totale de l'âme avec Dieu; il y aura union de l'une des puissances seulement, ou bien ce sera l'une ou l'autre de ces nombreuses faveurs, dont Dieu gratifie les âmes. En tout cela, il ne faut pas se mettre l'esprit à la torture pour arriver à savoir comment les choses se passent. Puisqu'elles excèdent la portée de notre

1. La sainte parle d'elle-même.

esprit, à quoi bon nous y perdre? Disons simplement que Celui qui les accomplit est tout-puissant. Et puisque avec toutes nos industries nous sommes incapables de nous attirer des faveurs dont Dieu seul est le maître, ne nous figurons pas être en état de les comprendre.

A propos de notre impuissance, je me souviens de ces paroles de l'Epouse dans les *Cantiques*, que vous connaissez certainement : *Le Roi m'a conduite dans ses celliers*, ou plutôt, je crois, *m'a introduite* (1). Vous le voyez, elle ne dit pas qu'elle s'y est rendue d'elle-même. Elle dit encore : *qu'elle allait de côté et d'autre cherchant son Bien-Aimé* (2). A mon sens, cette oraison d'union est précisément le cellier où le Seigneur nous fait entrer quand il le veut et comme il le veut. Quels que puissent être nos efforts, la porte nous restera fermée. C'est à Notre-Seigneur de nous introduire, de nous placer lui-même dans ce centre de notre âme. Pour mieux faire éclater ses merveilles, il ne nous laisse ici d'autre concours que celui d'une volonté entièrement soumise. Il ne veut pas non plus se faire ouvrir la porte des puissances et des sens, qui tous sont alors endormis : ce qu'il veut, c'est pénétrer dans le centre de notre âme sans passer par aucune porte, de même qu'il entra chez ses disciples en leur disant : *Pax vobis* (3), de même qu'il sortit du sépulcre sans en lever la pierre. Vous verrez plus loin comment Sa Majesté veut que l'âme jouisse de sa présence au centre d'elle-même plus pleinement encore qu'elle ne le fait ici : ce sera dans la dernière Demeure.

1. *Introduxit me Rex in cellaria sua.* (Cant., I, 3.)
2. *Per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea.* (Ibid., III, 2.)
3. La paix soit avec vous. (Joan., XX, 19.)

O mes filles! que nous verrons de choses, si nous n'avons les yeux ouverts que sur notre bassesse et notre misère, si nous comprenons que nous ne sommes pas dignes d'être les servantes de ce grand Maître, dont les merveilles nous dépassent à l'infini! Louange sans fin lui soit rendue! Amen.

CHAPITRE II

SUITE DU MÊME SUJET, COMPARAISON BIEN PROPRE A EXPLIQUER L'ORAISON D'UNION. EFFETS QUE CETTE ORAISON PRODUIT DANS L'AME. CE CHAPITRE MÉRITE ATTENTION.

SOMMAIRE. — *L'âme, arrivée à l'union, est comparée au papillon né du ver à soie. — Dispositions nouvelles et admirables où elle se trouve au sortir de l'union. — Son dégoût du monde et son désir de quitter la vie. — Souffrance qu'elle endure à la vue de la perte des âmes. — Cette souffrance peut nous donner l'idée de celles de Jésus-Christ.*

Vous croyez sans doute que je vous ai montré tout ce qu'il y avait à voir en cette Demeure, et pourtant il s'en faut de beaucoup, car, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, il y a du plus et du moins. Au sujet de l'union, je n'aurai, je crois, rien à ajouter. Mais que de choses à dire encore des effets que le Seigneur opère dans l'âme ainsi favorisée, pourvu qu'elle s'y dispose comme il convient! J'indiquerai quelques-unes de ces faveurs, et en même temps l'état où elles laissent une âme. Pour m'expliquer plus clairement, je me servirai d'une comparaison adaptée à mon sujet. Elle vous fera comprendre que, si en cette œuvre de Dieu en nous, notre part de concours est nulle, nous pouvons cependant beaucoup pour incliner Sa Majesté à nous en gratifier, et cela, en nous mettant dans les dispositions voulues.

Vous avez probablement entendu parler des merveilles que Dieu déploie dans la production de la

soie, admirable invention dont lui seul a pu être l'auteur. Vous savez comment elle provient d'une semence assez semblable à de petits grains de poivre. Ceci, je ne l'ai jamais vu, je l'ai seulement entendu raconter; si donc il se glisse quelque inexactitude dans ce que je vais dire, ce n'est pas à moi qu'en sera la faute.

Lorsque les mûriers commencent à se couvrir de feuilles, cette semence, grâce à la chaleur, commence également à prendre vie; car avant qu'ait paru l'aliment dont elle doit se nourrir, elle demeure comme morte. Les petits vers, une fois éclos, se nourrissent donc de feuilles de mûrier; quand ils sont devenus grands, on place devant eux de petites branches, sur lesquelles ils filent avec leur petite bouche, la soie qu'ils tirent d'eux-mêmes; ils en forment de petites coques très serrées, dans lesquelles ils se renferment. Chacun de ces vers — ils sont grands et fort laids — termine là sa vie; et alors, de chacune des coques s'échappe un papillon blanc, des plus gracieux.

Si cela ne se passait pas sous nos yeux et qu'on nous le racontât comme arrivé jadis, qui pourrait jamais y ajouter foi? Comment se persuader qu'un être dépourvu de raison, comme un ver, une abeille, se montre si diligent et si industrieux à travailler pour nous, et qu'il soit vrai que le pauvre petit ver à soie meure à la peine? Ceci, mes sœurs, même en m'en tenant là, peut vous servir pendant quelque temps de sujet de méditation : vous y trouverez de quoi admirer les merveilles et la sagesse de notre Dieu. Que serait-ce donc si nous connaissions les propriétés de tous les êtres qu'il a créés? Nul doute qu'il ne nous soit très profitable de réfléchir à ces

prodiges, et de nous réjouir d'être les épouses d'un Roi si sage et si puissant.

Je reviens à mon sujet. L'âme, dont ce ver est l'image, vient à l'existence quand, par la chaleur de l'Esprit-Saint, elle commence à profiter du secours général que Dieu donne à tous, et à se servir des remèdes qu'il a laissés dans son Eglise, comme la confession fréquente, les bonnes lectures, les sermons. Ce sont là les remèdes que trouve à sa disposition toute âme morte par la négligence et le péché, et qui est encore exposée aux occasions de chute. La voilà donc qui reprend vie, qui s'alimente aux sources que je viens d'indiquer, en y joignant les méditations pieuses, jusqu'à ce qu'elle ait pris de l'accroissement. C'est dans cet état que je la considère maintenant, sans m'occuper de ce qui précède. Dès que le ver est devenu grand, il se met, nous l'avons vu, à faire la soie et à construire la maison où il doit mourir. Je voudrais faire comprendre que, pour l'âme, cette maison c'est Jésus-Christ. Je crois avoir lu quelque part, ou peut-être entendu dire, que *notre vie est cachée en Jésus-Christ — ou en Dieu*, ce qui est tout un, — ou bien *que Jésus-Christ est notre vie* (1). Enfin, que mon souvenir soit fidèle ou non, il importe peu pour le moment.

Voilà, mes filles, ce que nous pouvons faire avec le secours de Dieu pour que Sa Majesté devienne notre Demeure, ainsi qu'Elle le devient dans cette oraison d'union, voilà comment nous pouvons travailler nous-mêmes à la bâtir. Mais n'ai-je pas l'air d'avancer qu'il est en notre pouvoir d'ôter ou de donner à Dieu

1. *Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. Cum Christus apparuerit, vita vestra : tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.* (Col., III, 3, 4.)

quelque chose, en disant d'un côté qu'il est lui-même la demeure, et de l'autre, que nous pouvons édifier cette demeure et nous y loger? Oui, certes, nous le pouvons; mais ce n'est ni en ôtant ni en donnant à Dieu, c'est en nous ôtant à nous-mêmes, c'est en donnant de nous-mêmes, comme le font ces pauvres petits vers. A peine aurons-nous fait tout ce qui est en notre pouvoir, que Dieu daignera unir à sa grandeur ce faible travail, qui n'est rien en soi, et lui communiquera une telle valeur, qu'il voudra s'en constituer lui-même la récompense. Et après avoir fait presque tous les frais, il joindra encore les petites peines que nous aurons prises aux grandes souffrances qu'il a endurées, de sorte qu'elles ne feront plus qu'un.

Courage donc, mes filles! A l'œuvre sans retard! Tissons notre petite coque, en renonçant à notre amour-propre, à notre volonté, à tout attachement aux choses de la terre, en produisant des œuvres de pénitence, d'oraison, de mortification, d'obéissance, et d'autres encore, que vous savez bien. Ah! je vous en prie, faisons tout le bien que nous connaissons et dont on nous a enseigné la pratique! Et puis, qu'il meure, qu'il meure, ce ver, comme fait le ver à soie après avoir accompli l'ouvrage pour lequel il a été créé! Vous saurez alors comment on voit Dieu et comment on s'abîme dans ses grandeurs, de même que ce petit ver s'ensevelit dans sa coque. Remarquez-le bien, en disant qu'on voit Dieu, je l'entends de la manière dont il se donne à goûter dans cet état d'union.

Voyons maintenant ce que devient ce ver, car c'est pour en venir là que j'ai dit tout le reste. Ce qu'il devient? Mais lorsqu'il est entré dans cette oraison,

qu'il est entièrement mort au monde, il se change en un petit papillon blanc. Oh! puissance divine! Quel état que celui d'une âme qui vient d'être plongée dans la grandeur de Dieu, et si étroitement unie à lui durant un court espace de temps, car, selon moi, cette union ne va jamais jusqu'à une demi-heure! Je vous le déclare en toute vérité, cette âme ne se reconnaît plus elle-même. Voyez la différence qu'il y a entre un vilain ver et un petit papillon blanc : eh bien! c'est la même chose. Cette âme ne sait comment elle a pu mériter un si grand bien, je veux dire, d'où il a pu lui venir, car elle sait parfaitement qu'elle ne l'a pas mérité. Elle sent un désir qui la consume de louer Dieu et d'affronter pour lui mille morts. La voilà qui aspire à porter de grandes croix, et ce désir est irrésistible. Elle a soif de pénitence, elle soupire après la solitude, elle voudrait que Dieu fût connu de tous les hommes; de là, une affliction profonde en voyant qu'on l'offense. Je parlerai plus en détail de ces effets dans la Demeure suivante, car ce qui se rapporte à ces deux Demeures est presque identique. Il est vrai pourtant que l'intensité des effets diffère extrêmement. Oui, je le répète, si une âme que Dieu a conduite jusqu'ici s'efforce d'avancer encore, elle verra de grandes choses.

Oh! quel n'est pas le trouble de ce petit papillon, bien que pourtant il n'ait jamais joui de plus de calme et de repos! C'est chose étrange de le voir ne sachant plus où s'arrêter et se poser. Après avoir goûté un tel séjour, tout ce qu'il aperçoit sur la terre lui déplaît, surtout si Dieu lui a versé souvent semblable vin; car chaque fois qu'il en boit, pour ainsi dire, il en retire de nouveaux avantages.

Il méprise maintenant les œuvres qu'il accomplissait étant encore ver, et qui consistaient à tisser peu à peu sa coque. Des ailes lui ont poussé : se sentant capable de voler, comment se contenterait-il d'aller pas à pas? Tout ce que l'âme peut faire pour Dieu lui paraît peu de chose, tant ses désirs sont immenses. Elle ne s'étonne plus de ce que les saints ont souffert, car elle sait maintenant par expérience de quelle manière le Seigneur assiste une âme, et comment il la transforme au point de la rendre méconnaissable. La faiblesse qu'elle éprouvait quand il était question de pénitence, se trouve changée en force; auparavant son attachement à ses proches, à ses amis, aux biens de la terre, était tel, que ni ses actes intérieurs, ni ses résolutions, ni ses désirs ne parvenaient à le rompre; ses efforts ne servaient qu'à lui faire sentir plus vivement ses liens. Maintenant, les obligations même que sa conscience lui impose sous ce rapport, lui deviennent à charge. Tout la fatigue, parce qu'elle a expérimenté que le véritable repos ne peut venir des créatures.

Il vous semblera peut-être que je m'étends beaucoup; cependant, je pourrais en dire bien davantage, et ceux qui auront reçu de Dieu pareille faveur, verront que je passe bien des choses sous silence. Il ne faut donc pas s'étonner si ce petit papillon, se trouvant tout dépaysé au milieu des choses de ce monde, cherche à se poser quelque part. Mais où ira-t-il, le pauvre petit? Retourner au lieu d'où il vient, il ne le peut, car, je l'ai montré déjà, quelque effort que nous fassions, nous sommes impuissants à nous procurer cette faveur : il faut qu'il plaise à Dieu de nous la réitérer. O Seigneur! quels tourments nouveaux commencent pour cette âme! Et qui

l'aurait dit, après une grâce si élevée? Enfin, d'une manière ou d'une autre, il faut porter la croix en cette vie. Et si quelqu'un assurait que depuis son entrée dans cette Demeure, il se trouve dans une tranquillité et des délices perpétuelles, je dirais, moi, qu'il n'y est jamais entré, mais que, tout au plus, il aura reçu dans la Demeure précédente quelque goût spirituel, auquel aura contribué la faiblesse naturelle, et peut-être le démon, qui lui donne maintenant la paix pour lui faire ensuite une guerre beaucoup plus cruelle. Je ne veux pas dire qu'on ne trouve point la paix dans cette cinquième Demeure; on l'y trouve, au contraire, et en un haut degré, car les souffrances y sont si précieuses et d'une nature si excellente, que, tout intenses qu'elles sont, elles engendrent la paix et la consolation.

Du dégoût que lui inspire tout ce qui est du monde, naît pour l'âme un désir d'en sortir, extrêmement douloureux. Le seul adoucissement qu'elle trouve à sa peine, c'est la pensée que Dieu veut qu'elle reste encore en cet exil. Mais cela ne suffit pas, car l'âme, malgré tous les avantages que j'ai énumérés, n'est pas encore aussi parfaitement soumise à la volonté de Dieu qu'elle le sera plus tard. Elle se résigne cependant, mais c'est avec une peine très vive, avec bien des larmes; et elle ne peut faire plus, parce qu'elle n'a pas reçu davantage. Cette peine se fait sentir à elle, plus ou moins, chaque fois qu'elle se met en oraison. Peut-être procède-t-elle de la douleur profonde qu'elle éprouve en voyant combien Dieu est offensé et méprisé dans le monde, et combien d'âmes se perdent, tant chez les hérétiques que chez les Maures. Mais ce qui la désole plus que tout le reste, c'est la

perte des catholiques. Elle sait que la miséricorde de Dieu est grande et que, si déréglée que soit leur vie, ils peuvent se convertir et se sauver ; et néanmoins, elle craint que beaucoup ne se damnent.

O puissance de Dieu ! Il y a peu d'années, peu de jours peut-être, cette âme ne pensait qu'à elle-même. Qui donc lui inspire ces douloureuses sollicitudes, que de longues années de méditation ne peuvent donner à ce degré d'intensité ? Mais quoi ? dira quelqu'un, si pendant bien des jours, des années même, je m'efforce d'approfondir quel affreux malheur est l'offense de Dieu, si je considère comment ceux qui se damnent sont ses enfants et mes frères, à quels périls nous sommes exposés sur la terre, et combien il nous est avantageux de sortir de cette misérable vie, cela ne suffirait pas ? Non, mes filles, la peine que ces réflexions feront naître en nous sera bien différente du tourment dont je parle. Cette peine, nous pouvons, avec la grâce de Dieu et à l'aide de beaucoup de considérations, arriver à la ressentir, mais elle n'atteint pas comme l'autre le fond même de nos entrailles. Celle-là semble hacher et moudre l'âme, sans qu'elle y contribue en rien, et parfois même sans qu'elle le désire. Mais qu'est-ce donc que cette douleur, et d'où vient-elle ? Je vais vous le dire. Vous souvenez-vous de cette parole de l'Epouse, que je vous ai citée plus haut à un autre propos : *Le Seigneur m'a introduite dans son cellier, il a ordonné en moi la charité* (1) ? Eh bien ! voilà justement l'explication de ce que vous me demandez. L'abandon que cette âme a fait d'elle-même entre les mains de Dieu et le

1. *Introduxit me in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem.* (Cant., II, 4.)

grand amour qu'elle lui porte, la rendent si soumise, qu'elle ne sait et ne veut plus qu'une chose : qu'il fasse d'elle ce qu'il lui plaira. Mais, à mon avis, c'est une grâce que Dieu n'accorde qu'à une âme qu'il regarde comme tout à lui. Sa volonté est qu'elle sorte de là marquée de son sceau, sans qu'elle sache comment cela s'est fait. Et réellement, l'âme n'a ici d'autre rôle que celui de la cire, sur laquelle un autre imprime un cachet. La cire ne se marque pas elle-même, elle est seulement disposée par sa mollesse à recevoir cette impression, et même ce n'est pas elle qui s'amollit : elle ne fait que rester immobile, sans opposer de résistance. Oh ! Dieu de bonté ! Ici encore, c'est vous qui faites tous les frais! Vous ne demandez qu'une chose : que nous vous abandonnions notre volonté, en d'autres termes, que la cire n'apporte point de résistance.

Voyez, mes sœurs, ce que fait notre Dieu pour que cette âme sache qu'elle est à lui. Il lui donne du sien, c'est-à-dire les dispositions où son Fils a été pendant son existence mortelle, et il ne peut lui accorder une plus grande grâce. Qui, plus que ce divin Fils, a désiré quitter cette vie ? Il l'a bien montré à la Cène, lorsqu'il a dit : *J'ai désiré d'un grand désir* (1). Eh quoi ! Seigneur, n'étiez-vous pas arrêté par la perpective de la mort cruelle qui vous attendait, cette mort si douloureuse, si épouvantable ? Non, me répondez-vous, parce que le grand amour que je porte aux âmes et l'ardent désir que j'ai de leur salut surpassent sans comparaison toutes ces douleurs, et les tourments qu'ils me causent depuis mon entrée dans le monde sont si

1. *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum antequam patiar.* (Luc., XXII, 15.)

excessifs, qu'auprès d'eux les autres ne me semblent absolument rien.

C'est à quoi j'ai réfléchi souvent. Songeant au supplice qu'a souffert et que souffre encore une âme de ma connaissance (1) lorsqu'elle voit offenser Notre-Seigneur — supplice si intolérable qu'elle aimerait beaucoup mieux mourir que d'avoir à l'endurer, — je me disais : Si une âme dont la charité est si faible auprès de celle de Jésus-Christ qu'on peut la regarder comme rien, est néanmoins capable d'éprouver un pareil tourment, quel martyre devait endurer Notre-Seigneur et quelle pouvait être sa vie, lui à qui toutes choses étaient présentes, et qui embrassait d'un seul regard les crimes qui se commettaient contre son Père ? Oui, je suis persuadée que cette douleur l'a emporté de beaucoup sur celles de sa sainte passion. Alors, du moins, il voyait la fin de ses souffrances : cette pensée, comme aussi la consolation de se dire que sa mort allait porter remède à nos maux et qu'il donnait à son Père par de si extrêmes souffrances un témoignage de son amour, devait adoucir ses tourments. C'est ce qui arrive parmi nous à ceux qu'un amour ardent porte à de grandes pénitences : ils ne les sentent presque pas, ils voudraient y ajouter, et les comptent pour rien. Que devait donc éprouver Sa Majesté, en présence d'une si belle occasion de montrer à son Père toute la perfection de son obéissance et de son amour pour ses frères ? Oh ! quelles délices de souffrir en faisant la volonté de Dieu ! Mais voir la divine Majesté outragée sans cesse par de nouvelles offenses, et tant d'âmes tomber en enfer, c'est,

1. Évidemment la sainte elle-même.

à mon avis, quelque chose de si terrible, que si Notre-Seigneur n'eût été qu'un homme, un seul jour de ce martyre eût suffi pour lui faire perdre, non une vie, mais plusieurs.

CHAPITRE III

ENCORE LE MÊME SUJET. AUTRE GENRE D'UNION, QUE L'AME PEUT ACQUÉRIR AVEC LA GRACE DE DIEU. POUR Y ARRIVER, L'AMOUR DU PROCHAIN EST ABSOLUMENT NÉCESSAIRE. CE CHAPITRE EST D'UNE GRANDE UTILITÉ.

SOMMAIRE. — *La grâce de l'union n'est jamais donnée en vain. — Comment Dieu en fait profiter le prochain — Elle peut s'acquérir par une autre voie, accessible à toutes les âmes. — L'union ainsi acquise coûte plus d'efforts que la première et reçoit une plus belle récompense. — Toute la perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain. — Importance des progrès dans la charité fraternelle.*

Revenons à notre petite colombe, et voyons quelque chose des dons que Dieu accorde en cet état d'union. Il est bien entendu que l'âme doit s'efforcer d'avancer toujours dans le service de Notre-Seigneur et dans la connaissance d'elle-même : car, si elle se contente de recevoir cette faveur, si, se croyant désormais en sûreté, elle vient à se négliger et à s'écarter du chemin du ciel, c'est-à-dire de l'observation des commandements, elle aura le sort du papillon né du ver à soie, qui, tout en laissant une semence qui produira d'autres papillons, demeure mort pour jamais. Je dis qu'il laisse une semence, parce que Dieu, j'en suis convaincue, entend qu'une si haute faveur ne soit pas accordée en vain, et que, si elle ne profite pas à l'âme qui la reçoit, elle profite du moins à d'autres. Tout le

temps, en effet, que cette âme persévère dans le bien, elle garde les désirs et les vertus dont nous avons parlé, et, par conséquent, elle est toujours utile à d'autres âmes, en leur communiquant quelque chose de sa chaleur. Parfois même, alors qu'elle a perdu tout cela, elle conserve le souci de l'avancement du prochain, elle prend plaisir à faire connaître aux autres les grâces dont Dieu gratifie ceux qui l'aiment et le servent.

J'ai connu une personne à qui semblable chose est arrivée (1). Bien qu'en fort mauvais état, elle aimait voir d'autres âmes profiter des grâces qu'elle avait reçues de Dieu, elle se plaisait à enseigner le chemin de l'oraison à celles qui ne le connaissaient pas, et le bien qu'elle fit ainsi fut grand, très grand même. Le Seigneur ensuite lui rendit la lumière. A la vérité, ces grâces n'avaient pas encore produit en elle les effets dont j'ai parlé. Mais combien doit-il y en avoir que Dieu appelle à l'apostolat, qu'il honore de ses communications comme Judas, qu'il élève à la royauté comme Saül, et qui se perdent ensuite par leur faute ! Apprenons de là, mes sœurs, que pour acquérir toujours de nouveaux mérites et ne pas nous perdre comme ces infortunés, le moyen le plus sûr est l'obéissance et l'exact accomplissement de la loi de Dieu. Je m'adresse en ce moment aux âmes qui reçoivent des grâces de ce genre, et même à toutes les âmes.

Après tout ce que j'ai dit, cette Demeure garde encore, me semble-t-il, quelque obscurité. Mais puisqu'il est si avantageux d'y entrer, il sera bon de ne pas en ôter l'espoir à ceux que le Seigneur

1. Ici encore la sainte parle d'elle-même. Cfr. *Vie*, chap. VII.

ne gratifie pas de faveurs aussi surnaturelles. La véritable union, en effet, peut très bien s'obtenir avec l'aide de Notre-Seigneur, si l'on s'efforce de l'acquérir en renonçant à sa volonté pour s'attacher à la volonté de Dieu.

Oh ! combien y en a-t-il qui disent et croient fermement en être là, qui même seraient prêts à mourir pour l'attester, ainsi que je l'ai dit, je crois. Eh bien ! je vous le déclare et je ne me lasserai pas de le répéter : quand il en sera ainsi, vous aurez obtenu du Seigneur la grâce de l'union. Ne vous inquiétez plus alors de cette autre union délicieuse dont j'ai parlé. Ce qu'elle a de plus précieux, c'est qu'elle procède de celle dont je parle maintenant, et qu'on ne peut arriver à la première si l'on n'est bien affermi dans la seconde, qui consiste dans la soumission de notre volonté à celle de Dieu. Oh ! quelle union désirable que celle-là ! Heureuse l'âme qui l'a obtenue ! Elle jouira du repos en cette vie et en l'autre. A part le danger de perdre son Dieu et la douleur de voir qu'on l'offense, aucun des événements de cette vie n'est capable de l'affliger : ni la maladie, ni la pauvreté, ni la mort — sauf celle des personnes utiles à l'Eglise de Dieu, — parce qu'elle voit très bien que le Seigneur sait bien mieux ce qu'il fait, qu'elle ne sait ce qu'elle désire.

Remarquez-le, il y a peines et peines. Quelques-unes, de même que les plaisirs, sont le fruit spontané de la nature. Il y a aussi des peines qui naissent de la charité : ce sont celles qui nous font compatir aux maux du prochain. Telle fut la peine qu'éprouva Notre-Seigneur au moment de ressusciter Lazare (1).

1. Cfr. Joan., xi, 35.

Ces sortes de peines n'empêchent point l'âme d'être unie à la volonté de Dieu; elles ne la troublent point par une émotion violente ou de quelque durée. Ce sont des peines qui passent vite : comme je l'ai dit des douceurs de l'oraison, elles ne pénètrent pas jusqu'au fond de l'âme, elles n'atteignent que les sens et les puissances. Elles vont et viennent au milieu des Demeures dont il a été question ; la seule où elles n'entrent pas est celle dont je vous entretiendrai en dernier lieu.

Pour l'union dont il est ici question, est-il nécessaire qu'il y ait suspension des puissances ? Non, le Seigneur a le pouvoir d'enrichir les âmes par diverses voies, et de les faire arriver à ces Demeures sans passer par le sentier de traverse que j'ai indiqué. Mais, remarquez bien ceci, mes filles : il est nécessaire que le ver meure, et ici il vous en coûtera davantage. Par cette autre voie, la vie si nouvelle où l'on se trouve introduit aide beaucoup le ver à mourir. Ici, il faut que ce soit nous-mêmes qui, sans être affranchis de la vie ordinaire, lui donnions la mort. J'avoue que c'est beaucoup plus pénible, mais cette souffrance a son prix, et si l'on remporte la victoire, la récompense sera plus grande. Que l'on puisse y arriver, cela est indubitable, pourvu que l'union à la volonté de Dieu soit réelle.

C'est là l'union que j'ai désirée toute ma vie, celle que je ne cesse de demander à Notre-Seigneur. C'est aussi et la plus facile à connaître et la plus sûre. Mais hélas! bien peu parmi nous y parviennent, je crois. Lorsqu'on évite l'offense de Dieu et qu'on a embrassé la vie religieuse, on se figure que tout est fait. Oh ! qu'il reste de vers semblables à

celui qui rongea le lierre de Jonas (1), et qui ne se laissent apercevoir que lorsqu'ils ont rongé nos vertus par un certain amour-propre, une certaine estime de nous-mêmes, des jugements téméraires de notre prochain, bien qu'en choses légères, un certain manque de charité, en ne l'aimant pas comme nous-mêmes ! Nous nous acquittons de notre devoir comme par force, faisant juste ce qu'il faut pour éviter le péché ; mais que nous sommes loin de la disposition qui nous unirait entièrement à la volonté de Dieu !

Quelle est, pensez-vous, mes filles, cette volonté de Notre-Seigneur ? C'est que nous soyons parfaites, en sorte que nous puissions devenir une même chose avec lui et avec le Père, comme lui-même en a fait la demande (2). Mais voyez tout ce qui nous manque encore pour y parvenir ! Je vous l'assure, en écrivant ceci, je suis profondément affligée de me voir si loin du terme, et cela, uniquement par ma faute. Pour l'atteindre, il n'est pas nécessaire que le Seigneur nous accorde de grandes délices spirituelles : il suffit du don qu'il nous a fait de son Fils pour nous enseigner le chemin. Ne vous figurez pas cependant que si je vois mourir mon père ou mon frère, ma conformité à la volonté de Dieu doive m'y rendre insensible, et s'il s'agit de peines et de maladies, que je doive les endurer avec joie. Cela est bon, mais quelquefois c'est pure sagesse humaine. Voyant que nous n'y pouvons rien, nous faisons de nécessité vertu. Combien d'actes de ce genre, ou d'un genre différent, ont été accomplis par ces philosophes si savants de l'anti-

1. Cfr. Jonas, IV, 6, 7.
2. *Ut sint unum sicut et nos unum sumus.* (Joan., XVII, 22.)

quité ! A nous, le Seigneur ne demande que deux choses : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. C'est vers elles que doivent converger nos efforts. Si nous les accomplissons parfaitement, nous faisons sa volonté, et par là même nous lui sommes unis. Mais, encore une fois, que nous sommes loin de nous acquitter de ces deux devoirs d'une manière digne d'un si grand Dieu ! Qu'il daigne nous accorder sa grâce, afin que nous méritions d'y arriver ! C'est en notre pouvoir, si nous le voulons.

Le moyen le plus assuré, selon moi, de savoir si nous observons ces deux préceptes, c'est de voir quelle est notre perfection relativement à l'amour du prochain. Aimons-nous Dieu ? Nous ne pouvons le savoir, quoiqu'il y ait cependant de grands indices pour en juger. Mais pour ce qui est de reconnaître si nous aimons le prochain, oui, nous le pouvons. Soyez-en certaines, autant vous aurez fait de progrès dans l'amour du prochain, autant vous en aurez fait dans l'amour de Dieu. L'amour que Notre-Seigneur nous porte est si grand, qu'en récompense de celui que nous avons pour le prochain, il fait croître de mille manières celui que nous avons pour lui-même : je n'ai aucun doute là-dessus. Il est donc extrêmement important d'examiner avec le plus grand soin comment nous nous comportons sur ce point. Si c'est parfaitement, nous pouvons être en repos. Notre nature étant si mauvaise, l'amour pour le prochain, j'en suis persuadée, ne saurait être parfait en nous s'il n'avait sa racine dans l'amour de Dieu.

Mes sœurs, puisque la chose est pour nous d'une si haute importance, tâchons de bien voir où nous en sommes, et cela jusque dans les plus petites choses. Et puis, ne faisons aucun cas de certaines

idées — fort grandes celles-là, — qui se présentent à nous en foule dans l'oraison, sur tout ce que nous nous proposons de faire et d'entreprendre en faveur du prochain et pour le salut d'une seule âme. Si nos œuvres n'y répondent pas, il est à croire que tout cela restera sans effet. J'en dis autant de l'humilité et de toutes les vertus. Les artifices du démon sont étranges ! Pour nous faire accroire que nous avons une vertu, qu'en réalité nous n'avons pas, il remuera tout l'enfer. Et il aura raison, car rien n'est plus préjudiciable. Ces fausses vertus, se ressentant d'une pareille origine, ne vont jamais sans quelque vaine gloire. Au contraire, celles qui viennent de Dieu en sont entièrement exemptes, et de l'orgueil également.

Je trouve charmant de voir ce qui arrive à certaines âmes. Durant l'oraison, elles se figurent qu'elles désirent être humiliées et recevoir publiquement des affronts pour l'amour de Dieu, et après cela, elles cacheraient, si elles le pouvaient, une faute de rien qu'elles ont commise ! Mais vient-on à leur en imputer une sans sujet, oh ! alors, que Dieu nous soit en aide ! Quand on ne peut supporter si peu de chose, qu'on tâche du moins de ne compter pour rien ces sortes de résolutions formées à part soi. Très certainement il n'y a pas eu là détermination réelle de la volonté — car lorsqu'elle existe, les choses vont d'une autre manière, — il n'y aura eu qu'un effet de l'imagination. C'est dans l'imagination, en effet, que le démon joue ses tours et dresse ses embûches ; et avec les femmes il a beau jeu, comme aussi avec les hommes dépourvus d'instruction, qui ne connaissent pas la différence qu'il y a entre les puissances et l'imagination, ni tant d'au-

tres choses qui se passent dans notre intérieur. O mes sœurs ! comme il est facile de reconnaître parmi vous celles qui ont le véritable amour du prochain et celles qui ne l'ont qu'à un degré moindre ! Si vous compreniez bien l'importance de cette vertu, vous ne vous appliqueriez pas à autre chose.

Quand je vois des personnes tout occupées de se rendre compte de leur oraison, et si enfoncées en elles-mêmes quand elles la font, qu'elles n'osent, ce semble, ni se remuer, ni en détourner leur pensée, de crainte de perdre un peu du goût et de la dévotion qu'elles y trouvent, je vois qu'elles ne connaissent guère le chemin qui conduit à l'union. Elles s'imaginent que tout consiste en ces façons de faire. Non, mes sœurs, non. Le Seigneur veut des œuvres. Il veut, par exemple, que si vous voyez une malade que vous pouvez soulager, vous laissiez hardiment votre dévotion pour l'assister, que vous lui témoigniez de la compassion, que sa souffrance soit la vôtre, et que, s'il en est besoin, vous jeûniez pour qu'elle ait à manger; et cela, moins pour l'amour d'elle, que parce que telle est la volonté de votre Maître. Voilà la véritable union à sa volonté. Il veut encore que si on loue hautement une personne en votre présence, vous vous en réjouissiez beaucoup plus que si on vous louait vous-même. A la vérité, cela est facile, car, lorsqu'on est humble, on souffre au contraire d'entendre son propre éloge. Il est excellent encore de se réjouir lorsqu'on voit briller les vertus de ses sœurs, de déplorer leurs fautes autant que les siennes propres, et de s'efforcer de les couvrir.

Je me suis longuement étendue ailleurs sur ce

sujet (1) ; c'est que je suis persuadée, mes sœurs, que manquer à cette vertu, c'est tout perdre. Dieu veuille qu'elle ne soit jamais blessée parmi nous ! Que si vous y excellez, je puis vous certifier que vous obtiendrez de Notre-Seigneur l'union dont j'ai parlé. Si, au contraire, vous êtes en faute sur ce point, vous aurez beau avoir de la dévotion, des délices spirituelles, et croire ainsi la posséder, vous aurez beau éprouver même quelque petite suspension durant l'oraison de quiétude — comme certaines personnes qui s'imaginent alors que tout est fait, — croyez-moi, vous n'y êtes pas encore. Demandez à Notre-Seigneur qu'il vous donne un parfait amour du prochain et, ensuite, laissez faire Sa Majesté. Si vous mettez tous vos soins et tous vos efforts à acquérir cet amour ; si vous faites plier votre volonté pour que s'accomplisse en tout celle de vos sœurs, fallût-il pour cela perdre de votre droit ; si vous savez oublier votre intérêt pour songer au leur, quelque répugnance qu'y ait d'ailleurs votre nature ; si, quand l'occasion s'en présente, vous prenez pour vous le travail afin d'en exempter les autres, sa libéralité surpassera vos désirs. Il vous en coûtera, soyez-en persuadées, et cela ne se fera pas tout seul. Mais considérez ce qu'a coûté à notre Epoux l'amour qu'il nous a porté : afin de nous délivrer de la mort, il a enduré la plus cruelle de toutes, la mort de la croix.

1. Au *Chemin de la Perfection*, chap. VII.

CHAPITRE IV

FIN DU MÊME SUJET. COMBIEN LA CIRCONSPECTION EST NÉCESSAIRE EN CE DEGRÉ D'ORAISON, PARCE QUE LE DÉMON Y DÉPLOIE TOUTES SES RUSES POUR FAIRE RETOURNER L'AME EN ARRIÈRE.

SOMMAIRE. — *L'oraison d'union est une entrevue de l'âme avec Dieu. — C'est un acheminement au mariage spirituel. — Efforts tentés par le démon pour empêcher la célébration de ce divin mariage. — De quelle manière l'âme doit déjouer ses artifices. — Combien Dieu lui donne de secours pour y arriver.*

Vous désirez apprendre, me semble-t-il, ce que devient notre petite colombe, et où elle va enfin se poser. Il est bien entendu que ce ne sera ni dans les goûts spirituels ni dans les satisfactions terrestres : son vol est plus élevé. Cependant, je ne pourrai satisfaire votre désir que dans la dernière Demeure, et Dieu veuille que je m'en souvienne, que j'en aie même le loisir ! Il s'est passé près de cinq mois depuis que j'ai commencé à écrire, et comme l'état de ma tête ne me permet pas de me relire, sans aucun doute il y aura dans ce travail un désordre complet et peut-être des redites ; mais comme je m'adresse à mes sœurs, cela importe peu.

Je voudrais vous expliquer plus clairement encore en quoi consiste, selon moi, cette oraison d'union. Je me servirai pour cela d'une comparaison, puisque j'ai l'esprit ainsi fait. Nous reviendrons ensuite à

notre petit papillon qui, volant toujours, parce qu'il ne trouve pas son véritable repos, ne reste cependant pas inactif et ne cesse de faire du bien tant à lui-même qu'aux autres.

Vous avez sans doute entendu dire souvent que Dieu épouse spirituellement les âmes. Béni soit-il de daigner, dans sa miséricorde, s'abaisser jusque-là ! Cette comparaison est grossière, je l'avoue, et cependant, pour rendre ma pensée, je n'en trouve pas de meilleure que le sacrement de mariage. La différence certainement est grande. Dans l'alliance dont je parle, il n'y a rien que de spirituel, et ce qui est corporel en est bien éloigné ; les consolations, les goûts spirituels, que le Seigneur y accorde, sont à mille lieues des satisfactions que doivent goûter deux époux. Ici c'est l'amour s'unissant à l'amour ; les opérations y sont ineffablement pures et d'une délicatesse, d'une suavité telles qu'il est impossible de les exprimer. Mais le Seigneur sait bien les faire sentir.

L'union, ce me semble, n'arrive pas encore jusqu'aux fiançailles spirituelles. En ce monde, quand deux personnes doivent se fiancer, on examine auparavant si elles se conviennent, si toutes deux désirent cette alliance ; puis on en vient à une entrevue, afin qu'elles soient plus satisfaites l'une de l'autre. Eh bien ! il en est de même ici. Nous supposons que l'accord est déjà fait, que l'âme est parfaitement renseignée sur les avantages de l'alliance qu'elle va contracter, qu'elle est résolue de faire en tout la volonté de son Epoux, de se prêter à tout ce qu'elle saura lui être agréable. De son côté, Notre-Seigneur, qui connaît la sincérité de ses dispositions, est content d'elle et il lui fait cette grâce de vouloir bien

se découvrir davantage, d'en venir à ce que l'on nomme une entrevue, enfin, de l'approcher de lui. Nous pouvons avec raison appeler cette grâce une entrevue, car elle est de très brève durée. Là, il n'y a plus de délibération : l'âme voit seulement d'une manière mystérieuse qui est Celui qu'elle va prendre pour Epoux. La connaissance qu'elle reçoit ainsi en un court espace de temps, elle ne pourrait l'acquérir en mille ans par le moyen des sens et des puissances. L'Epoux, étant ce qu'il est, la rend par cette seule vue plus digne de sa main, comme l'on dit. L'âme se trouve dès lors si éprise d'amour, qu'elle fait de son côté tout ce qui dépend d'elle pour que ces divines fiançailles ne soient pas entravées. Mais si elle s'oubliait jusqu'à porter son affection vers un autre objet, tout serait perdu pour elle. Si l'on veut juger de la grandeur de cette perte, il n'y a qu'à considérer les faveurs que Dieu lui accordait : aussi dépasse-t-elle tout ce qu'on peut dire.

C'est pourquoi, âmes chrétiennes, vous que le Seigneur a conduites jusqu'ici, je vous demande en son nom d'être sur vos gardes et d'éviter les occasions dangereuses. Même en cet état, l'âme n'est pas assez forte pour s'y exposer, ainsi qu'elle le sera après la célébration des fiançailles, qui a lieu dans la Demeure suivante. Elle n'a fait encore qu'entrevoir l'Epoux : aussi le démon met-il tout en œuvre pour la combattre et pour empêcher ces fiançailles. Plus tard, lorsqu'il voit une âme entièrement soumise à l'Epoux, il n'est plus aussi hardi ; il la redoute au contraire, car il a expérimenté déjà que pareilles tentatives lui attirent des pertes considérables et la laissent elle-même avec de nouveaux avantages.

Je vous le déclare, mes filles, j'ai connu des personnes très avancées et qui, parvenues à ce degré, se sont laissées séduire par les ruses et les artifices du démon. L'enfer, du reste, doit se liguer tout entier pour y réussir, car, ainsi que je l'ai dit plusieurs fois, il s'agit pour les démons de perdre, non une âme, mais beaucoup d'âmes ; ils ont de ceci une longue expérience. Voulons-nous nous faire une idée du nombre d'âmes que Dieu attire à lui par le moyen d'une seule ? Considérons ces milliers de conversions admirables qu'ont opérées les martyrs, par exemple une jeune fille comme sainte Ursule. Combien d'âmes un saint Dominique, un saint François et les autres fondateurs d'ordres n'ont-ils pas ravies au démon ! Et combien lui en ravit de nos jours le père Ignace, fondateur de la Compagnie ! Tous ces saints personnages, leur histoire nous l'apprend, recevaient de Dieu des grâces de cette nature. Et d'où leur est venue cette puissance d'action, sinon des efforts qu'ils ont faits pour n'être point privés par leur faute de si divines fiançailles ?

O mes filles ! Notre-Seigneur est aussi disposé à nous accorder ses bienfaits qu'il l'était alors. Et même il a, en quelque façon, plus besoin d'âmes qui veuillent bien les recevoir, parce qu'aujourd'hui le nombre de ceux qui se préoccupent de son honneur est bien moins considérable. Nous nous aimons trop nous-mêmes ! Nous avons trop d'esprit, lorsqu'il s'agit de maintenir nos droits ! Oh ! quelle erreur ! Daigne le Seigneur, dans sa miséricorde, nous donner lumière, afin que nous ne tombions pas en de pareilles ténèbres !

Vous pouvez ici m'adresser deux questions et

m'opposer deux difficultés. D'abord, comment une âme aussi fermement établie dans la volonté de Dieu que nous l'avons dit et ne voulant en rien faire la sienne, peut-elle tomber dans l'illusion? Ensuite, par quelles voies le démon pourrait-il s'introduire chez vous d'une manière assez dangereuse pour causer la perte de votre âme? Vous êtes entièrement séparées du monde; vous vous approchez très souvent des sacrements; enfin, vous vivez, nous pouvons le dire, dans la compagnie des anges, car, par la bonté du Seigneur, chacune ici n'a d'autre désir que de le servir et de lui plaire en tout : pour ceux qui se trouvent au milieu des dangers du monde, rien d'étonnant que ce malheur leur arrive. Mes filles, je trouve que vous avez bien raison, et Dieu a réellement usé envers nous d'une grande miséricorde. Cependant, quand je songe que Judas vivait dans la société des apôtres, qu'il conversait continuellement avec Dieu même, qu'il entendait ses paroles, je comprends que tant d'avantages ne donnent point encore la sécurité.

Pour répondre à la première question, je dis que si cette âme se tenait toujours attachée à la volonté de Dieu, évidemment elle ne se perdrait pas. Mais le démon vient, avec ses dangereux artifices : sous couleur de bien, il la détache de cette divine volonté en de très petites choses, et l'engage en d'autres, qu'il lui persuade n'être point mauvaises. Peu à peu il obscurcit son entendement, refroidit sa volonté, fait revivre en elle l'amour-propre, si bien que d'une chose à l'autre il arrive à la séparer de la volonté de Dieu et à l'attacher à la sienne propre.

Ceci répond déjà à la seconde difficulté, car il n'y a point de cloître si bien cloîtré où le démon ne

puisse s'introduire, point de désert si reculé où il ne pénètre. Cependant, considérez ceci. Peut-être le Seigneur permet-il ces ruses de l'ennemi en vue d'éprouver une âme dont il a dessein de se servir pour en éclairer d'autres, car si elle doit être infidèle, il vaut mieux que ce soit au début qu'en un temps où elle pourrait nuire à beaucoup.

Voici, à mon avis, ce que nous avons de mieux à faire. Je suppose que déjà nous demandons continuellement à Dieu dans la prière de nous soutenir de sa main, que nous avons toujours devant les yeux la pensée que s'il nous abandonne, nous sommes dans l'abîme, enfin que nous ne mettons jamais notre confiance en nous-mêmes, ce qui serait folie. Ceci posé, examinons avec un soin, une attention extrêmes, où nous en sommes sous le rapport des vertus : si nous y progressons, ou si, au contraire, nous ne reculons pas un peu, spécialement en ce qui concerne l'amour mutuel et le désir d'être tenue pour la dernière de toutes ; enfin, comment nous nous comportons dans l'ordinaire de la vie. Si nous donnons à cet examen toute notre attention, et si nous prions le Seigneur de nous éclairer, nous connaîtrons bien vite nos gains et nos pertes.

Mais n'allez pas vous figurer que lorsque Dieu a conduit une âme jusqu'où j'ai dit, il l'abandonne si soudainement que le démon n'ait fort à faire pour la renverser. Notre-Seigneur est au contraire si sensible à sa perte, qu'il lui donne des avertissements intérieurs de toutes sortes : ainsi le péril qu'elle court ne saurait lui demeurer caché. Enfin, disons pour terminer qu'il faut tâcher d'avancer toujours. S'il n'y a pas de progrès, craignons beaucoup ; car très certainement le démon s'apprête à nous

assaillir. Il n'est pas possible, en effet, qu'une fois monté si haut on cesse d'avancer, car jamais l'amour ne demeure oisif. Cet arrêt serait un fort mauvais signe. Evidemment, une âme qui aspire à devenir l'épouse de Dieu même, dont l'accord avec Sa Majesté est déjà si avancé, ne peut s'abandonner lâchement au sommeil.

Pour vous montrer, mes filles, de quelle manière Dieu traite les âmes qu'il regarde déjà comme ses épouses, nous allons parler maintenant de la sixième Demeure. Vous verrez combien tout le service que nous pouvons lui rendre, tout ce que nous pouvons faire et souffrir en vue de nous disposer à de si grandes faveurs, est en réalité peu de chose. Et si l'on m'a ordonné d'écrire ceci, peut-être Notre-Seigneur l'a-t-il voulu pour que, les yeux attachés sur la récompense, et voyant que dans sa miséricorde infinie il daigne ainsi se révéler, se communiquer, à ces vermisseaux que nous sommes, nous mettions en oubli nos petites satisfactions terrestres et, uniquement occupées de ses grandeurs, nous courrions embrasées de son amour. Qu'il daigne me faire la grâce d'expliquer quelque peu des choses si difficiles ! Si lui-même, de concert avec l'Esprit-Saint, ne conduit ma plume, j'en serais tout à fait incapable, je le sais fort bien. Au cas où vous ne devriez en tirer aucun fruit, je le supplie de me mettre hors d'état de rien dire. Sa Majesté ne l'ignore pas, autant que j'en puis être juge, mon seul désir est que son nom soit glorifié et que nous servions généreusement un Maître qui, dès cette terre, paie avec tant de munificence. Comprenons par là ce qu'il nous réserve dans le ciel, et cela, sans les interruptions, les travaux, les périls qui se

rencontrent sur la mer orageuse de cette vie. N'était le danger de le perdre et celui de l'offenser, ce serait une joie de vivre jusqu'à la fin du monde, afin de travailler pour un si grand Dieu, un tel Seigneur, un pareil Epoux. Puissions-nous lui rendre quelques services, et qui ne soient point mêlés des nombreux défauts qui accompagnent toujours nos œuvres, même les meilleures ! Amen.

SIXIÈMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

LES SOUFFRANCES DE L'AME VONT CROISSANT, A MESURE QUE LE SEIGNEUR LUI ACCORDE DE PLUS GRANDES GRACES. NATURE DE QUELQUES-UNES DE CES SOUFFRANCES, ET COMMENT S'Y COMPORTENT CEUX QUI ONT PÉNÉTRÉ DANS CETTE DEMEURE. CECI EST EXCELLENT POUR LES PERSONNES ÉPROUVÉES PAR DES PEINES INTÉRIEURES.

SOMMAIRE. — *Dieu fait désirer à l'âme le bien immense qu'il lui prépare. — Tourments de toutes sortes par lesquels il faut passer avant de se voir admis au mariage spirituel. — Souffrances extérieures : persécutions, maladies. — Inexprimables angoisses intérieures, et de quelle manière Dieu y met un terme. — Ces peines donnent à l'âme la connaissance d'elle-même. — Conduite qu'elle doit tenir durant ces épreuves.*

Parlons maintenant, avec l'assistance de l'Esprit-Saint, de la sixième Demeure. L'âme, désormais blessée de l'amour de l'Epoux, recherche davantage la solitude, et elle écarte, autant que son état le lui permet, tout ce qui pourrait l'en priver. La vue de l'Epoux s'est tellement imprimée en elle, que tout son désir est d'en jouir de nouveau. J'ai déjà dit (1) que dans cette oraison l'on ne voit rien,

1. Au chap. 1er de la Ve Demeure.

même des yeux de l'imagination, à quoi l'on puisse donner le nom de vue. J'use de ce terme à cause de la comparaison dont je me suis servie.

L'âme est bien résolue à ne prendre d'autre époux que son Dieu. Mais l'Epoux n'a point égard aux grands désirs qui la pressent de voir se célébrer ces fiançailles ; il veut qu'elle les désire avec plus d'ardeur encore, et qu'un bien, qui est le plus grand de tous les biens, lui coûte quelque chose. Il est vrai, tout ce qu'on peut souffrir est peu au prix d'un tel bonheur, et pourtant, mes filles, l'âme a besoin de l'avant-goût et du gage qu'elle a reçu de ce bonheur, pour être en état de soutenir ce qui l'attend. O Dieu ! quelles peines intérieures et extérieures n'endure-t-elle pas avant d'entrer dans la septième Demeure ! En vérité, quand j'y pense, il me semble que si elle les connaissait à l'avance, sa faiblesse naturelle aurait bien de la peine à s'y résoudre, quelque avantage qu'on lui promît par ailleurs. Une fois arrivée à la septième Demeure, il n'en est plus de même : là, on ne craint plus rien, du moins rien n'empêche l'âme de se précipiter vers toute souffrance pour l'amour de son Dieu. La raison en est dans son union intime et presque continuelle avec la divine Majesté : c'est là qu'elle puise ce grand courage.

Il sera bon, je crois, de vous décrire quelques-unes des peines qu'on endure ici, et dont j'ai une entière certitude. Toutes les âmes peut-être ne seront pas conduites par ce chemin ; et pourtant, je doute beaucoup qu'elles soient entièrement exemptes des peines de la terre, celles qui jouissent par moments avec tant d'abondance des biens du ciel. Je n'avais pas dessein d'aborder ce sujet, mais je me

suis dit que des âmes sous le poids de ces épreuves seraient heureuses de savoir ce qui se passe en celles que Dieu favorise de grâces de ce genre; car réellement, on s'imagine alors que tout est perdu.

Je rapporterai ces peines, non point suivant l'ordre où elles se présentent, mais comme elles s'offriront à ma mémoire. Je veux commencer par les moindres. Ce sont les murmures des personnes avec lesquelles on a des rapports, et même de celles avec lesquelles on n'en a point, et qui n'auraient jamais dû, ce semble, songer à nous. Voilà, disent-elles, que celle-ci fait la sainte ; elle donne dans les extrêmes, pour tromper le monde et faire passer pour imparfaits ceux qui, sans toutes ces cérémonies, sont meilleurs chrétiens qu'elle. Et remarquez qu'il n'y a aucune cérémonie ; elle cherche seulement à bien remplir les devoirs de son état. Ceux qu'elle regardait comme ses amis la quittent, ils sont même les plus ardents à mettre la dent sur elle, et c'est chose sensible, je vous assure. A les entendre, cette âme s'égare et s'illusionne singulièrement; ce qui lui arrive vient du démon : il en sera d'elle comme de tel et tel, qui se sont perdus ; elle déconsidère la vertu ; elle trompe les confesseurs. On ira trouver ceux-ci pour le leur dire ; on leur citera l'exemple de plusieurs qui se sont égarés par cette voie. Ce seront des moqueries sans fin, des coups de langue de toutes sortes.

Je connais une personne qui, au point où en étaient les choses, avait grand peur de ne plus trouver personne pour la confesser (1). Je n'entre pas dans le détail, parce qu'il y aurait trop

1. Voir *Vie*, chap. XXVIII.

à dire. Le pire est que ces propos, au lieu de cesser promptement, durent parfois toute la vie. J'en dis autant de la méfiance qu'on se transmet les uns aux autres à l'égard de ces âmes. Vous me direz qu'il y en a qui parlent à leur avantage. O mes filles ! qu'il est petit le nombre de ceux qui jugent favorablement, auprès de ceux qui noircissent à plaisir ! Du reste, les louanges sont une autre épreuve, plus sensible que la première. L'âme, en effet, le voit clairement, si elle a quelque bien, ce bien lui vient de Dieu et ne lui appartient en aucune façon. Comme peu auparavant elle s'est trouvée dans l'indigence et plongée dans le péché, ces louanges lui causent un tourment insupportable, du moins dans les commencements. Dans la suite, ce tourment diminue, pour plusieurs raisons. La première, parce que l'expérience lui a montré jusqu'à l'évidence que les hommes sont aussi prompts à distribuer les éloges que les blâmes, en sorte qu'elle ne tient plus compte ni des uns ni des autres. La seconde, parce que le Seigneur lui découvre à une plus vive lumière qu'aucun bien ne lui appartient, et que tout lui vient de sa main à lui. Il lui semble voir le bien dont il s'agit dans une tierce personne, et oubliant que c'est d'elle qu'il est question, elle se tourne vers Dieu pour l'en bénir. La troisième, parce qu'ayant vu quelques âmes faire des progrès spirituels en apprenant les grâces qu'elle recevait de Dieu, elle se dit que Sa Majesté a voulu se servir pour leur avantage de cette bonne opinion qu'elles ont conçue d'elle sans sujet. Et la quatrième, parce qu'étant occupée de la gloire et de l'honneur de Dieu bien plus que des siens propres, elle se trouve délivrée de la

crainte, ordinaire chez les commençants, que les louanges ne lui deviennent, comme à plusieurs, une occasion de ruine. Etre perdue de réputation lui importe peu, pourvu que, par ce moyen, Dieu reçoive une seule louange de plus. Advienne ensuite que pourra!

Ces raisons, et plusieurs autres, diminuent le chagrin très vif que causent ces louanges ; néanmoins on en ressent presque toujours un peu de peine, sauf quand on n'y donne aucune attention. Du reste, il est bien plus pénible, sans comparaison, de se voir estimé du monde sans sujet, que de s'en voir critiqué. Et quand l'âme vient à ressentir peu de peine des louanges, elle en ressent beaucoup moins encore des blâmes. Elle s'en réjouit au contraire, et y prête l'oreille comme à une agréable musique. Ceci est parfaitement exact. L'âme en est plus fortifiée qu'abattue, parce que l'expérience lui a montré tous les avantages qu'elle en retire. Il lui semble que ceux qui la persécutent n'offensent pas Dieu, mais que Sa Majesté le permet ainsi pour son plus grand bien. Ce bien est évident pour elle. Aussi conçoit-elle pour ces personnes une tendresse particulière ; elle les regarde comme lui étant plus affectionnées, plus utiles, que ceux qui parlent d'elle avantageusement.

Le Seigneur alors envoie d'ordinaire de très grandes maladies. C'est là un tourment bien supérieur au précédent, surtout si les douleurs qu'on éprouve sont aiguës. A mon avis, quand ces douleurs se font sentir avec intensité, c'est en quelque sorte le plus grand que l'on puisse endurer ici-bas : je parle des tourments extérieurs et du cas où les douleurs atteignent un degré excessif. Dans l'acca-

blement où elles jettent à la fois l'intérieur et l'extérieur, l'âme ne sait plus que faire d'elle-même ; elle accepterait de grand cœur un prompt martyre, quel qu'il fût, plutôt que de pareilles douleurs. A la vérité, à ce degré extrême, elles ne durent pas longtemps, parce qu'après tout, Dieu ne nous envoie en fait de souffrance que ce que nous pouvons porter, et alors il commence par donner la patience. Mais il envoie d'une manière habituelle d'autres souffrances très pénibles et des maladies de toutes sortes.

Je connais une personne qui, depuis qu'elle a commencé à recevoir du Seigneur la grâce de l'union, c'est-à-dire depuis quarante ans, peut assurer en toute vérité qu'elle n'a point passé un seul jour sans souffrir et sans éprouver d'autres peines ; je veux dire : sans souffrir physiquement et sans endurer en même temps de grandes peines d'un genre différent. Mais il est vrai qu'elle avait été très mauvaise, et, à côté de l'enfer qu'elle avait mérité, tout cela lui paraissait peu de chose. D'autres, qui n'auront pas tant offensé Notre-Seigneur, seront conduites par une voie différente. Pour moi, je choisirais toujours celle de la croix, quand ce ne serait que pour imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, et n'y eût-il d'autre avantage que celui-là. D'ailleurs, il y en a toujours un grand nombre d'autres.

Et maintenant, que dirons-nous des peines intérieures? Si l'on pouvait en donner une idée, oh ! que les premières paraîtraient légères ! Mais il est impossible de les décrire telles qu'elles sont. Commençons par le tourment qu'on endure quand on tombe sur un confesseur de tant de circonspection

et de si peu d'expérience, que tout lui paraît suspect. Voyant des choses qui ne sont pas ordinaires, il craint tout, il doute de tout. Remarque-t-il quelque imperfection chez une âme qui est l'objet de ces faveurs, persuadé que celles qui les reçoivent doivent être des anges — et c'est chose impossible tant que nous vivons dans un corps mortel, — sur-le-champ, il condamne tout, il met tout sur le compte du démon ou de la mélancolie. Et je ne m'en étonne pas : de nos jours, cette mélancolie remplit le monde! C'est chose si répandue, et le démon s'en sert pour faire de si grands ravages, que les confesseurs ont bien raison de la redouter et d'y regarder de près.

Cependant la pauvre âme, qui est agitée des mêmes craintes et qui va à son confesseur comme à un juge, se voyant condamnée par lui, en ressent un tourment et un trouble qui ne seront compris que de ceux-là seulement qui les auront éprouvés. Car voici un autre supplice que ces âmes endurent, surtout lorsqu'elles ont été très imparfaites : elles se figurent qu'à cause de leurs péchés, Dieu permet qu'elles soient trompées. Il est vrai qu'au moment où Sa Majesté leur accorde ses grâces, elles sont en assurance et ne peuvent douter que ce ne soit l'Esprit de Dieu qui agisse en elles. Mais comme ces faveurs passent vite, et que le souvenir de leurs péchés est permanent, que, de plus, elles remarquent en elles-mêmes plusieurs fautes — et qui en est exempt ? — leur tourment recommence. Le confesseur les rassure-t-il, ce tourment s'apaise, mais c'est pour revenir. Est-ce lui, au contraire, qui accroît leurs frayeurs, leur peine devient presque intolérable, surtout si elles se trouvent alors

dans une de ces sécheresses où il semble qu'on n'ait jamais eu et qu'on n'aura jamais la moindre pensée de Dieu, et où, entendant parler de lui, c'est comme si l'on vous nommait une personne dont on a ouï parler il y a longtemps.

Tout cela est peu encore, car voici maintenant que cette âme se persuade qu'elle ne sait pas se faire connaître des confesseurs et qu'elle les induit en erreur. Elle a beau s'examiner et constater qu'il n'est pas un premier mouvement qu'elle ne leur découvre, peine perdue. L'entendement est si obscurci, qu'il est incapable de saisir la vérité ; il croit tout ce que l'imagination lui représente — car c'est elle alors qui est maîtresse — et toutes les folies que le démon lui suggère. Notre-Seigneur sans doute permet à celui-ci de tenter l'âme, et même de lui faire entendre qu'elle est réprouvée de Dieu. Elle se trouve combattue de tant de côtés à la fois, avec une angoisse intérieure si sensible et si intolérable, que je ne sais à quoi la comparer, si ce n'est aux tourments des damnés dans l'enfer.

Durant cette tempête, on est incapable de recevoir aucune consolation. Veut-on en chercher une auprès du confesseur, on dirait que tous les démons se sont entendus avec lui pour vous tourmenter davantage. Un confesseur qui dirigeait une âme livrée à ce supplice, le jugeant dangereux parce qu'il portait sur tant de choses à la fois, lui avait ordonné de le prévenir quand elle serait en cet état. Mais le mal allant toujours croissant, il finit par comprendre qu'il n'y avait rien à faire. Si cette personne voulait prendre un livre écrit en espagnol, quoiqu'elle sût fort bien lire, elle comprenait

aussi peu que si elle n'eût pas connu une lettre, et réellement son esprit était alors incapable de tout.

Enfin, dans une pareille tempête, il n'y a pas d'autre remède que d'espérer en la miséricorde de Dieu. Et celui-ci, lorsqu'on s'y attend le moins, par une seule parole qu'il adresse à l'âme ou par un événement qui se présente, la délivre soudain de tous ses maux. On dirait qu'il n'y a jamais eu de nuages dans cette âme, tant elle se trouve inondée de soleil et comblée de consolation. Semblable à celui qui vient d'échapper par la victoire aux dangers d'une périlleuse bataille, elle bénit Notre-Seigneur, car c'est lui qui a combattu pour elle et l'a rendue victorieuse. Elle voit jusqu'à l'évidence que ce n'est pas elle qui a livré le combat, car toutes les armes dont elle aurait pu se servir pour sa défense étaient, ce semble, aux mains de son adversaire. Alors, elle reconnaît clairement sa misère, et le peu dont nous sommes capables par nous-mêmes quand le Seigneur nous retire son secours. Elle n'a plus besoin de réfléchir pour comprendre cette vérité : l'expérience qu'elle vient de faire et l'impuissance absolue où elle s'est trouvée, lui ont montré le néant de notre être et l'étendue de notre misère. Sans doute, la grâce demeure en elle, puisque durant toute cette tourmente elle n'offense pas Dieu et ne voudrait pour rien au monde l'offenser, mais elle est alors tellement cachée, que l'âme n'aperçoit pas en elle-même la plus petite étincelle d'amour de Dieu et croit n'en avoir jamais eu. A-t-elle fait quelque bien en sa vie ? Sa Majesté lui a-t-elle accordé quelque grâce ? Ce n'est plus à ses yeux qu'un rêve et une

chimère. Quant à ses péchés, elle voit clairement qu'elle les a commis.

O Jésus ! Quel spectacle que celui d'une âme ainsi abandonnée ! Et encore une fois, combien toutes les consolations de la terre lui sont inutiles ! Donc, s'il vous arrive, mes sœurs, de vous trouver en cet état, ne vous figurez pas que les riches et ceux qui disposent d'eux-mêmes sont en pareille occurrence plus à même de remédier à leurs maux. Non, non. A mon avis, autant vaudrait présenter aux damnés tous les plaisirs de ce monde : loin d'y trouver le moindre adoucissement, ils verraient par là croître leur supplice. De même ici, les peines venant d'en haut, les objets terrestres n'y peuvent rien; Ce grand Dieu veut que nous reconnaissions sa souveraineté et notre misère. Une telle connaissance, au reste, est extrêmement importante pour ce qui va suivre.

Que fera donc cette pauvre âme quand elle se verra en cet état pendant un temps considérable ? Si elle prie, c'est comme si elle ne priait pas, je veux dire quant à la consolation qu'elle en retire. Rien ne pénètre dans son intérieur ; elle ne comprend même pas ce qu'elle dit, fût-ce une prière vocale. Quant à la mentale, certes, ce n'en est pas le temps : les puissances en sont incapables. La solitude lui nuit plus qu'elle ne lui sert, et d'autre part, être avec quelqu'un et s'entendre adresser la parole, lui devient un autre supplice. Ainsi, elle a beau prendre sur elle, elle porte dans tout son extérieur un chagrin et une mauvaise humeur visibles à tous les yeux.

Mais pourra-t-elle bien dire ce qu'elle a ? Non, c'est quelque chose d'inexprimable, ce sont des

angoisses et des peines spirituelles auxquelles on ne sait quel nom donner. Le meilleur moyen, je ne dis pas pour s'en délivrer — car je n'en connais pas, — mais pour arriver à les supporter, c'est de vaquer à des œuvres extérieures de charité, et de tout attendre de la miséricorde de Dieu. Il ne manque jamais à ceux qui espèrent en lui. Bénédiction sans fin lui soit rendue. Amen.

Les souffrances extérieures causées par les démons sont plus rares, je crois : ainsi, je ne vois pas de motif d'en parler. Elles ne sont pas d'ailleurs aussi pénibles, il s'en faut bien. Selon moi, les démons, quoi qu'ils fassent, n'arrivent pas à lier ainsi les puissances ni à troubler l'âme à ce point; car enfin, la raison lui demeure pour lui dire qu'ils ne peuvent aller au delà de ce que Dieu leur permet, et tant que la raison n'est pas obscurcie, toutes les peines qu'ils peuvent causer sont peu de chose auprès de celles que je viens d'indiquer.

A l'occasion des différents modes d'oraison et des faveurs que le Seigneur accorde en cette sixième Demeure, nous aurons à parler d'autres peines intérieures. Plusieurs de ces peines dépassent encore les précédentes comme intensité de souffrance; l'état où elles laissent le corps le montre clairement. Et cependant, elles ne méritent pas le nom de peines et il n'est pas juste de le leur donner, parce que ce sont d'éminentes faveurs, et qu'au moment où elle les endure, l'âme en a la vue et comprend qu'elles surpassent immensément ses mérites.

La plus grande de ces peines arrive à l'entrée de la septième Demeure; elle est accompagnée de beaucoup d'autres. J'en rapporterai quelques-unes : toutes, ce serait impossible. Je ne pourrai pas non

plus en expliquer la nature, parce qu'elles ont une tout autre origine que les premières, une origine beaucoup plus haute. Si je n'ai pu dire que peu de chose de celles qui sont moins nobles, je serai plus impuissante encore à l'égard des secondes. Que le Seigneur, par les mérites de son Fils, daigne m'assister toujours! Amen.

CHAPITRE II

DIVERS MODES PAR LESQUELS NOTRE-SEIGNEUR RÉVEILLE L'AME. CES FAVEURS, D'AILLEURS TRÈS ÉLEVÉES ET TRÈS PRÉCIEUSES, SONT, AUTANT QU'ON EN PEUT JUGER, A L'ABRI DE TOUTE ILLUSION.

SOMMAIRE. — *Comment l'Époux fait entendre ses appels. — Une étincelle, tombée du brasier divin, apporte à l'âme un tourment plein de suavité. — Autre embrasement délicieux, sans aucun mélange de souffrance. — Ces deux faveurs ne peuvent être attribuées au démon ou à l'imagination. — L'âme doit rendre à Dieu de grandes actions de grâces de ce qu'il daigne l'en gratifier.*

Nous avons bien abandonné, ce semble, notre petite colombe. Il n'en est rien cependant, car ce sont ces épreuves mêmes qui lui font prendre un vol plus élevé. Disons maintenant de quelle manière l'Epoux se comporte à son égard, et voyons comment, avant de se donner entièrement à elle, il lui fait désirer ce bonheur. Les moyens dont il use pour cela sont d'une telle délicatesse, que l'âme elle-même n'en a pas l'intelligence, et je crains bien de n'arriver à les faire comprendre qu'à ceux-là seulement qui en ont l'expérience. Ce sont des impulsions partant du plus profond de l'âme, si délicates et si subtiles, que je ne sais quelle comparaison employer pour en donner une idée juste.

Ceci est bien différent de tout ce que nous pouvons obtenir ici-bas par nos efforts, bien différent même

des goûts spirituels dont nous avons parlé. Souvent lorsqu'on y pense le moins et qu'on n'a pas l'esprit occupé de Dieu, Sa Majesté réveille l'âme tout à coup : on dirait une étoile filante ou un coup de tonnerre. On n'entend cependant aucun bruit, mais l'âme comprend parfaitement que Dieu l'a appelée. Elle le comprend même si bien, que parfois, surtout dans les commencements, elle tremble, elle gémit, sans souffrir aucun mal. Elle sent qu'elle vient de recevoir une délicieuse blessure. Comment, de qui l'a-t-elle reçue? elle ne s'en rend pas compte; mais elle en comprend si bien le prix, qu'elle voudrait n'en jamais guérir. Elle se plaint à son Epoux par des paroles d'amour, et cela, même extérieurement. Elle ne peut s'en empêcher, parce qu'il lui fait sentir sa présence, sans pourtant se manifester de manière à l'en laisser jouir. La peine qu'elle en éprouve est très vive, mais suave et pleine de douceur. L'âme voulût-elle ne pas la ressentir, elle ne le pourrait. A la vérité, ce désir est bien loin d'elle, car elle goûte dans cette peine une joie tout autrement grande que dans la savoureuse absorption de l'oraison de quiétude, où il n'entre aucune souffrance.

Je m'épuise en efforts, mes sœurs, pour vous faire comprendre cette opération d'amour, et je ne sais comment y parvenir. Que d'un côté, en effet, le Bien-Aimé fasse clairement connaître à l'âme qu'il est avec elle, et que de l'autre, il l'appelle par un signe si certain qu'elle ne peut en douter, par un son de voix si pénétrant qu'il lui est impossible de ne pas l'entendre, cela semble impliquer quelque contradiction. On dirait que l'Epoux, de la septième Demeure où il réside, fait alors retentir sa voix sans paroles distinctes, et qu'aussitôt tous les habitants

des autres Demeures font silence : sens, imagination, puissances, nul n'ose bouger.

O mon grand Dieu tout-puissant! Que vos secrets sont impénétrables! Et que les choses de l'esprit sont différentes de tout ce qu'on peut voir et comprendre ici-bas, puisqu'il n'est point de termes capables de donner l'idée de celle-ci, si petite pourtant à côté de tant d'autres merveilles que vous opérez dans les âmes! L'effet qu'elle produit est tel, que l'âme se consume de désirs et ne sait pourtant que demander, parce qu'elle sent clairement que son Dieu est avec elle. Vous me direz : Mais si elle a cette connaissance, que désire-t-elle? de quoi s'afflige-t-elle? et que veut-elle de plus? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que cette peine la pénètre jusqu'aux entrailles, et qu'on les lui arrache, ce semble, quand le divin Archer retire la flèche dont il l'a percée, tant est vif le sentiment de l'amour qu'elle lui porte.

Voici une pensée qui m'est venue. Ne serait-ce pas que du sein de ce brasier enflammé qui est mon Dieu, une étincelle a jailli et est venue toucher l'âme, lui faisant sentir l'ardeur de cet incendie? Mais comme, si délicieuse qu'elle soit, elle ne suffit pas à la consumer, elle la laisse livrée à cette peine, qui est l'effet de son attouchement. Cette comparaison est encore la meilleure dont je me sois servie, je crois. En effet, cette agréable douleur — qui, à proprement parler, n'est pas une douleur — ne persévère point en un même état. Tantôt elle dure un bon moment, tantôt elle passe vite; c'est selon qu'il plaît au Seigneur de la faire sentir, car ce n'est pas chose qui puisse s'obtenir par industrie humaine. Si parfois elle dure un certain temps, c'est avec des alter-

natives. En un mot, elle n'est jamais stable; aussi n'embrase-t-elle jamais l'âme entièrement. Au moment où celle-ci va s'enflammer, l'étincelle s'éteint, et l'âme sent le désir de souffrir de nouveau la peine toute d'amour qu'elle lui cause.

Il n'y a pas à se demander si c'est un effet de la nature ou de la mélancolie, ou bien encore une illusion causée, soit par le démon, soit par l'imagination, car il est visible que le mouvement imprimé à l'âme vient de l'immuable demeure où le Seigneur habite. Les effets, d'ailleurs, sont bien différents de ceux que produisent certains sentiments de dévotion, où la profonde absorption causée par le goût spirituel peut inspirer quelque doute. Ici, les sens et les puissances ne sont nullement absorbés. Ils se demandent ce qui se passe, mais n'apportent à l'âme aucune entrave, et, selon moi, ils sont également incapables, soit d'accroître, soit de faire disparaître cette peine délicieuse.

Quiconque aura reçu de Notre-Seigneur une telle faveur — et s'il l'a réellement reçue, il la reconnaîtra aussitôt à ce que j'en écris — doit lui en rendre les plus vives actions de grâces. Du reste, nulle illusion à redouter. Qu'il craigne seulement beaucoup de se montrer ingrat pour une si grande grâce, qu'il tâche d'avancer dans le service de Dieu et de perfectionner sa vie. Il verra comment cela finira et comment Dieu le comblera de plus en plus de ses dons. Une personne qui était favorisée de cette grâce passa ainsi plusieurs années, et elle ne désirait rien au delà. Quand elle aurait dû servir le Seigneur des années sans nombre, au milieu des plus grandes souffrances, elle se serait crue très bien payée. Bénédiction éternelle lui soit rendue! Amen.

Vous vous demanderez peut-être pourquoi cette faveur est plus sûre que d'autres. En voici, selon moi, les raisons. La première, c'est que jamais, je crois, le démon ne cause de peine qui soit délicieuse comme l'est celle-ci. Il pourra bien procurer une saveur et un plaisir qui paraîtront spirituels, mais unir la souffrance, et une si grande souffrance, au repos et à la jouissance de l'âme, cela dépasse son pouvoir. Son domaine ne va pas au delà de la partie extérieure de notre être. De plus, les peines qui viennent de lui ne sont jamais, à mon avis, savoureuses et paisibles : elles sont, au contraire, agitées, pleines de trouble. La seconde raison, c'est que cet ouragan de suavité vient d'une autre région que celle où il exerce son empire. La troisième, c'est que l'âme en retire de grands avantages, dont les plus ordinaires sont, entre beaucoup d'autres, la résolution de souffrir pour Dieu, le désir d'avoir de nombreuses croix à porter, une détermination bien plus ferme de s'éloigner des plaisirs et des conversations d'ici-bas.

Que cette faveur ne soit pas imaginaire, cela est de toute évidence, car on aura beau s'ingénier, jamais on ne pourra rien produire qui y ressemble. L'opération est même si manifeste, que l'illusion devient impossible, je veux dire qu'il est impossible de se figurer qu'on l'éprouve quand on ne l'éprouve pas, comme aussi de ne pas bien savoir si on l'éprouve ou non. Et si l'on avait là-dessus quelque incertitude — j'entends si l'on n'était pas sûr d'avoir éprouvé ou non ces véritables élans dont je parle, — qu'on le sache bien, on ne les a pas éprouvés. L'âme, en effet, les perçoit aussi clairement que les oreilles du corps perçoivent le son d'une voix éclatante.

Que cela vienne de la mélancolie, c'est radicalement impossible, parce que la mélancolie ne forme et ne construit ses chimères que dans l'imagination, et ce dont il s'agit procède de l'intérieur de l'âme. Je puis me tromper, mais tant que quelqu'un d'entendu en ces matières ne m'aura pas donné d'autres raisons, je resterai de cet avis. Je sais une personne qui ne craignait rien tant que d'être trompée, et qui ne put jamais concevoir la moindre inquiétude sur l'oraison dont je parle.

Notre-Seigneur a d'autres moyens encore pour réveiller une âme. A l'improviste, au milieu d'une prière vocale et quand on ne s'attend à aucun effet surnaturel, voici tout d'un coup un embrasement délicieux. On dirait qu'un parfum pénétrant s'est répandu par tous les sens. Je ne dis pas que ce soit un parfum ou quoi que ce soit qui y ressemble, je me sers seulement d'une comparaison, pour montrer que quelque chose fait connaître que l'Epoux est là. Un suave désir de jouir de sa présence s'élève dans l'âme, qui, en même temps, se sent pressée de faire monter vers lui des actes de louanges très parfaits. Cette faveur a la même origine que la première, mais elle n'est accompagnée d'aucune souffrance, et les désirs même de jouir de Dieu n'y ont rien de pénible. Elle est plus ordinaire à l'âme que la précédente. Il me semble qu'à son égard non plus il n'y a rien à craindre, pour plusieurs des raisons indiquées plus haut; on doit se borner à la recevoir avec actions de grâces.

CHAPITRE III

DE QUELLE MANIÈRE DIEU DAIGNE QUELQUEFOIS PARLER A L'AME. COMBIEN IL FAUT ÉVITER DE SE CONDUIRE ALORS PAR SES PROPRES LUMIÈRES. QUELQUES MARQUES AUXQUELLES ON PEUT RECONNAITRE S'IL Y A OU NON ILLUSION. CE CHAPITRE EST TRÈS PROFITABLE.

SOMMAIRE. — *Dieu fait entendre sa parole à nos âmes de plusieurs manières. — Illusions qui peuvent se produire. — Marques qui distinguent les paroles divines. — Comment on reconnaît celles qui proviennent de l'imagination et du démon. — De quelle manière l'âme doit se comporter à l'égard de ces paroles surnaturelles. — Elle ne peut se soustraire aux paroles divines.*

Dieu réveille l'âme par une autre voie. Il lui parle, et cette grâce, sous un certain rapport, semblerait supérieure aux précédentes. Néanmoins, elle peut offrir plus de péril, aussi je m'y arrêterai quelque peu. Ces paroles sont de bien des genres : les unes semblent venir du dehors; les autres, de la partie la plus intérieure de l'âme; d'autres, de sa partie supérieure. D'autres, enfin, semblent si extérieures, qu'elles sont perçues par les oreilles : on dirait une voix articulée.

Quelquefois, souvent même, ce peut n'être qu'une illusion, surtout chez les personnes qui ont l'imagination débile, ou qui sont atteintes de mélancolie, j'entends, d'une mélancolie notable. Selon moi, on ne doit faire aucun cas de ce que disent des personnes

appartenant à ces deux classes, quand bien même elles affirmeraient voir, entendre, comprendre. Il ne faut pas non plus les troubler en leur disant que cela vient du démon, mais simplement les écouter comme des personnes malades. La prieure, ou le confesseur, à qui elles s'ouvriront de ces choses, fera bien de leur dire de ne pas y attacher d'importance, que ce n'est pas là l'essentiel dans le service de Dieu, que le démon en a trompé beaucoup par cette voie. Mais afin de ne pas les contrister — ce que l'humeur dont elles souffrent ne fait déjà que trop, — on ajoutera qu'on espère bien qu'il n'en sera pas ainsi pour elles. Si on leur disait qu'il y a là mélancolie, ce serait à n'en plus finir, ces personnes étant si persuadées qu'elles ont vu et entendu, qu'assurément elles en feraient serment. Pourtant, il faut avoir grand soin de leur retrancher l'exercice de l'oraison et, autant qu'on le pourra, les amener à ne faire aucun cas de ces sortes de choses ; car si le démon ne nuit pas toujours à ces âmes malades, il a du moins coutume de se servir d'elles pour nuire à d'autres. Mais, qu'il s'agisse d'âmes malades ou saines, il est toujours bon de se défier, jusqu'à ce qu'on se soit bien assuré de l'esprit qui opère. C'est pourquoi je dis que dans les commencements, le meilleur est toujours de faire opposition. Si ces effets sont de Dieu, ils ne continueront que mieux, car l'épreuve les fait croître au lieu de les diminuer : ceci est l'exacte vérité. Mais, d'autre part, il faut éviter de trop contraindre l'âme, comme aussi de la troubler, car il est certain qu'elle ne peut rien à cela.

Je reviens à ce que je disais des paroles adressées à l'âme. Qu'elles se produisent de l'une ou l'autre des manières indiquées, elles peuvent venir de Dieu,

comme aussi du démon et de l'imagination. Je vais exposer, si je puis y arriver avec la grâce de Dieu, les marques auxquelles on les distingue et les cas où elles présentent du danger.

Parmi les personnes d'oraison, il en est beaucoup qui entendent ces paroles. Je voudrais que vous sachiez, mes sœurs, que s'il n'y a pas de mal à n'y point croire, il n'y en a pas non plus à y ajouter foi. Lorsqu'elles ne s'adressent qu'à vous, et que ce sont des paroles de consolation ou des avertissements au sujet de vos fautes, quel qu'en soit l'auteur, ne fussent-elles même qu'un produit de l'imagination, il n'y a pas grand inçonvénient. Je vous avertis seulement d'une chose : quand bien même ces paroles viendraient de Dieu, il ne faut pas vous figurer que vous en êtes meilleures. Combien de fois a-t-il parlé aux pharisiens! La question est de savoir si on tire profit de ses paroles. Quant à celles qui ne seraient pas entièrement conformes à la sainte Ecriture, n'en faites pas plus de cas que si vous les entendiez proférer par le démon lui-même; et quand elles ne proviendraient que de la débilité de votre imagination, vous devez y voir une tentation contre la foi, et leur résister jusqu'à ce que vous en soyez quittes. Vous y arriverez parfaitement, parce que cette sorte de tentation a peu de force.

Je le disais en commençant, que les paroles viennent de l'intérieur de l'âme, ou de sa partie supérieure, ou de l'extérieure, elles peuvent procéder de Dieu. Les marques les plus certaines qu'elles viennent de lui sont, à mon avis, les suivantes.

La première et la plus sûre, c'est l'autorité souveraine qu'elles portent avec elles. Elles sont paroles et œuvres tout ensemble. Je m'explique. Une âme

est en proie à la terrible épreuve et au trouble intérieur dont j'ai fait la peinture; elle est plongée dans l'obscurité et la sécheresse. Une seule de ces paroles, celle-ci par exemple : *Ne t'afflige pas,* la fait rentrer dans le calme. Sa peine s'évanouit, elle se voit remplie de lumière, tous ses tourments ont disparu. Et cependant, il lui semblait que le monde entier et tous les docteurs ensemble, réunis pour la convaincre, n'eussent pas été capables, avec tous leurs efforts, de la délivrer d'une pareille affliction. Une autre fois elle est désolée, en proie à toutes les terreurs, parce que son confesseur et d'autres personnes lui ont déclaré qu'elle se trouve sous l'action du démon. A cette seule parole qui lui est dite : *C'est moi, ne crains rien,* voilà que toutes ses appréhensions cessent, elle est dans la joie, et personne, lui semble-t-il, ne réussirait à lui persuader le contraire. Une autre fois, elle est inquiète au sujet de certaines affaires graves et se demande quelle en sera l'issue. Il lui est dit qu'elle peut être tranquille, que tout réussira parfaitement. La voilà certaine qu'il en sera de la sorte, et sa peine disparaît aussitôt. Ainsi en va-t-il de bien d'autres cas.

La seconde marque, c'est que les paroles divines mettent l'âme dans un grand repos, dans un dévot et paisible recueillement, et la portent à donner des louanges à Dieu. O Seigneur! s'il y a tant de force dans une seule parole que vous ne transmettez pourtant que par l'un de vos pages — car, dans cette Demeure, dit-on, ce n'est pas vous qui parlez, mais l'un de vos anges, — quelle force ne communiquerez-vous pas à l'âme, lorsqu'elle sera unie à vous, comme vous le serez à elle, par le lien de l'amour!

La troisième marque, c'est que les paroles de Dieu

restent fort longtemps gravées dans la mémoire, et que quelques-unes même n'en sortent jamais, tandis que celles d'ici-bas s'effacent de notre esprit ; j'entends celles qui nous sont adressées par les hommes. Si graves et de si grand savoir qu'ils puissent être, leurs paroles laissent dans notre mémoire une impression bien moins profonde, et, si elles regardent l'avenir, nous leur donnons beaucoup moins de créance. Les premières produisent une certitude absolue. A la vérité, quand leur accomplissement semble tout à fait impossible, on peut bien se trouver assailli de certains doutes, se demander si elles se réaliseront, et l'esprit hésite quelque peu, mais l'âme elle-même garde une assurance que rien n'est capable d'ébranler. Que les événements aillent, en apparence, à l'inverse de ce qui lui a été dit et que des années s'écoulent, la conviction lui demeure que Dieu emploiera d'autres moyens ignorés des hommes, mais qu'à la fin la chose se réalisera; et de fait, elle se réalise. Cependant, je le répète, quand, dans la suite, l'âme voit les choses aller mal, elle ne laisse pas d'en souffrir, et comme il y a déjà longtemps peut-être que ces paroles lui ont été adressées, que leurs effets et la certitude qu'au moment même ils donnent de leur divine origine sont passés, elle doute un peu et se demande si ces paroles ne venaient pas du démon ou de l'imagination. Mais encore une fois, au moment même, elle n'a aucun doute, elle est prête à mourir pour attester la vérité de ce qui lui a été dit. Pourtant, je le répète, toutes ces représentations de l'imagination ne détruisent pas sa conviction. Ces représentations, c'est le démon qui les lui suggère, évidemment pour la troubler et l'inti-

mider. Surtout si les paroles entendues regardent une affaire dont la réalisation doit procurer de grands biens aux âmes, s'il s'agit d'une œuvre à laquelle l'honneur et le service de Dieu sont hautement intéressés et qui, d'autre part, présente de grandes difficultés, que ne fera-t-il pas? A tout le moins, il affaiblira la foi, et c'est déjà un grand mal de ne pas croire que Dieu soit assez puissant pour réaliser des œuvres qui dépassent la portée de nos esprits.

En dépit de ces combats et des assurances qu'on lui donne que tout n'est qu'extravagance — je parle des confesseurs à qui elle en rend compte, — quels que soient les incidents fâcheux qui donnent à penser que la chose est impossible, il lui reste toujours, je ne sais où, une étincelle de certitude si vive, que, toutes les autres espérances fussent-elles anéanties, l'âme, quand elle le voudrait, ne pourrait l'éteindre. Et en fin de compte, je le répète, la parole du Seigneur a son accomplissement. L'âme en éprouve une telle joie, une telle allégresse, qu'elle ne voudrait faire autre chose que bénir Sa Majesté, et cela, bien plus à cause de la réalisation de l'annonce reçue que pour la réussite de l'affaire elle-même, quelque intérêt qu'elle y ait d'ailleurs.

Pourquoi l'âme désire-t-elle si ardemment que ces paroles se trouvent véritables? Je l'ignore. Mais elle éprouverait moins de peine, je crois, à être surprise en flagrant délit de mensonge. Comme si, en cela, elle pouvait quelque chose! Elle ne fait que rapporter ce qui lui a été dit. Je connais une certaine personne qui, en pareil cas, songeait bien souvent au prophète Jonas appréhendant que Ninive ne

fût point détruite (1). Après tout, comme c'est Dieu qui a parlé, il est bien juste que l'âme lui garde cette fidélité de désirer ardemment qu'il ne soit point trouvé menteur, lui la Vérité suprême. Aussi quelle joie, quand, après mille alternatives et en dépit des plus grandes difficultés, elle voit la chose accomplie ! Quand il devrait en résulter pour elle des tribulations terribles, elle aimerait beaucoup mieux les endurer que de voir sans effet des paroles qu'elle croit très certainement venir de Dieu. Tout le monde peut-être ne tombera pas dans cette faiblesse, si toutefois c'en est une, car, pour moi, je n'ose la condamner.

Quand les paroles procèdent de l'imagination, aucune des marques signalées plus haut ne se manifeste. Il n'y a ni certitude, ni paix, ni goût intérieur. Voici cependant ce qui peut arriver, et par le fait, cela est arrivé à quelques personnes de ma connaissance, tandis qu'elles étaient profondément absorbées dans l'oraison de quiétude et le sommeil spirituel. Il est, en effet, des personnes si débiles de tempérament ou d'imagination — peut-être cela vient-il d'ailleurs, — qu'une fois plongées dans ce profond recueillement, elles sont tellement hors d'elles-mêmes, qu'elles ne sentent plus rien à l'extérieur ; leurs sens aussi sont comme endormis. Alors, semblables à une personne qui dort — et peut-être sommeillent-elles en effet, — elles se figurent entendre, comme en rêve, qu'on leur parle. Elles croient même voir certaines choses, qu'elles pensent venir de Dieu. Mais finalement, tout cela ne produit pas plus d'effet qu'un rêve.

1. Cfr. Jonas, IV.

Quelquefois aussi il pourra se faire qu'adressant avec amour une demande à Notre-Seigneur, elles se persuadent qu'il leur promet ce qu'elles désirent. Mais, selon moi, celui qui aura une grande expérience des paroles de Dieu, ne pourra prendre pour paroles divines celles qui viennent de l'imagination.

Il est plus à craindre qu'elles ne viennent du démon. Cependant, quand les marques que j'ai signalées existent, on peut avoir grande confiance qu'elles sont de Dieu. Cela ne veut pas dire toutefois que si la parole qui vous est dite est importante et qu'il s'agisse de la mettre à exécution — soit qu'elle vous concerne, soit qu'elle concerne les autres, — vous deviez faire quoi que ce soit sans l'avis d'un confesseur instruit, sage et vertueux. Semblable pensée ne doit pas seulement vous venir à l'esprit, même si les paroles se renouvelaient et qu'il fût évident pour vous qu'elles viennent de Dieu. C'est à cela que Notre-Seigneur veut qu'on se tienne, et agir ainsi n'est pas manquer à ce qu'il ordonne, car il nous a dit lui-même de regarder notre confesseur comme tenant sa place (1). Que cette parole-là soit de lui, nous ne pouvons en douter, et elle est bien propre à nous encourager lorsqu'il s'agit d'une entreprise difficile. Notre-Seigneur, quand il le voudra, convaincra le confesseur et lui inspirera la persuasion que c'est lui qui agit. S'il ne le fait pas, on n'est obligé à rien de plus. Agir d'une façon différente et se conduire en semblable circonstance par son propre sentiment, c'est, à mon avis, une chose des plus dangereuses. Ainsi,

1. La sainte évidemment fait allusion à ces paroles de Jésus-Christ dans saint Luc : *Qui vous écoute, m'écoute.* (x, 16.)

mes sœurs, je vous le recommande de la part de Notre-Seigneur, que cela ne vous arrive jamais.

Dieu parle encore à l'âme d'une autre manière, que je regarde comme très sûre : c'est dans une vision intellectuelle dont je traiterai plus loin. Cela se passe tellement dans l'intime de l'âme, on entend des oreilles de l'âme, d'une manière à la fois si claire et si secrète, le Seigneur lui-même prononcer ces paroles, que le mode même d'entendre, joint aux effets produits par la vision, rassure et donne la certitude que le démon n'en est point l'auteur. Les admirables impressions produites permettent d'en juger ainsi ; au moins est-on bien sûr que cela ne vient point de l'imagination. Avec un peu d'attention, du reste, on peut toujours être en assurance de ce côté, et cela pour les raisons suivantes.

La première, c'est la différence qui existe quant à la clarté. Les paroles venant de Dieu sont si claires, qu'on ne peut en retrancher une seule syllabe sans qu'on s'en aperçoive. On se souvient très bien aussi que telle expression a été employée, et non pas telle autre, bien que le sens reste le même. Les paroles forgées par notre imagination sont loin d'être aussi claires et aussi distinctes, c'est comme quelque chose d'à demi-rêvé.

Seconde raison. Souvent, on ne pensait pas au sujet auquel ces paroles ont rapport : elles arrivent à l'improviste, et quelquefois au milieu d'un entretien. Bien des fois, il est vrai, elles répondent à des choses qui nous passent actuellement par l'esprit ou à d'autres auxquelles nous avions pensé auparavant ; mais souvent aussi, elles concernent des événements que nous n'aurions jamais cru devoir

arriver, ni même estimer possibles. Comment l'imagination forgerait-elle des chimères relativement à ce que l'âme n'a jamais désiré ni voulu, à ce qui n'était même pas venu à sa connaissance ?

Troisième raison. Quand c'est Dieu qui parle, l'âme se comporte comme une personne qui écoute ce qu'on lui dit. Quand c'est l'imagination, elle est comme une personne qui compose peu à peu ce qu'elle désire qu'on lui dise.

Quatrième raison. La nature des paroles est très différente. Une seule parole divine comprend beaucoup de choses, que notre esprit serait incapable de combiner en si peu de temps.

Cinquième raison. Souvent, par un mode que je suis impuissante à expliquer, en même temps qu'elle entend les paroles, l'âme comprend sans paroles beaucoup plus que les paroles elles-mêmes ne signifient. Je parlerai ailleurs avec plus d'étendue de ce mode de comprendre ; c'est quelque chose d'extrêmement délicat et de tout à fait admirable.

Au sujet de ces divers genres de paroles, bien des personnes ont été fort perplexes. J'en connais une en particulier à qui cela arrivait, et bien d'autres sans doute se demandent ce qu'elles doivent en penser. Je sais que cette personne y a donné la plus sérieuse attention, car c'est très fréquemment que le Seigneur lui fait la grâce de lui parler, et sa plus grande crainte, dans les commencements, était que ces paroles ne vinssent de l'imagination. Quand elles procèdent du démon, l'on s'en aperçoit plus vite. Néanmoins, il est si rusé, qu'il sait fort bien contrefaire l'esprit de lumière. Les paroles, du moins, auront la même clarté, et l'on ne pourra aucune-

ment douter qu'on les ait entendues, ainsi qu'il arrive pour l'esprit de vérité. Mais ce qu'il n'est pas en son pouvoir de contrefaire, ce sont les effets dont nous avons parlé. Et puis, il ne laissera dans l'âme ni cette paix, ni cette lumière ; il la remplira, tout au contraire, d'inquiétude et de trouble. Cependant il ne peut faire grand mal — il n'en fera même aucun, — si l'âme est humble et si, comme je l'ai dit, elle s'abstient de rien faire d'elle-même, quelques paroles qu'elle entende.

S'agit-il de faveurs et de caresses divines, que l'âme considère avec attention si elle en conçoit meilleure opinion de soi. Si elle ne se confond pas davantage à proportion que les paroles qui lui sont adressées sont plus tendres, elle doit croire qu'elles ne viennent point de Dieu. Quand c'est lui qui agit, nul doute que plus il marque de bonté et plus l'âme se méprise, plus elle songe à ses péchés, plus elle oublie son progrès spirituel, plus sa volonté et sa mémoire s'appliquent à ne vouloir que l'honneur de Dieu, plus elle perd de vue ses propres intérêts, plus elle craint de s'écarter, si peu que ce soit, de la volonté divine ; plus enfin elle est convaincue que, loin d'avoir mérité ces faveurs, seul l'enfer lui était dû.

Quand toutes les grâces et les faveurs reçues dans l'oraison produisent semblables effets, l'âme ne doit pas se laisser aller à la frayeur ; elle doit se confier en la miséricorde de Dieu, qui est fidèle et qui ne permettra pas au démon de la tromper. Il est bon cependant de garder toujours une certaine crainte.

Ceux que le Seigneur ne conduit point par ce chemin, se diront peut-être que ces âmes pourraient ne

pas écouter les paroles qui leur sont adressées, et, quand ces paroles sont intérieures, s'en distraire de manière à ne pas les entendre ; qu'ainsi elles éviteraient tout péril. Je réponds que cela n'est pas possible. Je ne parle pas des paroles qu'on se figure entendre. Pour celles-là, on en vient à bout en détournant sa pensée de ce que l'on désire et en s'efforçant de mépriser ce que l'imagination nous suggère. Mais pour les paroles de Dieu, c'est bien différent ; car l'esprit qui parle arrête de telle sorte les autres pensées et rend si attentif à ce qu'il dit, qu'il serait, ce semble, moins impossible à une personne qui a l'ouïe excellente de n'en pas entendre une autre qui parle à voix très haute, et vraiment je crois que c'est bien cela. Cette personne, en effet, pourrait détourner son attention, appliquer ses pensées, son esprit, à un autre objet ; mais ici, c'est de toute impossibilité. On ne peut ni se boucher les oreilles ni penser à autre chose qu'à ce qu'on nous dit. Celui qui, à la demande de Josué, je crois (1), a bien pu arrêter le soleil, peut de même arrêter nos puissances et tout notre intérieur. L'âme alors s'aperçoit qu'un autre maître, bien plus puissant qu'elle, gouverne le château, ce qui la pénètre de dévotion et d'humilité. Ainsi, nul moyen de ne pas entendre. Daigne la divine Majesté nous faire la grâce de ne songer qu'à lui plaire et de nous oublier nous-mêmes, comme je le disais plus haut ! Amen.

Puissé-je avoir réussi à donner de ces choses l'intelligence que je désirais, et puisse ce que j'en ai dit être de quelque utilité aux personnes que cela concerne !

1. Cfr. Josué, x, 12, 13.

CHAPITRE IV

COMMENT DIEU SUSPEND L'AME DANS L'ORAISON PAR LE MOYEN DU RAVISSEMENT, DE L'EXTASE, DE L'ENLÈVEMENT DE L'ESPRIT, CE QUI, A MON AVIS, EST TOUT UN. L'AME A BESOIN D'UN GRAND COURAGE POUR RECEVOIR DE SA MAJESTÉ D'ÉMINENTES FAVEURS.

Sommaire. — *Courage qui doit animer l'âme que Dieu appelle au mariage spirituel.— Elle est conduite à ce divin mariage par le moyen des ravissements. — Première espèce de ravissements. — Dieu y découvre à l'âme des secrets célestes. — Bassesse des choses d'ici-bas comparées aux merveilles que Dieu opère en nous. — Effets du ravissement.*

Au milieu de ces tribulations et de bien d'autres, quel repos peut goûter notre pauvre petit papillon? Tout cela ne fait qu'enflammer en cette âme les désirs de posséder l'Epoux. Sa Majesté, qui connaît bien sa faiblesse, la fortifie par cette voie et par beaucoup d'autres, afin qu'elle ait le courage de s'unir à un souverain aussi auguste et de le prendre pour Epoux.

Vous riez sans doute en m'entendant parler ainsi, et ce que je dis vous paraît une extravagance, car il n'en est pas une parmi vous qui ne soit très persuadée que le courage ici n'est point nécessaire, attendu qu'il n'y a pas de femme, de si basse condition soit-elle, qui n'en ait assez pour épouser le roi. C'est bien mon avis lorsqu'il s'agit d'un roi de

la terre; mais quand il s'agit du Roi du ciel, il faut, je vous l'assure, beaucoup plus de courage que vous ne pensez. Il y a tant de disproportion entre notre nature si timide, si basse, et une si haute faveur! Pour moi, je suis persuadée que si Dieu ne donnait le courage nécessaire, cela nous serait impossible, malgré tout l'intérêt que nous y avons d'ailleurs.

Vous allez voir maintenant de quelle manière Sa Majesté en vient à conclure les fiançailles dont il s'agit. Selon moi, c'est en envoyant à l'âme des ravissements qui la dégagent de ses sens. Si, en en conservant l'usage, elle se voyait si proche de cette suprême Majesté, peut-être en perdrait-elle la vie. Mais je parle de ravissements véritables et non de ces faiblesses de femmes, que l'on voit maintenant se produire, et qui si facilement nous font crier au ravissement et à l'extase. De fait, il y a des tempéraments tellement débiles, je crois l'avoir dit déjà, que, pour une simple oraison de quiétude, on les croirait près d'expirer.

Mes relations avec un grand nombre de personnes spirituelles m'ayant fait acquérir la connaissance de plusieurs sortes de ravissements, je vais les indiquer ici. Je ne sais si j'y réussirai comme je l'ai fait dans un autre écrit, où j'ai déjà traité ce sujet (1), avec plusieurs autres que j'expose en celui-ci. On a jugé pour plusieurs motifs que je pouvais sans inconvénient me répéter, quand ce ne serait que pour réunir ici tout ce qui concerne les Demeures de ce château.

Voici une première espèce de ravissement.

1. *Vie,* chap. xx.

L'âme, sans être en oraison, est tout à coup frappée d'une parole de Dieu qui lui revient à la mémoire ou qu'elle entend. Alors Notre-Seigneur, prenant, ce semble, en compassion ce que son désir de le posséder lui fait souffrir depuis si longtemps, avive dans son fond le plus intime l'étincelle dont nous avons parlé, en sorte qu'entièrement embrasée cette fois, elle se renouvelle comme le phénix dans les flammes. Elle peut alors croire pieusement que ses fautes lui sont pardonnées. Bien entendu, elle a les dispositions voulues pour cela, et elle a pris les moyens indiqués par l'Eglise. Lorsqu'elle est ainsi purifiée, Notre-Seigneur l'unit à lui, d'une façon qui n'est connue que de tous les deux. Encore l'âme elle-même ne l'entend-elle pas de manière à pouvoir ensuite en rendre compte. Et cependant elle conserve alors la connaisance, car, en cet état, l'on n'est pas privé de toute sensation intérieure et extérieure, comme il arrive dans un évanouissement ou une pâmoison.

Ce que je sais très bien, c'est que l'âme n'a jamais été aussi éveillée pour les choses de Dieu, qu'elle n'a jamais eu autant de lumière ni autant de connaissance de Sa Majesté. Ceci paraîtra impossible : en effet, si les puissances se trouvent absorbées au point d'être comme mortes, et les sens de même, comment l'âme peut-elle percevoir un tel secret ? Je l'ignore ; peut-être est-ce un mystère caché à toutes les créatures et connu du seul Créateur, comme bien d'autres, je pense, qui ont lieu dans l'état dont nous parlons, je veux dire dans ces dernières Demeures. En réalité, j'aurais pu les joindre ensemble, car pour passer de l'une à l'autre on ne rencontre point de porte close ; mais comme

il y a dans la dernière des choses qui ne sont point dévoilées à ceux qui n'y ont pas encore pénétré, j'ai cru bon d'établir une division.

Lorsque, dans cette suspension, le Seigneur juge à propos de découvrir à l'âme quelques secrets, de lui montrer par exemple certaines choses du ciel, ou de lui accorder des visions imaginaires (1), elle peut ensuite les rapporter : ces choses demeurent même tellement gravées dans sa mémoire, que jamais elles ne s'en effacent. Mais s'agit-il de visions intellectuelles, elle n'est pas toujours en état de les faire connaître. C'est qu'il y en a parfois de si sublimes, que, sans doute, il ne convient pas que des mortels vivant encore sur la terre en aient une connaissance qui aille jusqu'à pouvoir les exprimer. Cependant, il est beaucoup de ces visions intellectuelles que l'âme, lorsqu'elle a repris l'usage de ses sens, est en état de rapporter.

Comme il pourrait se faire que quelques-unes d'entre vous ne sussent pas bien ce qu'il faut entendre par visions, et spécialement par visions intellectuelles, je le dirai quand il en sera temps, car ceux qui en ont le droit m'ont commandé de le faire, et bien qu'il semble déplacé que je m'occupe d'un tel sujet, ce ne sera peut-être pas sans utilité pour quelques âmes.

Vous me direz : Si l'âme ne peut rendre compte des faveurs sublimes que le Seigneur lui accorde alors, quel profit en retire-t-elle ? O mes filles ! Ce profit est si grand, qu'il est impossible d'en donner l'idée. Bien qu'on ne puisse les exprimer, ces

1. On appelle vision imaginaire celle où l'imagination reçoit surnaturellement et d'une manière passive l'image que Dieu veut présenter à l'âme.

faveurs, elles demeurent profondément écrites dans la partie la plus intime de l'âme, et jamais on n'en perd le souvenir. Mais, direz-vous encore, si elles sont sans image et si les puissances n'en ont pas l'intelligence, comment peut-on s'en souvenir? C'est encore une chose que je ne comprends pas. Ce que je sais très bien, c'est que certaines vérités concernant la grandeur de Dieu demeurent tellement imprimées dans l'âme, que, quand la foi ne serait pas là pour lui dire ce qu'il est et pour l'obliger à le reconnaître pour son Dieu, elle l'adorerait dès lors comme tel, ainsi que le fit Jacob après la vision de l'échelle mystérieuse (1). Il est probable que ce patriarche comprit en cet instant d'autres secrets qu'il ne put déclarer. S'il n'avait vu qu'une échelle sur laquelle les anges descendaient et montaient, et qu'il n'eût pas reçu à ce sujet d'autre lumière, il n'eût pas eu l'intelligence de si grands mystères. Je ne sais si ce que je dis est exact, et si je rapporte fidèlement ce que j'ai entendu sur cette matière. Moïse non plus ne put expliquer tout ce qu'il découvrit dans le buisson (2). Il se contenta de dire ce que Dieu lui permit de rapporter. Si le Seigneur, par certains secrets qu'il lui révéla, ne lui avait donné la certitude que cette vision était de lui, il ne se serait jamais engagé dans des travaux si grands et si nombreux. Ce qu'il vit au milieu des épines de ce buisson fut sans doute quelque chose d'admirable, puisqu'il se sentit le courage d'entreprendre la délivrance du peuple d'Israël.

Donc, mes sœurs, ne nous mettons pas l'esprit à la torture pour pénétrer les secrets de Dieu. Nous

1. Cfr. Gen., XXVIII.
2. Cfr. Exod., III.

croyons qu'il est tout-puissant : nous devons, par une conséquence nécessaire, croire aussi que d'infirmes vermisseaux tels que nous sont incapables de comprendre ses merveilles. Contentons-nous de le bénir de ce qu'il veut bien nous en dévoiler quelques-unes.

J'aurai le plus grand désir d'éclaircir un peu, à l'aide d'une comparaison, ce que j'explique ici ; mais je crois qu'il n'y en a pas qui puisse en donner une idée juste. Disons toujours celle-ci. Vous entrez, je suppose, dans une de ces salles qui se trouvent chez les rois et les grands seigneurs, et qu'on nomme, je crois, *camarin ;* elles renferment un nombre infini de cristaux, de vases et bien d'autres choses, disposées de telle sorte qu'on les voit presque toutes en entrant. On me conduisit une fois dans une salle de ce genre : c'était chez la duchesse d'Albe, où mes supérieurs, à la pressante sollicitation de cette dame, m'avaient ordonné de m'arrêter au cours de mes voyages. Dès l'entrée, je demeurai frappée d'étonnement, me demandant à quoi pouvait servir cet amas de curiosités. Il me sembla que la vue de tant d'objets divers pouvait porter à bénir le Seigneur, et en ce moment je suis charmée de voir comment cela vient à propos pour le sujet que je traite. Je restai quelque temps dans cette salle, mais la quantité même des objets fit qu'aussitôt tout s'effaça de ma mémoire, et je perdis aussi complètement le souvenir de chacune de ces pièces curieuses, que si je ne les avais jamais vues, en sorte qu'il me serait actuellement impossible d'en faire la description. On se souvient seulement d'une manière générale qu'on les a vues. Eh bien ! il en est de même pour l'âme devenue une même chose avec Dieu dans cet appar-

tement secret, dans ce ciel empyrée, que nous portons très réellement au dedans de nous. Et en effet, puisque Dieu réside en notre intérieur, il est clair qu'il y a là quelque appartement de ce genre. Sans doute, quand l'âme est ainsi en extase, le Seigneur ne veut pas toujours qu'elle ait la vue de ces secrets : elle est souvent tellement plongée dans la jouissance de son Dieu, que ce seul Bien lui suffit. Mais quelquefois aussi, il plaît à Dieu de la tirer de la jouissance qui l'absorbe tout entière, et de lui montrer soudain ce que renferme l'appartement où elle se trouve. Une fois revenue à elle, elle garde l'image des merveilles qu'elle y a vues, mais elle ne peut en décrire aucune, et sa faiblesse naturelle ne lui permet pas d'outrepasser ce que, par la volonté de Dieu, il lui a été surnaturellement donné de voir.

On dira : Vous venez de prononcer le mot voir, il s'agit donc d'une vision imaginaire. Ce n'est pas cela, je ne parle en ce moment que de vision intellectuelle ; mais mon peu de savoir et d'intelligence fait que je ne sais pas rendre mes pensées. Si donc ce que j'ai dit de cette oraison se trouve exact, il m'est bien démontré que ce n'est pas moi qui l'ai dit.

Ma conviction est que si, dans les ravissements qu'elle éprouve, l'âme n'entend pas quelquefois de ces secrets, ce ne sont pas des ravissements, mais plutôt une défaillance physique, comme il peut en arriver à des personnes d'un tempérament faible — à nous autres femmes par exemple, — lorsque par effort d'esprit elles excèdent leurs forces naturelles et demeurent dans une espèce d'absorption, ainsi que je l'ai dit, je crois, en parlant de l'oraison de quiétude. Ceci n'a rien à voir avec le ravissement, car lorsque c'en est un, Dieu, soyez-en sûres, em-

porte l'âme tout entière et, la traitant comme sienne et en véritable épouse, lui fait contempler une petite portion du royaume qu'il lui a acquis. Et dès qu'il s'agit de ce royaume, une portion, si restreinte soit-elle, est toujours immense, parce qu'en ce grand Dieu, il n'y a rien qui ne soit grand. Mais alors il entend que nul ne lui fasse obstacle, ni sens, ni puissances; aussi commande-t-il à l'instant de fermer toutes les portes de ces Demeures et de ne laisser ouverte que celle de l'appartement où il réside, afin que l'âme puisse y pénétrer. Bénie soit une telle miséricorde! Et avec combien de raison seront-ils maudits, ceux qui auront refusé de la mettre à profit, ceux qui auront perdu un pareil Maître!

O mes sœurs! Que tout ce que nous avons quitté est peu de chose! peu de chose aussi tout ce que nous faisons, et tout ce que nous pourrons faire, pour un Dieu qui veut bien ainsi se communiquer à des vermisseaux! Et puisque nous avons l'espoir de jouir dès cette vie d'un pareil bonheur, que faisons-nous? à quoi nous arrêtons-nous? Qui peut nous empêcher un seul moment de chercher comme l'Epouse, par les faubourgs et par les places (1), un Seigneur tel que le nôtre? Ah! tout ce qu'offre le monde n'est que dérision, s'il ne nous aide à cette recherche! Et quand ses plaisirs, ses richesses, avec toutes les joies imaginables, dureraient sans fin, que cela est vil et dégoûtant, en comparaison de ces trésors qui seront éternellement notre partage! Et ces trésors eux-mêmes, que sont-ils, à côté du bonheur de posséder comme nôtre le Seigneur de tous les trésors et du ciel et de la terre?

1. Cfr. Cant., III, 2.

O aveuglement humain!... Jusqu'à quand, oui, jusqu'à quand nos yeux seront-ils obscurcis par la poussière ? Chez nous, il est vrai, elle n'est pas si compacte qu'elle nous prive entièrement de la vue, et cependant j'aperçois de petits fétus, de petits graviers, qui, si nous en laissions croître le nombre, pourraient nous devenir funestes. Du moins, mes sœurs, pour l'amour de Dieu, faisons tourner ces défauts à la connaissance de notre misère, et qu'ils servent à rendre notre vue meilleure, comme y servit la boue de cet aveugle guéri par notre Epoux (1). En nous voyant si imparfaites, redoublons de supplications, afin que Notre-Seigneur tire du bien de nos maux et que nous arrivions à contenter en tout sa divine Majesté.

Je me suis, sans m'en apercevoir, bien écartée de mon sujet. Pardonnez-le moi, mes sœurs; c'est qu'une fois en présence des merveilles de Dieu — je veux dire, dans l'obligation d'en parler, — je ne puis m'empêcher de gémir en songeant à ce que nous perdons par notre faute. Ce sont là, il est vrai, des dons que Dieu fait à qui il veut; et pourtant, si nous aimions Notre-Seigneur comme il nous aime, il nous les accorderait à toutes. Il ne désire rien tant que de trouver à qui donner, et ses libéralités ne diminuent pas ses richesses.

Je reviens à ce que je disais. L'Epoux commande de fermer les portes des Demeures, et même celles du Château et de son enceinte. En effet, au moment où le ravissement commence, on cesse de respirer, et si parfois on garde pour très peu de temps les autres sens, on perd à l'instant la parole. D'autres

1. Cfr. Joan., IX, 6.

fois, on est privé soudain de l'usage de tous ses sens; les mains et tout le corps se glacent, au point que l'âme semble s'être retirée. Quelquefois, c'est à se demander si l'on respire encore. Ceci est de courte durée, au moins comme état fixe, car cette grande suspension venant à diminuer, le corps semble se ranimer un peu. Mais s'il reprend quelque vie, c'est pour mourir de nouveau et laisser l'âme plus vivante. Néanmoins, l'extase à ce très haut degré dure peu.

Mais voici ce qui arrive. L'extase finie, la volonté peut demeurer quelque temps comme enivrée, et l'entendement si hors de lui, que pendant des jours et des jours il semble hors d'état de s'occuper d'autre chose que des objets propres à enflammer la volonté. Pour tout ce qui concerne l'amour divin, celle-ci est parfaitement éveillée, mais pour ce qui est de l'attachement aux créatures, l'envisager même lui est impossible, tant elle se trouve à leur égard profondément endormie.

Quand l'âme est entièrement revenue à elle, oh! quelle confusion elle éprouve! et quels ardents désirs de s'employer pour Dieu de toutes les manières qu'il voudra! Si les effets que produisent les oraisons précédentes sont si considérables, que dire de ceux que laisse après elle une grâce aussi sublime! Cette âme voudrait avoir mille vies pour les vouer toutes à Dieu, elle souhaiterait que tout ce qu'il y a sur la terre fût changé en langues qui le bénissent pour elle. Elle a une soif insatiable de la pénitence, mais elle fait peu en l'embrassant, parce que la véhémence de son amour ne lui permet guère de la sentir. Elle voit clairement qu'aux martyrs les tourments étaient faciles à supporter,

parce qu'une pareille assistance de Notre-Seigneur rend tout facile. Aussi ces âmes se plaignent-elles à Sa Majesté quand les occasions de souffrir leur manquent.

Dieu leur accorde-t-il ces grâces en secret, elles y voient une grande bonté de sa part; quand, au contraire, la chose a lieu en présence de quelques personnes, elles en éprouvent une honte et une confusion inexprimables. Leur chagrin et leur inquiétude en se demandant ce que pourront penser ceux qui les ont vues en cet état, les tirent en quelque sorte de leur transport. Connaissant la malice du monde, elles prévoient qu'on pourrait bien ne pas donner à ces effets leur véritable cause, et qu'au lieu de bénir Dieu, on émettra peut-être des jugements téméraires. A mon avis, cette peine et cette confusion, dont l'âme ne peut se défendre, procèdent en quelque manière d'un manque d'humilité, car enfin, si elle désire les mépris, de quoi se tourmente-t-elle ? C'est ce que Notre-Seigneur fit entendre à une personne qui se désolait ainsi : *Ne t'afflige pas*, lui dit-il, *car ou l'on me donnera des louanges, ou l'on parlera à ton désavantage, et d'une façon comme de l'autre tu y gagneras*. J'ai su depuis que cette personne avait été singulièrement encouragée et consolée par ces paroles (1). Je les consigne ici, pour le cas où l'une d'entre vous se verrait en semblable affliction.

Notre-Seigneur veut, ce semble, que tout le monde sache que celle dont il s'agit lui appartient et que nul n'a le droit d'y toucher. Qu'on s'attaque à son corps, à son honneur, à ses biens, à la bonne

1. Voir *Vie*, chap. xxxi.

heure ! il en tirera sa gloire. Mais à son âme, non pas. A moins qu'elle-même, par une criminelle audace, ne s'éloigne de son Époux, il saura la défendre contre le monde entier et même contre tout l'enfer réuni.

Je ne sais si j'ai réussi à faire comprendre en partie — car entièrement, encore une fois, c'est impossible — la nature du ravissement; mais ce que j'en ai dit aura, je crois, son utilité pour aider à reconnaître les véritables. Ceux qui sont faux produisent des effets bien différents. En disant faux, je n'entends pas dire qu'on les feint avec l'intention de tromper, mais simplement qu'on est trompé soi-même. Comme, dans ce cas, les marques et les effets ne sont pas en rapport avec une faveur si haute, les véritables s'en trouvent déshonorés, et l'on refuse créance, non sans raison, aux personnes que le Seigneur en gratifie. Bénédiction et louange sans fin lui soient rendues ! Amen. Amen.

CHAPITRE V

SUITE DU MÊME SUJET. DESCRIPTION D'UN AUTRE GENRE DE RAVISSEMENT, APPELÉ VOL DE L'ESPRIT, PAR LEQUEL DIEU ÉLÈVE LES AMES. POURQUOI L'AME A ICI BESOIN DE COURAGE. EXPLICATION INTÉRESSANTE DE CETTE FAVEUR DIVINE. CE QUI EN EST DIT EST D'UNE GRANDE UTILITÉ.

SOMMAIRE. — *Le vol de l'esprit ne diffère pas du ravissement quant à la substance. — Impétuosité de ce mouvement. — Connaissance que l'âme reçoit alors de la grandeur divine. — Autres connaissances admirables que le vol de l'esprit apporte à l'âme. — Immenses trésors dont elle se trouve ensuite enrichie.*

Il y a une autre espèce de ravissement, que j'appelle vol de l'esprit. S'il est le même que le précédent quant à la substance, il agit cependant sur l'âme d'une manière très différente. Parfois, en effet, l'âme se sent emportée par un mouvement si soudain, et l'esprit semble enlevé avec une telle vélocité, qu'on éprouve, dans les commencements surtout, un véritable effroi. C'est ce qui me faisait dire que ceux que Dieu destine à recevoir de pareilles grâces, ont besoin d'un grand courage. Il leur faut aussi beaucoup de foi, de confiance et d'abandon à tout ce que Notre-Seigneur voudra faire d'eux. Croyez-vous donc qu'une personne en pleine possession d'elle-même n'éprouve qu'un léger trouble, lorsqu'elle sent ainsi enlever son âme — et quelquefois son corps, comme nous le lisons de

quelques personnes, — sans savoir où elle va, ni qui l'enlève, ni ce que cela veut dire ? Car, au moment où se déclare ce mouvement subit, on n'a pas encore l'entière certitude qu'il vient de Dieu. Mais n'y a-t-il pas quelque moyen de résister ? Aucun. Bien plus, si on l'essaie, c'est pis encore, ainsi que je l'ai su de quelqu'un (1). Dieu, ce semble, veut apprendre à cette âme qu'après s'être remise tant de fois et si sincèrement entre ses mains, après s'être offerte à lui tout entière de sa pleine volonté, elle ne s'appartient plus ; et par le fait, si l'on essaie de faire résistance, on se sent enlevé d'un mouvement beaucoup plus violent. C'est pour cela que la personne dont il s'agit prenait le parti de ne pas opposer plus de résistance que la paille à l'ambre qui l'enlève — vous avez sans doute observé cela, — mais de s'abandonner entre les mains d'un si puissant maître, comprenant bien que le plus sage est de faire de nécessité vertu. J'ai parlé de la paille, et la comparaison est exacte. En effet, avec la même facilité qu'un géant enlève une paille, notre divin Géant, dans sa force, enlève l'esprit.

Le bassin de la fontaine dont nous avons parlé — c'était à propos de la quatrième Demeure, si je m'en souviens bien — se remplissait avec suavité et douceur, sans qu'aucun mouvement se produisît. Ici, ce grand Dieu, qui retient les sources des eaux et qui empêche la mer de franchir ses limites, semble ouvrir toutes grandes les sources qui alimentent le bassin. Alors une vague puissante s'élève avec une incroyable impétuosité, et emporte sur la cime des ondes la petite nacelle de l'âme.

1. La sainte évidemment parle d'elle-même.

Tous les efforts du pilote et des matelots ne sauraient empêcher un navire d'aller où le conduisent les vagues en furie : ici, l'âme est plus impuissante encore à gouverner son intérieur. Elle se voit contrainte d'abandonner ses sens et ses puissances à l'impulsion qu'ils reçoivent. Quant au corps, il n'en est plus question.

Je vous l'assure, mes sœurs, rien qu'en écrivant ceci, je suis épouvantée de la puissance que fait éclater alors ce grand Roi, notre souverain Monarque. Que deviendra, je le demande, celui qui en fait l'expérience? J'en suis convaincue, si Dieu dévoilait sa majesté aux personnes du monde les plus dévoyées, comme il la dévoile aux âmes dont nous parlons, la frayeur, au défaut de l'amour, leur ôterait la hardiesse de l'offenser. Mais alors, quelle obligation à celles qu'il en a instruites par une voie si sublime, de faire tous leurs efforts pour ne pas irriter un tel Maître! Vous, mes sœurs, qui avez reçu de lui ces grâces ou d'autres semblables, je vous en conjure en son nom, ne vous négligez pas, ne vous contentez pas de recevoir sans rien donner. Songez-y bien, celui qui doit beaucoup, doit beaucoup rendre (1). Sur ce point aussi il est besoin d'un grand courage, car l'immensité de la dette épouvante. Si Notre-Seigneur ne lui donnait ce courage, l'âme serait dans une désolation continuelle, voyant d'un côté la libéralité dont il use à son égard, et de l'autre, le peu de service qu'elle lui rend en retour. Encore, ce peu qu'elle fait lui apparaît-il rempli de défauts, de défaillances et de lâcheté. Aussi, pour ne pas voir les imperfections qui accom-

1. *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo, et cui commendaverunt multum, plus petent ab eo.* (Luc., XII, 48.)

pagnent ses bonnes œuvres, si tant est qu'elle en fasse quelques-unes, préfère-t-elle les oublier et songer à ses péchés. C'est au sein de la divine miséricorde qu'elle se réfugie, avec l'espoir que le Seigneur, la voyant hors d'état d'acquitter sa dette, voudra bien y suppléer en vertu de cette compassion, de cette indulgence, dont il use toujours envers les pécheurs.

Peut-être recevra-t-elle de lui la réponse qu'il fit entendre à une personne, un jour que, livrée à l'affliction dont je parle, elle priait devant un crucifix, gémissant de n'avoir rien eu à donner à Dieu ni à quitter pour lui. Le divin Crucifié lui dit, en la consolant, « qu'il lui donnait toutes les douleurs et toutes les peines qu'il avait souffertes dans sa passion, qu'elle pouvait les regarder comme siennes et les offrir à son Père (1) ». Son âme, ainsi que je l'appris d'elle-même, fut inondée d'une telle joie et se trouva si riche, qu'il lui est impossible d'en perdre le souvenir, et même, chaque fois qu'elle songe à sa profonde misère, ce souvenir la fortifie et la console encore. Je pourrais rapporter ici plusieurs traits de ce genre, car j'ai été à même d'en apprendre un grand nombre, ayant communiqué avec beaucoup de saints personnages et d'âmes d'oraison. Mais, dans la crainte que vous ne pensiez que c'est de moi qu'il s'agit, je m'arrête. Le fait que j'ai rapporté me semble bien propre à vous faire comprendre combien Notre-Seigneur aime à nous voir reconnaître ce que nous sommes, peser et peser encore notre pauvreté, notre misère, enfin nous bien persuader que nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu.

1. Voir Relation L, tome I des *Œuvres*.

Vous le voyez, mes sœurs, à une âme que Dieu a conduite jusque-là, il faut réellement du courage pour soutenir une pareille vue, et bien d'autres qui se présentent à elle. Mais, à mon avis, il lui en faut davantage pour celle que je viens de dire que pour toute autre, si elle a de l'humilité. Daigne le Seigneur nous faire don de cette humilité, je l'en supplie au nom de lui-même !

Je reviens à ce rapide enlèvement de l'esprit. Son impétuosité est telle, que l'esprit semble réellement se séparer du corps. Et cependant, il est clair que la personne en question n'en est pas morte. Mais il est certain aussi que, durant quelques instants, elle est incapable de dire si son âme habite ou n'habite pas son corps. Elle se croit transportée tout entière dans une autre région, fort différente de celle où nous vivons ; elle y voit une lumière nouvelle et bien d'autres choses, si dissemblables de celles d'ici-bas, qu'elle n'eût jamais réussi à se les figurer, quand elle y eût employé sa vie entière. Parfois elle se trouve instruite en un instant de tant de choses à la fois, qu'eût-elle travaillé de longues années à les agencer à l'aide de l'imagination et de l'intelligence, elle n'aurait pu en produire la millième partie. Ce dont il s'agit n'est pas une vision intellectuelle, mais une vision imaginaire, perçue plus distinctement des yeux de l'âme, que nous ne percevons les objets ici-bas des yeux du corps. On reçoit alors, sans paroles, la connaissance de plusieurs choses ; par exemple, si l'on voit quelques saints, on les reconnaît aussi bien que si l'on avait eu avec eux de fréquents rapports.

D'autres fois, tandis que l'on contemple ainsi certaines choses des yeux de l'âme, on en perçoit

d'autres par vision intellectuelle, spécialement une multitude d'anges qui accompagnent leur Seigneur. Ces choses, et beaucoup d'autres qu'il ne convient pas de rapporter, vous sont présentées par une connaissance admirable, sans que l'on voie rien des yeux du corps ni de ceux de l'âme. Ceux qui en auront l'expérience, et qui seront plus habiles que moi, pourront peut-être en donner l'intelligence, mais cela me paraît bien difficile. L'âme, pendant ce temps, est-elle unie au corps ou ne l'est-elle pas ? Je ne saurais le dire. Je ne voudrais affirmer par serment ni l'un ni l'autre. Voici une pensée qui s'est souvent présentée à mon esprit : Si le soleil, fixé qu'il est au firmament, a cependant la force d'envoyer en un moment ses rayons sur la terre, sans pour cela changer de place, l'âme — qui ne fait qu'un avec l'esprit, comme le soleil avec ses rayons, — ne pourrait-elle, sans quitter le lieu qu'elle occupe et par la seule force de la chaleur qui lui vient du vrai Soleil de justice, s'élever au-dessus d'elle-même par quelque partie supérieure de son être?

Je parle de ce que j'ignore. Mais ce qui est certain, c'est qu'aussi promptement que la balle sort de l'arquebuse quand on y met le feu, de l'intérieur de l'âme s'élève un mouvement auquel je donne le nom de vol, ne sachant quel autre nom lui donner. Ce vol est sans bruit, mais il emporte d'une façon si manifeste, que l'illusion est impossible. Et tandis que l'âme est entièrement sortie d'elle-même — c'est du moins l'impression qu'elle éprouve, — de grandes choses lui sont montrées. Revenue à soi, elle se trouve enrichie de biens si précieux, et toutes les choses de la terre lui apparaissent si méprisables au prix de ce qu'elle a vu,

qu'elle ne les regarde plus que comme du fumier. Dès lors, vivre lui devient un tourment, et rien ne l'attire de tout ce qui auparavant lui offrait quelque charme. De même que les envoyés du peuple d'Israël rapportèrent de la terre promise des fruits donnant l'idée de sa fertilité (1), de même, me semble-t-il, le Seigneur veut montrer à cette âme quelque chose du pays qu'elle doit habiter un jour, afin que la perspective du repos qui l'attend lui rende plus supportables les fatigues d'un si pénible voyage. Vous penserez peut-être qu'une grâce qui dure si peu ne saurait apporter de grands avantages. Détrompez-vous : ces avantages sont tels, que pour en comprendre le prix, il faut en avoir fait l'épreuve. Par où l'on voit clairement que le démon n'en est pas l'auteur. Quant à l'attribuer à l'imagination, c'est impossible.

Des représentations qui viendraient du démon ne pourraient produire des effets si sublimes, laisser dans l'âme tant de paix, de repos, de profit spirituel, ni surtout lui procurer, à un degré aussi élevé, les trois choses que je vais dire : premièrement, la connaissance de la grandeur de Dieu, que nous comprenons d'autant mieux qu'elle se découvre à nous par des effets plus nombreux ; secondement, la connaissance de soi et l'humilité, à la pensée qu'un être qui n'est que bassesse en comparaison du Créateur de tant de merveilles, ait osé l'offenser, et soit après cela assez hardi pour le regarder ; troisièmement, le mépris de toutes les choses d'ici-bas, hormis celles qui peuvent concourir au service d'un si grand Dieu.

1. Cfr. Num., XIII, 24.

Tels sont les joyaux que l'Epoux donne tout d'abord à sa fiancée ; ils sont d'une telle valeur qu'elle les met en lieu sûr. Et, en effet, ce qu'elle a vu demeure tellement gravé dans sa mémoire, qu'à mon sens, il lui sera impossible d'en perdre le souvenir jusqu'au jour où elle en aura la possession pour jamais. L'oublier serait pour elle un immense malheur. Mais l'Epoux qui lui fait présent de tels joyaux, est assez puissant pour y joindre la grâce de les conserver.

Je reviens à ce que je disais du courage qui est ici nécessaire. Croyez-vous donc que ce qui se passe soit peu de chose ? L'âme semble réellement se séparer du corps, car on s'aperçoit qu'il perd l'usage de ses sens, et l'on ne comprend pas quelle en est la cause. Il faut que Celui qui donne tout le reste donne aussi ce courage. Vous me direz que si l'on éprouve de l'effroi, on en est ensuite bien récompensé, et je suis de votre avis. Louange sans fin à Celui qui a le pouvoir de faire de pareils dons. Daigne Sa Majesté nous rendre dignes de le servir ! Amen.

CHAPITRE VI

EFFET PRODUIT PAR L'ORAISON DONT IL A ÉTÉ PARLÉ AU PRÉCÉDENT CHAPITRE : IL MONTRE QUE CETTE GRACE EST VÉRITABLE ET NON LE FRUIT DE L'ILLUSION. AUTRE FAVEUR QUE DIEU ACCORDE A L'AME, AFIN QU'ELLE S'OCCUPE TOUT ENTIÈRE A LUI DONNER DES LOUANGES.

SOMMAIRE. — *Tourments et délices qui sont le partage des âmes arrivées aux sixièmes Demeures. — Leurs ardents désirs de procurer la gloire de Dieu. — Comment elles doivent se comporter lorsqu'elles sont pressées d'une impatience excessive de quitter la vie. — De la jubilation spirituelle. — Combien est désirable une oraison si sûre et si avantageuse.*

Des grâces si élevées font naître en l'âme un désir si intense de posséder pleinement Celui qui l'en gratifie, que la vie pour elle n'est plus qu'un martyre, mais un martyre délicieux. Sa soif de la mort est inexprimable ; aussi est-ce avec larmes qu'elle demande continuellement à Dieu de la tirer de cet exil. Tout ce qu'elle y voit lui pèse. La solitude la soulage bien un peu, mais sa peine ne tarde pas à revenir. Aussi bien, l'âme ne peut vivre sans elle, en sorte que notre petit papillon n'arrive pas à se poser d'une manière tant soit peu durable. Que dis-je ? L'amour l'a rendue, cette âme, d'une sensibilité telle, qu'à la moindre chose qui vient enflammer son feu, la voilà qui prend son vol. Aussi les ravissements sont-ils continuels dans cette

Demeure, sans qu'on puisse les éviter, même en public, et les persécutions, les blâmes, de pleuvoir aussitôt. L'âme voudrait bien ne pas s'abandonner à l'effroi, mais cela lui devient impossible, tant sont nombreux ceux qui cherchent à l'épouvanter, les confesseurs les premiers.

Pleine de sécurité dans son intérieur, spécialement quand elle est seule avec Dieu, elle se désole d'autre part à la pensée que le démon pourrait la tromper et la porter ainsi à quelque offense contre Celui qu'elle aime tant. Quant aux blâmes, ils lui font peu d'impression, à moins que ce ne soit son confesseur lui-même qui la réprimande, comme si elle y pouvait quelque chose. De tous côtés elle demande des prières. Pour obéir à ceux qui lui représentent cette voie comme si périlleuse, elle supplie Sa Majesté de la conduire par une autre. Néanmoins, voyant les grands avantages qu'elle y a rencontrés, convaincue par ce qu'elle lit, ce qu'elle entend, ce qu'elle sait, que cette voie la conduit au ciel par l'observation des commandements de Dieu, elle a beau faire, elle ne parvient pas à désirer d'en sortir. Tout ce qui est en son pouvoir, c'est de s'abandonner entre les mains de Dieu. Elle s'afflige cependant d'être hors d'état de concevoir semblable désir et elle craint de désobéir à son confesseur, d'autant plus que l'obéissance et la fidélité à éviter l'offense de Notre-Seigneur lui semblent l'unique moyen de se garantir des illusions. Quand on devrait la mettre en pièces, elle ne commettrait pas, ce lui semble, un seul péché véniel avec advertance, et ce qui la désole, c'est de voir qu'elle ne peut éviter d'en commettre beaucoup sans le savoir.

Dieu donne à ces âmes un si véhément désir de lui plaire en tout, jusque dans les plus petites choses, et d'éviter, s'il était possible, la moindre imperfection, que pour ce seul motif elles voudraient fuir la société des humains. Elles portent une extrême envie à ceux qui ont vécu, ou vivent encore, dans les déserts. Mais, d'un autre côté, elles voudraient se jeter au milieu du monde pour tâcher d'aider, ne fût-ce qu'une seule âme, à louer Dieu davantage. Si c'est une femme, elle s'afflige de voir que son sexe la retient et l'enchaîne ; elle envie ceux qui ont la liberté de faire retentir leur voix et de publier les grandeurs du Dieu des armées.

O pauvre petit papillon ! Lié par tant de chaînes, tu ne peux voler au gré de tes désirs. Ayez pitié de lui, ô mon Dieu ! Disposez les choses pour qu'il puisse, pour votre honneur et votre gloire, réaliser au moins quelque peu ce qu'il souhaite. Oubliez son indignité et la bassesse de sa nature. Vous êtes assez puissant, Seigneur, pour commander à la mer immense de se retirer, au fleuve du Jourdain d'arrêter ses eaux et de laisser libre passage aux enfants d'Israël (1). Que la compassion ne vous retienne pas ! Soutenue par votre force, cette âme est capable d'endurer de nombreuses tribulations. Elle y est résolue, elle les appelle de tous ses vœux. Déployez, Seigneur, votre bras tout-puissant, et que sa vie ne se passe point en des occupations si basses ! Que votre pouvoir resplendisse dans une faible femme, dans une vile créature, afin que le monde, comprenant qu'elle n'est pour rien dans ses œuvres, vous en renvoie toute la louange ! Quoi qu'il puisse lui

1. Cfr. Exod., XIV, et Jos., III.

en coûter, c'est là que vont ses désirs. Mille vies, si elle les avait, elle voudrait les sacrifier, pour qu'une seule âme vous donnât une seule louange de plus. Elle les regarderait, ces vies, comme très bien employées. Mais, en même temps, elle est entièrement convaincue qu'elle ne mérite pas d'endurer pour votre amour la plus légère souffrance, moins encore de mourir pour vous.

Je ne sais à quel propos j'ai dit ceci, mes sœurs, ni dans quel but : j'ai parlé sans m'en apercevoir. Sachez-le néanmoins, tels sont, à n'en point douter, les sentiments que produisent dans l'âme ces suspensions ou extases. Et pareils désirs ne sont point passagers, ils sont stables au contraire : une occasion d'en faire l'épreuve se présente-t-elle, leur sincérité se révèle à tous les yeux. Mais pourquoi dire qu'ils sont stables, puisque l'âme se sent parfois si lâche, et cela jusque dans les moindres choses, si timide, si peu généreuse, qu'elle n'a plus le courage de rien ? Si le Seigneur l'abandonne ainsi à sa faiblesse naturelle, c'est, j'en suis persuadée, pour son plus grand bien. Elle le comprend alors, si elle a eu quelque courage, c'était Sa Majesté qui le lui donnait. Cette vérité lui apparaît dans un si grand jour, qu'elle la laisse anéantie, et en même temps, mieux instruite de la miséricorde comme de la puissance de Dieu, puisqu'il lui a plu de les faire briller dans une si vile créature. Néanmoins, l'état ordinaire de l'âme est celui que j'ai dit.

Il y a, mes sœurs, une remarque à faire au sujet de ces grands désirs de voir Notre-Seigneur. Lorsqu'ils deviennent si pressants, il ne faut pas s'y abandonner, mais plutôt s'en distraire, si toutefois on le peut, car il y a certains désirs — et j'en par-

lerai plus loin — qu'il est impossible d'éloigner, ainsi que vous le verrez. Quand il s'agit des premiers, c'est quelquefois possible, car, la raison conservant sa liberté, on peut se soumettre à la volonté de Dieu et redire les paroles dont se servait saint Martin (1). Mais, ces désirs croissent-ils outre mesure, il faut leur donner le change. Et, en effet, pareils désirs étant d'ordinaire le partage de personnes déjà très avancées, le démon pourrait les exciter en nous afin de nous persuader que nous sommes de ce nombre, et il est toujours bon de marcher avec crainte. Toutefois, je suis persuadée que le démon ne pourra donner le repos et la paix que cette peine procure à l'âme ; ce qu'il excitera en elle, c'est un mouvement passionné comme en inspirent les choses du siècle. Mais ceux qui n'ont expérimenté ni l'un ni l'autre, ne sauront pas faire ce discernement. Croyant ces désirs chose très précieuse, ils les entretiendront le plus possible, au grand préjudice de leur santé, car cette peine est continuelle ou du moins très ordinaire.

Sachez aussi que la débilité du tempérament y est souvent pour beaucoup, surtout s'il s'agit de personnes si sensibles qu'un rien leur fait verser des larmes. Mille fois pour une, le démon leur fera croire que c'est le souvenir de Dieu qui les fait pleurer, et pourtant il n'en est rien. Quand pendant un temps notable, au moindre petit mot qu'on entend dire de Dieu, ou à la moindre petite pensée qu'on a de lui, voilà un flot de larmes qu'il est

1. « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail. Que votre volonté soit faite! » (Office de saint Martin.)

impossible de retenir, il se peut fort bien que cela vienne de quelque humeur amassée autour du cœur, bien plus que de l'amour qu'on a pour Dieu. Et, par le fait, il y a de ces larmes dont on ne voit pas la fin. Persuadées que les larmes sont excellentes, ces personnes ne les retiennent nullement ; bien plus, elles voudraient ne jamais les voir tarir et font tout ce qu'elles peuvent pour continuer à les verser. En cela, le démon n'a pas d'autre but que de les réduire à une faiblesse qui les empêche de faire oraison et d'observer leur règle.

Je vous vois prêtes à me demander ce qui vous reste à faire, puisque, à m'entendre, il y a danger partout, et qu'en une chose aussi excellente que les larmes, l'illusion me paraît à craindre. Ne serais-je pas dans l'illusion moi-même ? Cela peut être. Croyez cependant que je ne parle pas ainsi sans avoir constaté chez plusieurs personnes que cette illusion est possible. A vrai dire, mon expérience en ceci n'est pas personnelle, car je ne suis nullement sensible ; j'ai au contraire le cœur dur, au point que j'en éprouve parfois de la peine. Cela n'empêche pas que lorsque à l'intérieur le feu est violent, ce cœur, si dur qu'il soit, ne distille comme un alambic. Vous distinguerez parfaitement quand les larmes viendront de cette source, car alors, au lieu de troubler, elles fortifient et apaisent, et rarement font-elles mal. Du reste, cette illusion, quand elle existe, a cela de bon qu'elle nuit au corps seulement et non à l'âme, j'entends s'il y a de l'humilité. Mais quand il n'y aurait aucun dommage, il est toujours bon d'être sur ses gardes.

Ne nous imaginons pas que tout soit fait parce que nous avons beaucoup pleuré ; mais visons à

beaucoup agir et à pratiquer les vertus. C'est là l'essentiel. Quant aux larmes, si Dieu les envoie sans que nous ayons rien fait pour les provoquer, très bien. Ces larmes-là arroseront notre sol aride, elles l'aideront beaucoup à porter du fruit, et d'autant plus que nous nous en occuperons moins. C'est une eau qui tombe du ciel ; elle n'a rien à voir avec celle que nous recueillons en creusant péniblement la terre. Souvent nous nous épuiserons à creuser, et nous ne trouverons pas même un filet d'eau, bien moins encore une source vive. Ainsi, mes sœurs, le meilleur, à mon avis, c'est de se mettre en la présence de Dieu, de considérer d'une part sa miséricorde et sa grandeur, de l'autre notre bassesse. Et après cela, qu'il nous envoie ce qu'il lui plaira : eau ou sécheresse. Il sait mieux que nous ce qu'il nous faut ; par là nous vivrons en repos, et le démon aura moins de facilité pour nous jouer des tours.

Au milieu de ces effets, en même temps pénibles et délicieux, Notre-Seigneur accorde quelquefois à l'âme certaines jubilations et une sorte d'oraison étrange, dont on ne s'explique pas la nature. Je l'indique ici, afin que s'il vous faisait cette grâce, vous sachiez que c'est une chose qui arrive, et que vous l'en bénissiez de tout votre cœur. A mon sens, c'est une union très étroite des puissances avec Dieu ; seulement, elles conservent, ainsi que les sens, la liberté de jouir de leur bonheur. Mais de quoi jouissent-elles, et comment en jouissent-elles? C'est ce qu'elles ignorent. Ceci paraît de l'arabe, et pourtant, c'est la pure vérité. L'âme éprouve une joie si excessive, qu'elle voudrait n'être pas seule à la ressentir, mais la publier partout, afin

qu'on l'aidât à en bénir Notre-Seigneur, car c'est là que la porte un irrésistible élan. Oh ! si c'était en son pouvoir, que de fêtes elle célébrerait, quelles démonstrations de joie, pour instruire le monde entier de son bonheur ! Il lui semble qu'elle s'est retrouvée elle-même et, à l'exemple du père de l'enfant prodigue, elle voudrait convier tout le monde à fêter par de splendides réjouissances l'état de sécurité où elle se trouve, du moins pour l'heure présente. Et à mon avis, elle a bien raison, car une si grande joie intérieure, procédant de la partie la plus intime de l'âme, accompagnée de tant de paix, et dont tous les élans ne vont qu'à bénir Dieu, ne peut nullement venir du démon. Lorsqu'une âme est dans ces transports d'allégresse, c'est beaucoup qu'elle se taise et puisse dissimuler, et il ne lui en coûte pas peu.

C'est à de pareils transports que saint François était en proie, je pense, quand, rencontré par des voleurs alors qu'il poussait des cris au milieu de la campagne, il leur dit qu'il était le héraut du grand Roi. Et que d'autres saints s'enfuyaient dans les déserts pour pouvoir, comme lui, publier les louanges de Dieu !

J'en ai connu un — à en juger par sa vie, je crois pouvoir le mettre de ce nombre — qui n'agissait pas autrement. C'était le frère Pierre d'Alcantara. Ceux qui l'entendaient parfois le croyaient fou. Oh ! l'heureuse folie, mes sœurs ! Plût à Dieu que nous en fussions toutes atteintes ! Mais quelle grâce ne vous a-t-il pas accordée en vous recevant en un lieu où, s'il vous fait pareille faveur et que vous la laissiez paraître, vous vous verrez encouragées, et non blâmées comme vous l'auriez été au milieu

du monde. De tels accents y sont si rares qu'il n'est pas étonnant qu'on les désapprouve.

O malheureux temps! O misérable existence que celle menée aujourd'hui dans le monde! Qu'elles sont fortunées, les âmes à qui l'heureux sort d'en vivre éloignées est échu en partage! Qu'il m'est doux de temps en temps, aux heures où nous sommes réunies, de voir les sœurs faire éclater leur jubilation intérieure et bénir à l'envi Notre-Seigneur de les avoir placées en ce monastère ! Il est bien visible que ces louanges partent du fond de leurs cœurs. Je souhaiterais, mes sœurs, que cela vous arrivât souvent. Il suffit du reste que l'une commence pour que les autres la suivent. Et à quoi votre langue peut-elle mieux s'employer, quand vous êtes ensemble, qu'à donner des louanges à Dieu, lui que nous avons tant de sujet de louer!

Daigne Sa Majesté nous accorder fréquemment une telle oraison, à la fois si sûre et si avantageuse ! L'acquérir est impossible, car c'est chose entièrement surnaturelle. Cela dure parfois une journée entière. L'âme ressemble alors à quelqu'un qui a beaucoup bu, mais non pas au point d'être hors de sens, ou encore à une personne mélancolique, qui, sans avoir entièrement perdu la raison, a l'imagination tellement frappée d'une idée, que personne ne peut l'en tirer. Ces comparaisons sont bien grossières pour rendre l'effet d'une si noble cause, mais mon peu d'intelligence ne m'en fournit pas d'autres. Ce qui est certain, c'est que cette jubilation plonge l'âme dans un tel oubli d'elle-même et de toutes choses, qu'elle est incapable de penser ni de parler, si ce n'est pour donner à Dieu ces louanges, qui sont comme le fruit naturel de sa

joie. Secondons cette âme, mes filles, secondons-la toutes ! Pourquoi serions-nous plus sages qu'elle ? Et où trouver plus grand bonheur ? Que toutes les créatures joignent leurs voix aux nôtres, dans tous les siècles des siècles ! Amen. Amen. Amen.

CHAPITRE VII

DE QUELLE FAÇON LES AMES FAVORISÉES DE CES GRACES S'AFFLIGENT DE LEURS PÉCHÉS. DANS QUELLE ERREUR SONT LES PLUS SPIRITUELS S'ILS NE S'EFFORCENT D'AVOIR TOUJOURS DEVANT LES YEUX L'HUMANITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR ET SAUVEUR JÉSUS-CHRIST, SA VIE, SA PASSION SACRÉE, COMME AUSSI SA GLORIEUSE MÈRE ET SES SAINTS. IL Y A LA UN ENSEIGNEMENT TRÈS PROFITABLE.

Sommaire. — *Dispositions d'une âme favorisée de grâces aussi élevées. — Erreurs où tombent certains spirituels relativement à l'humanité de Notre-Seigneur. — Toutes les âmes, quelque degré d'oraison qu'elles aient atteint, peuvent et doivent s'occuper de la vie et de la passion de Jésus-Christ. — Si elles ne le font point, elles n'entreront jamais dans les dernières Demeures. — Difficultés qu'éprouvent certaines âmes à ce sujet. — Conduite qu'elles ont à tenir. — Dangers de la conduite contraire.*

Vous vous figurerez peut-être, mes sœurs, que les âmes auxquelles le Seigneur se communique d'une manière si intime — je m'adresse à celles qui ne sont pas favorisées de ces grâces, car celles qui en sont divinement gratifiées me comprendront très bien, — que ces âmes, dis-je, sont tellement sûres de jouir de Dieu éternellement, qu'elles n'ont plus aucun sujet de craindre, ni de pleurer leurs péchés. Ce serait une très grave erreur. Au contraire, plus notre Dieu se montre prodigue, plus grandit la douleur des péchés commis, et je suis convaincue qu'elle

ne disparaît qu'en ce séjour où rien n'est capable d'attrister. Il est vrai, cette peine est plus ou moins poignante selon les temps, et elle se fait sentir aussi d'une façon qui n'est pas ordinaire. L'âme, en effet, ne songe nullement au châtiment qu'elle devra subir, elle ne voit que l'ingratitude dont elle s'est rendue coupable envers Celui qui l'a comblée de bienfaits et qui mérite tant d'être servi. La munificence qu'il a déployée envers elle lui a fait beaucoup mieux connaître sa grandeur. Aussi est-elle épouvantée à la vue de l'audace dont elle s'est rendue coupable ; elle gémit de ses irrévérences, elle ne peut assez déplorer la démence insensée qui lui a fait mépriser pour des objets si vils une Majesté si auguste. Tout cela lui est beaucoup plus présent que les grâces qu'elle reçoit. Si grandes soient-elles, ces grâces, comme aussi les autres dont il me reste à parler, elles lui sont apportées en certains temps comme par un fleuve aux ondes puissantes ; mais ses péchés sont pour elle comme un bourbier toujours présent, sans cesse ils lui reviennent à la mémoire, et c'est pour elle une bien lourde croix.

Je connais une personne qui désirait mourir non seulement pour voir Dieu, mais encore pour être délivrée de la peine continuelle que lui causait la vue de son ingratitude envers Celui qui s'était montré, et devait se montrer encore, si libéral à son égard. Elle ne croyait pas que les iniquités d'aucune créature pussent égaler les siennes, parce qu'elle ne pouvait se persuader qu'il y en eût une seule que Dieu eût aussi longtemps supportée, ni qu'il eût comblée de tant de faveurs.

Quant à la crainte de l'enfer, ces âmes ne l'ont pas. Celle de perdre Dieu les jette de temps en

temps, rarement toutefois, dans une angoisse très vive. Toute leur frayeur est que Dieu ne retire sa main, qu'elles ne l'offensent et ne retournent au malheureux état où elles se sont vues quelque temps. De leurs peines ou de leur béatitude personnelles, nul souci, et si elles désirent ne pas faire long séjour en purgatoire, c'est beaucoup plus pour ne pas être alors séparées de Dieu, qu'à cause des peines qu'elles devront y endurer. Si favorisée que soit une âme, mon sentiment est qu'il ne serait pas sûr pour elle d'oublier le temps où elle s'est trouvée en misérable état. Ce souvenir, tout pénible qu'il est, est avantageux à bien des points de vue. Mais c'est peut-être parce que j'ai été pécheresse que j'en juge ainsi, et c'est pour cela que ma pensée se reporte sans cesse de ce côté. Celles qui auront mené une vie vertueuse n'auront pas les mêmes regrets, bien qu'à vrai dire, nous fassions toujours des fautes tant que nous sommes en ce corps mortel.

Cette peine n'est nullement adoucie par la pensée que Notre-Seigneur nous a pardonné nos péchés et les a mis en oubli ; elle augmente, au contraire, à la vue d'une bonté qui ne se lasse pas d'accorder des faveurs à une âme qui n'a mérité que l'enfer. Ce dut être là, je pense, un grand martyre pour saint Pierre et la Madeleine. Brûlant d'un si ardent amour, favorisés de tant de grâces, comprenant la grandeur et la majesté de Dieu, pareille vue devait leur être terrible et faire naître en eux les plus tendres regrets.

Il vous semblera aussi que des âmes qui goûtent des jouissances si hautes ne doivent plus méditer sur les mystères de la très sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'elles ne s'occupent que d'aimer. C'est un sujet que j'ai traité ailleurs avec

étendue (1). Il est vrai que j'ai rencontré des contradicteurs. On a dit que je n'entendais pas la question, que ce sont réellement des voies par lesquelles Notre-Seigneur conduit les âmes, qu'une fois les débuts franchis, il vaut mieux ne s'occuper que de la divinité et bannir tout ce qui est corporel. Eh bien! malgré tout, on ne me fera pas avouer que ce chemin soit bon. Il peut se faire que je me trompe, et peut-être, au fond, disons-nous tous la même chose ; mais, pour ma part, j'ai reconnu que le démon voulait m'égarer par cette voie. Et c'est précisément parce que je me suis instruite à mes dépens, que j'ai résolu de répéter ici ce que j'ai déjà dit plusieurs fois (2). Mon dessein est de vous mettre sur ce point extrêmement sur vos gardes. Voyez, j'ose même vous dire de ne pas croire ceux qui vous parleraient différemment. Je vais tâcher de m'expliquer mieux que je ne l'ai fait ailleurs. Si celui qui avait promis d'écrire sur cette matière s'était étendu davantage, peut-être aurait-il prouvé la justesse de ses assertions; mais ne dire que quelques mots sur un tel sujet, et à des personnes aussi peu instruites, cela peut avoir de grands inconvénients.

Certaines personnes se figureront aussi qu'elles ne peuvent songer à la Passion. Mais alors, elles pourront encore moins songer à la très sainte Vierge et aux exemples des saints, dont le souvenir cependant est pour nous si salutaire et si encourageant. Vraiment je ne sais à quoi pensent ces personnes. Vivre séparé de tout ce qui est corporel et sans cesse embrasé d'amour, c'est bon pour les esprits angéliques ; mais ce n'est pas notre affaire, à nous qui habitons

1. Au livre de la *Vie*, chap. XXII.
2. *Ibid.*, chap. XXII, XXIII et XXIV.

un corps mortel. Nous avons besoin de penser à ceux qui, lorsqu'ils en étaient revêtus, ont accompli pour Dieu de si magnifiques exploits, d'entrer en relation avec eux, de vivre en leur compagnie. A plus forte raison, comment nous éloignerions-nous volontairement de ce qui fait tout notre trésor et tout notre remède, la très sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Au reste, je ne puis croire que ces personnes en soient là, et sans doute elles ne s'entendent pas elles-mêmes. Mais, de cette façon, elles se nuisent et nuisent aux autres. A tout le moins, je leur affirme qu'elles n'entreront pas dans les deux dernières Demeures. Manquant du vrai guide qui est le bon Jésus, elles n'en trouveront pas le chemin; ce sera déjà beaucoup si elles restent en assurance dans les autres. Lui-même a dit qu'*il est le chemin*. Il a dit aussi qu'*il est la lumière* (1), que *nul ne peut aller au Père que par lui* (2), et encore que *celui qui le voit, voit son Père* (3). On allègue que ces paroles doivent s'entendre dans un autre sens. Pour moi, je ne connais pas cet autre sens, le premier est celui que mon âme a toujours senti être le vrai, et je m'en suis très bien trouvée.

Il est des âmes — et beaucoup s'en sont ouvertes à moi — qui, une fois élevées par Notre-Seigneur à la contemplation parfaite, voudraient toujours y demeurer, mais cela n'est pas possible. Toutefois, il est certain qu'après cette faveur de Dieu, elles se trouvent dans l'impuissance de discourir comme auparavant sur les mystères de la passion et de la vie de Jésus-Christ. La cause, je l'ignore, mais le

1. *Ego sum via.* (Joan., XIV, 6.) *Ego sum lux mundi.* (*Ibid.*, VIII, 12.)
2. *Nemo venit ad Patrem nisi per me.* (*Ibid.*, XIV, 6.)
3. *Qui videt me videt et Patrem.* (*Ibid.*, 9.)

fait est qu'ordinairement l'esprit se trouve ensuite peu capable de la méditation. Voici peut-être d'où cela provient. Dans la méditation, tout consiste à chercher Dieu ; une fois qu'il est trouvé et que l'âme a pris l'habitude de ne plus le chercher que par les actes de la volonté, elle ne veut plus se fatiguer en faisant agir l'entendement. Je crois aussi qu'une fois la volonté enflammée, cette généreuse puissance voudrait, si c'était possible, se passer du secours de l'entendement. On ne peut l'en blâmer, et cependant ses efforts seront inutiles, surtout si elle n'a pas encore atteint les dernières Demeures. En outre, elle perdra du temps, parce que bien souvent la volonté a besoin pour s'enflammer du concours de l'entendement.

Notez bien ce point, mes sœurs, car il est important. Aussi je veux l'éclaircir davantage encore. L'âme désire s'employer tout entière à aimer, elle voudrait ne pas faire autre chose ; mais, en dépit de ses efforts, elle n'y parviendra pas. La volonté a beau n'être pas morte, le feu qui la consume d'ordinaire est amorti, et, pour qu'il s'embrase, il est nécessaire que quelqu'un le souffle. Faudra-t-il donc que l'âme demeure dans la sécheresse, attendant, comme notre père Elie (1), que le feu du ciel vienne consumer le sacrifice qu'elle fait d'elle-même à Dieu ? Non certes, car on ne doit pas compter sur des miracles. Le Seigneur en fait quand il lui plaît en faveur de cette âme, nous l'avons dit et nous le redirons encore, mais il veut que nous nous en estimions indignes, et que nous nous aidions nous-mêmes autant qu'il nous est possible.

1. Cfr. III Reg., XVIII, 30-39.

Pour moi, je suis convaincue que jusqu'au dernier soupir, à quelque sublime oraison qu'on se trouve élevé, c'est ainsi qu'il faut faire. A la vérité, ceux que le Seigneur a introduits dans la septième Demeure, n'ont que rarement et même presque jamais besoin de cet effort. J'en donnerai la raison en son lieu, si j'y pense. Ils ne se séparent guère de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui, d'une manière admirable, selon sa divinité et son humanité tout ensemble, leur tient fidèle compagnie.

Je dis donc que quand ce feu de l'amour n'est pas allumé dans la volonté et qu'on ne sent pas la présence de Dieu, il faut la chercher, comme faisait l'Epouse des Cantiques (1). Telle est la volonté de Notre-Seigneur. A l'exemple de saint Augustin — dans ses *Méditations*, je crois, ou peut-être dans ses *Confessions* (2), — demandons aux créatures qui est Celui qui les a faites, et n'attendons pas, dans la stupidité et la perte du temps, ce qui ne nous a encore été accordé qu'une fois. Dans les commencements, en effet, il peut très bien se faire qu'il se passe une année, davantage même, avant que le Seigneur nous renouvelle cette faveur. Sa Majesté a ses raisons : nous n'avons pas à nous en informer, et cela ne conviendrait nullement. Nous savons par quelle voie nous pouvons contenter Dieu, c'est celle des commandements et des conseils : marchons-y diligemment. Puis, pensons à la vie et à la mort de Notre-Seigneur, à ses immenses bienfaits. Le reste viendra quand Dieu voudra.

Ces personnes répondront que de tels sujets ne

1. *Num quem diligit anima mea vidistis ?* N'avez-vous pas vu Celui que chérit mon âme? (Cant., III, 3.)

2. Voir les *Confessions* de saint Augustin, liv. X, chap. VI.

peuvent fixer leur esprit, et elles auront peut-être raison sous un certain rapport, pour les motifs que j'ai indiqués plus haut. Mais, vous ne l'ignorez pas, discourir avec l'entendement n'est pas la même chose que considérer les vérités que l'entendement présente à la mémoire. Vous me direz peut-être que vous ne savez ce que je veux dire, et, de fait, c'est peut-être moi qui ne sais pas m'expliquer. Je vais cependant le faire de mon mieux. J'appelle méditation un discours suivi de l'entendement, à la façon de ceci : Nous pensons d'abord à la grâce que Dieu nous a faite en nous donnant son Fils unique, et, sans nous en tenir là, nous parcourons tous les mystères de sa glorieuse vie, ou bien nous commençons par l'oraison du Jardin, et l'entendement suit Notre-Seigneur jusqu'à ce qu'il le contemple attaché à la croix. Ou bien encore nous choisissons un mystère de la Passion : la prise de Jésus, par exemple, et nous travaillons à l'approfondir, considérant en détail tout ce qui peut frapper l'esprit ou émouvoir le cœur, comme la trahison de Judas, la fuite des Apôtres et le reste. C'est une oraison admirable et très méritoire.

Eh bien ! c'est là le mode d'oraison qu'une âme élevée aux états surnaturels et à la contemplation parfaite déclare lui être impossible, et non sans fondement. Encore une fois, j'en ignore la cause, mais il est certain que d'ordinaire cette âme se trouve impuissante à pareil exercice. Ce en quoi elle aurait tort, ce serait de dire qu'elle ne peut ni s'arrêter à ces mystères, ni les rappeler souvent à sa pensée, surtout aux époques où l'Eglise catholique les célèbre. Il n'est pas possible qu'une âme aussi gratifiée de Dieu perde le souvenir de semblables témoi-

gnages d'amour, vives étincelles, si propres à enflammer davantage celui qu'elle porte à Notre-Seigneur. Sans doute, cette âme ne s'entend pas elle-même. La vérité, c'est qu'elle comprend alors ces mystères d'une manière plus parfaite. L'entendement les lui représente si vivement et sa mémoire en reçoit une impression si profonde, que le seul aspect de Notre-Seigneur étendu à terre dans le Jardin, baigné de cette épouvantable sueur, suffit à l'occuper, non seulement une heure, mais bien des jours. Par une simple vue, elle considère la grandeur de Celui qui souffre et l'ingratitude par laquelle nous avons répondu à cette immense douleur. La volonté aussitôt, sans tendresse de dévotion peut-être, se prend à souhaiter payer de retour un pareil bienfait, souffrir quelque chose pour Celui qui a tant souffert pour nous, avec d'autres désirs du même genre, qui occupent la mémoire et l'entendement.

A mon sens, c'est là ce qui empêche l'âme de discourir d'une manière suivie sur la Passion et lui fait croire qu'elle ne peut en occuper sa pensée. Si elle n'y songe pas souvent, qu'elle s'efforce de le faire, je sais que cela ne mettra pas obstacle à la plus sublime oraison. Non, je n'approuve pas qu'elle renonce à s'y exercer souvent. Si, tandis qu'elle s'y applique, le Seigneur lui envoie une suspension, fort bien ; malgré elle, il la tirera des pensées qui l'occupaient. Je suis intimement persuadée que cette manière de faire n'est pas un obstacle, qu'elle favorise au contraire singulièrement toute espèce de bien. Ce qui ferait obstacle, ce seraient les grands efforts pour discourir de la manière indiquée en premier lieu. Je suis même portée à croire qu'une âme qui a été élevée plus haut, n'en sera pas capable. Il se peut cepen-

dant qu'elle le soit, car Dieu conduit les âmes par bien des voies diverses. Il reste vrai qu'on ne doit pas condamner ceux qui ne peuvent aller par celle de la méditation, ni les juger incapables de profiter des précieux avantages que renferment les mystères de Jésus-Christ, notre Trésor. Nul, si spirituel qu'il soit, ne me persuadera qu'y renoncer soit le bon chemin.

Voici ce qui arrive aux âmes qui commencent, et même à celles qui sont assez avancées. Elles ne sont pas plutôt parvenues à l'oraison de quiétude, elles n'ont pas plutôt savouré les délices et les consolations divines, que persévérer toujours dans cette jouissance leur semble souverainement désirable. Eh bien! si elles veulent m'en croire, elles ne s'y absorberont pas à ce point, ainsi que je l'ai dit ailleurs (1). La vie est longue, et les peines s'y rencontrent en grand nombre. Pour les supporter comme il faut, nous avons besoin de considérer comment Jésus-Christ, notre modèle, comment ses apôtres et ses saints les ont supportées. C'est une excellente compagnie que celle du bon Jésus, ne nous séparons pas de lui, non plus que de sa très sainte Mère. Il prend un extrême plaisir à nous voir compatir à ses douleurs, bien que pour cela il nous faille quelquefois perdre de notre consolation et de notre joie spirituelle. Du reste, mes filles, les délices ne sont pas chose si continuelle dans l'oraison, qu'il n'y ait du temps pour tout. Si l'une de vous me disait qu'elle en jouit à perpétuité, et qu'ainsi elle ne peut jamais s'appliquer à ces mystères, je regarderais son état comme suspect. Faites de même,

1. *Fondations*, chap. VI.

efforcez-vous de vous affranchir de cette erreur et de sortir de cette ivresse. Et si vous n'y parvenez pas, parlez-en à la prieure, afin qu'elle vous donne un emploi si absorbant qu'il vous tire de ce péril, car, à supposer qu'un tel état se prolonge, votre tête et votre raison seront, à tout le moins, bien exposées.

Je crois avoir fait comprendre combien il importe, même aux plus spirituels, de ne pas s'éloigner tellement des objets corporels, qu'ils en viennent à redouter jusqu'à la sainte Humanité. On allègue ici cette parole que Notre-Seigneur dit à ses disciples *qu'il leur était avantageux qu'il s'en allât* (1). Pour moi, je ne saurais le souffrir. A coup sûr, il ne l'adressa pas à sa très sainte Mère. Elle était trop ferme dans la foi; elle savait qu'il était Dieu et homme tout ensemble, et bien qu'elle lui portât plus d'amour que tous les autres, c'était d'une manière si parfaite, que sa présence ne pouvait que lui faire du bien. Mais sans doute, la foi des Apôtres n'était pas alors aussi affermie qu'elle le fut plus tard et que la nôtre doit l'être maintenant.

Encore une fois, mes filles, je regarde ce chemin comme dangereux. Le démon pourrait en venir jusqu'à nous faire perdre la dévotion au très saint Sacrement. Mon erreur, il est vrai, n'alla pas jusque-là; seulement, je ne prenais plus tant de plaisir à penser à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je tâchais de m'entretenir dans ce transport, en attendant le retour des délices spirituelles. Je reconnus ensuite jusqu'à l'évidence que je m'égarais. Comme je ne pouvais en jouir toujours, mon esprit allait errant de côté et d'autre, et mon âme ressemblait à un oiseau

1. *Expedit vobis ut ego vadam.* (Joan., XVI, 7.)

qui voltige sans trouver où se poser; je perdais beaucoup de temps, je n'avançais pas dans les vertus et ne faisais aucun progrès dans l'oraison. Je n'en comprenais pas la cause, et je ne l'aurais jamais comprise, je crois, tant je croyais faire merveille, si un serviteur de Dieu, auquel je m'ouvris de mon oraison, ne m'eût éclairée. Je vis clairement depuis à quel point je faisais fausse route, et je ne pouvais assez déplorer qu'il eût été un temps où je ne comprenais pas qu'on ne pouvait rien gagner à pareille perte. Non, quand il me serait offert, je ne voudrais pas d'un bien qui me viendrait d'ailleurs que de Celui qui est pour nous la source de tous les biens! Bénédiction éternelle lui soit rendue! Amen.

CHAPITRE VIII

COMMENT DIEU SE COMMUNIQUE A L'AME PAR LA VISION INTELLECTUELLE. QUELQUES AVIS A CE SUJET. EFFETS PRODUITS PAR CETTE VISION LORSQU'ELLE EST VÉRITABLE. CES SORTES DE FAVEURS DOIVENT ÊTRE TENUES SECRÈTES.

SOMMAIRE. — *Haute valeur de la vision intellectuelle. — Comment Jésus-Christ révèle à l'âme sa présence. — Avantages qu'apporte cette vision. — L'âme peut jouir de même de la présence des saints. — Confiance et circonspection avec lesquelles il faut se comporter. — L'âme la plus avancée dans les vertus est aussi la plus sainte.*

Pour mettre dans un plus grand jour, mes sœurs, à quel point ce que je viens de dire est véritable, et comment plus une âme avance, plus elle vit dans la compagnie de notre bon Jésus, il sera bon de vous faire voir que lorsqu'il plaît à Sa Majesté, nous ne pouvons pas ne point marcher toujours avec lui. C'est ce qui ressort clairement des diverses manières dont il se communique à nous et nous témoigne son amour. Ce sont des apparitions et des visions vraiment admirables, que je veux vous rapporter, afin que, s'il vous accordait quelque grâce de ce genre, vous n'en soyez pas effrayées. Le Seigneur permettra peut-être que je réussisse à en donner une légère idée. Et quand ce serait d'autres que nous qu'il en gratifierait, bénissons-le hautement de ce qu'il veut bien se communiquer ainsi à ses créatures, lui dont la majesté et la puissance sont infinies.

Voici donc ce qui arrive. Alors qu'on ne songe nullement à recevoir semblable grâce, qu'il n'est jamais venu en pensée qu'on ait pu la mériter, on sent auprès de soi Jésus-Christ Notre-Seigneur, sans pourtant le voir ni des yeux du corps ni des yeux de l'âme. C'est ce qu'on appelle vision intellectuelle, je ne sais pourquoi. J'ai vu la personne à qui Dieu accorda cette faveur, avec d'autres dont je parlerai plus loin, bien en peine dans les commencements, parce que, rien ne frappant sa vue, elle ne pouvait comprendre ce que cela voulait dire. Et cependant, elle comprenait si clairement que Celui qui se montrait à elle de cette façon était Jésus-Christ Notre-Seigneur, que le doute lui était impossible. Je veux dire qu'elle ne pouvait douter de la réalité de la vision. Mais venait-elle de Dieu ou n'en venait-elle pas, voilà ce qu'elle se demandait avec inquiétude, bien que les grands effets produits la portassent à croire que Dieu en était l'auteur. Jamais elle n'avait entendu parler de vision intellectuelle ni pensé qu'il y en eût. Ce dont elle se rendait parfaitement compte, c'est que Celui qui était là présent, était le même qui lui parlait souvent de la manière indiquée plus haut. Avant cette dernière faveur, elle ne savait pas qui lui parlait, elle entendait seulement les paroles.

Je sais encore que cette personne, inquiète à ce sujet — car ces sortes de visions, au lieu de passer promptement comme les visions imaginaires, durent longtemps et parfois plus d'un an, — s'en alla toute désolée trouver son confesseur. Celui-ci lui demanda comment, ne voyant rien, elle pouvait savoir que c'était Notre-Seigneur; il lui demanda aussi quel était son visage. Elle répondit qu'elle l'ignorait,

qu'elle ne voyait point de visage et ne pouvait rien dire de plus : elle savait seulement très bien que c'était Celui qui lui parlait d'ordinaire et qu'il n'y avait point là un jeu de l'imagination.

On eut beau dans la suite lui suggérer sur ce point des craintes très vives, douter ne lui était guère possible, surtout quand Notre-Seigneur lui disait : *Ne crains point, c'est moi.* Ces paroles avaient une telle force, que sur le moment elle ne pouvait les révoquer en doute. Une si excellente compagnie la remplissait de courage et de joie; elle y trouvait un puissant secours pour penser continuellement à Dieu, et se garder très soigneusement de tout ce qui aurait pu déplaire à Celui dont le regard lui semblait toujours attaché sur elle. Voulait-elle s'adresser à Notre-Seigneur, soit pendant l'oraison, soit en d'autres temps, chaque fois elle le trouvait si près, qu'il ne pouvait pas ne point l'entendre. Quant à ses paroles, elle ne les entendait pas selon son attrait, mais à l'improviste, et seulement lorsque cela était nécessaire. Elle sentait qu'il se tenait à son côté droit, et cela, non par une de ces marques sensibles qui nous font connaître qu'une personne est près de nous, mais d'une autre manière, bien plus délicate et qu'on ne peut expliquer. Néanmoins, la certitude est la même, ou plutôt, de beaucoup supérieure. Dans le premier cas, on pourrait se figurer voir; dans le second, c'est impossible. Les trésors dont cette grâce enrichit l'âme, et les effets intérieurs qu'elle produit, ne permettent pas de l'attribuer à la mélancolie. Le démon non plus ne pourrait procurer un si grand bien; l'âme ne sentirait point une paix si profonde, des désirs si constants de plaire à Dieu, un si grand mépris de tout ce qui ne la mène pas à lui.

Plus tard, la vérité de la vision s'affirmant de plus en plus clairement, on reconnut avec évidence que ce n'était pas l'œuvre du démon. Et malgré tout, cette personne, je le sais, éprouvait par moment des craintes très vives; d'autres fois, elle était dans une confusion inexprimable, se demandant d'où lui venait un si grand trésor. Nous ne faisions tellement qu'un, elle et moi, qu'il ne se passait rien dans son âme dont je n'eusse connaissance; ainsi mon témoignage est ici entièrement recevable, et tout ce que je vous dirai d'elle, vous pourrez le tenir pour vrai (1).

Cette grâce apporte avec elle, en un très haut degré, la confusion et l'humilité, tandis que l'action du démon laisserait des effets tout contraires. Il est si manifeste qu'elle vient de Dieu, et qu'aucune industrie humaine ne pourrait rien produire de tel, que l'âme ainsi favorisée se trouve dans l'impossibilité absolue d'y voir un bien qui lui soit propre : il est clair pour elle que c'est un don divin. Tout inférieure qu'elle est, selon moi, à d'autres déjà mentionnées, cette faveur apporte une spéciale connaissance de Dieu. Puis, de cette présence continuelle de Notre-Seigneur, naissent une grande tendresse d'amour pour lui, des désirs de s'employer tout entière à son service, désirs bien supérieurs encore à ceux dont il a été parlé, enfin une très grande pureté de conscience, la présence de Celui qui se tient auprès d'elle rendant l'âme attentive aux moindres choses. Nous savons très bien, certainement, que Dieu est présent à toutes nos actions, mais nous sommes ainsi faits, que souvent cette pensée nous échappe. Ici, pareil oubli est impossible, parce que le divin Maître qui

1. Voir *Vie*, chap. xxvii.

est à ses côtés tient l'âme en éveil. J'ajoute que les autres faveurs énoncées plus haut sont beaucoup plus fréquentes, parce que l'âme est presque toujours dans l'amour actuel de Celui qu'elle voit ou sent auprès d'elle.

Enfin, le profit que l'âme retire de cette grâce montre bien qu'elle est immense et d'une inestimable valeur; aussi en témoigne-t-elle toute sa reconnaissance à Celui qui l'en favorise si gratuitement, et elle ne l'échangerait contre aucun des trésors ou des plaisirs de la terre. Quand il plaît au Seigneur que l'âme en soit privée, elle se trouve bien seule, mais tous les efforts qu'elle pourrait faire pour recouvrer cette divine compagnie ne lui serviraient guère : c'est un don que Dieu fait quand il veut et qu'on est impuissant à se procurer. Quelquefois la présence est d'un saint, et l'on en retire également un grand fruit. Vous me direz : Mais si l'on ne voit rien, comment sait-on que c'est Jésus-Christ, ou sa glorieuse Mère, ou un saint? C'est ce que l'âme est incapable d'expliquer; elle ne sait pas comment elle le sait, et cependant elle en a une certitude absolue. Quand c'est Notre-Seigneur, et qu'il nous parle, cela se conçoit encore; mais quand c'est un saint qui ne parle pas, et que Dieu ne place là, ce semble, que pour assister l'âme et lui tenir compagnie, c'est bien plus surprenant.

Il y a encore d'autres phénomènes spirituels qu'on ne peut rendre par des paroles, ce qui montre combien notre nature est peu apte à saisir les hautes merveilles de Dieu, puisqu'elle n'est pas même capable de comprendre celles-là. Que les âmes en qui Dieu les opère se contentent de les admirer et d'en bénir Sa Majesté! Ah! qu'elles lui en rendent

les plus vives actions de grâces! C'est un présent d'autant plus à estimer, qu'il n'est pas donné à tous. L'âme doit s'efforcer de rendre à Dieu des services d'autant plus grands, qu'il lui accorde pour cela des secours plus multipliés. Du reste, elle n'en conçoit pas meilleure opinion d'elle-même; elle est persuadée, au contraire, que de toutes les créatures qui vivent sur la terre, elle est celle qui sert le moins son Dieu. C'est qu'il lui semble y être plus obligée que personne. Aussi chaque faute qu'elle commet lui transperce-t-elle les entrailles, et certes, ce n'est pas sans grande raison.

Celle d'entre vous que le Seigneur conduirait par ce chemin pourra reconnaître, aux effets indiqués plus haut, que ce n'est ni une tromperie ni une imagination. Je le répète, si la vision était du démon, je ne crois pas possible qu'elle durât si longtemps, avec un si notable profit pour l'âme et au milieu d'une si grande paix intérieure. Non, ce n'est pas ainsi que notre ennemi procède. Un être aussi méchant ne saurait, quand il le voudrait, faire un si grand bien; sur-le-champ, on sentirait s'élever en soi des vapeurs de propre estime et la persuasion qu'on vaut mieux que les autres. De plus, cette union continuelle de l'âme avec Dieu, cette application à penser à lui, mettraient le démon dans une telle rage, qu'après une tentative de ce genre, il n'y reviendrait guère. Enfin, Dieu est trop fidèle pour le laisser prendre un tel pouvoir sur une âme qui n'a d'autre ambition que celle de lui plaire, et de donner sa vie pour son honneur et pour sa gloire. Il aurait soin de la désabuser promptement.

Mon thème est et sera toujours celui-ci : du moment que l'âme éprouve les effets que j'ai montré

être ceux des faveurs divines, Notre-Seigneur aura beau permettre au démon de l'attaquer, il la fera sortir de l'épreuve avec avantage et couvrira son ennemi de confusion. Ainsi, mes filles, je le répète, si l'une de vous marche par cette voie, qu'elle ne se laisse pas épouvanter. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de craindre, et de marcher avec plus de circonspection qu'à l'ordinaire. Il faut aussi se garder de croire qu'étant l'objet de semblables faveurs, on peut se négliger. Une disposition si éloignée de celles que j'ai indiquées montrerait qu'elles n'ont pas Dieu pour auteur.

Il sera bon aussi dans les commencements d'en parler, sous le secret de la confession, à un homme éminent en doctrine — car c'est des docteurs que doit nous venir la lumière, — ou bien à un homme très avancé dans la spiritualité, si l'on peut le rencontrer. A supposer que la spiritualité ne soit que médiocre, choisissons de préférence un grand théologien. Le meilleur sera encore, si la chose est possible, de consulter l'un et l'autre. S'ils vous disent que c'est une imagination, ne vous en tourmentez pas, car une imagination de ce genre ne peut faire ni grand bien ni grand mal à votre âme; recommandez-vous à la divine Majesté, et suppliez-la de ne pas permettre que vous soyez trompée. Si l'on vous dit que c'est l'ouvrage du démon, ce sera plus pénible; mais un homme de doctrine ne vous le dira pas, s'il constate les effets que j'ai signalés. Et quand bien même il vous le dirait, le divin Maître, qui se tient auprès de vous, vous consolera et vous rassurera, je le sais; et même il éclairera peu à peu ce directeur, afin que vous en receviez lumière. S'agit-il d'un homme adonné à l'oraison, mais ne marchant

point par cette voie, il s'effraiera aussitôt et condamnera tout. C'est pour cela que je vous conseille de vous adresser à un grand théologien, qui soit en même temps, s'il est possible, versé dans la spiritualité. La prieure devra s'y prêter. En admettant même que l'âme dont il s'agit lui paraisse en sûreté, parce qu'elle pratique la vertu, il y a obligation pour elle à lui procurer cette communication ; ce sera une sécurité pour l'une et pour l'autre. Mais une fois ces consultations faites, il faut se tenir en repos et ne pas les multiplier, car parfois le démon inspire sans motif des craintes excessives, qui portent l'âme à ne pas se contenter d'une seule décision. Cela arrive surtout si le confesseur manque d'expérience, si on le voit craintif et si lui-même incline l'âme à s'en ouvrir fréquemment. Ce qu'il fallait tenir fort secret tombe ainsi dans le domaine public, et voilà une âme persécutée et tourmentée. Tandis qu'elle croit ces choses bien cachées, elle découvre qu'elles sont connues de tous : de là mille ennuis pour elle, et peut-être même, vu les temps où nous vivons, pour l'Ordre tout entier.

Une grande prudence est donc nécessaire ; j'en fais aux prieures la recommandation instante. Elles ne doivent pas non plus se figurer que pour être favorisée de grâces de ce genre, une sœur en soit meilleure que les autres. Le Seigneur conduit chacune suivant qu'il le juge nécessaire. Ces faveurs, si l'on y répond, peuvent aider à devenir vraie servante de Dieu, mais parfois ce sont les plus faibles que le Seigneur conduit par ce chemin. Il ne faut donc ni approuver, ni condamner, mais considérer la vertu. Celle-là sera la plus sainte qui servira Notre-Seigneur avec plus de mortification, d'humilité et de pureté

de conscience. Quant à une certitude entière, il ne faut pas l'espérer ici-bas, mais attendre que le vrai Juge rende à chacun ce qui lui est dû. Nous verrons alors avec surprise combien son jugement, à lui, est différent de nos appréciations d'ici-bas. Qu'il soit à jamais béni! Amen.

CHAPITRE IX

COMMENT LE SEIGNEUR SE COMMUNIQUE A L'AME PAR VISION IMAGINAIRE. QU'IL NE FAUT NULLEMENT DÉSIRER DE MARCHER PAR CETTE VOIE, ET POUR QUELLES RAISONS. CE QUI EN EST DIT SERA D'UNE GRANDE UTILITÉ.

SOMMAIRE. — *Comparaison destinée à faire comprendre de quelle manière Jésus-Christ se découvre à l'âme en son humanité. — Lumière dans laquelle il se montre. — Saint effroi que sa vue inspire. — Certitude qui reste à l'âme de la vérité de la vision. — Avantages qu'elle en retire. — Motifs pour lesquels on ne doit ni désirer ni demander ces sortes de faveurs. — Détachement où l'âme doit se tenir à l'égard des délices spirituelles.*

Venons maintenant aux visions imaginaires. On dit que le démon peut plus facilement y mettre du sien que dans les précédentes, et il doit en être ainsi. Cependant, quand elles viennent de Notre-Seigneur, elles me semblent sous un certain rapport plus profitables, parce qu'elles sont plus en harmonie avec notre nature; j'excepte pourtant celles que Dieu accorde dans la dernière Demeure, parce qu'il n'y en a point qui en approchent.

La vision de Notre-Seigneur, dont je vous ai parlé au chapitre précédent, peut être représentée ainsi. Nous avons, dans une cassette d'or, une pierre précieuse d'une immense valeur et douée, en outre, de propriétés admirables. Nous sommes parfaitement sûrs qu'elle est là, bien que nous ne l'ayons jamais vue, et nous expérimentons sa vertu quand nous la

portons sur nous. Quoiqu'elle nous soit toujours restée cachée, nous en faisons grand cas, parce qu'elle nous a délivrés de plusieurs maladies qu'elle a la propriété de guérir. Cependant, nous n'osons la regarder ni ouvrir la cassette qui la renferme. D'ailleurs, nous ne le pourrions pas : le secret qui permet de l'ouvrir n'est connu que du maître du joyau, qui, tout en nous le prêtant pour notre utilité, a gardé la clef de la cassette, parce qu'elle reste sa propriété. Il l'ouvrira quand il lui plaira de nous montrer la pierre; il nous la reprendra même lorsqu'il le trouvera bon, et de fait il en agit ainsi.

Poursuivons maintenant la comparaison. Quelquefois il plaît au maître de la cassette de l'ouvrir soudain, pour la satisfaction de celui auquel il l'a prêtée. Evidemment, ce dernier éprouvera ensuite une joie très vive au souvenir du merveilleux éclat de la pierre, et son aspect demeurera gravé dans sa mémoire. C'est précisément ce qui arrive dans les visions dont je parle. Notre-Seigneur veut-il favoriser tout particulièrement une âme, il lui découvre clairement sa sainte Humanité sous la forme qu'il juge à propos, se montrant tel qu'il était quand il vivait dans le monde, ou bien après sa résurrection. Quoique la vision ait la rapidité de l'éclair, cette glorieuse image demeure tellement empreinte dans l'imagination, qu'à mon avis elle ne pourra s'en effacer jusqu'au jour où cette sainte Humanité se montrera à découvert, pour se laisser posséder sans fin. Bien que je me serve du terme d'image, il faut savoir que cette image ne fait nullement l'effet d'un tableau. A celui qui la voit, elle paraît véritablement vivante. Quelquefois, elle parle à l'âme et lui découvre même de grands secrets. Mais, sachez-le bien, cette appa-

rition se prolonge-t-elle un certain temps, il n'est pas plus possible d'y attacher ses regards que de les fixer sur le soleil; aussi la vue en est-elle toujours fort rapide. Ce n'est pas cependant que son éclat fatigue la vue intérieure, comme le soleil fatigue la vue corporelle. Je dis la vue intérieure, car ici c'est elle qui perçoit tout. Quant aux visions qui se perçoivent par les yeux du corps, je ne saurais rien en dire, parce que cette personne, dont je puis parler en si complète connaissance de cause, n'en a jamais eu de semblables, et qu'il est difficile de donner une notion exacte de ce dont on n'a pas l'expérience.

La splendeur de Celui qui se montre alors est comme une lumière infuse, semblable à celle du soleil s'il était couvert d'un voile aussi transparent que le diamant, supposé que pareil voile pût exister. Son vêtement ressemble à de la batiste. Lorsque Dieu accorde semblable vision à une âme, elle entre presque toujours en extase, parce que sa bassesse ne peut supporter une vue qui inspire tant d'effroi. Ce n'est pas sans motif que je parle d'effroi. Sans doute, l'objet qui se présente aux regards est d'une beauté ravissante et qui dépasse tout ce que l'imagination en mille années, ou l'entendement avec tous ses efforts, pourrait se représenter, et cependant sa présence porte avec elle une majesté si souveraine, que l'âme est saisie de frayeur.

Certes, il n'y a pas lieu de demander ici comment elle peut savoir, sans que personne le lui ait dit, qui est Celui qui se découvre à elle : il se fait suffisamment connaître comme le Maître du ciel et de la terre. Pour les rois d'ici-bas, rien de tel. Qu'ils paraissent sans leur suite, et que l'on ne déclare point qui ils sont, on en fera bien peu de cas.

O Seigneur! Que les chrétiens vous connaissent mal! Et qu'il sera terrible, ce dernier jour où vous viendrez pour nous juger, puisque alors que vous venez traiter familièrement avec votre épouse, votre vue inspire tant d'effroi! Que sera-ce, ô mes filles, quand d'une voix sévère, il fera retentir ces paroles : *Allez, les maudits de mon Père* (1).

Puisse la grâce accordée par Dieu à une âme, nous graver cette pensée dans l'esprit! Ce ne sera pas pour nous un mince avantage. Saint Jérôme, tout saint qu'il était, ne s'en séparait point. Si nous faisons de même, les souffrances qui découlent des austérités de notre règle ne nous paraîtront plus rien. Et quand elles dureraient longtemps, ce n'est toujours qu'un moment en comparaison de l'éternité. Je vous l'affirme, toute misérable que je suis, l'effroi que m'ont inspiré les tourments de l'enfer n'a jamais rien été au prix de cette pensée, qu'un jour les damnés les verront pleins de courroux, ces yeux si beaux, si doux, si cléments, de Notre-Seigneur! Cette seule pensée faisait défaillir mon cœur, et toute ma vie il en a été ainsi. Quel effroi ne doit donc pas éprouver, en y songeant, la personne qui a été favorisée des visions dont il s'agit, puisque l'émotion que ces visions lui causent la prive déjà de sentiment! C'est sans doute pour cela que le Seigneur fait alors entrer en extase. Par là, il vient en aide à la faiblesse de l'âme et lui permet de s'unir à sa grandeur, dans cette divine et très haute communication.

Quand l'âme peut considérer longtemps Celui qui se montre à elle, je ne crois pas que ce soit une vision. C'est plutôt une représentation produite par

1. *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (Math., xxv, 41.)

un grand effort d'imagination, et la figure ainsi évoquée sera comme morte, en comparaison de celle dont je parle.

Il est des personnes — j'en ai connu, non pas trois ou quatre, mais un grand nombre — qui, par suite de la débilité de leur imagination ou de l'activité de leur entendement, ou je ne sais pour quel autre motif, se trouvent tellement remplies des fantômes de l'imagination, qu'elles croient voir réellement tout ce qu'elles pensent. Si elles avaient eu de vraies visions, elles reconnaîtraient à n'en pouvoir douter qu'elles sont dans l'erreur. Comme ce sont elles-mêmes qui se forment au moyen de l'imagination ce qu'elles croient voir, aucun bon effet n'est produit. Elles demeurent même beaucoup plus froides que si elles considéraient quelque dévote image. Evidemment, il n'y a de tout cela aucun cas à faire; le souvenir d'ailleurs s'en efface bien plus vite encore que celui d'un songe.

Dans les visions dont nous parlons, il en va bien autrement. Alors que l'âme est très éloignée de s'attendre à voir quelque chose, que la pensée ne lui en est même pas venue, soudain l'apparition tout entière se présente à elle, bouleversant les puissances et les sens, les remplissant de frayeur et de trouble, pour les faire jouir aussitôt après d'une paix délicieuse. De même qu'au moment où saint Paul se vit renversé par terre, il y eut dans le ciel comme un fracas de tempête (1), de même ici une violente commotion se produit dans notre monde intérieur; mais, je le répète, au bout d'un instant, tout rentre dans le calme et l'âme se trouve instruite de cer-

1. Cfr. Act., IX, 3, 4.

taines vérités si hautes, qu'elle n'a plus besoin de maître. Sans aucun effort de sa part, la vraie Sagesse lui a ouvert l'intelligence.

L'âme conserve pendant un certain temps une telle certitude que cette grâce est de Dieu, qu'on aurait beau lui affirmer le contraire, elle ne pourrait concevoir la moindre crainte d'avoir été trompée. Dans la suite, le confesseur cherche-t-il à lui en inspirer, Dieu la laisse hésiter un peu et se demander si, à cause de ses péchés, le confesseur n'aurait pas raison, et cependant elle n'arrive pas à le croire. Il en est alors comme dans les tentations contre la foi, ainsi que je l'ai dit à un autre propos (1) : le démon peut bien troubler l'âme, mais non l'empêcher de rester ferme dans sa créance. Ici, de même, plus l'âme est combattue, plus elle s'affermit dans la conviction que le démon ne pourrait l'enrichir de si grands biens. C'est du reste parfaitement exact, car le pouvoir de cet ennemi sur l'intérieur de l'âme ne va pas jusque-là. Il pourra bien offrir certaines représentations, mais ce ne sera jamais avec cette vérité, cette majesté, ces admirables effets.

Comme les confesseurs ne voient pas tout cela et que peut-être la personne favorisée de ces grâces ne saura pas l'exprimer, ils craignent, et ils en ont grand sujet : effectivement, on doit se tenir sur la réserve, attendre que le temps permette de juger de ces apparitions par leurs fruits, enfin observer soigneusement si elles laissent l'âme dans l'humilité et si elles la fortifient dans la pratique des vertus. Est-ce le démon qui agit, il se trahira promptement, et on le surprendra en mille mensonges. Un confes-

1. Au livre de la *Vie*, chap. xxv.

seur expérimenté et qui a reçu lui-même des grâces de ce genre, verra bien vite ce qu'il en est. D'après la relation même qui lui sera faite, il reconnaîtra parfaitement si l'action est de Dieu, de l'imagination ou du démon, surtout s'il a reçu de Sa Majesté le don de discerner les esprits. Avec ce don et de la doctrine, quand bien même l'expérience lui ferait défaut, il portera un jugement sûr.

Ce qui est absolument nécessaire, mes sœurs, c'est que vous soyez extrêmement franches et sincères avec votre confesseur, je ne dis pas quand vous lui déclarez vos péchés, car ceci est de toute évidence, mais quand vous lui rendez compte de votre oraison. Autrement, je ne réponds pas que vous alliez droit, ni que ce soit Dieu qui vous enseigne. Dieu aime beaucoup que nous agissions envers celui qui tient sa place avec autant de sincérité et de clarté qu'envers lui-même, que nous ayons le désir de lui faire connaître nos moindres pensées, et, à plus forte raison, nos actes. Lorsque vous en serez là, ne vous troublez et ne vous inquiétez nullement. Quand bien même ces visions ne seraient pas de Dieu, pourvu que vous ayez de l'humilité et une bonne conscience, elles ne vous nuiront pas. Sa Majesté sait tirer le bien du mal, et, par où le démon voulait vous faire perdre, vous gagnerez. Persuadées que c'est Dieu qui vous accorde de si grandes grâces, vous ferez tous vos efforts pour lui plaire davantage et pour avoir toujours son image présente à l'esprit.

C'est ce qui faisait dire à un grand théologien (1) que si le démon, qui est un grand peintre, lui mettait devant les yeux une image de Notre-Seigneur

1. Le père Dominique Bañez. Voir les *Fondations*, chap. VIII.

parfaitement ressemblante, il n'en serait pas fâché, parce qu'il s'en servirait pour croître en dévotion et lui ferait ainsi la guerre au moyen de ses propres malices. Et il ajoutait : qu'un peintre soit un fort méchant homme, son tableau n'en a pas moins droit à nos hommages, s'il représente Celui qui est tout notre Trésor. Aussi blâmait-il sévèrement le conseil donné par quelques-uns d'accueillir par un geste de mépris toute vision de cette nature qui viendrait s'offrir aux regards, parce que, disait-il, partout où nous voyons l'image de notre Roi, nous devons lui porter respect. Je trouve qu'il raisonnait fort juste. Si, en ce monde, un ami ne pourrait voir sans chagrin mépriser le portrait de son ami, à combien plus forte raison devons-nous révérer tout crucifix ou toute autre image de notre souverain Monarque! Bien que je l'aie déjà dit ailleurs, je me plais à le répéter ici, car j'ai connu une personne qu'un tel conseil avait plongée dans l'affliction. Je ne sais en vérité de qui vient une pareille invention. Elle n'est propre qu'à tourmenter une pauvre âme qui, se croyant perdue si elle n'obtempère aux avis de son confesseur, ne manque pas de lui obéir en ce point. Si l'on vous donne semblable conseil, mes filles, je vous engage, moi, à ne pas le suivre, mais à représenter humblement à votre confesseur ce que je viens de dire. Pour ma part, les raisons si remplies de sagesse qui me furent alors données, m'ont laissée pleinement convaincue.

Un des grands avantages que l'âme retire de cette divine faveur est celui-ci. Lorsqu'elle pense à Notre-Seigneur, à sa vie, à sa passion, le souvenir de son visage si doux, si beau, la remplit de consolation, de même qu'ici-bas, quand nous avons vu

le visage d'une personne qui nous comble de bienfaits, nous pensons à elle avec plus de plaisir que si nous ne l'avions jamais connue. Oui, je vous l'assure, un si doux souvenir apporte une bien vive consolation et le plus grand profit. On y trouve beaucoup d'autres trésors; mais ayant déjà tant parlé des effets que produisent ces visions et devant y revenir plus loin, je ne veux ni me fatiguer ni vous fatiguer davantage. J'ai seulement une instante recommandation à vous faire. Lorsque vous saurez ou que vous entendrez dire que Dieu fait ces sortes de grâces à certaines âmes, ne lui demandez pas et ne désirez jamais qu'il vous conduise par cette voie, bien qu'elle vous paraisse excellente et qu'elle mérite effectivement toute notre estime, tout notre respect. Cela ne convient nullement, pour plusieurs raisons.

La première, parce qu'il y a un manque d'humilité à vouloir obtenir ce que l'on n'a aucunement mérité. A mon avis, quiconque forme un tel désir, montre qu'il n'est pas très bien pourvu de cette vertu. De même qu'il ne vient pas à l'idée d'un pauvre paysan de vouloir être roi, et que sa bassesse même lui fait juger la chose impossible, ainsi une âme humble est à cent lieues de prétendre à rien de semblable. Pour moi, je suis persuadée qu'en pareille disposition, on ne les recevra jamais, car, avant de les accorder, Dieu donne toujours une grande connaissance de soi-même. Et comment, avec de telles prétentions, être intimement convaincu qu'il use d'une grande miséricorde en ne nous précipitant pas dans l'enfer?

La seconde raison, c'est qu'en pareil cas, on est déjà dans l'illusion ou en grand danger d'y être,

parce qu'il suffit au démon de la moindre petite porte ouverte, pour nous jouer mille mauvais tours.

La troisième, c'est que du moment que le désir est violent, l'imagination se met de la partie. Et alors, on se figure voir ou entendre ce que l'on souhaite, de même qu'on rêve la nuit de ce qu'on a désiré et poursuivi pendant le jour.

La quatrième, c'est qu'il y a grande témérité à vouloir choisir sa voie, tandis qu'on ignore celle qui nous convient. Abandonnons au Seigneur, qui nous connaît parfaitement, le soin de nous conduire par celle qui nous est la plus avantageuse, et laissons-le accomplir en tout sa volonté.

Cinquième raison. Pensez-vous que les épreuves des personnes que le Seigneur favorise de ces grâces soient légères? Non, certes. Elles sont très grandes, au contraire, et de bien des genres. Qui vous dit que vous seriez capables de les supporter?

Sixième raison. Peut-être trouverez-vous une perte là où vous pensiez trouver un gain, comme il advint à Saül pour avoir été roi (1).

Enfin, mes sœurs, il y a bien d'autres raisons encore. Croyez-moi, le plus sûr est de ne vouloir que ce que Dieu veut. Il nous connaît mieux que nous ne nous connaissons, et il nous aime. Remettons-nous entre ses mains, afin que sa volonté s'accomplisse en nous. Si, d'une résolution inébranlable, nous nous tenons à cela, nous ne pourrons nous égarer. Et puis, remarquez bien ceci. Pour recevoir beaucoup de faveurs de ce genre, une âme ne mérite pas plus de gloire, mais elle est obligée,

1. Cfr. I Reg., xv.

tout au contraire, à servir plus parfaitement Celui dont elle reçoit davantage. L'acquisition des mérites est un bien dont le Seigneur ne nous prive jamais, et qui est toujours à notre disposition. Il y a un grand nombre d'âmes saintes qui ne savent ce que c'est que de recevoir ces grâces, et d'autres, qui ne sont pas saintes, les reçoivent. Enfin, ne vous imaginez pas que cela soit continuel; souvent, pour une seule de ces faveurs, le Seigneur envoie un grand nombre de tribulations. Au reste, l'âme ne se préoccupe pas de savoir si elles se renouvelleront, mais comment elle pourra les payer de retour.

J'avoue qu'elles sont d'un merveilleux secours pour obtenir les vertus en un haut degré de perfection, mais celui qui les acquerra péniblement par son travail, méritera bien davantage. Je connais une personne, ou plutôt deux — l'une était un homme, — qui avaient reçu de Dieu plusieurs de ces grâces. Eh bien! L'un et l'autre désiraient avec tant d'ardeur servir Sa Majesté à leurs dépens et sans toutes ces délices, ils avaient une si grande soif de souffrir, qu'ils se plaignaient à Notre-Seigneur de ce qu'il les leur accordait, et si la chose eût été en leur pouvoir, ils les auraient refusées. Je parle des délices que Dieu fait goûter dans la contemplation et non des visions elles-mêmes, car ces âmes voient trop bien le profit qu'elles en retirent et l'estime qu'on en doit faire. Il est vrai que ces désirs, autant que j'en puis juger, sont également surnaturels, et le partage d'âmes embrasées d'amour, qui brûlent de montrer à Dieu qu'elles ne sont point à la solde. Oui, je le répète, ce n'est jamais la pensée de la récompense future qui les stimule à servir Dieu : elles ne songent qu'à satis-

faire l'amour, dont le propre est d'agir toujours et de toutes les manières. Si elles le pouvaient, elles inventeraient des moyens de se consumer en lui, et, supposé que la plus grande gloire de Dieu demandât qu'elles fussent à jamais anéanties, elles y consentiraient de très grand cœur. Louange sans fin à notre Dieu, qui, en s'abaissant jusqu'à traiter avec de misérables créatures, se plaît à faire éclater sa grandeur ! Amen.

CHAPITRE X

AUTRES FAVEURS QUE DIEU ACCORDE A L'AME. GRAND PROFIT QU'ELLE EN RETIRE.

SOMMAIRE. — *Admirables lumières que le Seigneur communique à l'âme au moyen de certaines visions intellectuelles. — Vision qui lui enseigne comment toutes choses sont contenues en Dieu. — Cette vision nous découvre la malice du péché et la nécessité où nous sommes de pardonner à nos frères. — Autre vision qui montre Dieu comme suprême Vérité. — L'humilité n'est autre chose que marcher dans la vérité.*

Notre-Seigneur, dans ces apparitions, se communique à l'âme de bien des manières. Tantôt il choisit le temps où elle est dans l'affliction, tantôt celui où elle se trouve menacée d'une grande épreuve ; quelquefois il semble que Sa Majesté veuille simplement se réjouir avec elle et la caresser. Je ne vois pas de motif de spécifier tout ceci en particulier. Mon dessein est d'indiquer seulement, autant que j'en ai reçu l'intelligence, les grâces diverses qui se rencontrent dans cette voie, afin de vous faire saisir en quoi elles consistent et quels effets elles produisent. De la sorte, nous ne prendrons pas pour visions chacune de nos imaginations. Et puis, quand il s'agira de visions réelles, les sachant possibles, vous ne vous laisserez aller ni au trouble ni au chagrin. Le démon a tout à la fois grand intérêt et grand plaisir à jeter une âme dans la désolation et l'inquiétude, parce qu'en cet état, il le voit fort

bien, elle devient incapable de s'employer tout entière à aimer et bénir Dieu.

Sa Majesté se communique encore aux âmes par d'autres voies, beaucoup plus élevées, et qui présentent moins de péril, parce que le démon ne saurait, je crois, les contrefaire ; mais il est difficile d'en donner l'idée, parce qu'elles sont très cachées. Les visions imaginaires sont plus faciles à faire connaître.

Lorsqu'il plaît au Seigneur, il arrive que l'âme, étant en oraison et entièrement à elle, entre soudain dans une suspension des puissances, durant laquelle Dieu lui découvre de grands secrets, qu'elle croit voir en Dieu même. Ce n'est pas une vision de la très sainte Humanité, et quoique j'use du terme de voir, l'âme cependant ne voit rien. Cette vision, en effet, n'est pas imaginaire, mais très intellectuelle. L'âme y connaît comment toutes choses se voient en Dieu, et comment il les renferme toutes en lui-même. Cette vue apporte de très grands avantages. Elle ne dure, il est vrai, qu'un moment, mais elle ne s'en grave pas moins bien avant dans l'âme et la couvre d'une inexprimable confusion. Voyant que c'est en Dieu, oui, en Dieu même, que nous commettons les crimes les plus énormes, elle découvre mieux la malice du péché.

Je vais essayer, pour vous le faire comprendre, de me servir d'une comparaison. Quoiqu'il n'y ait rien de plus vrai et qu'on nous l'ait dit bien des fois, nous n'y réfléchissons pas, ou nous ne voulons pas le comprendre, car évidemment, si nous le comprenions bien, il nous serait impossible, j'en suis convaincue, de pousser jusque-là notre témérité. Représentons-nous Dieu comme une demeure, un palais,

d'une grandeur et d'une beauté admirables. Ce palais, je le répète, c'est Dieu même. Eh bien ! je vous le demande, le pécheur, pour commettre ces crimes, pourra-t-il sortir de ce palais ? Non, certainement. C'est donc dans ce palais même, c'est-à-dire en Dieu, qu'ont lieu les abominations, les impuretés, les iniquités que nous commettons, nous, malheureux pécheurs. O vérité épouvantable et digne de toutes nos réflexions ! Qu'elle est utile aux pauvres ignorants comme nous, qui comprenons si peu ces choses, car si nous les comprenions, il nous serait impossible de nous porter à une audace si insensée !

Considérons, mes sœurs, l'immense miséricorde, l'immense patience de notre Dieu, qui ne nous précipite pas sur l'heure aux abîmes. Rendons-lui en les plus vives actions de grâces, et rougissons d'être sensibles après cela à ce que l'on fait, à ce que l'on dit contre nous. Y a-t-il au monde pareille iniquité ? Voir le Dieu qui nous a faits souffrir que ses créatures commettent en lui-même tant d'offenses, et, de notre côté, garder rancune pour une parole dite en notre absence et peut-être sans mauvaise intention ! O misère humaine ! Quand donc, mes filles, imiterons-nous quelque peu notre grand Dieu ? Ah ! ne nous figurons pas que nous faisons quelque chose en endurant des affronts ! Supportons-les de bon cœur et chérissons ceux qui nous les infligent. Ce Dieu de majesté a bien continué de nous aimer après que nous l'avons tant offensé ! N'est-ce pas à juste titre qu'il veut que tous pardonnent, quelles que soient les injures dont ils ont été l'objet ? Je vous le répète, mes filles, cette vision, si rapide qu'elle soit, est une faveur immense dont Notre-Seigneur gratifie l'âme, pourvu toutefois qu'elle

veuille en profiter, en la gardant habituellement présente à son esprit.

Il arrive aussi que d'une manière soudaine et inexplicable, Dieu montre en lui-même une vérité qui éclipse, ce semble, toute celle qui se trouve dans les créatures, et laisse la conviction absolue que lui seul est la Vérité qui ne peut mentir. On comprend alors cette parole de David dans un psaume : *Tout homme est menteur* (1), parole qu'on pourrait entendre bien des fois sans la comprendre de cette façon. Oui, Dieu est la vérité infaillible. Aussi, je me dis que Pilate faisait à Notre-Seigneur une question d'une portée immense, lorsque durant sa passion il lui demanda : *Qu'est-ce que la vérité* (2) *?* Je vois aussi combien peu nous connaissons ici-bas cette suprême Vérité. Je voudrais pouvoir m'expliquer davantage, mais cela m'est impossible.

Tirons de là cet enseignement, mes sœurs, que pour nous conformer en quelque chose à notre Dieu, à notre Epoux, nous devons nous étudier sans cesse et avec le plus grand soin à marcher dans la vérité. Je ne dis pas seulement que nous devons nous abstenir du mensonge — grâce à Dieu, dans nos monastères, je le vois, on ne voudrait pour rien au monde commettre semblable faute, — mais que nous devons en toutes choses marcher dans la vérité devant Dieu et devant les hommes. Surtout, ne désirons pas être tenues pour meilleures que nous ne sommes, et, en chacune de nos œuvres, donnons à Dieu ce qui est à lui, à nous-mêmes ce qui nous appartient : en tout, mettons-

1. *Omnis homo mendax.* (Ps. CXV, 11.)
2. *Quid est veritas?* (Joan., XVIII, 38.)

nous dans le vrai. De la sorte, nous ferons bien peu d'estime de ce bas monde, qui est tout entier mensonge et fausseté, et par là même ne saurait être durable.

Je me demandais un jour pourquoi Notre-Seigneur aime tant la vertu d'humilité. Tout à coup et sans réflexion, ce me semble, il me vint à l'esprit que c'est parce que Dieu est la suprême Vérité, et que l'humilité n'est autre chose que marcher dans la vérité. Oui, c'est une très grande vérité que nous n'avons rien de bon de nous-mêmes, et que la misère, le néant, sont notre partage. Quiconque ignore cela, marche dans le mensonge, et celui qui en est aussi le plus convaincu se rend plus agréable à la suprême Vérité, parce qu'il marche dans la vérité. Que Dieu, mes filles, nous accorde la grâce de ne jamais perdre cette connaissance de nous-mêmes ! Amen.

Notre-Seigneur gratifie l'âme de ces faveurs parce que, la voyant sa véritable épouse, bien résolue d'accomplir en tout sa volonté, il veut lui montrer en quoi elle pourra le faire, et aussi parce qu'il veut lui dévoiler quelque chose de ses grandeurs. Je ne vois pas de motif de m'étendre davantage. J'ai donné ces deux exemples, parce qu'ils me paraissent singulièrement profitables. Dans ces sortes de grâces, il n'y a pas à craindre, mais seulement à bénir le Seigneur de ce qu'il les accorde. A mon sens, le démon et l'imagination trouvent ici peu d'entrée et l'âme reste remplie de consolation.

CHAPITRE XI

TRANSPORTS DE DÉSIR PAR LESQUELS L'AME, MUE DE DIEU MÊME, ASPIRE A LE POSSÉDER. DANGER OU CES TRANSPORTS METTENT LA VIE. AVANTAGES QUE L'AME RETIRE DE CETTE FAVEUR QUE DIEU LUI ACCORDE.

SOMMAIRE. — *Extase de douleur où la soif de voir Dieu fait entrer l'âme. — Les peines inconcevables qu'elle endure alors la disposent à pénétrer dans la septième Demeure. — Ces peines sont comparables à celles du purgatoire et peuvent donner une idée de celles de l'enfer. — Effets qu'elles produisent sur le corps et sur l'âme. — Ce martyre, lorsqu'il atteint son plus haut degré d'intensité, met la vie en péril. — Dispositions admirables où il laisse.*

N'était-ce pas assez de toutes ces faveurs accordées à l'âme par l'Epoux, pour que notre petite colombe, ou notre petit papillon — car ne pensez pas que je l'oublie — ait désormais toute satisfaction et se pose enfin où l'attend la mort ? Non, certainement. Son état, au contraire, est pire qu'auparavant. Il y a bien des années que cette âme reçoit ces grâces, et cependant elle gémit sans cesse et vit dans les larmes. Ah ! c'est que chacune de ces grâces augmente son tourment. Comme la connaissance qu'elle a des perfections de Dieu grandit de jour en jour, et que d'autre part elle se voit privée de lui et bien éloignée de le posséder encore, ses désirs vont croissant, parce que son amour augmente à mesure qu'elle découvre combien ce grand Dieu, ce souverain Maître, mérite

d'être aimé. Ces désirs s'enflammant toujours davantage, elle en vient au bout de quelques années à la peine excessive que je vais dire. Si je parle d'années, c'est qu'il en a été ainsi pour la personne dont j'ai fait mention dans cet écrit. Mais je sais très bien qu'on ne pose point de limites à Dieu : en un instant il peut élever une âme à ce qu'il y a de plus sublime dans les faveurs dont je traite. La divine Majesté peut tout ce qu'elle veut, et Elle désire faire beaucoup pour nous.

J'ai parlé de cette impatience, de ces larmes, de ces soupirs, de ces impétueux transports éprouvés par l'âme. Tout cela vient de notre amour à nous, et, bien qu'accompagné d'une sensible douleur, n'est rien en comparaison du martyre dont je vais parler. Ce n'est qu'un feu mêlé de fumée et qui peut encore se supporter, bien qu'avec peine. Mais tandis que l'âme se consume ainsi au dedans d'elle-même, voici qu'à l'occasion d'une pensée rapide qui lui traverse l'esprit, d'une parole qu'elle entend et qui lui rappelle que la mort tarde encore à venir, elle reçoit par ailleurs — d'où ? comment ? elle l'ignore — un coup terrible, ou, si l'on veut, elle se sent comme transpercée par une flèche de feu. Je ne dis pas que ce soit une flèche ; mais quoi que ce puisse être, il est clair que cela ne part point de notre nature. Ce n'est pas non plus un coup : la blessure que l'on reçoit est bien autrement aiguë ; puis, il me semble qu'elle ne se fait pas sentir à l'endroit où se sentent les douleurs d'ici-bas, mais au plus profond, au plus intime de l'âme. Là, cette foudre céleste réduit en poussière tout ce qu'elle rencontre de notre terrestre nature, et pendant qu'elle opère, l'âme est incapable d'avoir le moindre souvenir

de son être humain ; en un instant, ses puissances se trouvent si étroitement liées, qu'elles sont incapables de tout, sauf de ce qui peut accroître leur martyre.

Et ne prenez pas ceci pour une exagération, je vous en prie. Je vois au contraire qu'en toute vérité j'en dis trop peu, car ce dont il s'agit est inexprimable. Oui, répétons-le, les sens et les puissances sont réellement ravis à tout ce qui ne contribue point à faire grandir leur tourment. L'entendement conserve toute sa vivacité pour comprendre avec combien de raison l'âme s'afflige d'être séparée de Dieu ; et le Seigneur y ajoute encore, par une connaissance de lui-même très pénétrante, qui porte la douleur de l'âme à une intensité telle, qu'on en vient à jeter de grands cris. Toute patiente qu'elle est, et habituée à endurer de violentes douleurs, la personne dont je parle ne peut alors s'en défendre, parce que, je le répète, la douleur dont il s'agit réside, non dans le corps, mais dans l'intime de l'âme. Cette personne reconnut par là combien les douleurs de l'âme sont plus terribles que celles du corps. Il lui fut montré aussi que les tourments des âmes dans le purgatoire sont de la nature de celui-ci, et que leur séparation d'avec le corps ne les empêche pas de souffrir beaucoup plus qu'on ne peut souffrir en ce monde avec son corps.

J'ai vu une personne en cet état. Eh bien ! je croyais vraiment qu'elle allait expirer. Rien d'étonnant, du reste, car la vie est certainement en grand péril. Aussi, quelque bref que soit ce martyre, il laisse le corps comme disloqué : le pouls est aussi faible que si on allait rendre l'âme, ni plus ni moins. La chaleur naturelle fait défaut, et l'âme

s'embrase de telle sorte, qu'un peu plus elle verrait ses désirs accomplis. Sur le moment, on n'éprouve aucune souffrance corporelle. Et pourtant, je l'ai dit, les membres se disloquent, au point que pendant deux ou trois jours l'on n'a pas même la force d'écrire, et l'on est en proie à de vives douleurs. A mon avis, le corps en reste toujours plus faible qu'il n'était auparavant. Si au moment même on ne souffre pas, c'est que la douleur intérieure est si intense, que l'âme ne prend plus garde à son corps. Quelque chose d'analogue nous arrive dans l'ordinaire de la vie : endurons-nous en l'un de nos membres une douleur très aiguë, nous ne sentons plus guère les autres, quand elles seraient en grand nombre. Cela m'est arrivé souvent. Ici, l'on ne sent absolument rien, et l'on vous mettrait en pièces qu'on ne le sentirait pas, je pense.

Mais, me direz-vous, il y a là de l'imperfection. Pourquoi cette âme ne se conforme-t-elle pas à la volonté de Dieu, elle qui lui est si parfaitement soumise ? Je réponds que jusqu'ici elle le pouvait, et c'est ce qui lui permettait de supporter l'existence. A l'heure qu'il est, non. Elle n'est plus maîtresse de sa raison et ne peut penser à autre chose qu'au très juste motif qu'elle a de s'affliger. Séparée de son souverain Bien, pourquoi voudrait-elle vivre ? Elle éprouve le sentiment d'une solitude étrange ; nulle créature sur la terre qui soit capable de lui faire compagnie, et les habitants du ciel, sauf Celui qu'elle aime, ne le pourraient pas davantage, je crois. Que dis-je ? tout la tourmente. Elle est comme une personne suspendue en l'air : la terre ne lui offre pas de point d'appui et elle ne peut s'élever vers le ciel. Elle est consumée par la

soif, et il lui est impossible d'atteindre la source. Cette soif est intolérable : elle est telle que rien ne peut l'étancher, si ce n'est l'eau dont Notre-Seigneur parlait à la Samaritaine (1), et d'ailleurs l'âme n'en veut pas d'autre. Mais cette eau, on la lui refuse.

Oh ! Seigneur, à quelle extrémité vous réduisez vos amants ! Et pourtant, que c'est peu de chose au prix de ce que vous leur donnez ensuite ! Il est juste, après tout, qu'un grand bien soit payé cher. Du reste, puisque cette purification doit introduire l'âme dans la septième Demeure, comme la purification du purgatoire introduit dans le ciel, ce n'est qu'une goutte d'eau comparée à l'océan. Ceci est d'autant plus vrai, qu'en endurant ce supplice, ce martyre, les plus grands, à mon avis, qui puissent exister ici-bas — la personne dont j'ai parlé en a enduré beaucoup dans son âme et dans son corps, et pour elle ils ne sont rien en comparaison, — l'âme en comprend l'inestimable valeur et s'en reconnaît entièrement indigne. Rien néanmoins n'allège sa douleur, et malgré tout, elle la souffre très volontiers et serait prête, si tel était le bon plaisir de Dieu, à la souffrir sa vie entière, ce qui en toute vérité serait, non pas mourir une fois, mais être toujours mourante.

Et maintenant, mes sœurs, jetons les yeux sur les malheureux qui sont dans l'enfer. Ils n'ont ni cette conformité à la volonté divine, ni cette joie, cette consolation que Dieu donne à l'âme, ni cette vue des avantages que leur apportera leur souffrance ; au contraire, leurs tourments vont toujours crois-

1. Cfr. Joan., IV.

sant, j'entends quant aux peines accidentelles. Si les souffrances de l'âme sont beaucoup plus terribles que celles du corps, si les tourments qu'endurent les damnés dépassent de beaucoup le martyre dont nous venons de parler, si enfin la perspective de l'éternité de leurs peines vient encore s'y joindre, que dire de ces âmes infortunées ? Et que pouvons-nous faire ou souffrir, dans une vie si courte, qui soit digne d'être mis en ligne de compte, quand il s'agit d'échapper à ces horribles, à ces éternels tourments ?

Je le répète, il est impossible de faire comprendre à quel point les souffrances de l'âme sont terribles et différentes de celles du corps. Il faut, pour s'en former une idée, en avoir fait l'épreuve. Et si le Seigneur veut bien en donner l'intelligence, c'est afin que nous reconnaissions à quel point nous lui sommes redevables de nous avoir appelées à un état de vie où nous avons l'espérance qu'il voudra bien, dans sa miséricorde, nous accorder le salut et nous pardonner nos péchés.

Revenons à notre sujet et à cette âme que nous avons laissée en proie à un si rigoureux tourment. A ce degré d'intensité, il dure peu : trois ou quatre heures tout au plus, ce me semble. S'il durait longtemps, notre faiblesse naturelle ne pourrait le supporter sans miracle. Une fois cette personne ne l'endura qu'un quart d'heure seulement, et elle en demeura brisée. Il est vrai que cette peine fondit sur elle avec tant de violence qu'elle en perdit entièrement le sentiment. C'était au milieu de la conversation, le dernier jour des fêtes de Pâques (1), lors-

1. Voir Relation XII.

qu'elle avait passé la solennité tout entière dans une telle sécheresse, qu'elle savait à peine si on la célébrait ou non. Il ne fallut qu'une seule parole sur la prolongation de cette vie. Demander alors qu'on oppose de la résistance, c'est vouloir qu'une personne plongée dans un brasier enlève à la flamme le pouvoir de la brûler.

La douleur est telle, qu'il est également impossible de la dissimuler. Les personnes présentes ne peuvent, il est vrai, être témoins de ce qui se passe dans l'intérieur de l'âme, mais elles s'aperçoivent très bien que la vie est en péril. Aussi bien, elles n'apportent à l'âme guère plus de compagnie que ne le feraient des ombres, car c'est ainsi que lui apparaissent toutes les choses d'ici-bas.

S'il vous arrivait de vous trouver en pareil état, je veux que vous sachiez comment l'infirmité de notre pauvre nature peut ici intervenir. L'âme, comme vous l'avez vu, se meurt du désir de mourir, et ce désir monte à un tel excès qu'elle semble réellement sur le point d'abandonner le corps. Alors il lui arrive quelquefois d'éprouver une véritable frayeur, et elle voudrait voir diminuer son tourment, afin de ne pas mourir. Il est manifeste que cette frayeur procède de la faiblesse naturelle ; car, par ailleurs, son désir ne l'abandonne point, et même rien ne peut la délivrer du martyre qu'elle endure, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même y mette un terme. D'ordinaire, il le fait au moyen d'une grande extase ou de quelque vision, par laquelle le vrai Consolateur console et fortifie l'âme, afin qu'elle se résigne à vivre aussi longtemps qu'il le voudra.

Ce martyre est douloureux, sans doute, mais il laisse dans l'âme des effets admirables. Il lui enlève

en particulier la crainte des tribulations qui peuvent l'atteindre, parce qu'elles ne lui semblent plus rien en comparaison du tourment si rigoureux qu'elle a souffert. Voyant les grands avantages qui en sont résultés, elle serait heureuse de le souffrir souvent. Mais cela n'est pas en son pouvoir. Il lui est tout aussi impossible de se le procurer de nouveau, s'il ne plaît pas au Seigneur, que d'y résister ou de s'y soustraire lorsqu'il fond sur elle. Son mépris du monde devient beaucoup plus grand, parce qu'elle l'a constaté, rien de ce qu'il renferme n'a pu lui être de quelque secours en son tourment. Elle est beaucoup plus détachée des créatures, parce qu'elle comprend que seul le Créateur peut la consoler et la rassasier. Elle redoute bien davantage et fuit avec plus de soin l'offense de Dieu, parce qu'elle voit que s'il peut consoler, il peut aussi infliger des tortures.

Deux choses, dans ce chemin spirituel, me semblent mettre la vie en péril. D'abord, la peine dont je viens de parler — car elle met réellement en danger de mort, et en grand danger, — ensuite la joie excessive, les délices divines dont l'âme se trouve parfois inondée. Ces délices sont tellement enivrantes qu'en toute vérité l'âme succombe, et il s'en faut d'un rien, ce semble, qu'elle n'abandonne le corps. A vrai dire, ce serait pour elle un bien grand bonheur. Jugez maintenant, mes sœurs, si j'ai eu raison de dire qu'elle a besoin de courage, et si le Seigneur, au cas où vous lui demanderiez ces faveurs, ne pourrait pas vous faire la même question qu'aux fils de Zébédée : *Pouvez-vous boire mon calice* (1)?

1. *Potestis bibere calicem quem Ego bibiturus sum?* (Matth., xx, 22.)

Toutes, mes sœurs, nous sommes prêtes, je crois, à répondre oui, et nous avons bien raison, car Notre-Seigneur fortifie quiconque en a besoin. Il prend en toutes choses la défense de ces âmes, il répond pour elles au milieu des persécutions et des murmures, ainsi qu'il le fit pour la Madeleine, et s'il ne le fait point par des paroles, il le fait par des œuvres. Et puis, et puis, même avant leur mort, il leur donne d'un seul coup le salaire tout entier. C'est ce que vous allez voir. Bénédiction sans fin lui soit rendue! Que toutes les créatures chantent ses louanges! Amen.

SEPTIÈMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

INSIGNES FAVEURS ACCORDÉES AUX AMES LORSQU'ELLES SONT PARVENUES AUX SEPTIÈMES DEMEURES. COMMENT IL Y A, CE SEMBLE, QUELQUE DIFFÉRENCE ENTRE L'AME ET L'ESPRIT, BIEN QU'AU FOND CE NE SOIT QU'UNE MÊME CHOSE. PLUSIEURS DES POINTS TRAITÉS ICI MÉRITENT ATTENTION.

SOMMAIRE. — *Les œuvres du Seigneur n'ont point de bornes. — Combien nous devons estimer notre âme, objet de ses complaisances. — Dieu habite au plus intime de l'âme en état de grâce comme dans un autre ciel. — État affreux où précipite le péché mortel. — L'âme admise à la célébration du mariage spirituel est introduite par Dieu dans sa propre Demeure. — Les trois personnes de la très sainte Trinité se découvrent à elle et continuent à la faire jouir de leur présence.*

Après tout ce qui a été dit de ce chemin spirituel, il vous semblera impossible, mes sœurs, qu'il reste encore quelque chose à dire. Et cependant, ce serait folie de le croire. La grandeur de Dieu étant sans limites, ses œuvres n'en ont pas davantage. Qui pourra raconter ses miséricordes et ses magnificences? Personne, assurément. Ne vous étonnez donc ni de ce que j'ai dit jusqu'ici, ni de ce que je pourrai dire encore : tout cela n'est qu'un point auprès de ce qu'il y aurait à dire de Dieu.

C'est une grande bonté de sa part d'avoir dévoilé

ces choses à une personne qui peut nous les faire connaître, car plus nous saurons qu'il se communique à ses créatures, et plus nous louerons sa grandeur, plus aussi nous nous attacherons à faire grand cas des âmes, qui sont à ce point l'objet de ses délices. Toutes nous avons une âme, mais nous sommes loin de lui porter l'estime que mérite une créature faite à l'image de Dieu; voilà pourquoi les profonds secrets qu'elle renferme nous demeurent cachés. Que Notre-Seigneur daigne conduire ma plume, et m'enseigner de quelle manière je dois m'y prendre pour vous faire connaître quelque chose des merveilles dont il me reste à parler, et que Dieu lui-même dévoile aux âmes qu'il introduit dans cette Demeure! Je l'en ai prié avec instance. Il sait que mon seul but est de mettre en lumière ses miséricordes, afin de faire bénir et glorifier davantage son saint nom. J'ai l'espoir qu'il m'accordera cette grâce, non pour l'amour de moi, mais à cause de vous, mes sœurs, et cela, afin que vous compreniez combien il importe de ne pas vous rendre indignes que votre Epoux célèbre avec vos âmes ce mariage spirituel, source des biens immenses dont je vais vous entretenir.

Grand Dieu! C'est en tremblant qu'une créature aussi misérable que moi aborde un sujet qu'elle mérite si peu de comprendre! Ma confusion a été grande, je le confesse en toute vérité, et je me suis demandé s'il ne valait pas mieux ne dire que quelques mots de cette dernière Demeure. Je crains qu'on ne se persuade que je la connais par expérience, et j'en éprouve une indicible honte. Sachant ce que je suis, c'est terrible pour moi, et d'autre part, il m'a semblé qu'il y avait là tentation et faiblesse. Quels

que soient donc les jugements que vous en portiez, c'est assez pour moi que Dieu soit un peu plus glorifié et un peu mieux connu. Après cela, que le monde entier s'élève contre moi, j'y consens ! D'ailleurs, je serai peut-être morte quand ces pages verront le jour. Bénédiction à Celui qui est toujours vivant et qui vivra dans tous les siècles ! Amen.

Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce qu'a souffert et de ce que souffre encore, par le désir de le posséder, cette âme qu'il a déjà prise spirituellement pour sa fiancée, il l'introduit, avant la consommation du mariage spirituel, dans sa propre demeure qui est la septième dont nous parlons. De même, en effet, que Dieu a dans le ciel son séjour, de même il a dans l'âme une résidence, où il habite seul. C'est, si vous le voulez, un second ciel. Il est très important pour nous, mes sœurs, de ne pas nous représenter notre âme comme quelque chose de ténébreux. Nous nous figurons d'ordinaire qu'il n'existe pas d'autre lumière que celle qui frappe nos regards, et notre âme étant invisible, nous nous imaginons qu'il règne au dedans de nous une sorte d'obscurité. Il en est ainsi, je le reconnais, pour les âmes qui ne sont pas en état de grâce, non que le Soleil de justice leur fasse défaut — il est en elles pour leur donner l'être, — mais parce qu'elles se trouvent incapables de recevoir sa lumière. J'ai dit, je crois, dans la première Demeure, qu'une personne reçut connaissance de la situation de ces âmes infortunées. Elle les vit comme dans une prison obscure, chargées de liens; hors d'état de produire aucune action fructueuse au point de vue du mérite, enfin aveugles et muettes. Avec combien de raison nous pouvons compatir à leur

misère, nous dire que pendant un temps nous l'avons partagée, et que le Seigneur peut les prendre, elles aussi, en pitié ! Ayons grand soin, mes sœurs, de le demander à Dieu, et ne négligeons pas de le faire.

Est-il une plus belle aumône que de prier pour ceux qui sont en péché mortel ? Elle dépasse de beaucoup celle que vous feriez dans la conjoncture que voici. Supposez que vous trouviez un pauvre chrétien les mains liées derrière le dos par une forte chaîne, attaché à un poteau, mourant de faim; ce n'est pas qu'il manque de vivres, il en a d'exquis à ses côtés, mais il lui est impossible de les prendre pour les porter à sa bouche, et du reste il n'en a qu'un dégoût profond. Il sent qu'il va mourir, non de la mort naturelle, mais de la mort éternelle. Eh bien ! n'y aurait-il pas cruauté à se contenter de le considérer, sans lui porter la nourriture à la bouche? Mais que diriez-vous si, à votre prière, on lui enlevait ses chaînes ? Je vous le laisse à penser. Ah ! je vous en conjure, pour l'amour de Dieu, souvenez-vous toujours dans vos prières des âmes qui sont en ce triste état.

Ce n'est pas à ces âmes que nous nous adressons maintenant, c'est à celles qui, par la miséricorde de Dieu, ont fait pénitence de leurs péchés et sont en état de grâce. Il faut nous représenter l'âme, non comme quelque chose d'étroit et d'enfermé dans un coin, mais comme tout un monde intérieur, où tiennent à l'aise ces nombreuses et ravissantes Demeures que vous avez vues. Et il est juste qu'il en soit ainsi, puisqu'au dedans d'elle il y a un séjour pour Dieu même. Lors donc que ce grand Dieu daigne accorder à une âme la grâce de ce

divin mariage, il commence à l'introduire dans sa propre demeure. Mais il veut que les choses se passent tout autrement que dans les ravissements et l'oraison d'union, où déjà il l'unissait à lui d'une certaine manière. L'âme alors ne se sentait pas appelée à entrer en son centre avec cette force qui l'y invite dans cette Demeure; elle n'était attirée qu'en sa partie supérieure. Au reste, que ce soit d'une façon ou d'une autre, cela importe peu. Toujours est-il que jusqu'ici, quand le Seigneur unissait l'âme à lui, c'était en la rendant aveugle et muette, comme saint Paul au moment de sa conversion (1).

Il lui ôtait ainsi le moyen de savoir quelle était la faveur dont elle jouissait et comment elle en jouissait. Les immenses délices dont l'âme se sentait alors inondée venaient de ce qu'elle se voyait près de son Dieu; mais au moment même où elle se trouvait unie à lui, elle n'avait plus aucune connaissance, les puissances étaient entièrement perdues.

Ici, il en va tout autrement. Il plaît alors au Dieu de bonté, qui est le nôtre, de faire tomber les écailles des yeux de l'âme (2), afin qu'elle contemple, qu'elle comprenne, mais par une voie extraordinaire, quelque chose de la faveur dont il la gratifie. Une fois qu'elle est introduite dans cette Demeure, les trois Personnes de la très sainte Trinité, dans une vision intellectuelle, se découvrent à elle par une certaine représentation de la vérité et au milieu d'un embrasement qui, semblable à une nuée resplendissante, vient droit à son esprit. Les trois divines Personnes se montrent distinctes, et, par une notion admirable qui lui est communiquée,

1. Cfr. Act., IX, 8.
2. Cfr. Act., IX, 18.

l'âme connaît d'une certitude absolue que toutes trois ne sont qu'une même substance, une même puissance, une même science et un seul Dieu. Ainsi, ce que nous croyons par la foi, l'âme, on peut le dire, le perçoit ici par la vue. Et cependant l'on ne voit rien, ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme, parce que ce n'est pas ici une vision imaginaire. Alors les Personnes divines se communiquent toutes trois à l'âme, elles lui parlent et lui découvrent le sens de ce passage de l'Evangile où Notre-Seigneur annonce qu'il viendra, avec le Père et l'Esprit-Saint, habiter dans l'âme qui l'aime et garde ses commandements (1).

O Dieu ! Quelle différence entre écouter ces paroles, les croire même, ou comprendre par la voie que je viens de dire à quel point elles sont vraies ! Cette âme est dans un étonnement qui grandit tous les jours, parce qu'il lui semble que depuis lors ces trois divines Personnes ne l'ont jamais quittée ; elle voit clairement, de la manière déjà mentionnée, qu'elles résident dans son intérieur. C'est dans la partie la plus intime d'elle-même qu'elle sent cette divine compagnie, et comme dans un abîme très profond, qu'elle ne saurait définir, faute de science.

D'après cela, vous croirez peut-être que cette âme est comme hors d'elle-même, et dans un tel transport qu'elle ne peut s'occuper de rien. C'est le contraire : elle a beaucoup plus de facilité qu'auparavant pour s'employer à tout ce qui est du service de Dieu. Les occupations viennent-elles à cesser, elle se retrouve en cette agréable compagnie. Pourvu

1. *Si quis diliget me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* (Joan., XIV, 23.)

qu'elle ne soit pas infidèle à Dieu, jamais, à mon sens, il ne manquera de lui donner cette vue si claire de sa présence. De son côté, elle a une grande confiance que Dieu, lui ayant accordé une telle grâce, ne permettra pas qu'elle la perde, et elle a raison de le penser. Cependant, elle se comporte avec plus de circonspection que jamais, afin de ne lui déplaire en rien.

Il faut savoir que la vue de cette divine présence ne reste pas toujours aussi entière, ou, pour mieux dire, aussi claire, qu'au moment de la première manifestation et de celles que Dieu accorde encore à l'âme de temps en temps. Autrement, il serait impossible de s'occuper d'autre chose, et même de vivre parmi les humains. Mais si le degré de clarté n'est pas le même, l'âme, cependant, chaque fois qu'elle est attentive, se trouve en cette divine compagnie. Prenons une comparaison. Une personne se trouve avec plusieurs autres dans une salle bien éclairée. Voici qu'on en clôt les fenêtres : elle reste dans l'obscurité. La lumière qui lui permettait d'apercevoir ces personnes ayant disparu, elle ne les verra point jusqu'à sa réapparition, cependant elle se rend compte qu'elles sont là. On dira : Mais ne peut-elle refaire le jour, afin de les voir de nouveau ? Non, l'âme n'a pas semblable pouvoir. Pour cela, il faut qu'il plaise à Notre-Seigneur d'ouvrir la fenêtre de son entendement. C'est déjà une assez grande grâce qu'il lui fait, de ne jamais s'éloigner d'elle et de permettre qu'elle en ait une certitude si entière.

La divine Majesté semble vouloir, par cette admirable compagnie, préparer l'âme à de plus grandes choses. Il est clair, en effet, qu'elle y trou-

vera un grand secours pour s'avancer dans la perfection, et pour s'affranchir des craintes que lui inspiraient parfois, comme il a été dit, les autres faveurs divines. Cette personne trouvait en elle sur tous les points un notable progrès ; il lui semblait, en outre, qu'en dépit des peines et des affaires, l'essentiel de son âme ne se mouvait jamais de ce cabinet intérieur. En cet état, son âme lui semblait en quelque sorte divisée. S'étant vue, peu après cette grâce de Dieu, en de grandes tribulations, elle se plaignait de son âme, comme Marthe de Marie, sa sœur (1), lui reprochant parfois de jouir selon ses désirs de ce continuel repos, en la laissant aux prises avec quantité d'épreuves et d'occupations, qui lui ôtaient la possibilité d'en jouir avec elle.

Ceci vous paraîtra peut-être une extravagance, mes filles, et cependant il en va réellement de la sorte. L'âme est une, évidemment. Toutefois, ce que je viens de dire n'est pas une imagination, c'est un état fort ordinaire. Voilà pourquoi je disais plus haut que certains effets intérieurs donnent la certitude qu'il y a, sous certains rapports, une différence très réelle entre l'âme et l'esprit. Bien qu'en réalité ils ne fassent qu'un, on perçoit parfois entre eux une division si délicate, qu'il semble que l'un opère d'une manière et l'autre d'une autre, selon le goût divers qu'il plaît au Seigneur de leur communiquer. Il me semble aussi que l'âme diffère des puissances, qu'elle n'est pas avec celles-ci une seule et même chose. Au reste, il y a tant de choses dans notre fond intime, et des choses si subtiles, que ce

1. Cfr. Luc., x, 40.

serait témérité à moi d'entreprendre de les expliquer. Nous comprendrons tout cela en l'autre vie, si Dieu, par sa miséricorde, daigne nous introduire au séjour où nous aurons l'intelligence de tous ces secrets.

CHAPITRE II

SUITE DU MÊME SUJET. DIFFÉRENCE QUI EXISTE ENTRE L'UNION SPIRITUELLE ET LE MARIAGE SPIRITUEL. INGÉNIEUSES COMPARAISONS QUI FONT COMPRENDRE CETTE DIFFÉRENCE.

SOMMAIRE. — *Mariage spirituel de l'âme avec Dieu. — Vision qui précède ce divin mariage. — Paroles que Jésus-Christ adressa à la sainte avant de la prendre pour son épouse. — Autre vision extraordinairement sublime dans laquelle Dieu s'unit indissolublement une âme et la rend un même esprit avec lui. — Différence entre les fiançailles spirituelles et le mariage spirituel. — Effets que laisse ce divin mariage.*

Parlons maintenant du mariage spirituel et divin, faveur sublime, qui ne reçoit cependant pas en cette vie son parfait accomplissement, car l'âme pourrait encore s'éloigner de Dieu, et par là même, perdre un bien si précieux.

La première fois que cette grâce est accordée à l'âme, Notre-Seigneur, dans une vision imaginaire, veut bien se montrer à elle en sa très sainte Humanité, afin qu'elle connaisse et comprenne bien le don souverain qui lui est fait. Il se montre sans doute à d'autres sous une forme différente, mais à la personne dont je parle il apparut lorsqu'elle venait de communier, dans une splendeur, une beauté, une majesté admirables, tel qu'il était après sa résurrection. Il lui dit qu' « il était temps qu'elle fît de ses intérêts à lui ses intérêts propres, et qu'il prendrait soin de ce qui la concernait ». A quoi il

ajouta d'autres paroles, qu'il est plus facile de goûter que d'exprimer (1).

Vous ne verrez peut-être là rien d'extraordinaire, puisque Notre-Seigneur s'était déjà montré à cette personne de la même manière. Et cependant il y avait tant de différence, qu'elle resta hors d'elle-même et saisie d'effroi : d'abord, parce que cette vision agit sur elle-même avec beaucoup de force ; ensuite, à cause des paroles qui lui furent dites ; enfin, parce que cette vision est la seule qui se soit présentée à elle dans l'intérieur de son âme, avant la vision dont j'ai traité plus haut. Il y a, sachez-le bien, une extrême différence entre les visions dont j'ai parlé jusqu'ici et celles qui appartiennent à cette dernière Demeure ; et, entre les fiançailles spirituelles et le mariage spirituel, il y en a autant qu'entre de simples fiancés et ceux qu'unissent des liens indissolubles.

Je l'ai déjà dit, bien que je me serve de ces comparaisons faute d'en trouver de meilleures, il n'est pas plus question du corps que si l'âme en était séparée, et qu'elle ne fût qu'un pur esprit. Dans le mariage spirituel, moins encore, parce que cette mystérieuse union a lieu dans le centre le plus intime de l'âme, qui est, je pense, l'habitation de Dieu même, et où, selon moi, il pénètre sans passer par aucune porte. Si je dis qu'il n'est pas besoin de porte, c'est que, dans les autres grâces que j'ai décrites, les sens et les puissances servent en quelque sorte d'intermédiaires, et il en a même été ainsi pour cette dernière apparition de Notre-Seigneur dans son humanité. Ce qui se passe dans l'union

1. Voir Relation XXV.

du mariage spirituel est bien différent. Le Seigneur apparaît dans le centre de l'âme sans vision imaginaire, mais par une vision intellectuelle, plus délicate encore que celles dont j'ai parlé, et de la même façon qu'il apparut à ses apôtres sans passer par les portes, lorsqu'il leur dit : *Pax vobis* (1). Ce que Dieu communique alors à l'âme en un moment est un si grand secret, une faveur si sublime, et inonde l'âme de si excessives délices, que je ne sais à quoi les comparer. Je dirai seulement qu'en cet instant le Seigneur daigne lui manifester la béatitude du ciel, par un mode dont la sublimité dépasse celle de toutes les visions et de tous les goûts spirituels.

Tout ce qu'on en peut dire, c'est que l'âme, ou plutôt l'esprit de l'âme, devient, selon qu'on peut en juger, une même chose avec Dieu. Ce Dieu, qui lui aussi est esprit, voulant nous dévoiler l'amour qu'il nous porte, fait ainsi connaître à quelques personnes jusqu'où va cet amour, pour que nous exaltions sa munificence. Oui, il daigne contracter avec sa créature une telle union, qu'à l'exemple de ceux que le sacrement de mariage joint d'une manière indissoluble, il ne veut plus se séparer d'elle.

Dans les fiançailles spirituelles, il n'en est pas de même : on se sépare souvent. La grâce de l'union aussi n'est point permanente. L'union est la fusion de deux objets en un, mais pourtant ces objets peuvent encore se séparer et subsister séparément. C'est une faveur qui d'ordinaire passe vite, et l'âme se trouve ensuite sans cette heureuse compagnie ; du moins elle n'en a plus le sentiment. Dans le mariage spirituel, c'est tout autre chose : l'âme demeure tou-

1. La paix soit avec vous. (Joan., xx, 21.)

jours avec son Dieu, dans le centre dont j'ai parlé.

On peut comparer l'union à deux cierges de cire, si rapprochés qu'ils ne donnent qu'une seule lumière, ou encore à la mèche, à la flamme et à la cire du cierge, qui ne font qu'un. Néanmoins, on peut séparer deux cierges l'un de l'autre, en sorte qu'ils subsistent séparément; on peut aussi diviser la mèche d'avec la cire. Ici l'on dirait l'eau du ciel qui tombe dans une rivière ou une fontaine, et se confond tellement avec elle, qu'on ne peut plus ni les diviser, ni distinguer quelle est l'eau de la rivière et quelle est l'eau du ciel. Ou bien c'est un petit ruisselet qui se jette dans la mer, et qu'il est impossible d'en séparer ; ou bien encore, une grande lumière qui pénètre dans une pièce par deux fenêtres, et, quoique divisée au moment où elle y arrive, ne forme plus ensuite qu'une seule lumière.

Peut-être est-ce là ce qu'entendait saint Paul lorsqu'il disait : *Celui qui s'approche de Dieu, qui s'attache à Dieu, devient un même esprit avec lui* (1), et voulait-il parler de ce sublime mariage, qui suppose que le Seigneur s'est déjà approché de l'âme par l'union. Saint Paul dit aussi : *Mihi vivere Christus est, mori lucrum* (2). L'âme, me semble-t-il, peut maintenant se servir de ces paroles, car c'est ici que le petit papillon expire, mais avec une indicible joie, parce que Jésus-Christ est devenu sa vie.

Cette vérité est rendue plus claire encore, avec le temps, par les effets ; car on reconnaît d'une manière évidente, par certaines aspirations secrètes, que c'est Dieu qui donne vie à notre âme. Et sou-

1. *Qui adhæret Domino unus spiritus est.* (I Cor., VI, 17.)
2. Jésus-Christ est ma vie et la mort m'est un gain. (Philip., I, 21.)

vent ces aspirations sont si vives, qu'elles ne peuvent laisser place au moindre doute. L'âme, tout incapable qu'elle est de les exprimer, en a le sentiment très vif. Ces aspirations sont même si puissantes, qu'elles produisent par moments des paroles de tendresse dont on ne peut se défendre, telles que celles-ci : O vie de ma vie ! ô soutien de mon être ! et d'autres de ce genre. C'est que, des mamelles divines, où Dieu sustente continuellement cette âme, s'échappent alors des ruisseaux de lait, qui réconfortent tous les habitants du château. Le Seigneur veut, ce semble, qu'ils aient leur part de la surabondante jouissance de l'âme. Il permet que de ce fleuve immense, où cette toute petite fontaine s'est perdue, jaillisse par instants un flot de cette eau céleste pour fortifier ceux qui, dans la sphère corporelle, doivent servir ces deux époux. Ainsi, de même qu'une personne qu'on plongerait soudain dans l'eau au moment où elle y songerait le moins, ne pourrait pas ne point le sentir, de même, et avec plus de certitude encore, l'âme perçoit les divines opérations dont je parle. Une eau ne peut jaillir à flots sans avoir sa source quelque part : ainsi l'âme comprend clairement qu'il y a en elle quelqu'un qui lance les flèches qui la transperçent, et qui donnent vie à sa nouvelle vie ; qu'il y a un soleil d'où procède cette brillante lumière qui, de son intérieur, va illuminer ses puissances. Pour elle, je le répète, elle ne quitte point son centre, et rien ne lui enlève sa paix. Celui qui la donna aux apôtres assemblés (1) est bien assez puissant pour lui en faire don à elle-même.

1. Cfr. Joan., xx, 19.

Il m'est venu en pensée que ce salut adressé par Notre-Seigneur, comme aussi la parole par laquelle il dit à la glorieuse Madeleine d'aller en paix (1), devaient opérer plus qu'ils n'expriment par le son. En nous les paroles de Dieu sont des œuvres. Sans doute, elles opéraient en ces âmes bien disposées de manière à les affranchir de tout ce qui restait encore en elles de terrestre, et ne leur laisser plus que le pur esprit, afin qu'elles fussent rendues capables de se joindre par cette céleste union à l'Esprit incréé. Et en effet, c'est chose très certaine, dès que notre âme se vide de tout ce qui est créé et s'en détache pour l'amour de Dieu, le Seigneur la remplit nécessairement de lui. C'est pour cela que Jésus-Christ notre Maître, priant un jour pour ses apôtres — je ne me souviens plus où cela se trouve, — demanda *qu'ils fussent un avec le Père et avec Lui, comme Lui-même est dans le Père et le Père est en Lui* (2). Peut-il y avoir plus grand amour que celui-là ? Et c'est de nous tous qu'il s'agit, puisque Sa Majesté dit encore : *Je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui croiront en moi* (3). Et enfin : *Je suis en eux* (4).

Oh ! que ces paroles sont vraies ! Comme l'âme qui, dans ce degré d'oraison, les voit réalisées en elle, les comprend bien ! Et comme nous les comprendrions nous-mêmes, si nous ne nous en rendions pas indignes ! Les paroles de Jésus-

1. Luc., VII, 50.

2. *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et Ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* (Joan., XVII, 21.)

3. *Non pro eis autem rogo tantum, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me.* (Joan., XVII, 20.)

4. *Ego in eis.* (*Ibid.*, 23.)

Christ, notre Roi et notre Maître, sont infaillibles. Mais faute de nous disposer, faute d'écarter tout ce qui peut faire obstacle à cette divine lumière, nous ne nous voyons pas dans le miroir placé devant nos yeux, et où cependant notre image se trouve reproduite.

Je reviens à ce que nous disions. Le Seigneur introduit l'âme dans sa propre demeure, qui n'est autre que le centre de cette âme, et de même que le ciel empyrée, qui est le séjour de la divinité, ne se meut pas, dit-on, comme les autres cieux, de même l'âme introduite en cette Demeure n'est plus sujette aux mouvements ordinaires des sens et de l'imagination ; du moins, ils ne peuvent lui nuire ni lui ôter la paix.

J'ai l'air de dire, n'est-ce pas ? qu'une fois gratifiée d'une telle faveur, l'âme est certaine de son salut et à l'abri de toute rechute. Et cependant, telle n'est pas ma pensée ; toutes les fois que je dis que l'âme est en assurance, cela doit s'entendre : aussi longtemps que la divine Majesté la tiendra de sa main, et qu'elle-même ne l'offensera pas. Je sais du moins, à n'en pouvoir douter, que la personne en question, bien qu'arivée à cet état et y persévérant depuis des années, ne se croit pas en assurance. Elle craint bien plus qu'auparavant de commettre la moindre offense contre Dieu, et elle a les immenses désirs de le servir dont je parlerai plus loin. Sa peine et sa confusion sont continuelles, en voyant d'un côté le peu qui est en son pouvoir, et de l'autre, l'étendue de ses obligations. Cette vue n'est pas une petite croix, c'est au contraire une très grande pénitence. Pour ce qui est des mortifications, plus elle en fait, plus elle y trouve

de plaisir. La vraie pénitence pour elle, c'est quand Dieu lui enlève la santé et les forces nécessaires pour faire pénitence. J'ai dit ailleurs la peine très vive que cette impuissance cause à l'âme ; ici, c'est bien autre chose. Tout cela provient du fond où elle a jeté ses racines. Si un arbre planté au bord des eaux courantes a plus de fraîcheur et donne plus de fruits, quoi d'étonnant que cette âme se sente pressée de si ardents désirs, alors que sa partie la plus spirituelle ne fait qu'un avec l'eau céleste dont nous avons parlé ?

Je reviens à mon sujet. Il ne faut pas croire que les puissances, les sens et les passions jouissent toujours de cette paix. L'âme, elle, n'en sort point ; mais, dans ces appartements des sens, des puissances et des passions, il ne laisse pas d'y avoir des temps de combats, de peines, de souffrances, ce qui néanmoins ne lui enlève point sa paix. Du moins, il en est ainsi d'ordinaire. Ce centre de l'âme, cet esprit de l'âme, étant chose si difficile à exprimer, et même à croire, je crains, mes sœurs, que faute de bien m'expliquer, vous ne soyez tentées de ne pas ajouter foi à mes paroles. Parler de peines, de souffrances, et dire en même temps que l'âme reste en paix, cela paraît inconciliable. Je me servirai donc d'une ou deux comparaisons : Dieu veuille qu'elles servent à me faire comprendre ! Mais quand cela ne serait point, je sais qu'en ceci je dis vrai.

Le roi est en son palais ; il a dans son royaume des guerres nombreuses et une foule d'affaires pénibles ; néanmoins il ne bouge point du lieu où il se trouve. Il en est de même de l'âme : il y a un grand tumulte dans les appartements infé-

rieurs, les bêtes venimeuses s'agitent, l'âme entend tout ce bruit ; cependant, rien de tout cela ne pénètre jusqu'à elle et ne l'oblige à changer de place. Ce bruit qu'elle entend lui cause bien quelque peine, mais elle n'en est pas troublée, elle n'en perd point la paix. C'est que les passions sont déjà vaincues, et qu'elles redoutent de franchir le seuil de sa demeure, sachant bien qu'elles en sortiraient plus réprimées encore. Quelqu'un peut souffrir dans tous ses membres, et avoir la tête exempte de douleur. Parce que le corps souffre, est-ce une raison pour avoir mal à la tête ?

Je ris moi-même de ces comparaisons qui sont loin de me satisfaire, mais je n'en trouve pas d'autres. Vous en penserez ce que vous voudrez. Quant à ce que j'ai dit, il demeure vrai.

CHAPITRE III

ADMIRABLES EFFETS PRODUITS PAR CE DERNIER DEGRÉ D'ORAISON. ON FERA BIEN DE LES OBSERVER AVEC SOIN ET ATTENTION, PARCE QU'ILS DIFFÈRENT MERVEILLEUSEMENT DE CEUX QUE PRODUISENT LES ORAISONS PRÉCÉDENTES.

Sommaire. — *Manifestations de la vie nouvelle où le mariage spirituel a fait entrer l'âme. — Son oubli de soi, son désir des souffrances, sa soif de la gloire de Dieu, son détachement de toutes choses. — Message d'amour que le divin Époux lui envoie, et de quelle manière elle doit y répondre. — Cette Demeure est exempte de sécheresses et de peines intérieures. — Paix profonde, silence admirable, merveilleuses délices dont on y jouit.*

Nous avons dit que notre petit papillon était mort dans une indicible joie d'avoir trouvé son repos, et que Jésus-Christ vivait en lui. Voyons maintenant quelle est cette nouvelle vie, et en quoi elle diffère de la vie propre qu'il menait auparavant, car ce sont les effets qui nous montreront s'il a réellement reçu la grâce dont il s'agit. Autant que j'en puis juger, ces effets sont les suivants.

Le premier est un oubli de soi si complet, qu'il semble véritablement que cette âme n'ait plus d'être. La transformation qui s'est opérée en elle est si grande, qu'elle ne se reconnaît plus. Elle ne songe ni au ciel qui l'attend, ni à la vie, ni à l'honneur, parce qu'elle est tout entière appliquée à procurer la gloire de Dieu. Manifestement, ces

paroles que Notre-Seigneur lui a dites : qu'il était temps qu'elle s'occupât de ses intérêts, et que lui veillerait aux siens, ont opéré ce qu'elles signifiaient (1). Aucun des événements d'ici-bas ne la préoccupe ; elle est plongée dans un oubli étrange. Encore une fois, il semble qu'elle n'existe plus, et elle voudrait n'être plus rien en aucune chose, si ce n'est qu'elle s'aperçoive pouvoir contribuer à accroître, ne fût-ce que d'un degré, la gloire et l'honneur de Dieu. Pour cela elle donnerait très volontiers sa vie. Ne vous figurez pas cependant, mes filles, qu'en cet état, malgré le tourment qu'on en éprouve, on se croie dispensée de manger et de dormir, ni de remplir toutes les obligations de son état. Il n'est question ici que des dispositions intérieures. Quant aux œuvres extérieures, il y a peu à dire ; toute la peine de cette âme est de voir que ses forces pour les accomplir sont nulles. Dès qu'une chose est en son pouvoir et qu'elle lui semble devoir glorifier Notre-Seigneur, pour rien au monde elle ne voudrait l'omettre.

Le second effet est un immense désir de souffrir ; mais ce désir ne cause plus d'inquiétude comme auparavant. Telle est l'ardeur avec laquelle ces âmes souhaitent que la volonté de Dieu s'accomplisse en elles, qu'elles sont satisfaites de tout ce qu'il ordonne : s'il veut qu'elles souffrent, fort bien ; s'il ne le veut pas, elles ne s'en désolent plus. Sont-elles en butte à la persécution, elles en ressentent intérieurement la joie la plus vive, et gardent une paix beaucoup plus profonde que dans les états précédents. Elles n'ont pas le

1. Voir Relation XXV.

moindre ressentiment contre ceux qui leur font du mal ou voudraient leur en faire. Que dis-je ? Elles les aiment d'une affection spéciale. Si elles les voient sous le poids d'une épreuve, elles en sont tendrement touchées et n'épargneraient aucun effort pour les en délivrer. Elles les recommandent à Dieu de tout leur cœur, et se priveraient très volontiers en leur faveur d'une partie des grâces qu'elles reçoivent de Sa Majesté, pour que Notre-Seigneur ne fût pas offensé par eux.

Mais voici ce qui me surprend le plus. Vous avez vu les tourments et les désolations que causait à ces âmes le désir de mourir pour aller jouir de Notre-Seigneur. Maintenant elles ont une telle soif de le servir, de lui faire donner des louanges, de travailler, si elles le pouvaient, à l'avancement spirituel de quelques âmes, que non seulement elles ne souhaitent pas la mort, mais elles désirent vivre de longues années au milieu des plus sensibles épreuves, afin que le Seigneur en soit tant soit peu glorifié. Fussent-elles assurées qu'à leur sortie du corps elles iront jouir de Dieu, elles n'en seraient pas touchées. Songer à la béatitude des saints ne les émeut pas davantage, elle ne fait pas alors l'objet de leurs désirs. Leur béatitude, elles la trouvent à venir en aide au Crucifié, surtout lorsqu'elles voient à quel point on l'offense, et combien sont rares ceux qui cherchent véritablement sa gloire, dans un entier détachement de tout le reste.

Quelquefois, il est vrai, perdant tout cela de vue, elles sont de nouveau saisies des plus tendres désirs de posséder Dieu et de quitter l'exil, surtout lorsqu'elles considèrent le peu qu'elles font pour lui ; mais elles rentrent aussitôt dans leur première

disposition. Voyant qu'elles jouissent sans cesse de sa présence, elles se contentent de ce bonheur, et offrent à Sa Majesté l'acceptation de la vie comme le sacrifice le plus coûteux qu'elles puissent lui présenter. La mort ne leur inspire aucun effroi, elles l'envisagent comme un suave ravissement. Celui qui allumait en elles des désirs accompagnés d'un tourment si extrême, les remplace par ceux dont j'ai parlé. Louange et bénédiction sans fin lui soient rendues !

Pour tout dire, elles n'ont plus d'attrait, ces âmes, pour les consolations ; les goûts spirituels ne les attirent plus, parce qu'elles jouissent de la présence du Seigneur lui-même, et que Sa Majesté vit désormais en elles. Or, la vie de Notre-Seigneur, nous le savons, n'a été qu'un martyre continuel, et il fait en sorte que la nôtre porte le même caractère, du moins par les désirs, car, pour le reste, il ménage notre faiblesse. Ce qui n'empêche pas qu'il ne nous communique sa propre force, quand il le juge nécessaire.

De telles âmes vivent dans un grand détachement de toutes choses ; leur attrait constant est d'être seules, ou de travailler à l'avancement spirituel du prochain. Elles n'ont ni sécheresses ni peines intérieures, mais, toujours tendrement occupées de Notre-Seigneur, elles voudraient ne jamais cesser de lui donner des louanges. Lorsque leur attention se relâche, lui-même les réveille de la manière que j'ai indiquée. Il est de toute évidence que cette impulsion — je ne sais quel autre nom lui donner — procède de l'intérieur de l'âme, comme il a été dit à propos des transports. Seulement ici la chose se passe avec une extrême dou-

ceur. D'autre part aussi, il est certain que cette impulsion ne procède ni de l'intelligence ni de la mémoire, ni de rien à quoi l'âme prête le moindre concours. Et ce phénomène est si fréquent, si ordinaire, qu'on a eu toute facilité de l'observer avec attention. De même qu'un feu, à quelque degré qu'il porte son ardeur, ne dirige jamais sa flamme vers le bas, mais la lance toujours en haut, de même ce mouvement intérieur part très manifestement du centre de l'âme, pour aller ensuite réveiller les puissances.

Vraiment, quand cette voie de l'oraison ne nous apporterait d'autre avantage que celui de connaître le soin tout particulier que Dieu veut bien prendre de se communiquer à nous, et comment il nous prie — car c'est bien cela — de demeurer avec lui, toutes les peines qu'on y endure seraient largement compensées par ces touches de son amour, à la fois si suaves et si pénétrantes. Vous les avez sans doute déjà ressenties, mes sœurs, car dès qu'on est arrivé à l'oraison d'union, le Seigneur prend le soin de réveiller ainsi notre âme, pourvu que de notre côté nous ayons celui d'observer ses commandements. Lorsque vous les ressentirez, dites-vous bien qu'elles partent de cette demeure intérieure que Dieu habite au dedans de nos âmes, et rendez-lui-en de grandes actions de grâces. Nul doute, en effet, que ce message, ce billet écrit avec tant d'amour, ne vienne de lui ; et il veut que vous seules en connaissiez l'écriture, que vous seules sachiez la demande qu'il renferme (1). Surtout ne manquez

1. Le passage suivant, jusqu'à la fin de l'alinéa, avait été écrit par la sainte sur un papier supplémentaire, aujourd'hui disparu. Nous donnons ce passage d'après l'édition princeps.

pas, si occupées que vous soyez extérieurement, fussiez-vous même en conversation avec plusieurs personnes, de répondre à ce message de Sa Majesté. Bien souvent, en effet, ce sera en public que Notre-Seigneur vous accordera cette faveur secrète. La réponse, devant être tout intérieure, est bien facile à faire ; elle consistera à produire un acte d'amour, ou à dire comme saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (1) ? Notre-Seigneur vous enseignera lui-même très clairement de quelle manière vous pouvez lui être agréable. C'est un temps propice, car le divin Maître semble alors prêter l'oreille à notre voix, et presque toujours cette touche si délicate dispose l'âme à lui répondre d'une volonté généreuse.

Ce qui distingue cette Demeure, c'est, encore une fois, qu'il ne s'y rencontre presque jamais de sécheresse, ni de ces troubles intérieurs qui se produisent à certains moments dans toutes les autres. L'âme y est presque toujours dans le repos, elle n'a aucune crainte que le démon contrefasse une grâce si élevée, tant est inébranlable sa conviction que Dieu en est l'auteur. Cela vient, je le répète, de ce que les sens et les puissances n'ont ici rien à voir. Sa Majesté s'est dévoilée à cette âme et l'a introduite dans sa propre demeure, où, à mon sens, le démon n'oserait pénétrer. Aussi bien, le Seigneur ne le lui permettrait pas ; d'ailleurs, à toutes les grâces qu'elle reçoit ici, l'âme ne prête d'autre concours que celui d'un abandon total à Dieu.

C'est au milieu d'une telle paix et d'un si profond silence que le Seigneur enrichit et enseigne alors

1. *Domine, quid me vis facere?* (Act., IX, 6.)

cette âme, que cela me fait songer à la construction du temple de Salomon, où l'on ne devait pas entendre le moindre bruit (1). De même, en ce temple de Dieu, en cette demeure qui est sienne, Dieu seul et l'âme jouissent l'un de l'autre dans un très profond silence. L'entendement n'a ni mouvement ni recherche à faire. Le Maître qui l'a créé veut bien le mettre en repos, et lui permettre de considérer, comme par une petite fente, ce qui se passe. Par moments, il est vrai, cette vue lui est ôtée, et il ne lui est plus permis de regarder. Du reste, l'intervalle est fort court, car, selon moi, les puissances ici ne sont point suspendues, seulement elles n'agissent point et sont comme saisies d'étonnement.

Mais voici ce qui m'étonne. Une fois arrivée là, l'âme n'a plus de ravissements, ou, si elle en a, ce qui est très rare, ce ne sont plus de ces enlèvements et de ces vols d'esprit, comme ceux dont j'ai parlé. En outre, cela ne lui arrive presque jamais en public, chose qui lui était fort ordinaire. Les objets même les plus capables d'exciter sa dévotion ne produisent plus en elle pareil effet, tandis qu'auparavant il suffisait pour cela de la vue d'une dévote image, des premières paroles d'un sermon, du son d'un instrument de musique. Le pauvre petit papillon vivait en telle anxiété, que tout, en quelque sorte, l'effrayait et lui faisait prendre son vol. Soit qu'il ait trouvé son repos, soit que l'âme, ayant vu tant de merveilles dans cette dernière Demeure, ne s'étonne plus de rien, soit qu'elle ait perdu le sentiment de sa solitude depuis qu'elle jouit d'une

1. Cfr. III Reg., VI, 7.

si divine compagnie, soit pour quelque autre cause que j'ignore, toujours est-il, mes sœurs, que du moment où le Seigneur lui découvre les merveilles de cette Demeure et lui en ouvre l'entrée, elle perd cette grande faiblesse qui lui était si pénible, et dont rien n'avait pu la délivrer. Peut-être cela vient-il de ce que le Seigneur l'a fortifiée, dilatée et rendue capable de ses opérations. Peut-être aussi voulait-il auparavant rendre publiques les grâces dont il la favorisait en secret, et cela pour des fins connues de lui, car ces jugements dépassent tout ce que notre esprit peut concevoir ici-bas.

Tels sont, avec ceux que nous avons dit procéder du bon esprit dans les degrés d'oraison précédents, les effets que Dieu opère en l'âme lorsqu'il l'unit à lui par ce baiser que demandait l'Epouse. A mon sens, c'est ici que cette faveur qu'elle sollicitait lui est accordée (1). C'est ici que cette biche blessée étanche sa soif dans les eaux courantes. C'est ici qu'elle est comblée de délices dans le tabernacle de Dieu (2). C'est ici que la colombe envoyée par Noé pour voir si la tempête avait pris fin, trouve le rameau d'olivier, en signe qu'elle a rencontré la terre ferme au milieu du déluge et des tempêtes de ce monde (3).

O Jésus ! Que n'ai-je l'intelligence de tant de passages de l'Ecriture, qui nous décriraient sans doute cette paix de l'âme ! O mon Dieu ! Vous qui voyez combien cette paix nous est avantageuse,

1. Cfr. Cant., I, 1.

2. *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis, et ipsi populus ejus erunt, et Ipse Deus cum eis erit eorum Deus.* (Apoc., XXI, 3.)

3. Cfr. Gen., VIII, 8, 9.

donnez aux chrétiens la volonté de la rechercher, et conservez-la par votre miséricorde à ceux qui l'ont reçue de vous, car enfin, en attendant le jour où vous leur accorderez la paix véritable, et où vous les conduirez dans le séjour où rien ne peut la détruire, il nous faudra toujours vivre dans la crainte. J'appelle la paix du ciel *la véritable*, non que celle dont je parlais tout à l'heure ne le soit pas, mais parce que si nous venions à nous éloigner de Dieu, la guerre pourrait recommencer.

Que doit-il se passer dans ces âmes, je vous le demande, à la pensée qu'elles pourraient se voir privées d'un si grand bien ? Elles se sentent excitées à redoubler de vigilance et à tirer des forces de leur faiblesse, pour ne point perdre par leur faute une seule occasion de se rendre plus agréables à Dieu. Plus elles se voient favorisées de Sa Majesté, plus elles s'effraient, plus elles se défient d'elles-mêmes ; et comme ses grandeurs leur ont fait mieux connaître leurs misères, mieux révélé aussi la gravité de leurs offenses, il leur arrive souvent de n'oser, comme le publicain, lever seulement les yeux (1). D'autres fois elles appellent la fin de leur vie, afin de se voir en sûreté ; mais aussitôt, l'amour qu'elles ont pour Dieu leur fait souhaiter, ainsi que je l'ai dit, de vivre encore afin de le servir, et elles s'en remettent à sa miséricorde de tout ce qui les concerne. Quelquefois aussi, la multitude des grâces reçues les tient comme anéanties ; elles tremblent qu'il ne leur arrive comme à ces vaisseaux que le poids excessif de leur charge fait couler à fond. Je vous l'affirme, mes sœurs, les croix ne manquent

1. Cfr. Luc., XVIII, 13.

pas à ces âmes, mais elles ne les troublent point et ne leur enlèvent pas la paix ; elles passent promptement, semblables au flot de l'océan ou à un léger orage, et la sérénité reparaît. C'est que la présence de ce Seigneur dont elles jouissent leur fait bientôt oublier tout le reste. Bénédiction et louanges sans fin lui soient rendues par toutes ses créatures ! Amen.

CHAPITRE IV

CONCLUSION. QUEL EST LE BUT QUE SE PROPOSE NOTRE-SEIGNEUR EN ACCORDANT A UNE AME DE SI GRANDES FAVEURS. COMBIEN IL EST NÉCESSAIRE QUE MARTHE ET MARIE S'UNISSENT ENSEMBLE. CE QUI EN EST DIT SERA D'UNE GRANDE UTILITÉ.

SOMMAIRE. — *Les effets de ce divin mariage ne sont pas permanents. — Dieu, en accordant ces grâces, a pour but de rendre l'âme capable de porter de grandes souffrances. — Le mariage spirituel est destiné à produire des œuvres pour la gloire de Dieu. — Ce que c'est qu'être vraiment spirituel. — L'âme arrivée à la septième Demeure participe à la force de Dieu. — Combats qu'elle livre au corps. — Elle joint à la contemplation le zèle du salut des âmes. — La sainte engage ses filles à se sanctifier mutuellement par la pratique de toutes les vertus.*

Ne croyez pas, mes sœurs, que ces âmes éprouvent toujours au même degré les effets dont je viens de parler. C'est pour cela que j'ai soin, toutes les fois que j'y pense, d'ajouter qu'il en est le plus souvent ainsi. Quelquefois, en effet, Notre-Seigneur les laisse à leur état naturel. Alors il semble vraiment que tout ce qu'il y a de bêtes venimeuses aux abords et dans les demeures de ce château, se liguent pour se venger sur ces âmes du temps où elles ne peuvent les atteindre. A la vérité, cela dure peu, un jour tout au plus, ou peu davantage. Ce grand trouble, amené d'ordinaire par quelque circonstance extérieure, montre bien à quel point est avantageuse à l'âme l'excellente société dont elle

jouit, car alors même, elle reçoit du Seigneur une fermeté à toute épreuve dans son service et dans les bonnes résolutions qu'elle a prises. Elle est même, ce semble, plus inébranlable que jamais, et pas un premier mouvement, si faible soit-il, ne vient la tirer de cette disposition. Encore une fois, ce trouble est rare. Le Seigneur veut sans doute que cette âme n'oublie pas ce qu'elle est et se maintienne dans l'humilité ; il veut aussi que, comprenant mieux ce dont elle lui est redevable et la grandeur de la grâce qui lui est accordée, elle ait soin de l'en bénir.

Ne vous imaginez pas non plus que malgré ces grands désirs et cette ferme détermination de ne commettre pour rien au monde une imperfection, il n'arrive pas à ces âmes d'en commettre beaucoup, et même des péchés, non toutefois avec advertance, car le Seigneur leur donne, je crois, un secours très spécial pour s'en garantir. Je parle de péchés véniels, car pour ce qui est des mortels clairement reconnus, elles en sont préservées ; mais elles ne sont pas sûres de n'en avoir pas commis quelques-uns, dont elles ne se rendent pas compte, et ce doit être pour elles un grand tourment. Elles en éprouvent un autre à la vue des âmes qui se perdent, et bien qu'elles aient sous certains rapports une grande espérance de n'être pas de ce nombre, cependant, lorsqu'elles songent à certains personnages que l'Ecriture mentionne comme ayant été favorisés de Dieu, un Salomon, par exemple, qui a eu tant de communications avec Sa Majesté (1), elles ne peuvent, je le répète, s'empêcher de craindre. Ainsi, mes sœurs,

1. Cfr. III Reg., XI.

que celle d'entre vous qui se figurerait être le plus en sûreté, soit celle qui craigne davantage. *Heureux l'homme qui craint Dieu* (1), dit David. Que Sa Majesté nous protège toujours ! Lui demander instamment cette grâce, afin de ne point l'offenser, c'est la meilleure assurance que nous puissions avoir. Louange éternelle lui soit rendue ! Amen.

Je crois utile de vous dire, mes sœurs, dans quel but le Seigneur accorde à certaines âmes de si grandes grâces. Déjà, si vous y avez pris garde, vous l'avez compris aux effets qu'elles produisent. Je veux néanmoins vous le répéter ici, de crainte que l'une de vous ne vienne à s'imaginer que le dessein de Dieu soit uniquement de leur faire goûter ses caresses. Ce serait une grande erreur. Sa Majesté ne peut rien nous accorder de plus précieux qu'une vie conforme à celle de son Fils bien-aimé. Aussi, j'en suis absolument convaincue et je l'ai dit quelquefois, ces grâces sont destinées à fortifier notre faiblesse et à nous rendre capables de supporter, à l'exemple de ce divin Fils, de grandes souffrances. Ne voyons-nous pas que tous ceux qui ont approché de plus près Jésus-Christ Notre-Seigneur, sont ceux qui ont enduré de plus grandes tribulations ? Considérons celles de sa glorieuse Mère et de ses glorieux Apôtres. Où un saint Paul trouva-t-il la force de supporter des travaux si accablants ? Ah ! que nous découvrons bien en lui les effets produits par les visions et la contemplation qui viennent véritablement de Notre-Seigneur, non de l'imagination ou de l'artifice du démon ! Se cacha-t-il, par hasard, afin de jouir à l'aise des

1. *Beatus vir qui timet Dominum.* (Ps. CXI, 1.)

consolations que ces grâces lui procuraient, sans vouloir s'occuper d'autre chose ? Vous savez ce qu'il en est : il n'avait pas, autant que nous pouvons en juger, un seul jour de repos, et ses nuits même n'étaient pas exemptes de fatigues, puisqu'il les employait à gagner sa vie (1). Combien aussi j'aime à me souvenir de Notre-Seigneur apparaissant à saint Pierre, au moment où celui-ci fuyait la prison, et lui disant qu'il allait à Rome pour y être crucifié de nouveau ! Jamais je ne récite l'office de la solennité où ce fait se trouve mentionné, sans en éprouver une joie bien vive (2). Mais, dites-moi, quel effet cette faveur produisit-elle sur saint Pierre, et que fit-il ? Il alla sur-le-champ s'offrir à la mort, et certes, en pareil cas, ce n'est pas un mince bienfait du Seigneur que de trouver quelqu'un qui vous la donne.

O mes sœurs ! Comme elle met en oubli son propre repos, qu'elle fait peu de cas de l'honneur et qu'elle est loin de désirer d'être estimée quelque chose, l'âme en qui Dieu habite d'une façon si particulière ! Si elle se tient sans cesse auprès de lui, comme il est juste, sans doute elle songe peu à elle-même. Sa seule préoccupation est de lui plaire toujours davantage, de trouver des occasions, des moyens, de lui témoigner son amour. C'est là, mes filles, le but de l'oraison, et ce mariage spirituel est destiné à produire continuellement des œuvres. Les œuvres : voilà, je le répète, la véritable marque qu'il y a opération de Dieu et don de sa main. Il me servirait de peu, en effet, de me tenir profondé-

1. Cfr. I Thess., II, 9.

2. Cfr. au 29 juin, le Bréviaire carmélitain, que récitait sainte Thérèse.

ment recueillie dans la solitude, occupée à produire des actes intérieurs en la présence de Notre-Seigneur, me proposant et lui promettant de faire des merveilles pour son service, si, au sortir de là et lorsque l'occasion se présente, je fais tout le contraire. Mais j'ai mal dit en disant que cela me servirait de peu, car le temps passé avec Dieu apporte toujours un très grand profit. Si faibles que nous soyons ensuite dans l'accomplissement de nos résolutions, Notre-Seigneur nous accordera, une fois ou l'autre, la grâce d'en venir à l'effet. Peut-être même, en dépit de nos répugnances, fera-t-il à notre égard ce qu'il fait bien souvent. Témoin de la lâcheté d'une âme, il lui envoie, bien contre sa volonté, une très grande épreuve, et il l'en fait sortir victorieuse. Par là cette âme reprend cœur et s'offre à Dieu avec plus de courage.

J'ai donc simplement voulu dire que le profit est léger, si on le compare aux très grands avantages qu'on réalise quand on met les œuvres en harmonie avec les actes intérieurs et les paroles. Que celle d'entre vous qui ne peut en venir là tout d'un coup, s'efforce d'y arriver peu à peu. Si elle veut que son oraison lui profite, qu'elle travaille à vaincre sa volonté : les occasions ne vous manqueront pas à l'intérieur de vos petites retraites. Dites-vous bien que cela est plus important que je ne puis l'exprimer. Portez vos regards sur le Crucifié et tout vous deviendra facile. Alors que Notre-Seigneur nous a témoigné son amour par des œuvres et des souffrances si terribles, voudriez-vous n'avoir que des paroles pour le contenter ? Savez-vous bien ce que c'est qu'être vraiment spirituel ? C'est se faire l'esclave de Dieu, et, comme tel, porter sa marque, qui est

celle de la croix ; c'est lui abandonner tellement notre liberté, qu'il puisse nous vendre comme il a été vendu lui-même, pour le salut du monde. C'est croire qu'en nous traitant de la sorte, il ne nous fait aucun tort et nous accorde au contraire une grande faveur. Si l'on ne se détermine à cela, on n'avancera jamais beaucoup, on peut en être sûr, parce que l'humilité, je l'ai déjà dit, est le fondement de tout cet édifice, et le Seigneur ne l'élèvera jamais bien haut si l'on n'est profondément humble ; cela, dans notre intérêt même, de peur qu'il ne s'écroule entièrement.

Ainsi, mes sœurs, si vous voulez que le fondement soit inébranlable, que chacune de vous s'efforce d'être la moindre de toutes, l'esclave de toutes, qu'elle cherche sans cesse comment et en quoi elle pourra se rendre agréable et utile aux autres. Tout ce que vous ferez ainsi tournera bien plus à votre avantage qu'au leur. Vous poserez des pierres si fermes, qu'il n'y aura pas à craindre que le château s'effondre. Je le répète, il ne suffit pas que vous preniez pour base la prière et la contemplation. Si vous ne travaillez à acquérir les vertus, si vous ne vous exercez à les pratiquer, vous demeurerez toujours des naines dans la vie spirituelle. Et encore, Dieu veuille que vous vous borniez à ne pas grandir ! Car, vous le savez, ne pas croître, c'est décroître. Et, en effet, quand l'amour est véritable, je regarde comme impossible qu'il se contente de demeurer stationnaire.

Vous penserez peut-être qu'en parlant ainsi je m'adresse à ceux qui commencent, et qu'au bout d'un certain temps on peut se reposer. Je vous ai déjà dit que si ces âmes jouissent intérieurement du

repos, elles en ont beaucoup moins à l'extérieur et ne désirent pas en avoir. Et à quoi pensez-vous que tendent ces inspirations, ou pour mieux dire ces aspirations et ces messages, que l'âme envoie de son centre à ceux qui habitent la partie supérieure du château et les Demeures qui entourent celle où elle-même fait séjour? Est-ce à les inviter à dormir? Non, non, non. Du fond de sa retraite, elle leur fait même une guerre plus acharnée que lorsqu'elle souffrait avec eux; elle interdit toute oisiveté aux puissances, aux sens et à tout ce qui tient au corps. Alors, elle ne connaissait pas les immenses avantages des souffrances dont Dieu s'est servi peut-être pour l'introduire en ce lieu. De plus, la société dont elle jouit lui donne des forces tout autres qu'auparavant. Si, comme David l'assure, nous devenons saints avec les saints (1), nul doute que cette âme, devenue une même chose avec le Dieu fort par cette union souveraine d'esprit à esprit, ne participe à sa force. Comment s'étonner, après cela, que les saints aient eu celle de souffrir les tourments et la mort? Il est très certain du reste que l'âme fait part à tous les habitants du château, et au corps lui-même, de la force ainsi reçue. Souvent, ce faible corps semble devenu insensible. La vigueur qui remplit l'âme, à mesure qu'elle s'abreuve du vin de ce cellier, où son Epoux l'a introduite pour n'en plus sortir (2), rejaillit sur lui, de même que dans la vie physique la nourriture reçue par l'estomac fortifie la tête et tous les membres. Disons-le d'ailleurs, le corps est voué pour la vie à un bien triste sort, car il a beau faire, la vigueur de l'âme va toujours bien au

1. *Cum sancto, sanctus eris.* (Ps. xvii, 26.)
2. Cfr. Cant., ii, 4.

delà. Aussi, quelle guerre acharnée elle lui déclare! Et encore, tout cela lui semble comme rien. De là, les rigoureuses pénitences auxquelles se livrèrent tant de saints, et en particulier la glorieuse Madeleine qui avait toujours vécu dans les délices; de là, ce zèle brûlant de la gloire de Dieu qui consumait notre père Elie (1); de là, chez saint Dominique et saint François, cette soif de gagner des âmes qui pussent ensuite chanter les louanges de Dieu. S'oubliant totalement eux-mêmes, que n'eurent-ils pas à souffrir, je vous le demande?

C'est à cela, mes sœurs, que nous devons tendre, Que nos désirs et notre oraison n'aillent pas à jouir, mais à prendre des forces pour servir Dieu! Ne cherchons pas un chemin non frayé: nous serions sûres de nous perdre. Singulière erreur de s'imaginer obtenir de pareilles grâces du Seigneur par une autre voie que celle où il a marché lui-même, et où ont marché tous ses saints. Que cela ne nous vienne pas même à l'esprit! Croyez-moi, pour donner l'hospitalité à notre Maître, pour le retenir chez soi, pour le bien traiter et le nourrir comme il convient, il faut que Marthe et Marie se joignent ensemble. Et comment Marie, toujours assise à ses pieds, aurait-elle pu le nourrir sans l'aide de sa sœur? Mais savez-vous quelle est sa nourriture? C'est que, par tous les moyens en notre pouvoir, nous gagnions des âmes, afin que ces âmes se sauvent et le louent pendant l'éternité.

Vous me ferez ici deux objections. La première, qu'au témoignage de Notre-Seigneur, Marie a choisi la meilleure part (2). Je réponds qu'elle avait déjà

1. Cfr. III Reg., XIX, 10.
2 *Maria optimam partem elegit.* (Luc., X, 42.)

rempli l'office de Marthe, en rendant au divin Maître le bon office de lui laver les pieds et de les essuyer avec ses cheveux (1). Pensez-vous que ce fût peu mortifiant pour une personne de sa qualité, d'aller ainsi par les rues, et peut-être seule — car sa ferveur l'empêchait d'y prendre garde, — d'entrer dans une maison dont elle n'avait jamais franchi le seuil, de supporter ensuite les propos malveillants du pharisien et de bien d'autres encore ? Quel changement pour une femme comme elle, aux yeux de toute la ville et de ces méchants, que sa seule affection pour le Maître qu'ils détestaient devait exciter à lui rappeler sa vie passée, à lui reprocher de vouloir faire la sainte ! Car, évidemment, elle avait sans retard changé de costume et de genre de vie. Si de nos jours on en dit autant de personnes moins célèbres, que devait-il en être pour elle ? J'ose vous l'affirmer, mes sœurs, la meilleure part ne lui est venue qu'après des peines et des mortifications extrêmes. Au reste, n'était-ce pas déjà une douleur intolérable pour elle que cette haine violente dont son Maître était l'objet ? Et que dire de toutes celles qu'elle souffrit, quelque temps après, à la mort de Notre-Seigneur ? Pour moi, je suis persuadée que si elle n'a pas terminé sa vie par le martyre, c'est qu'elle l'avait déjà souffert en voyant mourir son Maître. Que dire enfin de toutes les peines qu'elle endura le reste de sa vie, en se trouvant sans lui ? Ce devait être pour elle un terrible supplice. Par où l'on peut voir qu'elle n'était pas toujours aux pieds de Notre-Seigneur, dans les délices de la contemplation.

Vous m'objecterez, en second lieu, que le pou-

1. Cfr. Luc., VII, 37, 38.

voir et les moyens vous manquent pour gagner des âmes à Dieu. Vous vous y emploieriez, dites-vous, de très grand cœur, mais n'ayant le droit ni d'enseigner ni de prêcher comme les apôtres, que vous reste-t-il à faire ? J'ai déjà répondu à ceci diverses fois par écrit, peut-être même en ce Château. Mais comme, au milieu des bons désirs que le Seigneur vous donne, c'est une pensée qui, je crois, vous traverse l'esprit, je ne laisserai pas de le répéter en ce lieu.

J'ai dit que le démon nous inspire quelquefois des désirs sublimes, afin que, laissant de côté au service de Notre-Seigneur les choses possibles, nous nous tenions satisfaites d'avoir aspiré aux impossibles. Sans m'arrêter à tout ce que vous pouvez accomplir par le moyen de l'oraison, je vous dirai : ne visez pas à faire du bien au monde entier, contentez-vous d'en faire aux personnes dans la société desquelles vous vivez. Cette œuvre sera d'autant plus méritoire que vous êtes plus obligées de l'accomplir. Pensez-vous que ce sera peu de chose si, par votre humilité profonde, votre esprit de mortification, votre dévouement, votre tendre charité pour vos sœurs, votre amour pour Notre-Seigneur, vous les embrasez toutes de ce feu céleste et leur devenez un continuel stimulant à la vertu ? Vous ferez un très grand fruit, au contraire, et vous rendrez à Notre-Seigneur un service qui lui sera très agréable. En vous voyant réaliser ainsi ce qui dépend de vous, Sa Majesté reconnaîtra que vous feriez bien davantage si vous en aviez le pouvoir, et ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné beaucoup d'âmes. Vous direz peut-être que ce n'est pas là convertir, parce que toutes vos

sœurs sont déjà vertueuses. De quoi vous mêlez-vous ? Plus elles seront parfaites, plus leurs louanges seront agréables à Dieu, et plus leur oraison sera profitable au prochain.

Enfin, mes sœurs, et c'est par là que je termine, ne prétendons pas élever une tour sans lui donner de fondements. Le Seigneur regarde moins la grandeur de nos œuvres que l'amour avec lequel nous les accomplissons. Si nous faisons ce qui dépend de nous, Sa Majesté nous mettra de jour en jour à même de faire davantage. Pour cela, il nous faut ne point perdre cœur dès les premiers pas, mais pendant la courte durée de cette vie — durée moindre encore peut-être que chacune ne le pense, — offrir intérieurement et extérieurement à Notre-Seigneur le sacrifice qui est en notre pouvoir. Il l'unira, ce sacrifice, à celui qu'il offrit pour nous au Père sur la croix, et, sans regarder l'insignifiance de nos œuvres, il leur donnera la valeur méritée par notre amour.

Daigne le Seigneur, mes sœurs et mes filles, nous faire la grâce de nous trouver toutes réunies dans le séjour où nous le louerons à jamais ! Qu'il m'accorde à moi-même celle de pratiquer un peu les avis que je viens de vous donner ! Je le lui demande par les mérites de son Fils, qui vit et règne à jamais dans tous les siècles. Amen. Je le répète encore, je me sens en ce moment couverte de confusion ; aussi je vous supplie, au nom de notre Dieu, de ne pas oublier dans vos prières cette pauvre misérable.

ÉPILOGUE

Jésus.

Ainsi que je l'ai dit en commençant, je m'étais mise à ce travail avec une vive répugnance, mais à présent qu'il est terminé, je suis très contente de l'avoir entrepris, et je regarde comme bien employée la peine qu'il m'a coûtée, peine d'ailleurs bien légère, il faut le reconnaître. Quand je considère, mes sœurs, la rigueur de votre clôture, le peu de délassement que vous y avez et combien, dans quelques-uns de vos monastères, l'espace même vous fait défaut, il me semble que ce sera pour vous une consolation de vous récréer dans ce château intérieur où, à toute heure du jour et sans la permission des supérieurs, vous êtes libres d'entrer et de vous promener. A la vérité, vous ne pouvez par vos propres forces, si grandes qu'elles vous paraissent, pénétrer dans toutes les Demeures : c'est au maître du château de vous y introduire. Si donc vous rencontrez de sa part quelque résistance, je vous le conseille, n'essayez pas de passer outre. Vous le fâcheriez, si bien qu'il vous en fermerait l'entrée pour toujours. Il aime extrêmement l'humi-

lité. Si vous vous croyez indignes de pénétrer même dans la troisième Demeure, vous obtiendrez bien vite l'entrée de la cinquième. Vous pourrez même la fréquenter si assidûment et le servir si bien lui-même, qu'il vous admettra dans celle qu'il s'est réservée. De celle-là ne sortez plus, si ce n'est à l'appel de la prieure, dont ce souverain Maître veut que vous accomplissiez la volonté comme la sienne propre. Si, par son commandement, vous en restez longtemps dehors, il ne manquera pas à votre retour de vous en tenir la porte ouverte. Une fois habituées aux agréments de ce château, les choses les plus pénibles vous deviendront douces dans l'espoir d'y revenir, et personne ne peut vous empêcher de le faire.

Je n'ai parlé que de sept Demeures, mais chacune d'elles en renferme un grand nombre d'autres, en bas, en haut, sur les côtés, avec de jolis jardins, des fontaines, des labyrinthes, en un mot des choses si charmantes, qu'en les voyant, vous vous fondrez en louanges envers le grand Dieu qui a créé ce château à son image et à sa ressemblance.

Si vous trouvez quelque chose de bon dans l'ordre que j'ai gardé pour vous le faire connaître, croyez fermement que c'est Notre-Seigneur qui a parlé lui-même pour votre consolation ; quant à ce qu'il y aura de défectueux, croyez que c'est moi qui l'ai dit. En retour du grand désir que j'ai de vous aider quelque peu à servir mon Seigneur et mon Dieu, je vous fais cette demande : chaque fois que vous lirez ces pages, donnez en mon nom mille louanges à Sa Majesté, demandez-lui l'exaltation de son Eglise, la lumière pour les luthériens, et pour moi, le pardon de mes péchés et la sortie du purgatoire. C'est

là que je serai peut-être, si Dieu me fait miséricorde, quand on vous donnera cet écrit à lire, à supposer toutefois qu'après l'examen de théologiens, il soit jugé digne de voir le jour. S'il présente quelque erreur, attribuez-la à mon ignorance. Je me soumets en tout à ce qu'enseigne la sainte Eglise catholique romaine. C'est dans ces sentiments, qui sont actuellement les miens, que je proteste et promets de vivre et de mourir. Louange et bénédiction éternelles à Dieu Notre-Seigneur ! Amen. Amen.

Cet écrit a été achevé au monastère de Saint-Joseph d'Avila, l'année 1577, la veille de saint André, pour la gloire de Dieu, qui vit et règne dans tous les siècles. Amen.

POÉSIES

POÉSIES MYSTIQUES

I

Gémissements de l'âme exilée (1).

Combien sans toi triste est la vie !
O Dieu ! mon âme inassouvie,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

En ce monde, longue est la route,
Sombre sous la crainte et le doute ;
Séjour de peine, de péril,
Dans les douleurs d'un dur exil.
Attire-moi, Maître adorable !
Ici, mon âme misérable,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

Comme l'existence est lugubre,
Amère à l'excès, insalubre,
Pour l'âme qui vit loin de toi,
Sans autre étoile que sa foi !
O mon doux trésor, ma richesse !
Ma pauvre âme, dans sa détresse,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

1. Les Poésies de sainte Thérèse ne portent pas de titres, ceux que nous avons placés ici indiquent simplement les matières traitées. Nous avons groupé les Poésies se rapportant à un même sujet.

O mort bienfaisante et bénigne,
Sois ma libératrice insigne ;
Tes coups, pour moi, n'ont que douceur,
En brisant un joug oppresseur.
Bien-aimé, quel bonheur ! t'étreindre !...
Mon âme, avide de te joindre,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

Si l'amour terrestre convie
A s'attacher à cette vie,
Pour l'autre, seul l'amour divin
S'enflamme et soupire sans fin.
Eternel, sans toi peut-on vivre ?
Mon âme, que ta gloire enivre,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

Oui, notre terrestre existence
Est douleur sans intermittence ;
La vie exempte de tout fiel,
Seule véritable, est au ciel.
C'est elle, ô Dieu, que je réclame ;
Afin de l'atteindre, mon âme,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

Qui donc craindrait de voir dissoudre
Ce corps que la mort met en poudre,
Si par elle il doit acquérir
Un immense et constant plaisir?
Oui, mon Dieu, t'aimer sans mesure,
C'est le bonheur, et l'âme pure
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

Ma pauvre âme, toute froissée,
Gémit, défaillante, angoissée;
Hélas ! quel cœur n'est alarmé
De l'absence du Bien-Aimé ?
Achève, Seigneur, mon supplice;
Mon âme, épuisant le calice,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

Lorsque l'hameçon le capture,
Le poisson subit la torture
Et se débat éperdument,
Mais la mort finit son tourment.
Hélas ! je souffre ainsi moi-même
Sans toi ! Mon âme, ô Bien suprême,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

Vainement, désirable Maître,
Mon âme cherche à te connaître ;
Toujours invisible à mes yeux,
A mes désirs impétueux,
Hélas ! tu te caches sans cesse,
Mais la flamme de ma tendresse
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

Ah ! lorsque tu daignes encore
Entrer dans mon cœur qui t'adore,
Soudain, ô Dieu, mon doux Vainqueur,
De te perdre m'étreint la peur.
Mon âme, prise de vertige
Et qu'une telle peine afflige,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

Seigneur, par ta grâce infinie,
Achève ma longue agonie,
Soutiens ta servante en émoi,
Qui ne soupire que vers toi ;
Brise sa chaîne douloureuse.
Son âme, sûre d'être heureuse,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

Mais plutôt non, ô Maître auguste,
Je dois fondre en pleurs ; il est juste
D'expier mes tristes erreurs,
Mes grands péchés, par mes douleurs.
Ah ! puissent m'acquitter mes larmes !
Mon âme, éprise de tes charmes,
Pour te voir n'a plus qu'un désir :
Mourir !

II

Aspirations à la vie éternelle.

Je vis, mais sans vivre en moi-même,
J'attends en mon brûlant désir,
Si haute vie, ô Dieu que j'aime,
Que je meurs de ne pas mourir !

O toute divine alliance !...
L'amour qui m'embrase est si vif
Que mon Dieu devient mon captif
Et mon cœur obtient délivrance.
Dieu mon prisonnier !... ô souffrance
Si difficile à soutenir,
Que je meurs de ne pas mourir !

Hélas ! bien longue est cette vie !
Combien ces exils sont amers,
Durs cette prison et ces fers
Dans lesquels l'âme est asservie !
L'attente qui me crucifie
Me fait en tel excès souffrir
Que je meurs de ne pas mourir !

Hélas ! Que la vie est amère !...
On n'y jouit pas du Seigneur.
Si l'amour est plein de douceur,
Le long espoir n'est que misère.
Otez-moi cette charge austère,
Dieu, son poids me fait défaillir,
Car je meurs de ne pas mourir !

Je vis, mais par la confiance
Qu'un jour enfin je dois mourir.
En mourant, je pourrai saisir
La vie, ineffable espérance.
Mort, qui m'en donnes l'assurance,
Pourquoi tant tarder à venir ?
Ah ! je meurs de ne pas mourir !

Qu'il est fort, l'amour qui me presse,
Vie, hâte-toi de m'épargner !
Te perdre, afin de te gagner,
C'est ce qui reste à ma faiblesse.
Viens donc, ô mort, douce caresse,
Viens, légère comme un soupir,
Car je meurs de ne pas mourir !

Plus haut cette vie est placée,
C'est la véritable. Ici-bas,
En vivant l'on n'en jouit pas,
Sinon quand la mort est passée.

O mort, sois donc plus empressée !
Mourante, je vis sans finir,
Et je meurs de ne pas mourir !

Vie, ah ! que donner davantage
A mon Dieu qui seul vit en moi,
Si ce n'est de te perdre, toi,
Pour mieux voir son divin visage ?
Je ne veux que lui pour partage,
L'atteindre en mourant, le saisir !
Et je meurs de ne pas mourir !

Puisque de lui je suis absente,
Quelle existence puis-je avoir ?
Souffrir sans mourir, peut-on voir
Une torture plus cuisante ?
J'ai pitié de moi, gémissante.
Que mon mal est lent à guérir !
Oui, je meurs de ne pas mourir !

Sortant de l'eau, le poisson même
Trouve en la mort soulagement :
Qui sent de la mort le tourment,
S'en fait un remède suprême.
Quelle mort égale, à l'extrême,
La vie où je me vois languir ?
Ah ! je meurs de ne pas mourir !

Si mon soulagement commence
Quand je te vois au Sacrement,
De toi j'ai le regret immense
De ne jouir entièrement.
Tout me devient pire souffrance !
Ne point te voir à mon désir !...
Ah ! je meurs de ne pas mourir !

Seigneur, quand, joyeuse et tremblante,
J'ai l'espérance de te voir,
De te perdre sans le vouloir,
Soudain je ressens l'épouvante,
Et ma douleur sans cesse augmente.
Espérer toujours, et pâtir !...
Ah ! je meurs de ne pas mourir !

De cette mort toi seul m'arraches !
Donne-moi la vie, ô mon Dieu !
Je me trouve esclave en ce lieu
Où me retiennent tant d'attaches...
Je meurs pour te voir ! Tu te caches !
Vivre sans toi me fait gémir,
Et je meurs de ne pas mourir !

Je pleurerai la mort certaine
Où ma vie est réduite ici,
Tandis que la retient ainsi
De mes péchés la lourde chaîne.
O Dieu ! quand donc, libre de peine,
Pourrai-je dire, sans mentir,
Que je meurs de ne pas mourir ?

III

Même sujet.

Je vis hors de moi, tout éprise,
Depuis que je me meurs d'amour,
Car je vis en Dieu sans retour,
Et c'est pour lui qu'il m'a conquise.
Il a gravé cette devise
En mon cœur qu'il sut agrandir :
Ah ! je meurs de ne pas mourir !

O toute divine alliance !...
L'amour qui m'embrase est si vif
Que mon Dieu devient mon captif
Et mon cœur obtient délivrance.
Dieu mon prisonnier !... ô souffrance
Si difficile à soutenir,
Que je meurs de ne pas mourir !

Hélas ! bien longue est cette vie !
Combien ces exils sont amers,
Durs cette prison et ces fers
Dans lesquels l'âme est asservie !
L'attente qui me crucifie
Me fait en tel excès souffrir,
Que je meurs de ne pas mourir !

Achève, et cesse ton injure,
O vie, angoisse de l'exil !
Car en mourant, que reste-t-il,
Que l'allégresse toute pure ?
De me consoler je t'adjure,
O mort ! Apaise mon désir,
Car je meurs de ne pas mourir !

IV

Soupir vers la Patrie céleste.

De la vie éternelle, ô céleste Patrie,
Où ne doit pénétrer jamais la sombre mort !
Nul bonheur n'est complet pour l'âme endolorie,
Tant qu'à jouir de toi soupire son effort.
Quand viendra ce départ, mon Dieu, je vous en prie,
Pour voir et pour goûter un si fortuné sort?
Eternelle est chaque heure, à s'écouler trop lente,
Je meurs de vivre encor tant que dure l'attente.

V

A la Beauté éternelle.

O Beauté qu'on voit surpasser
Les beautés même les plus pures!
Vous causez la douleur, mais sans jamais blesser,
Et, sans faire souffrir, parvenez à chasser
Le fol amour des créatures.

O nœud qui joignez fortement
Deux choses pourtant si contraires,
Pourquoi vous détacher? Car votre enlacement
Plus serré donne force, et fait tenir vraiment
Pour des biens toutes les misères.

Par vous ce qui n'est pas se joint
Avec l'Etre infini, suprême.
En achevant toujours, vous ne finissez point,
Sans digne objet d'amour, aimer vous est besoin,
Vous exaltez le néant même.

VI

Bonheur d'un cœur embrasé de l'amour divin.

Combien il est heureux le cœur toujours aimant,
Qui sait mettre en Dieu seul son unique pensée!
Il trouve en Lui sa gloire et son contentement,
Et toute créature est pour Lui renoncée.
Oublieux de soi-même, il vit sans nul tourment,
Car toute son ardeur est en son Dieu fixée.
Ainsi calme et paisible, il traverse, joyeux,
De cette mer les flots constamment furieux.

VII

Blessure d'amour.

Au plus profond de mes entrailles
Je ressentis un coup subit;
Comme une flèche ardente au milieu des batailles,
Son cachet tout divin en exploits s'inscrivit.
Cette blessure crucifie
Et surpasse toute douleur;
Elle est mortelle pour mon cœur,
Mais cette mort donne la vie.

Comment tuer et donner vie?
Etre la vie, et puis mourir?
Comment, à la douleur étroitement unie,
Alors qu'elle a blessé, peut-elle donc guérir?
Elle a de si saintes finesses,
Que d'âpres dangers elle sort
Triomphante, et, sans nul effort,
Accomplit de grandes prouesses.

VIII

Dilectus meus mihi et ego illi.

Je me suis déjà tout abandonnée,
Et mon changement est si consommé,
Que mon Bien-Aimé, douce destinée!
Est à moi, qui suis à mon Bien-Aimé.

Quand le doux Chasseur, prompt à me poursuivre,
Me frappa soudain de son dard vainqueur,
L'amour, dans les bras duquel je dois vivre,
Devint le champ clos où tomba mon cœur.

Ma vie est en lui si renouvelée
Et mon changement est si consommé,
Que mon Bien-Aimé, douce destinée!
Est à moi, qui suis à mon Bien-Aimé.

Quand il m'eut lancé sa divine flèche,
L'imprégnant des sucs d'un venin d'amour,
Avec son Auteur, entré par la brèche,
Mon âme ne fit plus qu'un dès ce jour.
De tout autre amour elle est détournée,
Je livre à mon Dieu mon cœur enflammé,
Car mon Bien-Aimé, douce destinée!
Est à moi, qui suis à mon Bien-Aimé!

IX

Recherche amoureuse.

Chère âme, tu dois te chercher en moi,
Et tu dois aussi me chercher en toi.

L'amour a pu seul, ô merveille!
Ame, en moi retracer tes traits,
Si bien que nul peintre jamais
Ne peindrait image pareille,
Eût-il de l'art tous les secrets.
Par mon amour tu fus formée
Belle entre toutes; c'est pourquoi,
Peinte au cœur même de ton Roi,
Si tu te perdais, bien-aimée,
Tu devrais te chercher en moi.

En mon cœur où vit ton empreinte
Je sais que tu te trouveras,
Et quand tu t'y regarderas,
En traits si vifs te voyant peinte,

Ame, tu t'en réjouiras.
Si tu ne savais pas, peut-être,
En quel endroit me chercher, moi,
De-ci, de-là, dans ton émoi,
Ne va pas pour le reconnaître,
Car tu dois me chercher en toi.

Parce qu'en toi reste fixée
Ma demeure, mon doux séjour,
Je frappe à toute heure du jour,
Quand je trouve dans ta pensée
La porte close à mon amour.
Me chercher hors de toi, chimère!
Or, si tu veux me trouver, moi,
Il suffit d'un cri de ta foi
Pour que j'accoure à ta prière,
Car tu dois me chercher en toi.

X

Échange d'amour.

Si pour moi votre amour ici-bas est semblable
A celui dont pour vous je brûle, ô Dieu si doux,
Comment hésiterais-je en ce commerce aimable,
Et vous, Seigneur, pourquoi vous arrêteriez-vous?

— Chère âme, que veux-tu de moi?
— Mon Dieu, vous voir, pas autre chose.
— Et que crains-tu le plus de toi?
— De vous perdre et d'en être cause.

Je demande un amour qui jamais ne finit,
Qui remplisse mon âme et soit sans nul partage.
Vous possédant, mon Dieu, qu'elle fasse un doux nid,
Au lieu qu'elle verra lui plaire davantage.

Quel désir, dites-moi, pourrait-elle former,
L'âme dont l'existence est en son Dieu cachée,
Sinon d'aimer toujours, de plus en plus aimer?
Et quand de vos ardeurs la flamme l'a touchée,
Revenir dans ce feu d'amour se consumer?

XI

Offrande de soi au Bien-Aimé.

Je suis à vous, ô Dieu, car vous m'avez fait naître :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître?

O souveraine Majesté!
O vous, la Sagesse éternelle!
A mon âme douce Bonté!
Etre un! Grandeur essentielle!
Voyez l'extrême vileté
De l'humble chant d'amour que j'ose me permettre.
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître?

Je suis à vous, œuvre de votre main;
Je suis à vous, par vous seul rachetée.
Vous me souffrez! Et guidant mon chemin,
Pour être à vous, vous m'avez invitée,
Pour me garder toujours, jusqu'à la fin.
Je suis à vous, sans qui j'aurais dû cesser d'être :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître?

Qu'ordonnez-vous, ô mon trop bon Seigneur,
Qu'un serviteur si pauvre puisse faire?
A quel devoir un esclave pécheur
Peut-il s'offrir, ô Maître, pour vous plaire?
Mon doux Amour, voyez mon faible cœur.

Devant vous, sans frayeur, oserait-il paraître?
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître?

Je veux saisir et mettre en votre main
Mon cœur, mon corps, et ma vie et mon âme,
Et ma tendresse et tout mon être humain,
Céleste Epoux, que mon amour réclame,
Cher Rédempteur, car de vous seul j'ai faim.
Je viens m'offrir à vous, hélas! trop tard peut-être :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître?

Que mon destin soit la vie ou la mort,
Santé parfaite ou longue maladie,
Honneur ou honte, espérance ou remord,
Donnez-moi guerre ou bien paix garantie,
Rendez-moi forte, ou faible en mon effort;
J'accepte sans murmure et c'est là mon bien-être :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître?

Réservez-moi richesse ou pauvreté,
Soulagement ou sombre défaillance,
Donnez tristesse ou paisible gaîté,
L'enfer, ou bien du ciel la jouissance,
Vie agréable, ardent soleil d'été,
Puisque à tout pleinement mon cœur veut se soumettre :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître?

Accordez-moi le don de l'oraison,
Ou laissez-moi languir en sécheresse,
De l'abondance ouvrez-moi l'horizon,
Ou que stérile ici-bas je paraisse,
Arbre maudit, sans fruit ni floraison,
Vous pouvez, malgré tout, me faire encor renaître :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître?

Accordez-moi tout l'esprit du savant,
Ou, par amour, laissez-moi l'ignorance,
Que l'abondance orne mon cœur fervent,
Ou que la faim m'accable de souffrance,
Faites la nuit ou le jour triomphant,
Retournez-moi partout où vous voudrez me mettre :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître?

Si vous voulez m'assurer le repos,
Que, par amour, en vous je me repose;
D'un dur labeur offrez-moi les fardeaux,
Qu'en travaillant à mourir je m'expose.
Où? Quand? Comment? C'est mon ferme propos.
Dites, ô mon Amour! puis-je vous méconnaître?
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître?

Qu'on me présente ou Calvaire ou Thabor,
Désert aride ou terre plantureuse,
Soit Job lépreux, et qu'effleure la mort,
Soit Jean ravi dans une étreinte heureuse,
Vigne opulente ou bien stérile encor,
Si votre volonté daigne ainsi le permettre :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître?

Que ce soit Joseph enchaîné,
Ou de l'Egypte chef suprême,
Le roi David infortuné,
Ou ceint du royal diadème,
Jonas aux flots abandonné,
Ou, délivré, venant à Ninive apparaître :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître?

Par mon silence ou par ma voix,
Riche de fruits ou sans culture,
Sous la rigueur des vieilles lois,
Ou dans la douceur que procure

L'Evangile du Christ en croix,
En moi, vous seul vivez ; votre amour me pénètre :
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

XII

Appel à l'Époux divin au seuil de la Patrie.

Seigneur, mon souverain Epoux,
Je viens, souffrez que j'aille à vous ;
Faites que point je ne dévie,
Et qu'en votre océan si doux
Ce ruisselet entre à la vie.

Très doux Epoux, secourez-moi ;
Donnez à mon âme en émoi
La palme que l'amour mérite,
Et que sans trouble et sans effroi,
Entre vos bras elle s'abrite.

Pour moi vous ouvrirez les bras ;
J'ose vous en prier tout bas,
Car ma dette énorme s'impose ;
Vous ne la regarderez pas :
Vous me devez si peu de chose !

Gardez, noble Epoux, les accords ;
Libre de liens, l'âme alors
De ses embrassements est sûre,
Car vos bras s'ouvrent sans efforts
Pour les lui rendre avec usure.

Si vous m'ouvrez les bras, je veux
Livrer mon cœur, butin pieux,
Puisque l'attire votre flamme ;
Tournez, ô Christ, tournez les yeux
Vers moi dont vous enlevez l'âme.

Puisque je vous donnai mon cœur,
Que vos blessures, doux Vainqueur,
A mon âme servent d'entrée.
Elles sont les portes d'honneur
Qui m'ouvriront votre empyrée.

Vos nobles hôtes sont si grands,
Que je n'ai point place en leurs rangs,
Moi, pauvre femme ; au moins puissé-je,
Posant au seuil mes pas tremblants,
Suivre de loin ce beau cortège !

De l'amour suivant la leçon,
Ma pauvre âme vit de façon
Qu'elle attend de vous son remède,
Car elle offre, pour sa rançon,
L'*Agnus Dei* qu'elle possède.

Prenez-moi pour vôtre, ô Bonté !
Sans regarder ma pauvreté.
Dites, irai-je sans défaite ?
« Oui », dites-vous, en vérité,
Puisque vous inclinez la tête.

Maintenant est venu le jour
De voir jusqu'où mène l'amour,
Si nos tendresses sont bien franches,
Car je viens me cacher autour
De ce tronc d'arbre et dans ses branches.

En cet état, Epoux aimé,
De crainte mon cœur alarmé
N'a d'appui qu'en votre tendresse ;
C'est le refuge bien fermé
Où je veux demeurer sans cesse.

Ici-bas, de l'adieu dernier
La douleur ne peut m'effrayer,
Si de vous je me suis saisie,
Quand la mort viendra me broyer,
Puisque entre mes mains j'ai la vie.

A moi si vous êtes remis,
Nous resterons tous deux unis
En des délices ineffables;
Entre mes mains un Dieu s'est mis!
Je suis en ses mains adorables!

POÉSIES CONTENANT DES CONSEILS

POUR LA VIE SPIRITUELLE

XIII

Sursum Corda.

Chère âme, élève ta pensée ;
Monte au ciel, oui, monte toujours,
Et par rien ne sois angoissée,
Et que rien ne trouble tes jours.
Pour que sa grâce te soutienne,
Suis Jésus-Christ et d'un grand cœur ;
A sa suite, quoi qu'il advienne,
Que rien ne t'inspire la peur.

Vois-tu, la gloire de ce monde
Est vaine gloire, assurément,
Où rien de stable ne se fonde,
Où tout passe après un moment.
Aspire aux célestes richesses,
Qui doivent survivre au trépas ;
Fidèle et riche en ses promesses,
Dieu seul, Dieu seul ne change pas.

Aime-le comme il le mérite,
Ce Dieu plein d'immense bonté ;
Nul amour vrai n'a de mérite
Sans patience et fermeté.

Garde en ton âme la foi vive
La confiance jusqu'au bout;
Qui croit, espère, à tout arrive;
Quand il demande, il obtient tout.

Même si l'enfer le harcèle
Et le poursuit de ses terreurs,
A son Dieu quiconque est fidèle,
Se rira de vaines fureurs.
Qu'il soit assailli de disgrâce,
D'abandon, de croix, d'insuccès,
En Dieu seul son trésor se place
Et rien ne lui manque jamais.

Arrière donc, biens de la terre!
Allez, vains bonheurs sans profit!
A qui perdrait tout pour lui plaire,
Dieu seul suffit.

XIV

En voyage.

Marchons vers le ciel,
Vierges du Carmel.

Allons-y mortifiées,
Toujours humbles, méprisées,
Laissant tout appui mortel,
Vierges du Carmel.

Au saint vœu d'obéissance
Portons-nous sans résistance,
C'est là notre but réel,
Vierges du Carmel.

La pauvreté fut la route
Par où nous vint, sans nul doute,
Notre Souverain du ciel,
Vierges du Carmel.

De nous aimer Dieu ne cesse,
Il nous appelle, il nous presse ;
Sans peur suivons son appel,
Vierges du Carmel.

Allons chercher la richesse
Où jamais de la détresse
Ne ronge le ver cruel,
Vierges du Carmel.

Suivons notre père Elie
En abdiquant notre vie,
Fortement et sans appel,
Vierges du Carmel.

Notre volonté brisée
Du double esprit d'Elisée
Nous obtient le don du ciel,
Vierges du Carmel.

XV

Maximes spirituelles.

Quand notre Dieu corrige,
Grandement il afflige ;
Mais derrière un nuage obscur,
Il envoie un jour clair et pur.

Qui cherche ici-bas du soulagement,
N'aura pour sa part nul contentement.

Qui s'abandonne à Dieu quand le chagrin le froisse,
Ne connaîtra jamais le trouble ni l'angoisse.

Qui saurait aveugler son propre jugement,
Bientôt aurait trouvé complet apaisement.

Il n'est pas de plus grand plaisir
Que d'être sans aucun désir;

Mais quel amer chagrin nous cause
L'ardent désir de quelque chose!

La moins lourde, quoi qu'on fasse,
Est la croix que l'on embrasse.

Quand je n'ai point de volonté,
Je vis dans la tranquillité.

La bonne discipline, en toute vérité,
Doit châtier d'abord la propre volonté.

Tâche d'agir en telle sorte
Que tout te soit de bon emploi;
Mais bien plus encore il importe
Que tu juges tout mal de toi.

Que rien ne te trouble l'esprit
De ce qui passe et qui finit.

Facile est à l'âme endurante
L'existence dure à subir;
A celle qui ne sait souffrir
Toute vie est mort violente.

Qui veut aimer Dieu sans souffrir
N'a vraiment pas grand'chose à faire.
L'amour vaillant, pour s'aguerrir,
A toute épreuve doit se plaire.

Si par des croix de rien tu te crois défrayée,
Ame, tu te verras toujours crucifiée.

Qui de tous ses défauts prudemment se méfie,
S'en corrige aisément dès qu'il se mortifie.

Qui méprise son intérêt,
Est servi toujours à souhait.
Qui cherche sa commodité,
En tout trouve difficulté.

La mortification
Soulage l'affliction.

Lorsque j'éprouve un désir captivant,
Je meurs vivant.

Qui veut vivre avec assurance,
Content dans la religion,
Doit dissimuler sa souffrance,
Sans aucune affectation.

XVI

En route pour le ciel.

Marchons toutes vers le ciel,
En embrassant la croix sainte,
Humbles vierges du Carmel,
Et suivons Jésus sans crainte,
Répondons à son appel;
C'est la lumière et la voie,
C'est l'incomparable joie,
Humbles vierges du Carmel.

Si nous gardons les trois vœux,
Plus chèrement que nos yeux,
De mille ennuis délivrées,
Contre tout chagrin mortel
Nous nous verrons assurées,
Humbles vierges du Carmel.

Quant au vœu d'obéissance,
Quoique de haute science,
Il n'est pour lui d'autre offense
Que si l'on fait résistance :
Nous en préserve le Ciel !
Humbles vierges du Carmel.

Qu'avec grand soin se conserve
Le saint vœu de chasteté.
Que Dieu seul soit souhaité ;
En Lui vivons sans réserve,
Sans plus voir rien de mortel,
Humbles vierges du Carmel.

Le vœu nommé pauvreté,
S'il se garde en pureté,
Est tout rempli de richesse ;
Il nous comble d'allégresse ;
C'est pour nous la clef du ciel,
Humbles vierges du Carmel:

Si nous agissons ainsi,
Nous vaincrons tout adversaire,
Jouissant sans nul souci,
D'un repos que rien n'altère,
Avec qui fit terre et ciel,
Humbles vierges du Carmel.

POÉSIES
A L'OCCASION DES PRISES D'HABIT
ET DES PROFESSIONS

XVII

Pour une prise d'habit.

Afin que vous soyez, ô ma sœur, vigilante,
On vous donna ce voile en ce jour solennel.
Il ne s'agit pour vous de rien moins que du ciel ;
Dès lors ne soyez point au devoir négligente.

Ce voile charmant, simple et gracieux,
Vous dit de veiller, joyeuse et fidèle,
Et le jour, la nuit, faire sentinelle,
Jusqu'à l'heure où vient l'Epoux glorieux.
Or, comme un larron, déjà très fameux,
Il viendra soudain contre toute attente.
Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Personne ne sait l'heure qu'il saisit,
Est-ce la première ou seconde veille ?
Est-ce la troisième, et quand tout sommeille ?
Tout chrétien l'ignore, et Lui seul choisit.
Veillez donc, ma sœur, veillez sans répit.
A votre trésor pour que nul n'attente,
Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Attentive et sage, ayez dans vos mains,
Luisante toujours, la lampe allumée,
Votre voile au front, veillant animée,
Portant constamment la ceinture aux reins.
N'ayez pas les yeux de sommeil éteints.
Gardez qu'en la nuit le péril n'augmente.
Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Que l'huile ruisselle au vase garni,
Plein d'œuvres de zèle et de vrai mérite,
Et que votre soin constamment évite
Qu'au foyer s'éteigne un feu démuni,
Car vous resteriez hors du seuil béni,
Si vous ne teniez votre lampe ardente.
Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Personne, à coup sûr, ne vous prêtera
L'huile qui vous manque, et pour faire emplette
Si vous allez loin, ô vierge indiscrète,
Vous pourriez tarder quand l'Epoux viendra,
Et, la porte close, on vous laissera,
Malgré vos appels et votre épouvante.
Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Suivant mes avis, ayez soin, ma sœur,
D'accomplir toujours comme une âme forte,
Jusqu'au jour final où vous serez morte,
Tout ce qu'aujourd'hui choisit votre cœur.
Car ayant ainsi veillé, sans torpeur
Vous suivrez l'Epoux, fière et triomphante.
Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

XVIII

Pour une prise d'habit.

Jeune fille, qui donc vous conduit ici,
De la sombre vallée où règne la tristesse ? —
C'est Dieu, qui ravit ma tendresse,
C'est ma bonne fortune aussi.

XIX

Pour une profession.

Que mon plaisir soit dans les pleurs,
Dans la crainte ma quiétude,
Mon vrai repos dans les douleurs,
Mon calme dans la lassitude !

Dans les tempêtes mon amour,
Et mon bonheur dans les blessures,
Ma vie en la mort chaque jour,
Mon réconfort dans les injures !

Mon trésor dans la pauvreté,
Mon triomphe au combat sans cesse,
Mon soutien dans l'activité,
Mon contentement en tristesse.

Ma lumière en l'obscurité,
Et ma grandeur dans la bassesse,
La croix toute ma sûreté,
Mon droit sentier et ma noblesse.

Mon honneur en l'abaissement,
Et ma palme dans la souffrance.
Dans mes pertes accroissement,
En ma faiblesse, ma puissance.

Dans la faim mon rassasiement,
Dans la crainte mon espérance,
Dans l'effroi mon apaisement,
Dans l'amertume, complaisance.

Dans l'abaissement ma hauteur,
Dans les longs oublis ma mémoire,
Mon renom dans la défaveur,
Et dans l'outrage ma victoire.

Ma couronne est dans le mépris,
Aux peines ma béatitude.
Reléguée au coin du logis,
Que j'estime ma solitude!

J'ai confiance au Christ Sauveur,
En Lui seul mon cœur se repose.
Sa lassitude est ma vigueur,
Et l'imiter m'est toute chose.

C'est l'appui de ma fermeté,
C'est mon rempart et ma défense,
Témoin de ma sincérité,
C'est Lui le sceau de ma constance.

XX

Pour une profession.

Oh! que bienheureuse est la pastourelle
Qui, dans ce beau jour, se donne, fidèle,
Au Berger divin qui sut la gagner,
Lui qui règne et doit à jamais régner!

Quel sort bienheureux ! Puisque sa tendresse
Mérita d'avoir un si noble Epoux !
Je n'oserai plus la voir parmi nous,
Gilles, oui, déjà la crainte m'oppresse,
Car l'Epoux si grand qu'elle a su gagner,
Règne et désormais doit toujours régner.

Demande-lui donc, que lui donna-t-elle,
Qu'il pût emporter jusqu'à son hameau ?
— Elle offrit son cœur à son Pastoureau,
Et de son plein gré ce fut son cadeau.
— Ma foi ! c'est bien peu, pauvre pastourelle !
Un Berger si beau peut s'en indigner,
Car il règne et doit à jamais régner.

— Si plus elle avait, plus riche l'offrande.
Pour la prévenir, gentil villageois,
Prenons ce panier, laissons-lui le choix.
Elle en peut tirer tout ce que demande
L'Epoux amoureux, sans rien dédaigner,
Car il règne et doit à jamais régner.

— Ainsi nous voyons sa dot tout entière ;
Mais que lui rendra le Berger puissant ?
— Lui, pour l'acheter, répandit son sang.
— Oh ! précieux don ! Heureuse héritière !
Bergère qu'il faut vraiment louanger,
D'avoir satisfait le divin Berger.

— Il devait l'aimer, l'aimer sans mesure,
Puisqu'il lui fit don d'un si grand trésor.
Il lui donna tout, ajoutant encor
Jusqu'au vêtement, jusqu'à la chaussure.
Déjà son Epoux, il la veut soigner,
Car il règne et doit à jamais régner.

— Si nous la prenions, quelle heureuse aubaine !
Elle veillera sur notre troupeau.
Nous l'égayerons au son du pipeau.
Gagnons l'amitié d'une telle reine,
Sans que son Epoux veuille s'éloigner,
Lui qui doit sans fin sur nous tous régner.

XXI

Pour une profession.

Oh ! quelle faveur sans égale !
Quel mariage saint est ici contracté !
C'est le Roi de la Majesté,
Qui devient cet Époux que nul autre n'égale.

Oh ! combien est heureux le sort
Qu'attendait votre âme charmée !
Dieu vous prend pour sa bien-aimée,
Lui qui vous conquit par sa mort.
A le servir montrez-vous forte,
Suivant le doux serment prêté,
Car le Roi de la Majesté
Est l'Epoux qui vous réconforte.

Riches joyaux vous donnera
Ce noble Epoux, ce Roi Céleste.
Sa consolation vous reste,
Et nul ne vous la ravira.
Un esprit humble en sa présence,
C'est là ce qu'il veut mettre en vous.
Il est votre Roi, votre Epoux,
Il en aura bien la puissance.

Il vous donnera, ce Seigneur,
Amour saint et vertu si pure,
Que vous pourrez, je vous l'assure,
Du monde perdre la terreur,
Et mieux encor du démon même
Qui, dès ce jour, est garrotté,
Car le Roi de la Majesté
Est aujourd'hui l'Époux suprême.

XXII

Pour une profession.

Vous qui livrez les bons combats
Sous cet étendard salutaire,
Ne dormez pas, ne dormez pas,
Car il n'est point de paix sur terre !

Comme un chef valeureux et fort,
Voulut mourir notre Dieu même ;
Nous qui lui donnâmes la mort,
Suivons ce Seigneur qui nous aime.
Oh ! quel sort plein de doux appas
Produisit pour lui cette guerre !
Ne dormez pas, ne dormez pas,
Parce que Dieu manque à la terre !

Avec un grand contentement,
Sur la croix s'offrant en victime,
Il nous illumina vraiment
Par sa patience sublime.
Oh ! quel victorieux trépas !
Et qu'heureuse fut cette guerre !
Ne dormez pas, ne dormez pas,
Parce que Dieu manque à la terre !

Point de lâche au cœur anxieux;
Risquons la vie en sacrifice.
Nul ne saurait la garder mieux
Qu'en la perdant à son service.
Puisque Jésus, guidant nos pas,
Sert de récompense à la guerre,
Ne dormez pas, ne dormez pas,
Car il n'est point de paix sur terre.

Offrons-nous courageusement,
Pour Jésus, à donner nos vies,
Et nous irons joyeusement
A ses noces trois fois bénies.
Suivons ses drapeaux pas à pas,
Le Christ en avant nous éclaire.
Point de crainte! Ne dormez pas,
Car il n'est point de paix sur terre.

XXIII

Pour une profession.

Notre Époux, dans sa tendresse,
Nous veut en prison.
O gai! C'est bien l'allégresse
De la religion!

Riches noces que lui-même
Daigna préparer Jésus,
Donnant aux âmes qu'il aime
La lumière des élus!
Suivons la croix, doux emblème,
En grande perfection.
O gai! C'est le but suprême
De la religion!

C'est l'état humble et modeste
Choisi de Dieu par amour,
Où du péché si funeste
Il nous défend chaque jour.
Il veut, aimable promesse,
Consoler dans l'oraison
Qui sait rester en liesse
Dans cette prison.

Il nous veut grandes princesses
Au sein des gloires sans fin,
Si, pour gagner des richesses,
Nous laissons ce monde vain,
Et sa fange et ses ivresses,
Sources de perdition.
O gai! Voilà les largesses
De la religion!

O désirable esclavage
De si grande liberté!
Vie heureuse et sans nuage
Pour toute l'éternité!
Je veux que mon cœur s'enchaîne
Dans cette réclusion.
O gai! C'est l'aimable chaîne
De la religion!

POÉSIES
POUR LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DES SAINTS

XXIV

A la Croix du Sauveur.

Croix, repos savoureux de ma vie éperdue,
O croix, soyez la bienvenue!

Le plus faible deviendra fort,
Noble étendard, sous votre égide.
O vie, où revit notre mort,
Vous brisez sa chaîne perfide.
Du lion maîtrisant l'effort,
Par vous sa puissance est vaincue.
O croix! Soyez la bienvenue!

Etranger à la liberté,
Qui vous hait dans les fers s'enlace;
Mais nul écart n'est redouté
De qui s'approche et vous embrasse.
Heureux empire en vérité,
Où n'entre pas le mal qui tue!
O croix! Soyez la bienvenue!

Par vous l'homme fut délivré,
Lui, longtemps captif et sans aide;
Par vous le mal est réparé,
Si coûteux qu'en fût le remède:

Dieu vous fit le gage assuré
D'une joie encore inconnue.
O croix ! Soyez la bienvenue !

XXV

A la Croix.

En la croix est vie et joie,
Du ciel c'est l'unique voie.

Sur la croix est le Seigneur,
Roi du ciel et de la terre ;
D'elle la paix vient au cœur,
Même au milieu de la guerre.
Elle bannit d'ici-bas
Les maux auxquels sont en proie
Les mortels jusqu'au trépas.
Du ciel c'est l'unique voie.

De la croix, au Bien-Aimé
L'Epouse dit, amoureuse,
Que cet arbre est proclamé
Une palme précieuse,
Dont le fruit a la saveur
Du Dieu du ciel qui l'envoie,
Que cette insigne faveur
Du ciel est l'unique voie.

La croix, arbre verdoyant,
Est le désir de l'Epouse,
A son ombre s'asseyant
Dans sa tendresse jalouse,

Pour jouir du Bien-Aimé,
Il faut qu'enfin elle voie
Que la croix, au cœur charmé,
Du ciel est l'unique voie.

La sainte croix, n'est-ce point
Un olivier tutélaire?
De son huile elle nous oint
Et nous donne la lumière.
O mon âme, prends la croix,
Avec une grande joie;
Ne redoute pas son poids:
Du ciel c'est l'unique voie.

Pour l'âme qui toute à Dieu
Reste constamment soumise,
Du monde, après son adieu,
Courageusement déprise,
Arbre de vie est la croix.
Sous son fardeau si l'on ploie,
Plus de craintes, plus d'effrois :
Du ciel c'est l'unique voie.

Depuis que fut mis en croix
Notre Sauveur adorable,
La gloire brille en ce bois,
L'honneur est son fruit durable.
Même en souffrant la douleur,
C'est la vie avec la joie,
Car pour guider notre cœur,
Du ciel c'est l'unique voie.

XXVI

Pour Noël.

Bergers, qui veillez avec tant d'entrain
Sur vos blancs troupeaux, dans ce lieu champêtre,
Voici qu'un Agneau pour vous vient de naître,
Sachez qu'il est Fils du Dieu souverain!

Pauvre et méprisé, suivant notre voie,
Il vient. Commencez à le bien garder :
Sans que nous puissions en avoir la joie,
Le loup peut venir et nous l'emporter.
— Gilles, donne-moi vite la houlette
Que nul n'ôtera de ma forte main,
Pour garder l'Agneau du loup qui le guette.
Sais-tu pas qu'il est le Dieu souverain?

Holà! de plaisir et de peine ensemble
Quel combat étrange en moi s'engagea!
S'il est Dieu, celui qui naît, que t'en semble?
Comment pourrait-il être mort déjà?
— Aussi bien que Dieu cet enfant est homme,
Il aura toujours sa vie en sa main.
Vois, il est l'Agneau que tout le ciel nomme,
Le Fils bien-aimé du Dieu souverain.

Je ne sais pourquoi chacun le demande,
Puisqu'ensuite on veut le combattre à mort.
Gilles, par ma foi, mieux vaut qu'il se rende
Au pays heureux dont il vint d'abord;
Car c'est le péché qui du ciel exile,
Et le seul vrai bien est tout en sa main.
— Puisqu'il est venu, qu'il souffre docile,
Ce Dieu parmi nous si grand souverain!

— Tu ne parais pas souffrir de ses peines.
Il fut vrai jadis, tout comme aujourd'hui,
Qu'en tirant profit des douleurs humaines,
On compte pour rien le malheur d'autrui.
— Ne vois-tu donc pas quel titre il emporte?
Pasteur d'un troupeau sans nombre et sans fin.
— Néanmoins, pour moi c'est chose très forte,
Que puisse mourir un Dieu souverain!

XXVII

Pour Noël.

Aujourd'hui même un Berger bienfaisant,
Notre parent, ô Gilles, nous arrive,
Pour nous sauver. Il faut donc qu'on le suive,
Puisqu'il est un Dieu tout-puissant.

Et c'est pour cela que de la fournaise,
Prison de Satan, il nous tire à l'aise;
Mais il est parent de notre cher Blaise,
Comme de Menga, comme de Laurent.
Oh! qu'il est vraiment un Dieu tout-puissant!

— S'il est Dieu, comment a-t-on pu le vendre,
Et sur une croix s'est-il laissé pendre?
— Tuant le péché, c'est pour nous apprendre
Que s'il veut souffrir, lui, quoique innocent,
Gilles, c'est qu'il est un Dieu tout-puissant.

Ma foi! je l'ai vu naissant, et sa mère
Est une très belle et douce Bergère.
— S'il est Dieu, comment a-t-il voulu, frère,
A si pauvre monde être obéissant?
— Ne vois-tu donc pas qu'il est tout-puissant?

Laisse-là, crois-moi, ces questions vaines,
Pour le bien servir unissons nos peines.
Puisqu'il vient mourir en brisant nos chaînes,
Mourons avec lui, nous, mon cher Laurent,
Car c'est, tu le vois, un Dieu tout-puissant!

XXVIII

Pour Noël.

Puisque notre Dieu, dans sa bonté sainte,
Nous donna l'amour, ce n'est pas douteux,
N'ayons désormais plus aucune crainte,
Mourons tous les deux! Mourons tous les deux!

Le Père éternel, grâce sans seconde!
Nous donne son Fils, son unique Amour.
Il vient aujourd'hui paraître en ce monde,
D'une pauvre grange il fait son séjour.
Oh! quelle allégresse, après notre plainte
Enfin l'homme est Dieu : destin bienheureux!
N'ayons désormais plus aucune crainte,
Mourons tous les deux! Mourons tous les deux!

— Comment donc, Pascal, en cette aventure,
Si haute franchise et si grands efforts,
Pour ainsi choisir une pauvre bure,
En abandonnant nos mondains trésors?
— C'est la pauvreté que son cœur préfère.
Suivons-le, du moins, soyons courageux.
Puisque comme nous homme il vient se faire,
Mourons tous les deux! Mourons tous les deux!

— Et pour ce bienfait si grand, si sublime,
Quel prix en retour lui donnera-t-on?
— De grands coups de fouet, exécrable crime!
Barbarie étrange et forfait sans nom!
Ah! quelle profonde et noire tristesse,
Que notre salut lui soit tant coûteux!
Si c'est vrai, pour nous, allons sans faiblesse,
Mourons tous les deux! Mourons tous les deux!

— Eh! comment oser traiter de la sorte
Celui que l'on sait être tout-puissant?
De méchantes gens, lui formant escorte,
Le feront mourir, perdant tout son sang.
— S'il en est ainsi, Laurent, nous qu'il aime,
Dérobons-le vite à ces furieux.
— Et ne vois-tu pas qu'il le veut lui-même?
Mourons tous les deux! Mourons tous les deux!

XXIX

Pour Noël.

Petit servant, regarde vite,
Qui donc appelle si matin?
— Ce sont des anges en visite,
Et l'aube s'annonce au lointain.

J'ai senti, tantôt, la brise légère,
Qui me paraissait comme une chanson.
Viens, Blaise, allons voir la douce Bergère,
Alors je saurai d'où venait le son.
Petit servant, regarde vite,
Qui donc appelle si matin?
— Ce sont des anges en visite,
Et l'aube s'annonce au lointain.

Est-elle parente avec notre alcade?
Quelle est cette fille? Il faut le savoir.
— Fille du Dieu Père, en cette bourgade
Elle brille, étoile, au fond du ciel noir.
Petit servant, regarde vite,
Qui donc appelle si matin?
— Ce sont des anges en visite,
Et l'aube s'annonce au lointain.

XXX

Pour la Circoncision.

Hélas! je suis tout en émoi.
Regarde, petit Dominique,
Cet enfant, de Dieu Fils unique,
Verse son sang. Dis-moi pourquoi.

Pourquoi sur lui fait-on justice?
Je le demande en gémissant.
Il n'est point en lui de malice,
Car cet enfant est innocent.
Il eut même la convoitise,
Et je ne sais vraiment pourquoi,
De m'aimer beaucoup, sans feintise.
Dominique, le sais-tu, toi?

Donc, à peine a-t-il pris naissance,
Qu'on va déjà le tourmenter!
— Oui, sa mort brise la puissance
Du mal qu'il cherche à supplanter.
Oh! Quel grand Pasteur va-t-il être?
Par ma foi! rempli de vertu,
Nous n'aimerions pas un tel maître?
Eh! Dominique, qu'en dis-tu?

Pourquoi, je te demande encore,
Ne l'as-tu donc pas regardé?
Car l'innocence le décore.
— Oui, déjà me l'ont raconté
Petit Blaise et Laurent lui-même.
— Ce serait bien dommage, hélas!
De ne pas aimer qui nous aime,
Cher Dominique, n'est-ce pas?

XXXI

Pour la Circoncision.

Cet enfant
Vient pleurant.
Gilles, ne sois pas rebelle,
Regarde, car il t'appelle.

Sur la terre, il vint du ciel,
Pour faire cesser la guerre.
Sa lutte commence, austère,
Son sang coule, c'est réel.
Gilles, ne sois pas rebelle,
Regarde, car il t'appelle.

Si puissant fut son amour,
Que pleurer est peu de chose.
Au courage, il se dispose,
Devant commander un jour.
Gilles, ne sois pas rebelle,
Regarde, car il t'appelle.

Il doit être cher à tous.
Oh! qu'il est juste qu'on pleure!
Il commence de bonne heure
A verser son sang pour nous.
Gilles, ne sois pas rebelle,
Regarde, car il t'appelle.

— S'il ne venait pour mourir,
En son nid il prendrait gîte.
— Vois-tu pas qu'il nous visite
En lion qui sait rugir?
Gilles, ne sois pas rebelle,
Regarde, car il t'appelle.

— Pascal, que veux-tu de moi
Par tes grands cris d'anathème?
— Que tu l'aimes, puisqu'il t'aime
Et tremble de froid pour toi.
Gilles, ne sois pas rebelle,
Regarde, car il t'appelle.

XXXII

Pour l'Épiphanie.

Puisque dans le ciel, sans voile,
Vient d'apparaître l'étoile,
Cher troupeau, loin de nos toits,
Allez donc avec les Rois.

Allons tous voir le Messie
Qui chez nous veut s'établir;
En lui chaque prophétie
Sous nos yeux va s'accomplir.

Puisqu'en nos jours, sans nul voile,
Vient d'apparaître l'étoile,
Cher troupeau, loin de nos toits,
Allez donc avec les Rois.

Ah! ses attraits nous captivent!
A lui nos dons précieux,
Car bientôt les Rois arrivent,
Brûlant d'un zèle pieux.
Oh! combien doit se complaire
Notre divine Bergère,
En voyant, loin de nos toits,
Mon troupeau suivre les Rois!

Laurent, pas d'inquiétude;
Ne cherche aucune raison
Pour voir, avec certitude,
Un Dieu dans cet enfançon.
Que ton cœur soit sa conquête,
Pour moi, je ne m'inquiète,
Que de voir loin de nos toits,
Mon troupeau suivre les Rois.

XXXIII

Sur saint Hilarion.

Un guerrier aujourd'hui remporte la victoire
Sur le monde et ses défenseurs.
Faisons volte-face, ô pécheurs,
Et suivons ce sentier qui conduit à la gloire!

Au désert il faut le suivre.
Avant l'immortalité,
Il faut mériter de vivre
En si haute pauvreté.
Quelle habileté surpasse
Celle de notre guerrier?
Pécheurs, faisons volte-face,
Suivons-le dans ce sentier!

Les armes de pénitence
Lui font vaincre Lucifer.
Luttant par la patience,
De crainte il est à couvert.
Nous pouvons suivre la trace
De ce vaillant chevalier.
Pécheurs, faisons volte-face,
Suivons-le dans ce sentier!

Il n'eut qu'une sauvegarde,
Ce fut d'embrasser la croix.
Aux lumières qu'elle darde
Les pécheurs ont tous des droits.
Heureux amours dont la grâce
Enflamme notre guerrier!
Pécheurs, faisons volte-face,
Suivons-le dans ce sentier!

Il tient déjà la couronne,
Et la souffrance a pris fin.
A ses mérites Dieu donne
La gloire du séraphin.
O victoire de la grâce
En notre puissant guerrier!
Pécheurs, faisons volte-face,
Suivons-le dans ce sentier!

XXXIV

A la fête de saint André.

Si, par amour, souffrir fait déjà percevoir
Au fond des plus amers calices
De si ravissantes délices,
Quelle joie, ô mon Dieu, que celle de te voir !

Que sera donc pour nous la vue
De l'éternelle Majesté,
Puisque André, la croix entrevue,
D'allégresse fut transporté?
Si même en la souffrance aiguë,
D'un bonheur certain j'ai l'espoir,
Quelle joie, ô mon Dieu, que celle de te voir!

Quand l'amour grandit à l'extrême,
Il ne peut rester sans agir,
Et le fort, pour celui qu'il aime,
Veut des combats à soutenir.
Vainqueur du Bien-Aimé lui-même,
Quel bien ne peut-il recevoir?
Quelle joie, ô mon Dieu, que celle de te voir!

Si la mort de tous se fait craindre,
Comment douce est-elle pour toi?
— C'est qu'une vie il faut atteindre
Plus sublime, qui s'offre à moi.
Christ, par la mort qui vint t'étreindre,
Le plus faible est fort au devoir.
Quelle joie, ô mon Dieu, que celle de te voir!

O croix sainte, bois admirable
Et plein de majesté pour nous,
Puisque, jadis si méprisable,
Tu choisis un Dieu pour Epoux!
A toi je viens, grâce ineffable!
Indigne de te recevoir.
Quelle joie enivrante est celle de te voir!

XXXV

A sainte Catherine, martyre.

O grande Amante
Du Dieu jaloux!
Etoile ardente,
Protégez-nous!

Dès votre âge le plus tendre
Vous choisîtes un Epoux;
Votre amour, prompt à s'éprendre,
N'eut plus de repos pour vous.
Vous ne serez pas suivie
De l'âme faible et sans feu,
Qui trop estime la vie
Et craint de mourir pour Dieu.

Regardez, âmes trop lâches,
Cette vierge de clarté,
Qui de l'or rompt les attaches,
Et méprise la beauté.
Soudain, voyez-la saisie
Par un dur persécuteur;
La souffrance, elle est choisie
Par son grand et noble cœur.

Elle éprouve tant de peine
De vivre sans son Epoux,
Que, de ses tourments, la gêne
Lui semble un repos bien doux.
Tout devient joie et l'enivre.
Elle est prête à tout souffrir;
Elle refuse de vivre;
Elle veut déjà mourir.

Voulons-nous, sort désirable,
Savourer sa joie en paix?
A poursuivre un repos stable,
Ne nous fatiguons jamais.
O trompeuse tromperie!
L'âme est sans amour, sans cœur,
Qui voudrait être guérie,
Quand vivre même est douleur!

STROPHES

COMPOSÉES PAR SAINTE THÉRÈSE

ET SES RELIGIEUSES

XXXVI

Pour l'éloignement d'un incommode fléau (1).

Le chœur.

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,
Céleste Roi de la nature,
Délivrez d'une engeance, incommode fléau,
Cet humble habit de bure!

Sainte Thérèse.

O mes filles, prenant la croix,
Ayez l'âme fière.
Jésus, vers qui montent vos voix,
Lui, votre lumière,
Vous défendra sous son drapeau,
Dans cette aventure.

1. Les Carmélites de Saint-Joseph d'Avila avaient voulu adopter pour leur tunique intérieure une serge trop grossière, et la vermine s'y engendra. Comme elles s'en trouvaient incommodées durant l'oraison, elles s'en plaignirent à leur sainte Mère et allèrent la trouver en chantant un naïf couplet. Sainte Thérèse improvisa sur-le-champ, pour répondre à ses filles, les strophes qu'on va lire.

Le chœur.

Délivrez d'une engeance, incommode fléau,
Cet humble habit de bure!

Sainte Thérèse.

La bestiole, en l'oraison
Parfois inquiète
L'esprit faible en dévotion
Et l'âme imparfaite.
Mais en Dieu, tranquille bientôt,
Le cœur se rassure.

Le chœur.

Délivrez d'une engeance, incommode fléau,
Cet humble habit de bure!

Sainte Thérèse.

Puisque vous vîntes pour mourir,
Point de défaillance!
Ne craignez plus, à l'avenir,
Si vilaine engeance.
Trouvez remède en Dieu plutôt,
Contre sa morsure.

Le chœur.

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,
Céleste Roi de la nature,
Délivrez d'une engeance, incommode fléau,
Cet humble habit de bure!

Ensemble.

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,
Céleste Roi de la nature,
Délivrez d'une engeance, incommode fléau,
Cet humble habit de bure!

INDEX

INDEX DES MATIÈRES SPIRITUELLES

A

Abandon à Dieu, 155, 160, 162, 185, 186, 248, 249, 262, 336.
Actes intérieurs, 143, 144.
Agréments du château intérieur, 352, 353.
Ame (Centre de l'), 89, 95, 97, 100, 151, 176, 317, 318, 323-326, 328, 329, 335.
— (Où réside la partie supérieure de l'), 146.
— (Secrets que renferme notre), 146.
Ame du juste (Beauté et capacité de l'), 87-89, 100, 314.
— (Dieu réside dans l'), 88, 89, 97, 100, 113, 241, 242, 315, 317.
Amitié divine, 14, 26-31, 36, 45-47.
Amitiés spirituelles (Avantages des), 114, 118.
Amour de Dieu, 89, 90, 107, 113, 126, 143, 144, 154, 194, 204, 344, 346, 351.
— (Actes d'), 336.
— (Ce que c'est que l'), 63.
— (Marques et effets de l'), 18, 39, 63, 68, 70-73.
— (Marques et propriétés de l'), 144, 297.
— (Sentiments d'), 52-54, 58.
— **pour nous**, 8, 9, 45, 58, 90, 91, 113, 186, 197, 324, 327, 345.
Amour des ennemis, 68, 333.
Amour du prochain, 68, 73-75, 107, 108, 194-197, 346.
— (Défaut d'), 90, 193.
Amour de soi, 201.
Amour-propre, 193, 202, 305.
Appels divins, 110, 111, 157, 219.
Aspirations d'amour, 326.
Aumônes, 20.
Austérités. Voir Pénitence.

B

Baiser mystique, 5, 12-14, 19, 26, 38, 43, 46, 52, 338.
Bêtes venimeuses (Vices et tentations comparés aux), 91, 93, 101, 103, 105, 106, 110, 112, 114, 116, 118, 126, 133, 140, 146, 171, 330, 341.
Biens de ce monde (Mépris des), 39, 51, 52.
Blessure d'amour, 45, 73, 219-223, 305.
Bonté divine, 13, 89.
Brièveté de la vie, 41, 309.

C

Caresses divines, 19, 45, 52, 62.
Charité, 187, 191, 350.

— (Comment est réglée en l'âme la), 65-68.
— (Manque de), 193, 197.
— **héroïque** (Marques de la), 39-43, 61.
Chemin spirituel (De quelle manière il faut avancer dans le), 132, 133, 137, 144, 154.
Ciel, 89, 121, 204, 324, 339.
— (L'âme du juste est un), 87, 88.
Combats spirituels, 120, 121, 329.
Communion (Dispositions dans lesquelles on doit recevoir la), 44.
Compagnie de J. C. (Il faut vivre en la), 275, 278-282.
Compagnie divine, 318, 319, 338, 341, 347.
Confesseur (Franchise à l'égard du), 293.
— (Soumission au), 231, 237.
Confession, 27, 28.
Confiance en Dieu, 53, 118, 203.
Connaissance de soi, 93, 100-104, 117, 119, 127, 129, 131, 189, 214, 215, 244, 250, 251, 254, 303.
Conscience (Pureté de), 285.
Considération, 92.
Consolations sensibles, 116, 134-136, 141-143, 149-151.
Contemplation, 17, 169.
— (Effets de la), 343.
Contrainte (Eviter la), 100, 101.
Correction fraternelle, 108.
Courage, 117, 133, 207, 236, 237, 248, 250, 252, 255, 345.
Courage de la sainte, 52, 53.
Crainte, 98, 123, 163, 164, 267, 339, 342, 343.
Création (Merveilles de la), 150, 152.
Croix, 33.
— (Désir des), 163.
— (Il faut s'armer de la), 115.
— (Il faut porter la), 184, 339.
Curiosité (Eviter la), 10.

D

Défaillance physique, 165, 166.
Défauts (Veiller sur ses), 137.
Défiance de soi, 44, 118, 203, 339.
Délices spirituels, 7-9, 51, 56, 57, 62, 136.
— (Détachement des), 297.
Demi-docteurs (Mal que font les), 174.
Démon (Artifices du), 15, 16, 103, 104, 106, 108, 137, 140, 141, 148, 165, 168, 184, 195, 201-203, 228, 229, 260-262, 276, 285, 292, 293, 299, 350.
— (Combats livrés par le), 111, 112, 114, 115, 118, 164, 165, 200.
— (Souffrances extérieures causées par le), 216.
Dépouillement, 126.
Désirs (Utilité des généreux), 35.
Détachement, 68, 155, 183, 327, 333, 334.
Dévouement, 350.
Dignité de notre être, 88, 89, 91, 92, 314.
Directeur spirituel (Qualités que doit avoir le), 136.
Discrétion outrée, 33, 72, 132.
Distractions (Peines causées par les), 144-148.
Doctrine (Il faut interroger les hommes de), 145, 173, 284, 285.
Dons (Dieu est le maître de ses), 140, 153, 155, 158, 176, 244, 271, 272, 282, 283, 305, 352.

Douleur d'avoir offensé Dieu, 266-268.
Douleur de voir Dieu offensé, 182, 184-188, 191.

E

Eau (La grâce céleste comparée à l'), 150-152, 155, 162, 163, 249.
Eau bénite, 29.
Ecriture sainte (Ceux qui doivent approfondir l'), 6.
— (Mystères que renferme l'), 3-10, 45, 47, 76.
— (Simplicité avec laquelle il faut lire l'), 5, 6, 9, 10.
Efforts (Prix des), 111, 133, 136.
Eglise (Amour de l'), 144, 353.
— (Soumission à l'), 84, 354.
Elans. Voir Impulsions mystiques.
Embrasement spirituel, 223
Enfer, 290, 308, 309.
Entendement (Trouble de l'), 162.
Entrevue spirituelle, 199, 200.
Esclavage divin, 345, 346.
Esprit (Différence entre l'âme et l'), 253, 320.
Estime de soi. Voir Orgueil.
Etincelle céleste, 220, 221, 238.
Extase. Voir Ravissement.

F

Faiblesse naturelle (L'âme abandonnée à sa), 259.
Fermeté, 342.
Fiançailles spirituelles, 199-201, 207, 237, 323, 324.
Foi, 37, 39, 40, 112, 113, 163, 276.
Force divine (L'âme participe à la), 334, 347.

G

Générosité (Importance de la), 27, 40-42.
Gloire de Dieu (Désirs de la), 144, 161, 258, 298, 331-333, 348,
— (Recherche de la), 72.
Goûts spirituels, 134-136, 141-143, 150-155, 162, 163, 184, 199, 219.
Grâce (Bonheur d'une âme en état de), 96, 97, 316.
Grâces mystiques (But des) 343, 344.
Grandeur divine, 6, 61.
Grandeurs de Dieu (Connaissance des), 101, 102, 254.
Guerre intérieure, 117, 140, 141, 147, 165.
Guerre livrée au corps, 347, 348.

H

Hérétiques (Prier pour la conversion des), 353.
Honneur (Fuir l'attache à l'), 130, 131.
— (Mépris de l'), 344.
Hospitalité donnée à J. C., 348.
Humanité de J. C. (Il faut s'occuper de l'), 119, 268-277.
— (Vision de l'), 288-290, 322-324.
Humilité, 33, 44, 45, 98, 101, 104, 125, 127, 129, 132, 133, 135, 143, 154, 155, 163, 174, 177, 195, 252, 254, 261, 283, 285, 339, 342, 346, 350.
— (Ce que c'est que l'), 303.
— (Défaut d'), 90, 125, 135, 154, 246.
— (Exhortation à l'), 64.
— (Fausse), 41, 103.
— **de la sainte** (Sentiments d'), 52, 85, 89, 122, 123, 193, 314, 315, 351.

I

Illusions, 129-132, 137, 141, 201, 202, 261.
— (Exemples d'), 31, 35.
Imagination (Différence entre l'entendement et l'), 144-146, 148, 195.
— (Erreurs causées par l'), 155, 167, 224.
— (Souffrances causées par l'), 144-146, 160, 171, 172.
Imperfection (Fuite de l'), 258.
Impuissance humaine, 176.
Impulsions mystiques, 218-223, 334, 335.
Inquiétudes, 128, 131, 146, 171, 299.
Ivresse spirituelle, 49, 50, 61, 62, 73.
— (Fausse), 276.

J

Jubilation spirituelle, 262-265.
Jugement dernier, 290.
Jugements téméraires, 193.

L

Larmes, 141-143, 155, 184, 260-262, 304, 305.
Libéralité divine, 159, 172, 197, 201, 204, 244, 250, 305.
Liberté d'esprit (Défaut de), 130.
Loi de Dieu (Accomplir la), 190, 335.
Louanges (Dangers des), 22-24.
— (Mépris des), 209, 210.
Louanges de Dieu, 85, 89, 90, 135, 143, 171, 182, 210, 245, 258, 259, 264, 333, 334, 348, 351, 353.
Luthériens. Voir Hérétiques.

M

Magnificences divines, 313, 314.
Maladies, 210, 211.
Mariage spirituel, 199, 314-351.
— (Effets du), 331-340.
Martyrs, 201, 245.
Médisance, 108.
Méditation, 143, 144, 151, 155, 158, 162, 271, 273.
— (Il y a des âmes qui ne peuvent faire la), 270-275.
Meilleure part, 348, 349.
Mélancolie, 145, 212, 223-225, 280.
Mensonge (Ce que c'est que marcher dans le), 303.
Merveilles de Dieu, 90, 152, 163, 177, 179, 244, 282.
Messages d'amour, 335, 336.
Miséricorde divine, 44, 89, 90, 110, 134, 157, 169, 185, 204, 251, 301, 339,
Monde (Attache aux biens de ce), 130, 131.
— (Bassesse et caducité des biens de ce), 112, 243, 253, 254.
— (Combien il importe de se dégager des affaires du), 105, 106.
— (Malheur des âmes livrées au), 104, 105, 113, 114, 172.
— (Mépris du), 136, 163, 254, 264, 303.
Mort, 112.
— (Désirs de la), 121, 184, 256, 267, 333, 334, 339.
— (Il faut parfois modérer les désirs de la), 259, 260.
Mortification, 350.
Munificence divine, 8, 58-60, 65-67.

O

Obéissance, 16, 83, 84, 136, 167, 190, 353.
Occasions dangereuses (Eviter les), 110, 137, 164, 200.
Œuvres (Haute valeur des), 73-76, 119, 126, 153, 196, 197, 344.
— **extérieures**, 216, 332.
Ombre divine, 55-57.
Oraison, 92, 93, 99, 111, 118, 119, 169.
— (Marques de la véritable), 153, 170.
— (Quand il faut retrancher l'), 166.
— (Triste état des âmes qui ne font pas), 91-93.
— Voir Quiétude et Union.
Orgueil (Fuir l'), 165, 193.
Oubli de soi, 98, 133, 160, 161, 204, 209, 264, 331, 332, 344.
Ouragan de suavité, 222.

P

Paix intérieure, 108, 117, 127, 184, 326-330, 332, 336, 338, 339.
— **véritable**, 5, 12, 14, 18, 20, 36, 39, 40, 42, 45, 56, 60.
— **trompeuse**, 15-35.
Pardon des offenses, 301, 333.
Paroles divines, 224-235, 280, 327, 328, 332.
— (Marques et effets des), 226-230, 232-235, 327.
— (On ne peut se soustraire aux), 235.
Paroles venant de l'imagination ou du démon, 226, 230-234.
Passion du Fils de Dieu, 10, 43, 45, 53, 143, 186-188, 197, 269, 272-274, 302.
Passions de l'âme, 142, 149, 330.
Patience, 61, 147, 148, 211.
Pauvreté, 20-22.
Péché (C'est en Dieu même que se commet le), 300, 301.
Péché (Horreur que doit inspirer le), 18, 19, 29, 30, 125, 342.
— (Malheur de l'âme en état de), 95-98, 102, 315, 316.
— **véniel**, 29, 342.
Peines extérieures, 207-211.
Peines intérieures, 124, 125, 145, 207, 211-217, 257.
— **qui naissent de la charité**, 191, 192.
Pénitence, 112, 133, 163, 182, 183, 187, 245, 329, 348.
— **nécessaire**, 24-26.
Pénitences indiscrètes, 107.
Persécutions (Avantages des), 60, 75.
— (Désir des), 74, 75.
Persévérance, 111, 114, 117, 120, 126, 164.
Pensées (Si le démon connaît nos), 172.
— (Pourquoi il ne faut pas enchaîner le mouvement des), 159-161.
— **importunes**. Voir Distractions.
Perfection (En quoi consiste la), 107, 116, 135.
Présence de Dieu en nous, 175, 334, 340.
Prétentions spirituelles, 125-127.
Prière (Nécessité de la), 119.
— **vocale**, 92, 167.
Prudence, 285.
Puissance divine, 90, 174, 176, 241, 250, 258, 305.
Puissances de l'âme (Différence entre l'âme et les), 320.

— (Il ne faut pas renoncer à l'activité des), 161.
— (Suspension des), 192, 238, 239, 300.
Purgatoire, 268, 306, 308.
Pusillanimité, 34, 35, 40-42, 52, 102, 103.

Q

Quiétude (Oraison de), 47-49, 150-155, 162-165, 170, 197, 219, 275.

R

Raison, 112, 132, 133, 216.
Ravissement faux, 165, 166, 237, 242, 247.
— **vrai,** 70, 166, 236-247, 256, 257, 289, 290, 310.
Ravissements (Cessation des), 337, 338.
— (Effets des), 245, 246, 256-260, 262-265.
Reconnaissance envers Dieu, 139.
Rectitude apparente, 123-138.
Recueillement, 117-119.
— **surnaturel,** 156-163.
Renoncement, 181.
Rentrer en soi-même (Nécessité et avantages de), 91-93, 113, 117-119.

S

Sacrifice, 350.
Sagesse divine, 59, 63.
Saint-Sacrement (Foi et amour au), 12, 44.
— (Outrages faits au), 13.
— (Majesté de Dieu dans le), 13.
Sainte Vierge (Souvenir et intercession de la), 64, 104, 269, 275, 276, 343.
— (Bonheur d'être fille de la), 122, 123.
Saints (Souvenir et intercession des), 103, 104, 269, 270, 275, 343, 344.
— (Vision des), 252, 282.
Santé (Préoccupation exagérée de la), 132, 133.
Sécheresses (Ne pas se plaindre des), 115, 116, 125, 127.
— (Causes des), 124, 125.
— (Cessation des), 336.
Secrets célestes, 239, 242, 288, 300-302.
Sécurité (Il n'est pas en cette vie de), 121-123, 202, 286, 328.
Service de Dieu (Ardents désirs du), 182, 183, 204, 205, 333, 348.
Silence, 108, 138, 336, 337.
Simplicité, 174.
Soif spirituelle, 308.
Solitude (Désir de la), 156, 182, 206, 256, 334.
— (Quand il faut retrancher la), 167.
Sommeil spirituel, 165.
Souffrances, 131, 183, 184, 211, 343.
— (Avantages des), 75, 211, 347.
— (Désir des), 60, 74, 75, 182, 207, 258, 259, 332.
Soumission à Dieu, 186.
Supérieur (Quand il faut prévenir le), 108.
— (Rapports avec le), 16.

T

Tempête spirituelle (Violente), 213-215.
Tentations, 17, 18, 108, 115, 226.
Touches d'amour, 335-337.
Transport, 141, 305.
— **douloureux,** 304-312.
Trinité (Vision de la très sainte), 317-320.
Troubles intérieurs (Cessation des), 336, 341, 342.

U

Union (Oraison d'), 49-76, 170-191, 198-203, 323-325, 335.
— **de volonté**, 191-194, 196, 197.
Union d'esprit à esprit, 347.

V

Vaine gloire. Voir Orgueil.
Ver à soie (L'âme figurée par le), 178-183, 189.
Vérité (Dieu est), 302.
— (Il faut marcher dans la), 302.
— L'humilité, c'est marcher dans la), 303.
— (Quelles sont les âmes fixées dans la), 56.
Vers rongeurs des vertus, 192, 193.
Vertus (Exhortation à la pratique des), 36.
— (Fausses), 195.
— (Le degré de sainteté correspond à la pratique des), 285.
— (Mérites de l'acquisition laborieuse des), 297.
— (Nécessité des progrès dans les), 163, 164, 169, 189, 203, 204, 221, 292, 346.
Vie active, 166, 167.
Vie spirituelle (Fondement qu'il faut donner à la), 346, 351.
Vigilance, 16, 339.
Vision (Effet de la véritable), 299-303, 343, 344.
— **imaginaire**, 239, 252, 287-292, 300, 322.
— (Avantages de la), 294, 295, 297, 298.
— (Il ne faut pas désirer la), 295-297.
— **intellectuelle**, 232, 239-242, 252, 253, 278-288, 300, 317-320, 324.
— (Effets de la), 280-284.
Visions (Fausses), 290-294.
Vol de l'esprit, 248-255, 337.
— (Effets du), 253, 254, 255.
Volonté (Abnégation de la), 136, 191, 197, 345.
— (Détermination de la), 114, 126, 195.
— (Différence entre l'amour et la), 63.
— (Soumission de la), 132, 176, 184, 186, 191.
— **de Dieu** (Conformité à la), 37, 43, 115, 116, 121, 127, 193, 296, 307, 332.
Volonté propre (Attache à la), 202.

Z

Zèle des âmes, 36, 73, 75, 96, 184-188, 190, 258, 333, 334, 342, 348-351.
— **indiscret**, 107, 108, 137, 138.

TABLE DES MATIÈRES

LES PENSÉES SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Pages.

Prologue 3

Chap. Ier 5

Respect avec lequel il faut lire les paroles de Dieu dans l'Écriture. — Les femmes ne doivent point s'épuiser l'esprit à vouloir les comprendre. — But de la Sainte en écrivant ces pages.

Chap. II. 15

Paix trompeuses offertes à l'âme par le monde, la chair et le démon. — Sainteté de l'état religieux, qui conduit à la paix véritable sollicitée par l'Épouse des Cantiques.

Chap. III 37

Paix véritable que Dieu accorde à l'âme. — Force qui lui est en même temps communiquée. — Charité héroïque dont les amis de Dieu nous ont donné l'exemple. — Intimité de l'union que Dieu contracte ici-bas avec les âmes.

Chap. IV 47

Oraison de quiétude. — Suavités qu'on y goûte. — Oraison d'union. — Les jouissances terrestres n'ont aucune proportion avec les délices divines. — L'âme élevée à cette oraison peut dire avec vérité que son Bien-Aimé est à elle et qu'elle est à Lui. — Elle se détermine à réaliser pour Lui de grandes choses.

Chap. V. 55

Encore l'oraison d'union. — L'âme à l'ombre de la Divinité. — L'Esprit-Saint médiateur entre l'âme et Dieu. — Magnificences de la miséricorde divine. — L'âme, nourrie des fruits que lui présente son Bien-Aimé, comprend qu'elle doit travailler et souffrir pour Lui.

Chap. VI 60

Les dons de Dieu surpassent nos désirs. — Sainte ivresse où plonge l'union divine. — Ce que c'est que l'amour. — L'âme mérite-t-elle

Pages.

pendant la suspension des puissances? — Ignorance où elle reste relativement à la faveur de l'union. — Quelques âmes se voient élevées à l'oraison d'union et enrichies de biens immenses en fort peu de temps. — Effets produits par l'oraison d'union.

CHAP. VII. 69

L'Épouse demande la faveur de souffrir et de travailler pour Dieu et le prochain. — Fruits admirables que font dans l'Église les âmes favorisées de l'union divine et dégagées de tout intérêt propre. — La Samaritaine, exemple des âmes qu'embrase l'amour du prochain. — Ceux qui commencent à goûter les joies divines ne comprennent pas la voie sublime que suivent les âmes livrées à la charité fraternelle. — Quand Dieu les aura suffisamment nourris du lait céleste, il les appliquera à des choses plus hautes. — La sainte rappelle le but qu'elle s'est proposé en commençant cet écrit et déclare qu'il y aurait témérité de sa part à s'étendre davantage.

LE CHATEAU INTÉRIEUR

Titre tracé de la main de sainte Thérèse au manuscrit original. 81
Prologue de la sainte 83

PREMIÈRES DEMEURES

CHAP. Ier. — De l'excellence et de la beauté de notre âme. Comparaison destinée à les faire entendre. Combien cette connaissance et celle des faveurs que Dieu nous accorde nous sont avantageuses. L'oraison est la porte de ce château. . 87

Idée fondamentale de l'ouvrage : L'âme considérée comme un château splendide habité par Dieu lui-même. — Noblesse de l'âme créée à l'image de Dieu. — Malheur de ceux qui négligent le soin de leur âme. — Pourquoi il est bon de faire connaître les faveurs que Dieu accorde en cette vie. — Entrée de l'âme dans les premières pièces du château.

CHAP. II. — Difformité d'une âme en état de péché mortel, et comment Dieu la fit voir à quelqu'un. De la connaissance de soi-même. Ce qui en est dit est fort utile et certains points méritent attention. Comment il faut se représenter les demeures de ce château. 93

Ruine lamentable dans laquelle le péché mortel précipite cette créature si belle. — Appel aux âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. — Avantages qu'a procurés à la sainte la vision d'une âme en état de péché. — Combien il est utile de connaître ce que Dieu opère surnaturellement en nous. — Disposition du château intérieur. — De la connaissance de soi et de la considération des grandeurs de Dieu. — Comment l'âme doit résister aux suggestions du démon. — Importance de l'amour mutuel.

Pages

SECONDES DEMEURES

CHAP. UNIQUE. — De la nécessité de la persévérance pour parvenir aux dernières Demeures et des combats que le démon livre aux âmes. Combien il importe, pour arriver au terme, de ne point faire fausse route au début. Moyen dont l'expérience a prouvé la grande efficacité. 109

Souffrances qu'endurent les âmes dans ces secondes Demeures. — Appels que Dieu leur fait entendre pour les amener à rentrer dans le château. — Courage avec lequel elles doivent résister aux attaques du démon. — Avantages que l'on trouve à embrasser la croix. — Utilité pour ces âmes de lier amitié avec celles qui marchent dans les voies spirituelles. — Combien l'oraison leur est nécessaire.

TROISIÈMES DEMEURES

CHAP. Ier. — A quelque degré d'élévation que l'on soit parvenu, il ne faut jamais se croire en sûreté durant cet exil, et l'on doit toujours marcher avec crainte. Quelques-uns de ces points pourront être utiles. 120

Misère de notre exil en ce bas monde. — Effroi que cause à la sainte l'incertitude où l'on y vit. — Humble retour sur ses infidélités passées. — Erreur des âmes qui se plaignent des sécheresses. — Nécessité de l'humilité. — Nous ne devons aspirer qu'à servir Dieu parfaitement, afin de payer de retour les immenses bienfaits que nous en avons reçus. — Les consolations sont quelquefois le partage des âmes les plus faibles.

CHAP. II. — Des sécheresses dans l'oraison, et des imperfections où l'on peut tomber. Combien nous avons besoin de nous éprouver nous-mêmes, et comment le Seigneur éprouve ceux qui habitent ces Demeures. 128

Illusions que les âmes peuvent se faire sur leurs dispositions intérieures. — Exemples de ces illusions. — La sainte engage ses filles à s'éprouver elles-mêmes. — Combien l'humilité l'emporte sur l'austérité corporelle. — Pourquoi il est bon de faire connaître les faveurs que Dieu accorde aux âmes. — La perfection ne consiste pas dans les goûts spirituels, mais dans l'amour et les œuvres. — Conseils aux âmes qui habitent les troisièmes Demeures.

QUATRIÈMES DEMEURES

CHAP. Ier. — Différence qui existe entre les consolations, les tendres sentiments de dévotion qu'on éprouve dans l'oraison, et les goûts spirituels. Celle qui écrit fut très heureuse d'apprendre que l'imagination et l'entendement ne sont pas

Pages.

une même chose. Ce chapitre sera utile aux personnes distraites dans l'oraison 139

Combien l'assistance de l'Esprit-Saint est nécessaire lorsqu'il s'agit de parler des faveurs surnaturelles — Utilité des tentations. — Les sentiments de dévotion peuvent s'obtenir par des efforts. — Conseils aux âmes qui s'exercent à les acquérir. — Ce que c'est que l'amour véritable. — Encouragement aux personnes qui s'effraient de l'égarement de leurs pensées dans la prière.

Chap. II. — Suite du même sujet. Comparaison destinée à faire comprendre la nature des goûts spirituels, et comment on les obtient sans les rechercher 149

Ce qui distingue les goûts spirituels des consolations acquises dans la méditation. — Combien les merveilles de Dieu dépassent la portée de nos esprits. — Impuissance de l'âme à se procurer par elle-même les goûts spirituels. — Pour les obtenir, la disposition la plus nécessaire est l'humilité. — Raisons pour lesquelles l'âme ne doit pas rechercher ces sortes de faveurs.

Chap. III. — De l'oraison de recueillement, que Dieu accorde d'ordinaire avant celle dont il vient d'être parlé. Effets de cette oraison et de la précédente, qui est celle des goûts divins. 156

Explication préalable du recueillement surnaturel. — Comment Dieu fait rentrer dans le château les sens et les puissances. — L'âme doit-elle enchaîner sa pensée en se tenant dans l'attente de l'action divine ? — Effets produits par l'oraison des goûts divins. — Les âmes qui en sont favorisées doivent éviter avec soin les occasions d'offenser Dieu. — Illusions dans lesquelles on peut tomber.

CINQUIÈMES DEMEURES

Chap. Ier. — Comment l'âme s'unit à Dieu dans l'oraison. Marques auxquelles on reconnaît qu'on n'est point trompé . . . 168

Magnificence des cinquièmes Demeures. — Dispositions qu'exige l'oraison d'union. — Nature de cette oraison. — Quelle est la marque la plus certaine qu'une âme a reçu pareille faveur. — Dans l'oraison d'union l'âme ne prête à Dieu d'autre concours que celui d'une volonté soumise.

Chap. II. — Suite du même sujet. Comparaison bien propre à expliquer l'oraison d'union. Effets que cette oraison produit dans l'âme. Ce chapitre mérite attention. 178

L'âme, arrivée à l'union, est comparée au papillon né du ver à soie. — Dispositions nouvelles et admirables où elle se trouve au sortir de l'union. — Son dégoût du monde et son désir de quitter la vie. — Souffrance qu'elle endure à la vue de la perte des âmes. — Cette souffrance peut nous donner l'idée de celles de Jésus-Christ.

Pages.

Chap. III. — Encore le même sujet. Autre genre d'union que l'âme peut acquérir avec la grâce de Dieu. Pour y arriver, l'amour du prochain est absolument nécessaire. Ce chapitre est d'une grande utilité 189

La grâce de l'union n'est jamais donnée en vain. — Comment Dieu en fait profiter le prochain. — Elle peut s'acquérir par une autre voie, accessible à toutes les âmes. — L'union ainsi acquise coûte plus d'efforts que la première et reçoit une plus belle récompense. — Toute la perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain. — Importance des progrès dans la charité fraternelle.

Chap. IV. — Fin du même sujet. Combien la circonspection est nécessaire en ce degré d'oraison, parce que le démon y déploie toutes ses ruses pour faire retourner l'âme en arrière . . . 198

L'oraison d'union est une entrevue de l'âme avec Dieu. — C'est un acheminement au mariage spirituel. — Efforts tentés par le démon pour empêcher la célébration de ce divin mariage. — De quelle manière l'âme doit déjouer ses artifices. — Combien Dieu lui donne de secours pour y arriver.

SIXIÈMES DEMEURES

Chap. Ier. — Les souffrances de l'âme vont croissant, à mesure que le Seigneur lui accorde de plus grandes grâces. Nature de quelques-unes de ces souffrances, et comment s'y comportent ceux qui ont pénétré dans cette Demeure. Ceci est excellent pour les personnes éprouvées par des peines intérieures 206

Dieu fait désirer à l'âme le bien immense qu'il lui prépare. — Tourments de toutes sortes par lesquels il faut passer avant de se voir admis au mariage spirituel. — Souffrances extérieures : persécutions, maladies. — Inexprimables angoisses intérieures et de quelle manière Dieu y met un terme. — Ces peines donnent à l'âme la connaissance d'elle-même. — Conduite qu'elle doit tenir durant ces épreuves.

Chap. II. — Divers modes par lesquels Notre-Seigneur réveille l'âme. Ces faveurs, d'ailleurs très élevées et très précieuses, sont, autant qu'on en peut juger, à l'abri de toute illusion . 218

Comment l'Époux fait entendre ses appels. — Une étincelle, tombée du brasier divin, apporte à l'âme un tourment plein de suavité. — Autre embrasement délicieux, sans aucun mélange de souffrance. — Ces deux faveurs ne peuvent être attribuées au démon ou à l'imagination. — L'âme doit rendre à Dieu de grandes actions de grâces de ce qu'il daigne l'en gratifier.

Chap. III. — De quelle manière Dieu daigne quelquefois parler à l'âme. Combien il faut éviter de se conduire alors par ses

Pages

propres lumières. Quelques marques auxquelles on peut reconnaître s'il y a ou non illusion. Ce chapitre est très profitable. 224

Dieu fait entendre sa parole à nos âmes de plusieurs manières. — Illusions qui peuvent se produire. — Marques qui distinguent les paroles divines. — Comment on reconnaît celles qui proviennent de l'imagination et du démon. — De quelle manière l'âme doit se comporter à l'égard de ces paroles surnaturelles. — Elle ne peut se soustraire aux paroles divines.

Chap. IV. — Comment Dieu suspend l'âme dans l'oraison par le moyen du ravissement, de l'extase, de l'enlèvement de l'esprit, ce qui, à mon avis, est tout un. L'âme a besoin d'un grand courage pour recevoir de Sa Majesté d'éminentes faveurs 236

Courage qui doit animer l'âme que Dieu appelle au mariage spirituel. — Elle est conduite à ce divin mariage par le moyen des ravissements. — Première espèce de ravissement. — Dieu y découvre à l'âme des secrets célestes. — Bassesse des choses d'ici-bas comparées aux merveilles que Dieu opère en nous. — Effets du ravissement.

Chap. V. — Suite du même sujet. Description d'un autre genre de ravissement, appelé vol de l'esprit, par lequel Dieu élève les âmes. Pourquoi l'âme a ici besoin de courage. Explication intéressante de cette faveur divine. Ce qui en est dit est d'une grande utilité. 248

Le vol de l'esprit ne diffère pas du ravissement quant à la substance. — Impétuosité de ce mouvement. — Connaissance que l'âme reçoit alors de la grandeur divine. — Autres connaissances admirables que le vol de l'esprit apporte à l'âme. — Immenses trésors dont elle se trouve ensuite enrichie.

Chap. VI. — Effet produit par l'oraison dont il a été parlé au précédent chapitre : il montre que cette grâce est véritable et non le fruit de l'illusion. Autre faveur que Dieu accorde à l'âme, afin qu'elle s'occupe tout entière à lui donner des louanges 256

Tourments et délices qui sont le partage des âmes arrivées aux sixièmes Demeures. — Leurs ardents désirs de procurer la gloire de Dieu. — Comment elles doivent se comporter lorsqu'elles sont pressées d'une impatience excessive de quitter la vie. — De la jubilation spirituelle. — Combien est désirable une oraison si sûre et si avantageuse.

Chap. VII. — De quelle façon les âmes favorisées de ces grâces s'affligent de leurs péchés. Dans quelle erreur sont les plus spirituels s'ils ne s'efforcent d'avoir toujours devant les yeux l'humanité de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, sa vie,

Pages.

sa passion sacrée, comme aussi sa glorieuse Mère et ses saints. Il y a là un enseignement très profitable 266

Dispositions d'une âme favorisée de grâces aussi élevées. — Erreurs où tombent certains spirituels relativement à l'humanité de Notre-Seigneur. — Toutes les âmes, quelque degré d'oraison qu'elles aient atteint, peuvent et doivent s'occuper de la vie et de la passion de Jésus-Christ. — Si elles ne le font point, elles n'entreront jamais dans les dernières Demeures. — Difficultés qu'éprouvent certaines âmes à ce sujet. — Conduite qu'elles ont à tenir. — Dangers de la conduite contraire.

Chap. VIII. — Comment Dieu se communique à l'âme par la vision intellectuelle. Quelques avis à ce sujet. Effets produits par cette vision lorsqu'elle est véritable. Ces sortes de faveurs doivent être tenues secrètes 278

Haute valeur de la vision intellectuelle. — Comment Jésus-Christ révèle à l'âme sa présence. — Avantages qu'apporte cette vision. — L'âme peut jouir de même de la présence des saints. — Confiance et circonspection avec lesquelles il faut se comporter. — L'âme la plus avancée dans les vertus est aussi la plus sainte.

Chap. IX. — Comment le Seigneur se communique à l'âme par vision imaginaire. Qu'il ne faut nullement désirer de marcher par cette voie, et pour quelles raisons. Ce qui en est dit sera d'une grande utilité. 287

Comparaison destinée à faire comprendre de quelle manière Jésus-Christ se découvre à l'âme en son humanité. — Lumière dans laquelle il se montre. — Saint effroi que sa vue inspire. — Certitude qui reste à l'âme de la vérité de la vision. — Avantages qu'elle en retire. — Motifs pour lesquels on ne doit ni désirer ni demander ces sortes de faveurs. — Détachement où l'âme doit se tenir à l'égard des délices spirituelles.

Chap. X. — Autres faveurs que Dieu accorde à l'âme. Grand profit qu'elle en retire 299

Admirables lumières que le Seigneur communique à l'âme au moyen de certaines visions intellectuelles. — Vision qui lui enseigne comment toutes choses sont contenues en Dieu. — Cette vision nous découvre la malice du péché et la nécessité où nous sommes de pardonner à nos frères. — Autre vision qui montre Dieu comme suprême Vérité. — L'humilité n'est autre chose que marcher dans la vérité.

Chap. XI. — Transports de désir par lesquels l'âme, mue de Dieu même, aspire à le posséder. Danger où ces transports mettent la vie. Avantages que l'âme retire de cette faveur que Dieu lui accorde 304

Extase de douleur où la soif de voir Dieu fait entrer l'âme. — Les peines inconcevables qu'elle endure alors la disposent à pénétrer dans

Pages

la septième Demeure. — Ces peines sont comparables à celles du purgatoire et peuvent donner une idée de celles de l'enfer. — Effets qu'elles produisent sur le corps et sur l'âme. — Ce martyre, lorsqu'il atteint son plus haut degré d'intensité, met la vie en péril. — Dispositions admirables où il laisse.

SEPTIÈMES DEMEURES

CHAP. Ier. — Insignes faveurs accordées aux âmes lorsqu'elles sont parvenues aux septièmes Demeures. Comment il y a, ce semble, quelque différence entre l'âme et l'esprit, bien qu'au fond ce ne soit qu'une même chose. Plusieurs des points traités ici méritent attention 313

Les œuvres du Seigneur n'ont point de bornes. — Combien nous devons estimer notre âme, objet de ses complaisances. — Dieu habite au plus intime de l'âme en état de grâce comme dans un autre ciel. — État affreux où précipite le péché mortel. — L'âme admise à la célébration du mariage spirituel est introduite par Dieu dans sa propre demeure. — Les trois personnes de la très Sainte Trinité se découvrent à elle et continuent à la faire jouir de leur présence.

CHAP. II. — Suite du même sujet. Différence qui existe entre l'union spirituelle et le mariage spirituel. Ingénieuses comparaisons qui font comprendre cette différence 322

Mariage spirituel de l'âme avec Dieu. — Vision qui précède ce divin mariage. — Paroles que Jésus-Christ adressa à la sainte avant de la prendre pour son épouse. — Autre vision extraordinairement sublime dans laquelle Dieu s'unit indissolublement une âme et la rend un même esprit avec lui. — Différence entre les fiançailles spirituelles et le mariage spirituel. — Effets que laisse ce divin mariage.

CHAP. III. — Admirables effets produits par ce dernier degré d'oraison. On fera bien de les observer avec soin et attention, parce qu'ils diffèrent merveilleusement de ceux que produisent les oraisons précédentes 331

Manifestations de la vie nouvelle où le mariage spirituel a fait entrer l'âme. — Son oubli de soi, son désir des souffrances, sa soif de la gloire de Dieu, son détachement de toutes choses. — Message d'amour que le divin Époux lui envoie, et de quelle manière elle doit y répondre. — Cette Demeure est exempte de sécheresses et de peines intérieures. — Paix profonde, silence admirable, merveilleuses délices dont on y jouit.

CHAP. IV. — Conclusion. Quel est le but que se propose Notre-Seigneur en accordant à une âme de si grandes faveurs. Combien il est nécessaire que Marthe et Marie s'unissent ensemble. Ce qui en est dit sera d'une grande utilité 341

Pages.

Les effets de ce divin mariage ne sont pas permanents. — Dieu, en accordant ces grâces, a pour but de rendre l'âme capable de porter de grandes souffrances. — Le mariage spirituel est destiné à produire des œuvres pour la gloire de Dieu. — Ce que c'est qu'être vraiment spirituel. — L'âme arrivée à la septième Demeure participe à la force de Dieu. — Combats qu'elle livre au corps. — Elle joint à la contemplation le zèle du salut des âmes. — La sainte engage ses filles à se sanctifier mutuellement par la pratique de toutes les vertus.

Épilogue 352

POÉSIES

POÉSIES MYSTIQUES

Poésie I. — **Gémissements de l'âme exilée** 357
Poésie II. — **Aspirations à la vie éternelle** 360
Poésie III. — **Même sujet** 363
Poésie IV. — **Soupir vers la patrie céleste** 364
Poésie V. — **A la Beauté éternelle** 365
Poésie VI. — **Bonheur d'un cœur embrasé de l'amour divin** 365
Poésie VII. — **Blessure d'amour** 366
Poésie VIII. — **Dilectus meus mihi et ego illi** 366
Poésie IX. — **Recherche amoureuse** 367
Poésie X. — **Échange d'amour** 368
Poésie XI. — **Offrande de soi au Bien-Aimé** 369
Poésie XII. — **Appel à l'Époux divin au seuil de la Patrie** 372

POÉSIES CONTENANT DES CONSEILS SPIRITUELS

Poésie XIII. — **Sursum corda** 375
Poésie XIV. — **En voyage** 376
Poésie XV. — **Maximes spirituelles** 377
Poésie XVI. — **En route pour le ciel** 379

POÉSIES A L'OCCASION DES PRISES D'HABIT ET DES PROFESSIONS

Poésie XVII. — **Pour une prise d'habit** 381
Poésie XVIII. — **Même sujet** 383
Poésie XIX. — **Pour une Profession** 383
Poésie XX. — **Même sujet** 384

Pages.

Poésie XXI. — **Même sujet** 386
Poésie XXII. — **Même sujet** 387
Poésie XXIII. — **Même sujet** 388

POÉSIES POUR LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR ET DES SAINTS

Poésie XXIV. — **A la croix du Sauveur** 390
Poésie XXV. — **Même sujet** 391
Poésie XXVI. — **Pour Noël** 393
Poésie XXVII. — **Même sujet** 394
Poésie XXVIII. — **Même sujet** 395
Poésie XXIX. — **Même sujet** 396
Poésie XXX. — **Pour la Circoncision** 397
Poésie XXXI. — **Même sujet** 398
Poésie XXXII. — **Pour l'Épiphanie** 399
Poésie XXXIII. — **Sur saint Hilarion** 400
Poésie XXXIV. — **A la fête de saint André** 402
Poésie XXXV. — **A sainte Catherine, martyre** 403

STROPHES COMPOSÉES PAR SAINTE THÉRÈSE ET SES RELIGIEUSES

Poésie XXXVI. — **Pour l'éloignement d'un incommode fléau** 405

Index. 409

P. MERSCH, L. SEITZ & Cie, imp., 17, villa d'Alésia, PARIS-14e — 32105.

247.083
T272
1922
v.4

44696

AUTHOR THÉRÈSE DE JÉSUS, SAINTE

TITLE Oeuvres Complètes. Tome IV.

Les Carmélites De Paris (Trs.).

DATE DUE | BORROWER'S NAME

STORAGE - GBPL

247.0
T27
192
V.4

44696

PRINTED IN U. S A